
Annie Degroote



L'étrangère de Saint-Pétersbourg

Roman

Annie Degroote

L'ÉTRANGÈRE DE SAINT- PÉTERSBOURG

Roman

Production Jeannine Balland

Collection Sud Lointain



Sommaire

[Page de titre](#)

[Sommaire](#)

[Page de copyright](#)

[Du même auteur](#)

[Citation](#)

[Dédicace](#)

[Prologue](#)

[I. Russie, 1868-1881](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[II. Saint-Petersbourg, mai 1903](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Epilogue](#)

[Chapitre 44](#)

Remerciements

© Presses de la Cité, un département de



2007
EAN 978-2-258-08614-2

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

La Kermesse du diable, Presses de la Cité, 1994. Prix Bernanos 1994, prix Gabrielle-d'Estrées 1994, prix de la Renaissance française 1994 (sous le nom d'Annie Sanerot-Degroote)

Le Cœur en Flandre, Presses de la Cité, 1996. Prix Madame Europe 1996 (A. Sanerot-Degroote)

L'Oubliée de Salperwick, Presses de la Cité, 1998 ; Pocket, 2001. Grand Prix de la Société des arts, sciences et lettres de Lille 1998 (A. Sanerot-Degroote)

Les Filles du Houtland, Presses de la Cité, 2000 ; Pocket, 2002

Le Moulin de la Dérobade, Presses de la Cité, 2001 ; Pocket, 2003

Les Silences du maître drapier, Presses de la Cité, 2002 ; Pocket, 2004

La Splendeur des Vaneyck, Presses de la Cité, 2004 ; Pocket, 2006. Prix de la littérature, Lions' Club international 2005

Les Amants de la petite reine, Presses de la Cité, 2005 ; Pocket, 2007. Prix Les Soleils de Nucéra 2006

CONTES ET NOUVELLES

Le Colporteur d'étoiles, Presses de la Cité, 2003

OUVRAGES COLLECTIFS

Femmes de nos campagnes, Presses de la Cité, 2005

Enfants de nos campagnes, Presses de la Cité, 2006

Balade dans le Nord, éditions Alexandrines, 2005,
collection « Sur le pas des écrivains »

Le Nord de la frite, Factory Editions, 2006

*« Mon nom, pour toi,
qu'évoque-t-il ? ...*

*Quelle vertu a-t-il ? Dès
longtemps oublié
Dans le chaos des émotions
nouvelles
Il ne saurait apporter à ton
âme
De purs, de tendres
souvenirs.*

*Mais au jour d'affliction,
dans la paix du silence
Invoque-le dans ton
angoisse
Dis : "Quelqu'un se
souvient de moi,
Il est au monde un cœur en
qui je vis." »*

POUCHKINE
(Pétersbourg, 1830)

A Georges

Prologue

Mars 1903, en France...

Son geste fut irréfléchi. Décisif.

Raphaëline ne s'était jamais aventurée dans les caves de leur maison, située sur la Grand-Place d'Arras. De style flamand, elle reposait sur un inextricable réseau de carrières creusées dans le calcaire.

La petite bonne, nouvelle en la demeure, et bercée dans l'enfance de rumeurs et de légendes effrayantes, était apeurée à l'idée de descendre dans ces profondeurs opaques, en quête de bouteilles pour le dîner.

— Ne t'inquiète pas, Marie, j'y vais, proposa Raphaëline devant la mine affligée de cette petite fille de treize ans, déjà vouée au service de la grande bourgeoisie.

— A la cave ?

— Oui. Tu as déniché au marché mes violettes préférées. A moi de te rendre service.

— Oh ! Mademoiselle, on va me...

— Rien du tout, Marie. On ne va rien te dire, ce sera notre secret, répondit-elle, enfiévrée par la conscience d'un geste magnanime, quoique hasardeux.

— Couvrez-vous, Mademoiselle.

— Tu as raison, Marie.

Sa robe de tulle brodé était un peu trop légère pour ce mois de mars 1903. Dans les galeries régnait une température de onze degrés, qui permettait aux Arrageois d'y entreposer leurs denrées. Raphaëline s'enveloppa d'un châle et descendit.

Sur les marches de l'escalier à redans, munie d'un bougeoir, la jeune fille âgée de dix-huit ans sentait une

vague appréhension l'envahir. Elle défiait l'interdiction de sa mère. Elevée dans le confort et l'insouciance, Raphaëline était assoiffée d'aventures. Elle allait être servie.

Dans le petit salon, Blonde de Rostrelen interprétait magnifiquement « sa » sérénade de Glinka. Au fur et à mesure de la descente vers les caves, la musique perdait de sa puissance.

Raphaëline frissonna. Etait-ce l'humidité ? Etait-ce la crainte ?

Sur sa gauche, il n'y avait apparemment qu'un assemblage de bûches – la réserve de bois pour l'hiver. La cave à vins était située sur la droite. Elle pénétra dans une belle salle voûtée aux piliers de grès. Une porte derrière les étagères de bouteilles marquait l'entrée des souterrains, ou « boves », selon le terme picard. Mue par la curiosité, le cœur battant, elle l'ouvrit.

Débutait un long dédale de galeries. Elle songea au conte du *Petit Poucet*, retira l'une des violettes épinglées à son corsage, inhala son parfum, murmura :

— Pardonne-moi, petite fleur éphémère, tu vas me frayer le chemin.

Elle lui ôta délicatement les pétales, un à un, tandis que ses pas la dirigeaient. Quelques mètres plus loin, elle s'arrêta. Le cinquième pétale abandonné sur le sol s'égarait dans une obscurité sinistre. S'y aventurer davantage eût été une folie. Elle fit demi-tour.

C'est alors qu'elle remarqua la cavité dans la pierre, et la vieille malle qui l'occupait. Pourquoi ne se trouvait-elle pas au grenier, où l'on entreposait les objets obsolètes et les vieilles robes ?

La malle était joliment décorée.

Sa place est dans une chambre, songea-t-elle. Mes parents ont dû l'oublier.

Elle posa son bougeoir à côté d'elle, chassa ses scrupules. Elle l'ouvrit sans difficulté. Elle contenait un instrument de musique semblable à une mandoline à caisse triangulaire, un petit oiseau en bois aux ailes dorées, qui devait tourner avec le vent, et une peinture assez sombre, qui représentait un motif religieux, à demi effacé.

C'est alors qu'elle distingua dans le fond deux coffrets. Elle retira le premier, souleva le couvercle en argent. Son aspect prit celui d'un trône. Des traces de poudre blanche persistaient. Elle huma l'intérieur, y passa spontanément l'index et sans réfléchir le porta à ses lèvres. Elle grimaça. Aucun doute, c'était une salière.

Emue de ses trouvailles, elle saisit le second coffret avec fébrilité, intriguée par le côté incongru de leur présence dans les caves. C'était une boîte laquée ; une espèce de cassette, peut-être une tabatière. Elle avait vu ce genre de motifs dans un magazine évoquant les traditions de la Grande Russie.

La boîte en laque noire était ravissante. Une petite merveille en papier mâché, de qualité supérieure aux modèles de la gazette. Sur le couvercle figurait le portrait d'une femme russe. Elle approcha la flamme de la bougie pour en distinguer les détails. La jeune fille portait une robe rouge à bretelles, découvrant, sous un boléro brodé, une chemise à longues manches. Elle était coiffée d'un superbe diadème aux couleurs du boléro. Au cou pendait un long collier de perles.

Un frisson lui parcourut le dos. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Ses yeux fixaient le visage sur la miniature. Elle le connaissait. C'était celui de sa mère : Blonde, plus jeune, en costume traditionnel russe. Et c'était insensé.

Sa mère se l'était peut-être procurée pour la ressemblance. Est-il possible, du reste, de reconnaître une personne sur un si petit espace ? Cette fille fluette, aux grands yeux noirs, pouvait être n'importe quelle jeune fille

russe. Mais l'intensité de son regard, la bouche exquise appartenaient à sa mère. A quarante-trois ans, Blonde avait encore l'art de transporter les hommes qui l'approchaient, au grand dam du père de Raphaëline. Elle en éprouvait parfois, comme ce dernier, une pointe inconfortable de jalousie.

Elle tenta d'ouvrir la boîte. En vain. Elle était bloquée par une serrure. La clef était absente. Elle n'osa la forcer.

Peut-être...

Elle plongeait le bras au fond de la malle, avec l'appréhension de le voir emprisonné par quelque force maléfique, et vaguement mal à l'aise à la pensée de son indiscretion. Elle sentit le minuscule objet en métal, se hâta de le retirer, glissa la clef dans l'orifice. Sa main tremblait.

Le coffret dévoila ses entrailles : une lettre au papier jauni. En la dépliant, Raphaëline éprouva la sensation de briser un interdit. Elle se mordit la lèvre en découvrant ces mots :

« *Ma Bielochka, Blonde, mon adorée...* »

La lettre mélangeait le français et le russe. Raphaëline comprit qu'il y était question de serment amoureux. Elle était signée : « Sergueï ».

La lettre d'amour d'un Russe, pour sa mère...

Raphaëline dut rester longtemps près de la malle. La lettre entre les mains. Assez longtemps pour qu'une petite voix timide et apeurée la réveille de sa stupeur.

Marie avait osé descendre dans la cave à vins, et l'appelait.

Elle remonta sans un mot derrière la jeune domestique. En haut résonnait le piano de sa mère. Une romance tzigane, l'un de ces airs si souvent joués par elle, Blonde, qui n'avait jamais parlé de la Russie.

Peu à peu, dans la tête de la jeune fille, un puzzle se reconstituait : un signe de croix étrange, une construction de

phrase à l'envers, un goût incommensurable pour le thé, quelques extravagances, des silences... Tout cela était-il le signe d'une appartenance à une autre tradition ? Que dissimulait Blonde de Rostrelen sous ses sourires enjôleurs et ses grands yeux, impénétrables jusqu'à l'exaspération ?

C'était absurde. Blonde¹ était une fille du Nord. Née dans le Forez, c'est vrai, cela, sa mère le lui avait appris. Elle était arrivée à Lille chez ses grands-parents, à l'âge de deux ans, avec son père... mais ensuite ?

Raphaëline prenait soudain conscience qu'elle ignorait tout de l'enfance de sa mère.

¹. Elle apparaît dans *La Splendeur des Vaneyck*, roman du même auteur, Presses de la Cité, 2004.

I

Russie, 1868-1881

Il est une nuit en Russie où tous les cœurs vibrent en même temps. Celle de Pâques.

Revêtue d'or et d'argent, éclairée par la flamme d'une veilleuse, l'icône accrochée au pilier brillait d'une vapeur bleutée et caressante. Blonde était émerveillée, comme au soir de Noël. La petite fille était plus impressionnée par l'ornement préservant la peinture que par le visage sombre, au regard fixe, comme indifférent à tant de dévotion. Quelque chose d'indicible la faisait frémir. L'invisible, l'inexprimable étaient au rendez-vous.

Des ombres opalescentes traversaient l'église, un silencieux va-et-vient, insolite pour la petite étrangère. Les fidèles entraient et repartaient à leur gré. L'un des prêtres qui officiaient, vêtu d'une chasuble étincelante, ne prononçait pas de sermon, mais récitait un texte sacré d'une façon un peu monocorde, scandant sa litanie d'un balancement d'encensoir d'où s'échappaient des volutes d'encens.

Blonde ne comprenait rien, aussi observait-elle avec une acuité toute particulière. Elle ne voyait que les formes extérieures de cette religion, mais elle sentait confusément une différence entre la bienséance affichée par l'entourage de sa famille, en France, et la ferveur ambiante. L'attitude respectueuse et grave du peuple debout ou agenouillé dans la demi-obscurité la troublait. On se prosternait jusqu'à terre. Rien n'était figé. Personne ne tournait les pages d'un livret de messe comme celui qu'on lui avait offert pour son entrée au catéchisme. Des visages étaient, tour à tour, éclairés par la lueur des cierges flambant devant les icônes. Blonde était fascinée par les expressions qu'elle volait alors au passage. Les yeux tentaient, semblait-il, de se fondre dedans ou d'en capter le scintillement. Les lèvres remuaient à l'intention de ces images de la Vierge ou de bienheureux à

barbe blanche, protégées par un vernis d'huile de lin, assombries par la fumée, noyées dans l'or qui les entourait.

De l'or comme elle n'en avait jamais vu.

C'était différent chez elle, en France.

Elle était captivée par deux fidèles aux superbes costumes traditionnels, qui priaient dans les effluves d'encens et de cyprès. Pour sa première visite chez les orthodoxes, elle n'avait pas conscience de côtoyer des malheureux. Elle ignorait encore que les plus pauvres s'endettaient, empruntaient et revêtaient là leurs plus beaux atours. La femme portait un diadème coloré tenu par un châle ; sa jupe brodée était recouverte d'une redingote très seyante. Botté, l'homme était vêtu d'un ample manteau. Son visage anguleux s'achevait par une barbe imposante un peu rousse. Rivés sur l'image religieuse, ses grands yeux fiers, comme imprégnés de la présence de Dieu, s'enfiévrèrent face à l'icône.

Il essuya l'image avec le linge blanc posé à cet effet, et avant de l'embrasser, fit le signe de croix, avec trois de ses longs doigts. Blonde crut d'abord qu'il s'était trompé. Mais il le recommença à plusieurs reprises. Oui, il était bien à l'envers : l'épaule droite avant celle de gauche. Comme c'était étrange ! Pour vérifier, elle fit le sien : épaule gauche la première. Elle s'arrêta, plongée en pleine confusion, écarlate de honte. Personne ne semblait avoir fait attention à son geste. Était-il sacrilège ? En tout cas, ce n'était pas ce qu'elle apprenait dans son catéchisme, à Lille.

Des hymnes en slavon – ce russe ancien – furent repris en chœur par la foule de croyants, sans l'aide d'aucun instrument. Ils mêlaient savamment les accords, faisaient des effets d'harmonie étonnants. Était-ce leur instinct musical ? Ces cantiques prenaient un aspect grave et touchant. Les sonorités s'élevaient avec une pureté angélique.

La mélancolie de ces chants atteignit son cœur. Ses grands yeux noirs fendus en amande se voilèrent.

— Tu pleures ?

Son père se pencha vers elle. Le minois pur et gracieux de son unique enfant, auréolé de boucles blondes à demi camouflées sous un foulard, semblait bouleversé. De grosses larmes s'écoulaient sur ses joues rondes.

— C'est beau ! murmura-t-elle avec ce sourire qui savait si bien l'enjôler.

A minuit, le prêtre sortit sur le parvis, accompagné du reste du clergé, fit le tour de l'église à la recherche, confia-t-on à Blonde, du Christ disparu. Puis il rentra et proclama d'une voix forte quelques mots à l'assemblée.

— Que dit-il ? demanda-t-elle à sa belle-mère, Katarina Ivanovna, le visage empourpré par l'excitation.

— « Christ est ressuscité », et tous répondent : « En vérité, il est ressuscité. » Tant de gens le prononcent en même temps que cela retentit dans toute la terre russe.

Et ce fut l'explosion de joie et de lumière. Les églises de Saint-Pétersbourg s'illuminèrent, les carillons s'envolèrent pour annoncer la nouvelle de la Résurrection. Des cloches répondaient aux cloches.

Soudain l'homme à la longue barbe rousse se tourna vers elle, le visage métamorphosé. Il la saisit vigoureusement et appliqua un triple baiser sur ses petites joues rebondies. Interdite, la bouche ouverte, le minois cramoisi, le corps parcouru d'un frémissement, elle s'aperçut que tous les fidèles agissaient de même, se baisaient trois fois sur les joues et répétaient :

— Christ est ressuscité.

Peut-être son amour pour la Russie débuta-t-il avec ce baiser. Baiser entre hommes de toutes conditions, maîtres et serviteurs, riches et pauvres, dans la nuit de Pâques.

Elle eut envie de rire en recevant les marques de tendresse de ces inconnus qui l'entouraient. Elle n'en revenait pas de tant de génuflexions, de tant de baisers.

Cette exubérance convenait tellement à son caractère romantique ! Première vision de l'exaltation dont étaient capables les Russes, après l'attitude solennelle observée pendant la cérémonie aux rites mystérieux. Le contraste saisissait la petite étrangère.

Un bonheur fou semblait illuminer les visages. Pâques était la fête la plus gaie, la plus vénérée. Un chant d'allégresse s'éleva, qui la fit trembler d'émotion. La ville plongée dans la nuit s'était éclairée d'un flot de cierges. Elle tenait fièrement le sien. Conquise.

Le printemps 1868 faisait son entrée bruyamment, avec le dégel. Le fleuve de Saint-Petersbourg débâclait, se fissurait, craquait, avec des bruits surprenants de détonation lorsque la glace se rompait. L'épaisse couche, amollie avec la tiédeur ambiante, avait disparu en de nombreux endroits, mais la Neva charriait encore de gros blocs de glace irradiant de soleil.

Que lui restait-il de son voyage ? Des immensités enneigées, souvent mornes et interminablement plates. Un convoi d'attelages à quatre ou six chevaux unissant des étrangers de tous pays, afin d'accomplir ce trajet dans les meilleures conditions jusqu'à la frontière. En Russie, avec les grands froids, la sécurité prévalait, du moins le disait-on. Les voleurs ne s'aventuraient pas au-dehors, les routes étaient moins périlleuses. Ils avaient donc accompli leur périple à la fin de l'hiver, avant les neiges fondues qui endommageaient les chemins. Elle avait entendu des loups, mais on l'avait rassurée, la clochette suspendue au-dessus des chevaux les intimidait. La fin du voyage s'était effectuée en traîneau couvert et chargé de provisions, dans lequel ils avaient dormi. Le souvenir de l'accès à la capitale se perdait dans le sombre brouillard et la vague odeur de marécage qui les avaient accueillis à la barrière du poste de garde.

Ils étaient entrés en plein deuil national, pour les Russes : celui de la semaine de la Passion, dernière semaine du Grand Carême. Un écho saisissant était parvenu aux oreilles de Blonde, celui de la veillée du vendredi saint, avec ses plaintes funèbres. Vers les deux heures du matin, des lamentations avaient rompu le calme nocturne des bords du canal de la Moïka. De son lit, réveillée, elle avait été glacée au sang par ces étranges cantiques. Plus tard, elle avait entendu le son grave des cloches, tandis que dans leur nouvelle maison les domestiques s'activaient pour les préparatifs de la fête de Pâques, confectionnaient les gâteaux et coloraient les œufs.

Les foules se rendaient en masse dans les églises pour la semaine sainte. Le point culminant des journées de recueillement, de contrition et de jeûne était le service de nuit du samedi. La veillée de Pâques. Son cœur battait violemment dans sa poitrine lorsqu'elle pénétra dans l'édifice religieux. Intimidée, et fière qu'on lui accordât, à huit ans, cette permission de minuit. L'heure était tardive, la fatigue encore sensible, mais sa curiosité sans bornes. Devant son insistance, son père haussa les sourcils et la mit en garde :

— Il n'y a pas de sièges dans les églises orthodoxes.

Le père et la fille se confrontèrent en silence.

Au fond d'elle-même, Blonde n'était plus très sûre de vouloir y aller. Mais il n'était pas question pour elle de quitter son père tant qu'ils seraient dans ce pays étranger. Cela, elle n'osait l'avouer. Elle se mordit les lèvres. Ses pupilles scintillèrent comme du jais, et elle affirma, dans un élan stoïque :

— Je serai vaillante... Si l'on ne m'oblige pas à changer de religion ! ajouta-t-elle en éclatant de rire.

Raphaël connaissait cette expression tenace. Il était vain de la dissuader. Il la rassura :

— Pâques n'est pas à la même date chez nous. Je t'y emmène, mais tu restes catholique. La tolérance religieuse est de mise en Russie, et les églises des autres cultes sont nombreuses à Pétersbourg. On n'en est plus à l'orthodoxie à outrance du règne de Nicolas I^{er}.

Dès le lendemain de leur arrivée, la petite fille avait oublié les côtés éprouvants du voyage : tant de surprises l'attendaient à Saint-Pétersbourg !

Ses grands yeux noirs s'étaient écarquillés devant la majestueuse et large Neva, chargée de vaisseaux venant du golfe de Finlande avec la fonte des glaces, devant la profusion de dômes et de paillettes d'or, de clochetons aux reflets phosphorescents, qui éclairaient la nuit de touches lumineuses et opalines. Ils semblaient autant de petites étoiles supplémentaires dans le clair de lune. Tout était magique pour l'enfant. Dans les brumes laiteuses du matin, ou dans le couchant, les façades pastel des palais et des vastes édifices se succédant le long des quais de granit prenaient des nuances d'une délicatesse inimitable.

Elle se faisait l'effet de vivre désormais dans un immense palais aux parfums d'une mer toute proche. En attendant, bien entendu, de rentrer chez eux, à Lille. Elle se promit de garder éternellement la salière d'argent, en forme de trône, offerte lors de la cérémonie préparée par les domestiques de la maison pour leur arrivée. Sur une serviette brodée, elle avait rompu le pain, l'avait trempé dans le sel avant de le manger. Denrée précieuse, le sel était signe de bienvenue, de prospérité, de bonheur.

A peine le pied posé sur le sol de Saint-Pétersbourg, son père l'informa d'une décision la concernant :

— Dès demain, nous te mettons au russe.

— Apprendre le russe ? Pourquoi, papa ?

— C'est nécessaire, ma chérie.

La maman de Blonde était morte en la mettant au monde. Raphaël Vaneyck s'était remarié avec Katharina Ivanovna²

quelques mois auparavant.

Les exilés restaient des aventuriers, mais Raphaël était un négociant en soie, étoffes fines et dentelle, habile et apprécié. Et Saint-Pétersbourg, davantage que Moscou, vivait à l'heure française. Les gens importants, nobles et fonctionnaires, possédaient des gouvernantes, des cuisiniers, des coiffeurs français. Ils suivaient la mode parisienne, ils goûtaient aux mets français, lisaient les grands auteurs français, et surtout s'exprimaient volontiers en français.

— Pourquoi, répéta-t-elle, pourquoi apprendre le russe ? Ici, tout le monde parle le français, m'a dit Katharina.

— Tu peux l'appeler Katia, comme je le fais. Elle a raison, tout le monde dans notre société parle le français, mais la langue du peuple est le russe. Et il nous faut prendre quelques précautions, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Des précautions ?

— C'est mieux pour toi, conclut-il avant de changer de sujet.

Blonde n'était nullement satisfaite de la réponse laconique de son père.

Pourquoi apprendre la langue du peuple ? se demandait l'enfant.

Un malaise inconnu traversa insidieusement le corps de la fillette. Un premier malaise, qui vint la surprendre en ce fameux dimanche de Pâques, au moment même où, après avoir reçu les congratulations des domestiques, l'on s'échangeait des œufs peints en s'embrassant à trois reprises, selon les traditions.

Leur appartement était spacieux. Les pièces de réception donnaient sur les berges du canal de la Moïka, dans ce quartier très huppé de la ville, à proximité du palais d'Hiver. L'indispensable samovar en argent étincelait sur le buffet du salon.

De nombreux invités se présentaient, puis ressortaient, aussi aisément que la veille au soir, dans la grande église.

Blonde accompagnait son père en Russie, lui suivait la belle Katia. Mais eux n'étaient pas russes, et ce jour devait marquer leur entrée dans la vie mondaine de la ville impériale. Intimidée par ce monde inconnu, un peu à l'écart, Blonde ne quittait des yeux le visage aimé de son père que pour capturer l'une des pâtisseries ou friandises trônant sur la table et compter le nombre de paires de bottes et de bonnets de fourrure présents dans la pièce. Elle captait le moindre changement d'expression de Raphaël. Elle n'avait que lui, même si Katharina Ivanovna, peu à peu, se rapprochait d'elle. Elle restait méfiante envers cette « rivale », imposée de manière si brutale. Depuis sa naissance, elle était l'unique femme de son père. Elle n'imaginait pas qu'une autre puisse lui ravir sa place.

On annonça le maître de police.

Une fulgurante vague d'inquiétude balaya les traits de Raphaël, embrouilla son teint. Cette visite n'était visiblement pas du goût de son père. Anxieuse à son tour, Blonde se rapprocha de lui, blottit sa petite main dans la sienne. Katia les rassura d'un geste et d'un mot. La visite était coutumière. Avec les mesures libérales d'Alexandre II,

la police était devenue plus affable. Elle usait de moins de violence, même si les perquisitions persistaient.

— C'est un signe d'hospitalité, leur certifia-t-elle à mi-voix.

Et il en fut ainsi. Le haut fonctionnaire assura Raphaël de la protection de l'administration. En sa qualité d'étranger, et à sa grande surprise, certains privilèges allaient lui être accordés, notamment en matière d'impôts.

D'autres personnes déambulèrent dans le grand salon tout au long de cette journée mémorable. Des Russes, mais aussi des Français, installés à Saint-Petersbourg, et qui y avaient fait fortune. Chacun y allait de son triple baiser de paix et glissait un mot aimable à l'adresse de la petite étrangère. Une sensation désagréable continuait pourtant d'oppresser Blonde. Pourquoi cette peur traversant le visage de son père ? Était-il dangereux de vivre ici ? Cela avait peut-être un lien avec la conversation surprise à Lille avant leur départ. Il y était question de la jeunesse tumultueuse de son père, de son passé « républicain », d'un exil. Tout s'était passé bien avant sa naissance. Elle avait toutefois compris qu'il ne faudrait jamais dévoiler ce secret.

« Pour vivre en paix en Russie, il faut juste éviter de faire de la politique. » Qui avait prononcé ces paroles ?

Elle ignorait encore presque tout du passé de ses parents, mais elle sentait déjà qu'ils craignaient toute forme de violence ou de représailles.

Très amoureux de sa Katia, Raphaël s'était décidé à la suivre dans son pays. L'abolition du servage, survenue en 1861, quatre ans avant la suppression de l'esclavage en Amérique, l'y encouragea. Alexandre II était le tsar libérateur. Il avait procédé à des réformes fondamentales. La justice s'était organisée et humanisée. Les châtiments corporels étaient interdits, la peine capitale supprimée sauf pour les attentats perpétrés contre la personne du tsar. Raphaël était toutefois inquiet de la nouvelle défiance envers la France. Les sympathies de cette dernière pour les

insurgés polonais avaient rompu la belle harmonie entre les deux pays. Tendues, les relations diplomatiques fluctuaient allégrement entre brouilles, méfiance, réconciliation, désillusion, prudence.

Pourtant, en dépit des problèmes politiques, une véritable atmosphère franco-russe perdurait dans la ville. Raphaël ne subit aucune autre tracasserie que celle des douanes. A peine entré dans le pays, il travailla de concert avec des négociants appartenant à une guilde, et déclarés « citoyens notables » de la ville pour avoir rendu des services à l'économie du pays. Il fut accepté dans ce milieu appartenant à la haute classe urbaine. Il obtint l'autorisation de se faire immatriculer dans le corps de métier, d'acheter une patente commerciale, afin de devenir marchand de la guilde. Il aurait même la possibilité de devenir lui aussi « citoyen notable ».

Et c'est ainsi que, dès cette première année, Raphaël s'assura des relations amicales dans le milieu des grands marchands de soieries, de broderies et de coton, souvent mécènes envers les peintres et les gens de théâtre. Ces rois du négoce vivaient comme les aristocrates, lesquels, souvent ruinés, surnageaient avec difficulté. Il entra à l'éminent Club du commerce. Il ne faisait pas partie de ces petits marchands barbus, d'une classe inférieure, attachés aux traditions.

Le cercle de leurs connaissances s'agrandit de jour en jour. Le Tout-Petersbourg était avide de rencontrer ce couple étrange, formé d'un Français et d'une aristocrate russe qui osait pratiquer un métier d'homme, hors du commun, celui de photographe. Raphaël Vaneyck était négociant. N'étant pas « bien né », il aurait dû être ignoré des familles nobles de l'Empire et trouver les portes de leurs salons fermées. La hiérarchie était souveraine à Saint-Petersbourg. Mais le côté terriblement occidental et résolument moderne du couple fascinait. Raphaël était, de surcroît, bel homme. Katharina Ivanovna et leur petite fille

étaient, elles aussi, très belles. Les Russes s'étaient entichés d'eux.

— La lettre est partie ce matin de Lille, et elle est déjà là ?

— Mais non, voyons, Blonde, rappelle-toi : le décalage dans le calendrier.

— Ah oui... Donc grand-mère est plus vieille de douze jours ? Mais pourquoi, papa ?

— En Russie, on suit le calendrier julien. Il est en retard sur notre calendrier grégorien.

— Lequel est le plus récent ? demanda-t-elle, avec une mine très sérieuse.

— Le grégorien.

— Le nôtre...

Tout était décidément étrange dans ce nouveau monde.

— Je t'emmène faire un petit tour, veux-tu ?

Paroles bénies de son père.

Ils passaient ce premier été en ville. La chaleur était inconfortable, mais les nuits dites « blanches » plaisaient à l'enfant. Nuits magiques où le crépuscule et l'aurore fondaient leurs lueurs. Où le soir n'en finissait pas de s'étirer.

Son plus grand bonheur était alors de voler son père à Katia, de déambuler, très fière, à son bras comme une dame, au milieu de la foule bigarrée. La nouvelle épouse de Raphaël s'effaçait volontiers pour leur laisser cette intimité qu'ils partageaient avant de la connaître. Blonde pressentait que jamais elle n'oublierait ce parfum de promenade exceptionnel.

Avec lui, elle découvrait cette ville de marbre, de granit, étincelante d'or, et ses palais italiens aux tendres couleurs.

Saint-Pétersbourg était la ville impériale. Les régiments y étaient nombreux. Lors des parades, elle admirait les bonnets en fourrure, les plumets et les épaulettes à franges des Cosaques aux uniformes chatoyants, des hussards à la vareuse vermillon, qui avaient tous fière allure sur leurs chevaux.

Une myriade d'attelages se croisaient sur la perspective Nevski. Lieu de rendez-vous des habitants, des fonctionnaires en redingotes aux nourrices en habit national, coiffées d'une toque en forme de diadème. Avenue principale, immensément longue et large. Bordée de palais, d'églises, et de magasins aux enseignes en lettres d'or ou représentant les objets débités à l'intérieur. Les promeneurs occupaient de préférence le côté des numéros pairs, plus ensoleillé. Des images saintes étaient encastrées aux angles des maisons. Devant elles, les habitants ôtaient leur chapeau, avec une ferveur sans bornes. Certains allaient même, dans la rue, jusqu'à se prosterner et toucher le sol du front, ce qui ne manquait pas de surprendre la petite fille.

Les cochers aux longues barbes et aux caftans bleus se croisaient, se frôlaient, s'interpellaient, audacieux, voire intrépides. Adroits, ils menaient leurs chevaux à grand train, tenant une rêne dans chaque main, maniant leur monture à la voix et non au fouet comme en France. Les chariots rustiques côtoyaient les voitures élégantes.

Le père et la fille faisaient fi des préjugés. Se promener – à pied – sur la perspective Nevski constituait une sorte de déshonneur au regard de l'aristocratie. On pouvait craindre d'être confondu avec les moujiks, les artisans, ou autres personnes de condition modeste. La dignité semblait aller de pair avec le nombre de chevaux des attelages. Mais tous deux ne s'y rendaient pas pour se montrer. Ils découvraient, et par tous les temps, sous un soleil de plomb ou sous les bourrasques venant du large. La petite fille répondait aux marques de salutations en s'essayant au russe. On lui répondait en français.

— Tu es bien sûr, papa, qu'il me faille apprendre le russe ?

— La mère de l'empereur a bien dû l'apprendre, comme toutes les princesses étrangères qui épousèrent les tsars de Russie.

— Alors, si les princesses elles-mêmes ont dû l'apprendre ! Mais ces gens ont tous appris le français ?

— Non, une infime partie de la population seulement. La plus importante est composée de paysans.

— Il n'y en a pas beaucoup ici ?

— Tu feras davantage leur connaissance cet été, lorsque nous irons dans l'île où s'est retirée la famille de Katia.

— Mais pourquoi parle-t-on le français à Saint-Pétersbourg ? A Lille, on ne parle pas russe.

— Les tsars furent élevés dans la culture des philosophes français. La langue et les manières françaises ont prévalu très tôt dans la ville impériale. Entrecoupée de périodes de répudiation des Français, de guerres, de trêves amoureuses, d'admiration de part et d'autre... C'est une histoire de passion entre nos deux pays. Parfois la Russie nous a bien mieux aimés que nous ne l'avons fait.

Blonde ne saisissait pas encore les enjeux politiques. Mais elle ne se lassait pas d'écouter son père lui conter l'histoire de la Russie et de la France, avec ses hauts et ses bas, ses hauts avec les Lumières, ses bas sous la Révolution ou Napoléon. Jamais indifférentes l'une à l'autre. Toujours liées, même au milieu des tempêtes.

— Et, tu sais, les Russes adorent le champagne et les plats français. Ils lisent nos auteurs, ils déclament Lamartine. Nos peintres sont largement représentés à l'Ermitage du palais d'Hiver. Les jardins de certains palais sont inspirés de ceux de Versailles. Le fameux cavalier de bronze représentant le tsar Pierre I^{er}...

— Celui sur son cheval ? demanda-t-elle.

Son attitude combative l'effrayait.

— Oui, c'est l'œuvre du sculpteur Falconet, un Français.

Mais l'histoire qui lui plut le plus fut celle de mademoiselle George, une tragédienne française très appréciée à Saint-Petersbourg. Elle avait été tout simplement enlevée par un officier russe.

— Enlevée ?

Le minois de Blonde rayonnait. Son cœur battait à se rompre dans sa poitrine.

Elle y rêva longtemps. Lorsqu'elle serait en âge de paraître aux bals, serait-elle enlevée, elle aussi, par un officier russe ?

Nania entendit le cri. La chambre de la nourrice jouxtait celle de Blonde.

Cette ancienne serve avait accouru à la demande de Katharina Ivanovna, pour s'occuper de la jeune étrangère, quoiqu'elle ne fût plus en bas âge. La *niania* n'avait jamais oublié sa Katioucha. Rebaptisée « Nania » par Blonde, la vieille femme ne parlait pas français.

Blonde adorait se rendre dans la petite chambre de Nania. Une atmosphère très particulière y régnait, qui n'était pas sans lui rappeler ses premiers émois dans l'église orthodoxe. Suivre le culte catholique ne l'empêchait pas de pousser fréquemment la porte, toujours ouverte, de l'église baroque de Saint-Nicolas, dédiée aux marins mais aussi aux voyageurs, comme elle.

Dans l'autre de la vieille servante, une icône, éclairée par une bougie, occupait un coin de la pièce. Une branche de bouleau était posée sur une petite table, devant l'image sainte.

Avec ses cheveux blonds ondulés, Blonde ressemblait à Katia. La nourrice en oubliait presque qu'elle n'était pas la fille de sa Katioucha. Elle l'appelait tantôt de son prénom français, tantôt du surnom de « Bielochka », parce qu'elle lui faisait penser à un petit écureuil incapable de rester en place.

En échange de son hébergement, un étudiant servait de précepteur et de professeur de russe à Blonde. Nania guettait avec ravissement les progrès de sa petite. En quelques mois, ils furent stupéfiants. Le jeune homme était poète. Il lui lisait les auteurs russes, et surtout Pouchkine, qu'il vénérât. Sans comprendre, elle se laissait bercer par la musique des mots, et, dès lors, elle se passionna pour cette langue.

Blonde ne comprenait pas encore assez bien le russe pour saisir les dictons populaires qui sortaient de la bouche de Nania. La vieille femme au visage constellé de taches brunes et traversé de sillons, aux yeux si bleus qu'ils en semblaient délavés, était superstitieuse. Elle croyait aux différents esprits de la forêt, des eaux et du logis. La veille au soir, avec l'arrivée des premiers froids, elle lui avait conté, à l'aide d'images, l'histoire du *Père Gel*.

— Le père Gel, c'est un drôle de nom, commenta Blonde.

— On l'appelle aussi le roi Hiver, répondit Nania tout en lui faisant une grosse tresse à la mode russe.

Blonde avait alors contemplé le dessin. Avec sa barbe blanche, il était aussi impressionnant que Saint-Nicolas. Plus gros, il était vêtu d'un manteau rouge orné de fourrure blanche. Chose curieuse, il avait une fille, Snegourotchka. C'était une jolie histoire, celle de la fille des neiges.

Les cris s'étaient arrêtés lorsque la nourrice entra dans la chambre.

— Ce n'est rien, Nania, hoqueta la fillette, refoulant un dernier sanglot.

Elle restait oppressée par son cauchemar.

— Là, là, ma Bielochka.

La vieille femme berça, comme elle eût fait de son enfant, cette petite fille aux grands yeux noirs, aux belles boucles blondes, qui venait de si loin.

— Raconte-moi ton rêve.

— Je portais une robe bleue décorée de paillettes, et sur la tête un magnifique diadème orné de pierres précieuses.

— Comme la fille des neiges ?

— Oui. Brusquement, l'horrible sorcière... Tu sais, celle dont la maison repose sur des pattes de poulet...

— Baba-Yaga.

— Oui. Elle a soufflé sur moi. Très fort. J'étais gelée. Recouverte de glace. Elle s'est précipitée vers moi, m'a retiré mes beaux atours en m'insultant, en me traitant d'étrangère. J'étais incapable de bouger, transie. Emmurée dans ce linceul. Et je me suis réveillée.

La nourrice pâlit, saisie d'effroi.

D'origine paysanne, elle croyait fermement aux mauvais sorts, au mauvais œil, et aux songes prémonitoires.

— C'est grave, Nania ?

— Non...

Si, c'est grave, songea la Russe, c'est un sinistre présage.

Blonde oublia son mauvais rêve.

Les absences répétées de son père la préoccupaient davantage. Son bonheur s'en trouvait gâché. Raphaël était submergé de travail, de rencontres à organiser. De son côté, Katia désirait reprendre en Russie le métier de reporter-photographe pratiqué à Paris. Entre la censure qui rendait le métier hasardeux – on prenait à tout instant le risque d'être suspendu – et la défiance des directeurs à l'égard d'une femme, l'entreprise s'avérait ardue. Mais Katia était téméraire et obstinée.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot. Il paraît que je tiens de mon père.

C'est ainsi que Blonde fit davantage connaissance avec sa belle-mère. Celle-ci vouait une réelle sympathie à l'empereur Alexandre II, pour l'amnistie des décabristes. Sous le tsar précédent, le père de Katia s'était joint à la fronde des officiers désireux d'abolir le servage. La répression, sans pitié, l'avait conduit en exil. Blonde découvrit avec stupéfaction que Katharina Ivanovna était comtesse.

Ils fêtèrent deux Noëls. A l'un, on pensa aux êtres que l'on aimait, restés en France ; à l'autre, on s'adapta aux

traditions du nouveau pays. On célébra le Nouvel An le 13 janvier du calendrier grégorien.

La rudesse de l'hiver les surprit en janvier.

Certains jours, aux températures extrêmes, le froid fut impitoyable. Des malheureux mouraient dans les taudis ou sous les ponts, oubliés dans un silence lugubre. Bien protégée, Blonde ignorait encore que deux mondes s'affrontaient, celui des palais et celui des mansardes.

Saint-Pétersbourg semblait s'être endormi sous la neige. Seuls quelques pigeons osaient s'aventurer à la recherche des flocons d'avoine abandonnés par les chevaux. Le vent glacial s'infiltrait dans la moindre fissure, fouettait le visage, colorait les joues, gelait le nez. Sur les cinq cent mille résidents de la grande cité, de rares passants aux allures fantomatiques filaient en traîneau dans la brume, recouverts de peaux d'ours et la tête emmitouflée sous les capuchons bordés de zibeline, tandis que les chevaux soufflaient des jets de fumée. Dans un tintement de grelots, quelques troïkas, ces grands traîneaux à trois chevaux, traversaient la Neva, transformée en route, et conduisaient leurs passagers vers un souper dans les îles.

Quand son père était disponible – il l'était de moins en moins – et que le temps le permettait, il l'emmenait glisser sur les montagnes de glace, appelées en France « montagnes russes ». Les amateurs de sensations fortes grimpaient sur ces monticules de neige glacée par des escaliers de bois. Là-haut, ils s'asseyaient sur un petit traîneau portatif fait de planches, lancés sur ce toboggan de neige par un employé du haut de la plate-forme. Un autre attendait en bas les enfants. Les intrépides s'élançaient la tête la première, couchés sur le ventre. Ils descendaient à une telle vitesse qu'ils atterrissaient avec fracas, parfois emportés à une grande distance avant de pouvoir s'arrêter. Le jeu était devenu une institution nationale.

La magie d'un hiver sous la neige opérait dans le cœur de l'enfant. Elle admirait son père, avec sa chapka de fourrure,

sa pelisse, sa courte moustache et ses yeux bleus. On eût dit un vrai Russe.

Dans le vestibule d'apparat, Blonde serra très fort la main de Katia.

Elle pénétrait pour la première fois dans l'un de ces palais tant admirés de l'extérieur pour ses colonnes et arcades. Que pouvait-il y avoir de plus éblouissant, de plus fastueux que ce palais Michel ?

La gorge serrée par l'émotion, les jambes flageolantes, elle grimpa le large escalier qui se divisait en deux volées. La magnifique galerie aux colonnes blanches était parée d'une profusion de miroirs encadrés de dorure et d'une multitude de bougies, de fleurs, de jets d'eau... Connaissait-on l'hiver dans ce lieu féerique ?

La grande-duchesse Hélène, tante d'Alexandre II, leur faisait l'honneur de les recevoir en toute intimité, dans une salle harmonieuse, son salon de musique. Blonde prit conscience des liens amicaux unissant Katia et cette grande dame de la cour, déjà bien âgée, que l'on disait intelligente et distinguée. Elle en éprouva un sentiment curieux et réconfortant, fait de jubilation et de fierté. Sans lui appartenir encore, sa belle-mère se rapprochait d'elle. Si bien qu'elle accepta sans sourciller de se mettre au piano. Elle débuta par un nocturne de Chopin. Ses doigts semblaient effleurer les touches comme sur du velours.

— Cette enfant a des prédispositions certaines, quel âge a-t-elle ? demanda la grande-duchesse.

— Presque neuf ans, Votre Altesse, répondit Katia.

— Elle a débuté le piano avec un grand professeur, je suppose.

— Avec sa grand-mère dans le nord de la France ; elle-même est une artiste jusqu'au fond de l'âme.

— Aucun des virtuoses de cet empire ne m'est inconnu. Tchaïkovski est à Moscou, mais je vais lui faire rencontrer un autre musicien, très talentueux, le jeune Rimski-Korsakov. Il lui donnera personnellement des cours, ou la dirigera vers un professeur de mon conservatoire.

D'origine allemande, elle passait pour être l'une des plus spirituelles princesses d'Europe. Elle avait d'abord meublé les vingt-cinq années de son triste mariage avec le grand-duc Michel, frère cadet du tsar Alexandre I^{er}, en lisant, en se cultivant. Délaissée puis veuve, elle remplaça le luxe des bals par l'ambiance raffinée d'un salon artistique, ouvert à tous les gens d'esprit, russes ou étrangers.

— Merci, Votre Altesse. C'est merveilleux pour elle.

Helena Pavlovna éclata de rire.

— Ne m'appeliez-vous pas Hélène, ma chère ?

Katia sourit. Blonde poursuivait sans se lasser avec un extrait du *Carnaval* de Schumann.

— Pensez-vous, demanda Katia après une hésitation, qu'il serait possible de la faire entrer à l'institut Smolny ?

— Smolny ? Quelle idée ! Il existe d'autres pensionnats, et nos gymnases lui permettront d'accéder plus facilement aux études supérieures, vous le savez comme moi. Vous m'étonnez, Katia, vous, si audacieuse... Au Smolny ?

— Grâce à notre empereur s'est amorcé un vrai renouveau, vers une société plus juste et ouverte aux femmes. J'aime, comme vous, les nouvelles idées.

— Alors, pourquoi Smolny, l'antre de l'aristocratie ? Ne représente-t-il pas ce que vous combattez secrètement dans votre cœur ?

— Blonde a une nature passionnée...

— Elle pourrait être votre fille, remarqua Hélène.

— Sa Majesté Alexandre II a redonné la parole aux étudiants. Des professeurs contestataires refluent dans le

pays.

La grande-duchesse la regarda attentivement.

— Je vous connais, Katharina Ivanovna. Ce sont vos convictions, non ? Ne craignez rien de moi. Allez au fait.

— Avec son tempérament, elle risque de côtoyer une jeunesse trop remuante, aux idées trop « révolutionnaires ».

— « Nihilistes », précisa la grande-duchesse.

— Oui. Nous ne voulons pas qu'elle vive ce qu'ont vécu mes parents, ni...

Elle se mordit la lèvre. Hélène ignorait l'exil imposé à Raphaël, des années auparavant, pour ses idées républicaines. Katia se reprit :

— Et pour qu'elle soit totalement intégrée à la Grande Russie...

— Il n'y a que Smolny, acheva la grande-duchesse. Oui, on peut même y rencontrer le tsar, et partager son intimité, lui confia-t-elle avec une grimace de connivence.

Elle faisait allusion à Katharina Dolgorouki, maîtresse d'Alexandre II.

— Votre époux et vous-même désirez la protéger, c'est tout à votre honneur. Etre à Smolny lui ouvrirait toutes les portes. Vous êtes noble, Katia. Votre père faisait partie des décabristes, mais mon neveu les a fort heureusement amnistiés. Smolny... Mais non, c'est impossible, voyons ! Nous savons toutes deux qu'elle n'est pas votre fille, et son père est français. Actuellement, il existe de fortes frictions entre nos deux gouvernements. La nouvelle tentative d'attentat perpétrée sur la personne d'Alexandre lors de sa visite en France a fait échouer le rapprochement politique entre nos deux pays. Quant aux réformes, elles ne sont plus à l'ordre du jour. Vous revenez au pays à un moment de revirement, et je le regrette.

— Ce forfait est l'œuvre d'un Polonais, non d'un Français.

— Oui, mais Alexandre est assez désenchanté de la façon peu amène dont il fut accueilli par la foule, alors qu'il tentait de se rapprocher de Napoléon III. De plus, et c'est ennuyeux pour notre affaire, ajouta-t-elle avec un petit sourire désolé, votre époux français est simple marchand. C'est un peu trop !

— Pas simple marchand, Altesse. Négociant, un négociant qui traite avec les familles royales d'Europe.

— Mais il faut être noble, absolument, pour entrer à Smolny. Entre les nobles et les marchands, il y a un gouffre. Vous le savez.

— Pas en France. La famille Van Eyck, dit-elle en séparant volontairement les deux parties du nom, est de vieille noblesse, et descend en droite ligne du grand peintre flamand.

— Que ne le disiez-vous ! Van Eyck, le vrai ?

— Oui, affirma-t-elle, ignorant qu'elle reprenait le vieux mensonge de son beau-père, filateur à Lille.

— Je suis bien âgée à présent, et « mon charme » a sérieusement diminué, ma chère Katharina. Une partie de l'aristocratie, celle des propriétaires terriens, me reproche d'avoir influencé le tsar pour l'abolition du servage. Ce n'est pas faux, du reste, ajouta-t-elle avec un regard malicieux, et cela m'a valu le sobriquet de « tante Rouge ».

— Ce fut une belle et courageuse initiative.

— Je vous l'accorde. Le parti de la vieille noblesse ne se privait pas de souffler aux oreilles d'Alexandre que, le jour de l'abolition, les paysans tueraient en masse les propriétaires fonciers... Que fait cette charmante enfant, cet été ?

— Je l'emmène dans ma famille, dans les îles du lac Onega. Il est temps qu'elle fasse sa connaissance.

— Faites-en une vraie Russe. De mon côté, je vais voir ce que je peux faire...

Elle était arrivée au bout du monde. Dans une île perdue au nord de la Russie, au milieu des eaux tranquilles d'un lac de Carélie. Une île aux villages de rondins, aux forêts de bouleaux et de sapins, aux coupoles dépassant les bouleaux, aux isbas dans les bouleaux : l'île Kiji. L'une des églises était extraordinaire avec ses vingt-deux bulbes de bois de tremble, sculptés par les artisans de l'île sans un seul clou, à la stupéfaction de Blonde, qui ne comprenait pas ce prodige. Roses au lever du soleil, les bulbes conféraient un aspect mystérieux à cet ensemble hors du commun. Elle poussa un cri de joie en découvrant avec surprise les moulins à vent qui lui rappelaient sa région du nord de la France.

C'était son premier été en dehors de la ville étouffante et poussiéreuse, dépeuplée de ses habitants aisés. La plupart se rendaient dans leur datcha, résidence d'été, du golfe de Finlande, à quelques verstes³ de Saint-Petersbourg.

On l'avait emmenée un peu plus loin, là où la famille de Katia s'était retirée. Durant le trajet vers cette île, la belle-mère avait expliqué à la fillette, le plus clairement possible, une situation qui n'avait guère été simple. Aristocrates exilés après l'attentat avorté en 1825 par les décabristes, les parents de Katia avaient vécu de longues années en Sibérie.

— Je fus confiée à ma grand-mère maternelle. Je n'avais qu'un an.

— Ils t'ont abandonnée, Katia ?

— Je l'ai cru. Je leur en ai beaucoup voulu, surtout lorsqu'ils sont revenus, avec deux autres enfants, un garçon et une fille, élevés en exil. Aujourd'hui, je sais qu'ils m'ont sauvé la vie. La santé de ma mère, fragilisée par les conditions désastreuses de la détention, s'est dégradée malgré le retour à Saint-Petersbourg...

Elle se tut un instant. Blonde lui prit tendrement la main. Katia l'embrassa et poursuivit son récit :

— Veuf, mon père a décidé de finir sa vie dans ces îles méconnues et tranquilles du lac Onega⁴.

— Avec tes frère et sœur ?

— Mon frère vit à Moscou. Ma sœur, elle, a suivi notre père, avec son mari et ses enfants. Tu les verras tous. La grande cité ne leur convenait plus. Ils étaient trop habitués à une vie laborieuse et simple. Le bannissement les a rapprochés des moujiks. Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas de vrais paysans, ils ne portent pas la barbe, et sont traités en maîtres dans le village. Ils en ont gardé les manières. Mon père force le respect parce qu'il fut déporté pour s'être révolté contre la condition des serfs, même si, dans l'île, on a échappé au servage institué au quinzième siècle.

On pénétrait dans l'isba spacieuse de la famille par un perron d'honneur. Une rampe en pente douce était réservée aux charrettes et aux traîneaux. Nul besoin de dételer les chevaux.

Une galerie promenoir, à la balustrade sculptée, et sur laquelle on s'adonnait à la cérémonie sacrée du thé lorsqu'il ne faisait pas trop chaud, isolait du vent glacial hivernal et de la lumière des nuits blanches. Au rez-de-chaussée, un passage couvert permettait de travailler l'hiver sans sortir. L'imposant vestibule reliait les locaux d'habitation aux étables, au grenier à fourrage et aux remises. A l'étage, de part et d'autre de l'escalier d'honneur, deux portes donnaient respectivement sur la maison d'hiver et sur la maison d'été.

Une vingtaine de personnes habitaient la grande isba au toit asymétrique et s'unissaient pour le travail des champs. La nouvelle famille était avenante vis-à-vis de Blonde. Mais elle se sentait perdue dans les surnoms multiples donnés à une même personne. Lorsqu'ils ne travaillaient pas, ils organisaient des parties de croquet dans le jardin, et des pique-niques au bord du lac où l'on se partageait des

champignons salés, des apéritifs, ou zakouski, des assiettes de poisson, du caviar rouge.

Elle était arrivée dans l'île avec Katia, pour la nuit d'Ivan Koupala, la Saint-Jean d'été, où d'innombrables barques faisaient scintiller leurs lumières sur le lac. Raphaël devait les rejoindre un peu plus tard. Il était retenu à Nijni Novgorod, où se déroulait la foire la plus opulente de Russie.

Au débarcadère, Blonde était éblouie par les toilettes, où le rouge prédominait. Les filles arboraient des robes longues à bretelles, avec des blouses blanches aux manches bouffantes. Les plus jeunes portaient la tresse. Les femmes mariées dissimulaient leur chevelure sous les foulards colorés. Elle comprit par la suite qu'elles avaient revêtu leur costume de fête, le sarafane, en leur honneur. Dans la vie de tous les jours, la tenue était simple.

Elle remarqua immédiatement la petite Anissia, au fichu bariolé, qui leur offrit le pain et le sel sur une serviette brodée. Fièrre de son savoir-faire, Blonde rompit le morceau de pain, le trempa dans le sel et le mangea sous l'œil scrutateur de la jeune paysanne.

— La visite sur notre île améliore la vie, soigne les maladies et donne les clefs du bonheur, affirma cette dernière en guise de bienvenue.

Blonde se vit offrir un petit « oiseau du bonheur », présent près des icônes ou des berceaux dans toutes les isbas. En bois de pin, il tournoyait au moindre souffle de vent, déployant avec grâce ses ailes dorées. Pour clore la cérémonie d'accueil, et sur la demande de la famille, la jeune Russe chanta. Choriste à l'église, Anissia, appelée plus communément Ania, était dotée d'un joli timbre. Et si elle possédait un seul orgueil, c'était bien celui-ci. Lorsqu'elle chantait, les regards étaient tournés vers elle.

Elle devenait vivante.

Blonde écouta la romance de Glinka, avec ravissement.

S'il existe un piano ici, je la jouerai.

Les Russes en villégiature sur les îles du Delta émigraient avec leurs meubles, voire leur piano. Mais ici ? Comment imaginer qu'un piano ait pu franchir une telle distance dans un bateau ou un traîneau ? Elle se promit de retenir la mélodie pour son retour.

On célébra la Saint-Ilia, fête de la fertilité. Puis, en août, celle de la Transfiguration, appelée la « fête du Sauveur des pommes ». Ces fruits furent bénis à l'église, les paysans ayant attendu jusque-là pour les manger. S'ensuivit une kermesse, très gaie.

Ania chanta. De jeunes paysans s'improvisèrent musiciens avec talent. Nombre d'entre eux quittaient le village l'hiver pour les villes et revenaient l'été, pour les champs et pour trouver une épouse. Selon la tradition, les familles fixaient la date de leur mariage, qui aurait lieu en septembre. Ainsi le premier enfant naîtrait en juin et la mère, délivrée, pourrait se consacrer aux travaux champêtres.

Blonde revit souvent la jeune Russe. Les « cousins » étaient grands, parfois mariés. La famille accorda davantage de temps libre à Ania afin qu'elle chaperonne Blonde et qu'elle lui évite l'ennui. Ils ne lui proposèrent pas de se joindre à eux pour le travail des champs, ni pour couper l'herbe à la faux. Elle était la petite fille des villes. C'était trop dangereux pour elle sans doute. Cela l'agaçait prodigieusement.

Elles se promenaient, ensemble, au milieu des herbages et des bouleaux, mélangeant allègrement le russe et le français, que la jeune paysanne avait appris au contact de la famille de Katia. Un léger souffle embaumé parvenait aux narines de Blonde. Était-ce cette atmosphère si particulière ? Après la magie de l'icône, les traditions et les chants agissaient

comme un envoûtement. Elle était prise d'un émoi joyeux. Elle se sentait chez elle. Sans s'en apercevoir, la petite Française commençait à se russifier.

L'été était chaud, et sec. Mais il n'était pas torride comme en ville. L'eau était omniprésente. Les berges, boisées, ou parsemées de coquelicots, de campanules bleues, de boutons-d'or et d'orchidées sauvages. Le ciel, constellé de libellules et de mouettes. Les oiseaux, nombreux, volaient, chantaient à tue-tête.

— Comme c'est agréable de vivre ici ! s'exclama Blonde, près de sa nouvelle amie.

— Tu oublies que le lac est gelé durant six mois. Il n'est navigable que de mai à octobre. L'hiver est le royaume des traîneaux, dit Ania en faisant la grimace. Le village est isolé... et le silence, impitoyable. Et nous avons des ours à la porte. Il faut être prudent.

Cet été-là, sur l'île, elle apprit à nager, éprouva un plaisir très vif à la baignade. L'eau était fraîche, mais pure. Ania la guida dans l'isba des bains, en bois de sapin, située au bord du lac. Elle était partagée en deux, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. On entrait dans l'étuve. Une eau bouillonnait, un nuage de vapeur remplissait la pièce, on ne voyait plus rien.

En sortant de la cabane de bain, de grands gaillards vigoureux de la famille riaient à gorge déployée en s'aspergeant. Le corps ruisselant, ils se fouettaient avec des branchages de bois de bouleau, et achevaient de se requinquer à la vodka.

Sont-ils vraiment nobles ? se demandait Blonde. Vêtus de pantalons de toile grossière, leurs sandales d'écorce attachées avec des courroies nouées autour de la cheville, ils étaient bien différents des aristocrates rencontrés dans la haute société pétersbourgeoise.

— Ils vont aux bains tous les jours ?

— L'été, après les champs.

— Et l'hiver ?

— Le samedi seulement.

— Mais il fait si froid dehors !

— Ils creusent aussi des trous dans la glace pour se baigner, et ils se roulent dans la neige.

— Comme les bains dans la Neva... C'est vraiment étrange !

— Pas tant que ça ! répliqua Ania, froissée. On dit que l'habitude des bains a prémuni les Russes contre les épidémies de peste qui vous ont ravagés, affirma-t-elle avec une pointe de vanité, heureuse d'étaler enfin un savoir ignoré de Blonde.

Ania était considérée par la famille de Katia comme une fille adoptive. Sa mère était morte, comme celle de Blonde. Ce fait avait immédiatement rapproché les deux fillettes. Mais la petite paysanne, elle, travaillait dans l'isba, au service de la sœur de Katia. Elle soignait les bêtes, faisait sécher les champignons, portait l'eau, lavait le plancher, et s'occupait du samovar, dont elle montra le maniement à Blonde. La première fois qu'elle l'alluma, Blonde oublia de le remplir d'eau. Ils durent se passer de thé. Elle s'en trouva mortifiée. Ania éprouva une sensation plutôt reconfortante.

Elle l'appelait « l'étrangère » en elle-même.

Mine de rien, elle gardait ses distances. Il n'existait pas de classe intermédiaire. Il y avait d'un côté les privilégiés, c'est-à-dire les grands marchands, les propriétaires fonciers opulents, et les aristocrates, même s'ils n'étaient plus riches, et de l'autre les paysans illettrés et superstitieux. Habillée à l'allemande – pour le peuple, tout ce qui était étranger était allemand, et l'on employait le même mot –, Blonde faisait partie de la première catégorie, elle de la seconde.

Ania était plus âgée, mais Blonde était précocement. Son père lui avait ouvert très tôt l'esprit et avait attisé sa soif de

curiosité. Elle croyait son amie du même âge, posait des questions, ce que n'osait Ania, même si elle en mourait d'envie.

Ania était superstitieuse, comme Nania. Elle parlait souvent du Domovoï, l'esprit du logis, et se plaisait à effrayer Blonde. Le moindre nuage traversant l'azur du ciel avait sa signification. Tel ou tel autre oiseau était de bon ou de mauvais augure. La lune voilée, un certain comportement animal, tout était signe de bonheur ou de malheur, ou, plus pratiquement, de beau ou de mauvais temps. Elle utilisait un grand nombre de dictons, qui amusaient Blonde.

A douze ans, les pensées d'Ania, elles, n'étaient plus enfantines. Elle restait grave. Elle n'éclatait pas de rire. Seul son regard s'animait.

Elle rit des yeux, songeait Blonde, mais parfois elle m'effraie. Son regard peut être féroce ou triste.

Elle apportait à Ania le parfum ignoré de l'Occident, mais aussi celui de la cour de Saint-Pétersbourg. La jeune paysanne en éprouva aussitôt un sentiment obscur d'infériorité, bien qu'aucune des attitudes de Blonde ne fût guidée par l'arrogance. Ania ne se plaisait pas avec son visage trop large et ses pommettes trop rouges. Blonde était jolie, avec ses grands yeux sombres et malgré tout étincelants, son teint de porcelaine, ses longs cheveux blonds et bouclés, qui n'étaient pas toujours réunis en une tresse comme les siens, et surtout ce sourire délicieux et espiègle, qui – elle le reconnaissait aisément – chavirait le cœur. Elle perçut un danger. Lequel ? Elle l'ignorait encore. Mais cette jeune étrangère venue de si loin, aux multiples bottines, aux éclats de rire intempestifs, avide de tout connaître, n'allait-elle pas accaparer la première place et ravager son petit monde ? Quel besoin d'apprendre le russe ?

Katia lui donnait des cours, tous les jours, la faisait longuement écrire, sous l'œil attentif d'Ania qui passait et

repassait à leur proximité, mais ne pouvait s'attarder. Ania ne savait pas lire.

— Tu ne vas pas à l'école ? s'était étonnée Blonde.

Ania éclata d'un rire agressif :

— Le prêtre du village fait l'école quand il a le temps. Il donne l'instruction religieuse, mais le petit père est tellement absorbé à baptiser, à marier, à donner la communion aux mourants, à écouter les litanies des babouchkas³ qu'il ne peut se consacrer à l'école. L'éducation, c'est un « luxe », c'est votre mot, n'est-ce pas ? Un luxe, réservé à des filles comme toi.

Un voile passa devant les yeux de Blonde. Elle croyait avoir une amie, s'était-elle trompée ?

³. Verste : ancienne mesure valant 1 067 mètres.

⁴. Lac de la province de Carélie, au nord-ouest de la Russie.

⁵. Vieilles femmes, grands-mères.

Blonde évacua sa peine, au profit d'un sentiment de culpabilité non moins inconfortable. Elle vivait dans l'aisance et dans l'amour. On lui offrait toutes les possibilités de s'instruire. Ania n'avait pas eu sa chance. Son père semblait dur. Et elle vivait dans la pauvreté.

Blonde reçut effectivement un choc en pénétrant dans la petite isba, au toit recouvert d'écorce de bouleau, aux rondins posés à même le sol. De minuscules fenêtres garnies d'un carreau de mica transparent ouvraient vers l'extérieur.

— Bienvenue dans ma maison, dit Ania en dissimulant sa gêne. On dit chez nous : « Ma maison, c'est ma forteresse », à cause de l'hiver...

Consciente de son dénuement, elle prononça un autre dicton russe :

— « La maison n'est pas belle par ses chambres, mais par ses pâtés. »

Et, pour joindre le geste à la parole, elle lui offrit un bol de soupe froide à base de kvas, cette sorte de bière au pain fermenté, et de légumes frais, qui remplaçait, l'été, le bortsch à la couleur cramoisie. Les ustensiles de cuisine, comme ceux pour filer et pour repasser, étaient en bois sculpté.

L'isba était constituée d'une seule pièce. Dans un coin, l'emplacement sacré de l'icône. Un petit cellier pour le kvas. La porte de l'isba était très basse. Blonde s'en étonna.

— C'est pour garder la chaleur.

Elle ajouta, devant l'air perplexe de Blonde :

— Pour l'hiver, bien sûr...

Les meubles étaient rares, hormis un coffre joliment peint, et des bancs autour de la pièce. Mais l'ensemble était si sombre et petit, il paraissait si miséreux que la poitrine de

Blonde se serra. C'était donc là que son amie passait ses nuits, et une partie de sa vie.

— Et les lits ? demanda-t-elle intriguée.

— Le père dort sur le four, c'est une bonne place.

— Et toi ?

— Sur l'un des bancs, mais l'été, c'est plutôt dehors.

— Dehors ?

— Sur la terre, ou sur la petite terrasse autour de la maison.

— Tout habillée ?

— Bien sûr !

Blonde resta sans voix.

Un matin, Blonde se présenta chez Ania, munie d'un livre pour son amie. Celle-ci l'ouvrit et tourna les pages à rebours en commençant par la fin, ce qui provoqua le rire de Blonde. La jeune Russe la fusilla du regard.

— Excuse-moi, c'était si... inattendu.

Et, croyant se racheter, elle lança avec fougue :

— Veux-tu que je t'apprenne à lire ?

— Non, c'est inutile.

— Cela te serait...

— Inutile, répéta-t-elle. De toute façon, tu vas repartir...

Ce n'était tout de même pas une étrangère qui allait lui apprendre sa propre langue.

Blonde sentit qu'elle était allée trop loin. Oui, il était vain d'insister. Tout en le regrettant pour Ania, elle prenait conscience que l'on ne pouvait imposer aux autres son idée du bien.

Ania la croyait, comme elle, solitaire, presque abandonnée, jusqu'à ce que le père de Blonde surgisse, à l'improviste. Elle sentit alors un gouffre énorme les séparer, et conçut une jalousie pernicieuse. La jeune Française n'avait pas grandi en solitaire mais en liberté, contrairement à elle. La spontanéité de Blonde lui avait fait oublier son rang modeste.

De pénibles pensées l'assaillirent à la vue de cet homme blond au regard bleu tendre. En réalité, elle n'avait jamais vu un aussi bel homme. Il était pourtant vêtu simplement, avec une blouse blanche et des bottes. Il aurait pu être russe. On le disait marchand, mais il n'avait pas de barbe. Elle éprouva envers lui un mélange d'amour et de haine. Elle aurait voulu être sa fille, sa femme, son centre d'intérêt. Lui concevait une adoration pour Blonde. Leur connivence lui faisait mal.

Elle leur lançait de petits regards appuyés. L'un d'eux provoqua dans le cœur de Blonde une sensation de malaise, qui persista une journée entière.

Ania le comparait à son propre père, beaucoup plus vulgaire. Pourtant, il n'était pas sans talent, son père. L'hiver, il fabriquait des barques dans l'île voisine de Kiji, et l'été, il œuvrait aux champs comme tout le monde. Il travaillait d'arrache-pied. Mais il ne faisait guère de cas de sa propre fille, et Ania en souffrait. Elle était juste bonne à faire le ménage et porter le bois dans leur petite isba. Son père lui répugnait, lui et ses joues cramoisies, bleutées par l'alcool. Elle en avait honte depuis qu'elle baignait dans le giron de la famille noble. Mais de cela, elle ne touchait mot à l'étrangère. Comment lui avouer que le père à l'haleine puante le mauvais alcool lui faisait payer d'être acceptée par la famille comme une des leurs ? Que la mauvaise vodka pouvait exaspérer jusqu'à la folie, et qu'alors il la faisait coucher à ses côtés sur le four ? Ce qu'elle endurait ne la regardait pas. Elle avait l'habitude de dissimuler depuis sa petite enfance.

Lorsque son épouse lui avait donné une fille, la petite Anissia, le père avait cogné, puis il s'était calmé. Après tout, ce n'était que le premier enfant, alors peu importait. Il la frappait régulièrement. C'était la coutume, et elle n'avait pas l'air de s'en plaindre. Le second fut un garçon mort-né. Il se sentit brusquement trompé sur la marchandise – sa femme – et par la marieuse qui avait arrangé les épousailles. Etant un serf, il avait dû choisir parmi les serves du maître, et ne s'était pas marié à sa guise. L'amour, c'est bien connu, ne peut être qu'un imprévu chanceux, un supplément non accordé à tous. Quant au bonheur, il dépend avant tout d'un bon maître et d'une terre fertile. L'évasion, elle, vient grâce à l'ivresse. Mais lui, lorsqu'il buvait un peu trop de kvas, ou de vodka, plus alcoolisée et plus chère, il était violent. Il la battit à nouveau de colère. Il ne s'en vanta pas, elle en mourut. Il noya son chagrin dans la vodka, mesurant brusquement son attachement à cette douce épouse. Et dès lors, il conçut une haine envers la fillette qui lui restait comme un pied de nez. La cause de tous ses malheurs.

Vint la libération des serfs. Véritable source d'ennui pour lui, comme pour toute une catégorie de serfs incapables de racheter une terre aux propriétaires. Certains tournèrent mal, buvant plus qu'il ne fallait, volant parfois pour survivre ou payer les nouveaux impôts. La mise en application de la liberté fut laborieuse, les idées généreuses étaient immergées dans un océan d'incompréhension. Avant la libération, ils n'avaient rien, mais on se chargeait d'eux, on leur garantissait un toit, on leur fournissait le couvert. Endormi sous des décennies de servage, le petit peuple obscur se réveillait, avec un mal de crâne terrible. A la jubilation, au soulagement, à la conscience d'être enfin considérés comme des êtres humains et non plus des esclaves dont on avait capturé jusqu'à l'âme, succédèrent des années difficiles. L'apprentissage de la liberté était ardu. Ils n'avaient toujours rien, sinon, à présent, le souci d'une famille à charge.

Serf, le père d'Ania était doux, en apparence. Libre, il fut angoissé.

« Le maître pensait pour moi, disait-il, c'était plus facile. »

Il en oubliait les années de soumission à la volonté d'un maître qui avait droit de vie et de mort, et les considérait comme du bétail. Il était donc parti, besace au dos, et sa petite fille de quatre ans à la main, regrettant de n'avoir pu vendre cette pleurnicharde, même pour quelques kopecks, aux anciens propriétaires.

Certains seigneurs s'en tiraient bien, ils revendaient des parcelles de terre. D'autres manquaient désormais de bras et d'argent. Certains serfs libérés, malins, devenaient marchands ou manufacturiers, ou se faisaient acheter des terres.

Lui ne réussissait pas à assurer sa subsistance et celle de sa fille. Il se dirigeait vers les terres moins occupées de l'Est lorsqu'il avait rencontré la famille de Katia. Prise de pitié pour la petite, la sœur leur avait proposé de les accompagner sur l'île.

Blonde et Ania arpentaient les chemins environnant le village lorsque Katia parut au détour d'un sentier, visiblement très agitée.

— Blonde ! Tu vas au Smolny !

— Smolny ? ne put s'empêcher de s'enquérir Ania.

— Mon Dieu, j'ai peur ! s'écria Blonde.

Les gestes de ses mains, son air radieux, ses yeux étincelants contredisaient son dernier mot et révélaient son exaltation.

— Peur de quoi ? demanda Ania de plus en plus intriguée. C'est quoi, Smolny ? répéta-t-elle d'une voix précipitée.

— Smolny est l'Institut impérial des jeunes filles nobles !
répondit Blonde, les joues empourprées par l'émotion.

L'explication laissa Ania muette de stupeur. Un coup de poignard venait de lui lacérer la poitrine. Une injustice supplémentaire. Son souffle s'accéléra, son visage devint cramoisi. C'était trop.

Blonde avait un père qui l'adorait et lui passait tous ses caprices ; une belle-mère qui lui apprenait à lire en russe. Blonde vivait dans le beau monde, elle connaissait une grande-duchesse, avait ses entrées dans les palais des tsars, et irait bientôt à l'Institut impérial pour les jeunes filles nobles.

Ania sortit alors de sa réserve naturelle, faisant fi de sa condition de paysanne.

— Tu es fille de marchand. Tu n'es pas noble, Blonde ?

— Non... Mais Katia l'est.

Ania lança, d'un ton agressif :

— Elle n'est pas votre fille, Katharina Ivanovna. Comment peut-elle être prise là-bas ?

— Ce ne sont pas tes affaires, Ania, répondit Katia d'une voix sèche.

Elle se tourna vers Blonde, aux yeux humectés de larmes :

— Non, ce n'est pas ma fille, mais elle me ressemble, hormis la couleur de ses yeux. Les beaux yeux noirs de sa maman.

Blonde, à cet instant, l'aima comme sa mère. Au moment même où elle allait en être séparée.

— Tout ira bien.

Katia prit la main de Blonde dans la sienne. Elle était moite. L'enfant retenait ses larmes.

Tournant le dos au golfe de Finlande et au centre de la ville, les chevaux s'engagèrent dans une longue avenue et trottinèrent en direction de l'ensemble monumental érigé sur une boucle de la Neva. Au portail, le cocher barbu, en caftan bleu, s'arrêta devant le gardien en faction.

Adieu les berges de la Moïka, songea Blonde. Plus de promenades au bras de mon père sur la perspective Nevski.

Elle ravala un sanglot, extirpa un douloureux soupir. Elles arrivaient à l'Institut impérial de Smolny, munies du précieux mot d'introduction de la grande-duchesse. Certaines instructions d'Helena Pavlovna ne figuraient pas dans la lettre, et resteraient secrètes : Katia devait faire passer Blonde pour sa fille, et l'appeler Blondine Raffaëlovna.

Ces dispositions ne heurtèrent pas la jeune Française. Les nouvelles sonorités et le rappel du prénom de son père à côté du sien convenaient à son cœur. Elle comprit toutefois, à partir de cet instant, que pour être pleinement acceptée dans la haute société russe, elle devrait aussi mentir.

Le secret qui la liait désormais à sa belle-mère lui plaisait. Blonde l'admirait. Katharina Ivanovna était si belle, avec ses superbes yeux bleus en amande, ses pommettes hautes, sa démarche élancée. Une allure de souveraine.

— Ma grand-mère fit la même chose pour moi, elle mentit, lui confia cette dernière. Elle m'éleva comme sa fille pendant des années. Beaucoup ignorent encore le passé de mes parents, et croient que je suis la fille de ma grand-mère.

— La comtesse Tatiana...

— Aujourd'hui, grâce au tsar Alexandre II, j'ose revendiquer mon véritable patronyme. Mais ma grand-mère fut une femme merveilleuse.

— Comme la mienne, proclama Blonde en pensant à la maman de Raphaël.

— Tu as raison. Ah, encore une recommandation : écris « Van Eyck » en deux mots, désormais.

— Comme en Belgique ?

— Oui. La particule n'est pas employée en Russie, mais on sait qu'elle caractérise la noblesse française. L'Institut n'accueille que des demoiselles issues de haut rang.

— Mais papa est d'un haut rang !

— Oui, ma chérie, je partage ton avis : ton père est un grand monsieur.

L'amour sans limites que Blonde portait à son père la touchait infiniment.

Les chevaux dépassèrent les colonnes blanches disposées de part et d'autre de l'imposant portail. Sur la gauche de l'allée rectiligne menant à l'Institut surgissaient, derrière les arbres, les bulbes rebondis de la cathédrale et les luxuriantes façades du couvent. Inspirée de l'église du Kremlin de Moscou, et œuvre de l'Italien Rastrelli, la cathédrale Smolny était sans doute le plus bel édifice religieux de Saint-Pétersbourg. Une merveille d'architecture.

Grandiose, le couvent de couleur azur avait abrité le premier établissement féminin, réservé aux jeunes filles nobles.

Aux côtés des cinq dômes bleu et or de style baroque et des colonnes verticales blanches, se déployait l'Institut de style classique, construit au début du siècle.

L'impressionnante bâtisse jaune mesurait plus de cent toises de long. C'était donc dans cette caserne austère

qu'allaient se dérouler ses sept prochaines années !

Devant la solennité des lieux, Katia fut prise à son tour d'un sentiment de frayeur.

— Récite-moi ta prière une dernière fois. Elle est indispensable pour l'examen d'entrée.

Blonde s'exécuta. Elle ne saisissait pas encore très bien l'étrangeté de la situation : ses parents étaient à l'opposé de ces traditions. En mûrissant, elle allait y songer maintes fois, et comprendre la raison pour laquelle ils désiraient tant l'assimiler aux habitants de la Grande Russie.

Le cocher les fit descendre au bout de l'allée. La voiture ne pouvait s'engager davantage. Un grand portail les séparait du bâtiment central. Sa grille ne s'ouvrait que pour la famille impériale.

Elles passèrent l'une des deux petites portes latérales et traversèrent à pied la cour d'honneur. Blonde s'accrochait à sa belle-mère en grimpant les marches qui les conduisirent à l'intérieur, sous les arcades.

La montée de l'escalier d'apparat et le passage obligé par la directrice furent aussi intimidants. Katia tremblait autant que Blonde, mais ne le montrait pas.

La pièce était vaste, les murs surchargés de tableaux. Au fond, lovée dans son fauteuil, se tenait la directrice. Vêtue d'une robe noire agrémentée d'une collerette blanche, une charlotte bordée de dentelle couvrant partiellement sa chevelure brune, Maria Pavlovna en imposait.

— Votre époux est absent ? s'étonna-t-elle, habituée, dans une société aristocratique très patriarcale, à rencontrer le chef de famille.

— Il est en voyage, mais il viendra vous saluer dès son retour.

Katia occulta le fait qu'il était en affaires avec des marchands de Moscou. Elle serra très fort la main de Blonde. La petite fille comprit qu'il ne fallait pas démentir. Tout comme pour sa naissance, et son patronyme. D'ailleurs, c'était peut-être vrai, se mit-elle à rêver. Elle prit à son tour un petit air de fausse modestie.

La directrice toisa Katharina Ivanovna. Elle en avait entendu parler par le Tout-Pétersbourg. L'insolente beauté de cette aristocrate, aux aspirations masculines, lui déplut. Elle avait sourcillé devant le passé orageux de cette famille, mais la grande-duchesse désirait que l'on suive la clémence du tsar actuel, en accueillant la petite-fille d'un officier décabriste, exilé pour avoir souhaité, en son temps, la libération des serfs. Et puis, compter parmi ses filles la descendante d'un peintre de la Renaissance flamande, Van Eyck, célèbre pour ses œuvres religieuses relevant souvent du culte marial, la séduisait. C'était si inattendu, si singulier... Ce fut le sésame.

En lisant la lettre de la grande-duchesse, elle fronça pourtant les sourcils. Elle n'avait pas fermé la porte à cette Blondine Van Eyck, mais commencer par accorder une dérogation supplémentaire à cette moitié d'étrangère ne lui plaisait guère. N'était-ce pas déjà un fait inhabituel que d'accueillir une noble, certes, mais de père français ? Cette petite était une protégée de Son Altesse impériale. Elle avait de la chance.

— Je vois que notre grande-duchesse désire que vous suiviez, une fois par semaine, les cours du Conservatoire impérial de musique. Je m'attendais plutôt à des dons picturaux, vu vos origines. Ce genre de sortie est en principe interdit. Je vous accorde cette dérogation à titre exceptionnel, selon le vœu de notre grande-duchesse. Mais...

Elle s'adressa alors à Katia :

— Blondine Raffaëlovna sera chaperonnée pour ses cours. Aucune de nos élèves ne se déplace sans surveillance,

ni au sein de cet établissement ni a fortiori à l'extérieur de son enceinte. Encore faudra-t-il que les professeurs du Conservatoire l'acceptent. Enfin, nous jugerons vite de son niveau. Chaque mois, nous organisons des concerts, et nos filles musiciennes sont mises à contribution. Elles chantent et jouent de divers instruments. Nous avons aujourd'hui cinq cents élèves. Notre école permet les distractions innocentes : elle forme l'esprit, mais l'égaye également. Smolny est une pépinière de talents qui ne demandent qu'à croître et s'épanouir. Peut-être cette demoiselle a-t-elle aussi celui de la peinture, comme son prestigieux ancêtre ? ajouta-t-elle avec l'espoir des découvreurs.

Une jeune fille en uniforme sortit de l'ombre, sur un signe de la directrice. Elle semblait venir de nulle part. Elle paraissait un peu plus âgée que Blonde. Ou peut-être n'était-ce que le fait qu'elle se tienne très droite, le menton levé. Cette attitude digne, presque hautaine, respirait pourtant la modestie, car elle était compensée par la position de ses mains reposant sur les coudes. La jeune Russe s'inclina en silence devant la directrice et la mère de la nouvelle.

Blonde la suivit. Elle n'entendait que le battement intempestif de son cœur et le bruit de leurs pas craquant sur le plancher, dans un couloir sans fin au plafond voûté.

— Je suis la jeune fille de service, lui annonça-t-elle en français.

— De service ?

— Je suis chargée en fin de journée de faire à la directrice le rapport, en russe et en français, de ce qui s'est passé dans la classe. De l'attitude des élèves... La responsable du jour, en quelque sorte. La jeune fille de service change sans arrêt, tu le seras, toi aussi. Je m'appelle Iouliana Gueorguievna.

Son visage auréolé d'une chevelure cuivrée respirait la franchise. Elle paraissait dégourdie, un peu plus âgée qu'elle, mais son attitude restait réservée. Blonde allait admettre, plus tard, à quel point le hasard avait bien fait les

choses. Elle avait eu une chance incroyable de tomber sur elle comme chaperon de la première heure.

— C'est très joli, Iouliana. Cela correspond à Julie, chez nous... Enfin, en France. Là-bas, on m'appelait Blonde.

— Ah oui ? Blonde ?

— Ma mère... Enfin...

Elle se mordit la lèvre et se traita d'idiote.

— Pour la couleur de mes cheveux, bien sûr ! s'exclama-t-elle, faussement enjouée.

Katharina Ivanovna était censée être sa mère. Elle avait bien failli se trahir : à sa naissance en France, sa vraie maman avait murmuré, dans un dernier souffle : « Blonde, comme toi, Raphaël... » Elle portait ce prénom pour la douceur avec laquelle sa mère avait prononcé ces mots, juste avant de mourir.

Elle se tut un instant et ajouta :

— Ma niania me donne le diminutif de Bielochka.

Iouliana sourit.

— Bielochka, c'est un petit écureuil.

— Parce que je cours partout, paraît-il.

— Ici, tu ne pourras pas courir...

Elles montèrent au second étage, réservé aux dortoirs. C'était entre ces murs épais que se dérouleraient désormais ses nuits. Elle remarqua, sans un mot, l'étroitesse du lit de fer, la minceur de la couverture de laine. Elle glissa aussitôt son petit « oiseau du bonheur » dans la minuscule table de chevet. Elle n'avait pas apporté grand-chose avec elle. Elle pensait le faire dès sa première sortie.

Elle déchanta :

— On ne rentre dans les familles que pour les vacances, lui révéla Iouliana.

— Mais les visites familiales sont permises ? demanda-t-elle d'une voix précipitée qui trahissait son angoisse.

Elle revêtit la jupe brune des « première année », la petite cape recouvrant les épaules, et le tablier blanc. Adieu les rubans et les broderies dont elle était si fière, parce qu'elles étaient liées au métier de son père.

— Oui... les mercredis et dimanches...

Iouliana hésita. Devait-elle tout divulguer ? Elle était là depuis un an déjà... Non, cette petite découvrirait assez tôt la surveillance perpétuelle, le manque de liberté, la discipline de fer. Elle opta pour la prudence :

— Les visites sont permises. A condition de ne pas être punie, bien entendu.

Blonde frissonna. Elle glissa les manchettes blanches sur ses bras nus. Était-ce l'appréhension ou grelottait-elle déjà de froid dans ces pièces à haut plafond ?

Désormais, il lui faudrait se laver à l'eau froide. Elle songea à son amie paysanne, Ania. De quoi se plaignait-elle ? Dans son île, Ania ne connaissait rien d'autre que l'eau froide, et elle ne s'en portait pas plus mal.

Iouliana tenta de l'apaiser en la conduisant dans la salle d'examen.

— Ne t'inquiète pas. Chaque nouvelle doit subir l'examen d'entrée. Si tu connais la prière par cœur, si tu sais lire et écrire en russe, parler une langue étrangère et compter jusqu'à cent, tu n'as aucun souci à te faire.

— Et si ce n'est pas suffisant ? Pour la langue russe, par exemple ? Que se passe-t-il si je ne suis pas reçue ? demanda Blonde avec anxiété.

Que valait-il mieux ? Être refusée et rester avec ses parents, ou être reçue et les satisfaire ?

— Dans ce cas, tu iras dans la classe préparatoire pendant un an.

Un an supplémentaire... songea Blonde.

— Je crois que cela ira, bredouilla-t-elle, émue. Ce couloir est gigantesque.

— Oui, c'est incroyable le nombre de verstes que nous accomplissons par jour !

De part et d'autre se succédaient de hautes portes blanches. Au-dessus des portes, des fenêtres donnaient de la lumière aux salles de classe. Elle pénétra dans l'une d'elles, pour s'acquitter de son premier devoir.

Peu après, une surveillante, suivie de Blonde, vint rapporter le résultat à la directrice.

— Bien. Comtesse, votre fille a satisfait à l'examen d'entrée. Je souhaite qu'elle réussisse aussi brillamment les quinze épreuves de l'examen de fin d'année.

Quinze, songea Blonde, affolée.

— Quinze, prononça, comme en écho, Katia, stupéfaite.

— Elles correspondent aux quinze disciplines enseignées. Blondine Raffaëlovna est donc inscrite à notre prestigieuse école. Elle y deviendra *Fravlein* de notre impératrice. C'est un grand honneur que d'entrer dans la Société impériale des jeunes filles de familles nobles. J'espère que votre fille en sera digne.

Katia se félicita, et de ses cours, et de la vivacité d'esprit de sa chère petite Blonde à laquelle elle s'attachait de jour en jour.

— Blondine Raffaëlovna, saluez votre mère. Vous allez rejoindre votre classe.

Elle leur accorda un bref instant. Des adieux prolongés véhiculaient des larmoiements regrettables. Inutile de les éterniser. Elle fit un signe à la surveillante, laquelle emmena rapidement Blonde.

— Elle est intelligente, poursuivit Maria Pavlovna. Elle maîtrise notre langue, en dépit de ses années d'enfance à l'étranger. Enfin, ajouta-t-elle d'une voix sourde, se parlant à elle-même, c'est normal, avec une mère russe... Je déplore simplement que son père soit français..

— Votre institut, me semble-t-il, fut créé par Catherine II suivant les règles de Saint-Cyr, en France, répliqua Katia. Selon les principes de Madame de Maintenon, et sur l'inspiration de Voltaire. La culture française...

— Je ne renie en rien la culture française, coupa la directrice. Saint-Cyr était plus... religieux que nous. Certes, vous verrez ici nombre d'icônes et de traditions pieuses, héritées de l'époque de sa fondation, mais notre tolérance nous permet d'accueillir votre fille élevée selon le rite catholique. En ce qui concerne le père de Blondine Raffaëlovna, ma crainte est fondée sur la situation actuelle. Je souhaite que nous n'ayons pas la guerre entre la France et la Russie, auquel cas...

Elle n'acheva pas sa phrase, se contenta de toiser son interlocutrice d'un air entendu.

— Bien, reprit-elle d'une voix forte, vous n'êtes pas sans savoir que l'impératrice et parfois l'empereur prennent le thé avec nos élèves et s'intéressent à leurs travaux. L'impératrice assiste en personne aux examens. C'est un très grand honneur, répéta-t-elle.

Elle dressa un tableau idyllique. Katia frémit.

Ne commettait-elle pas une sottise, elle qui prônait la liberté, en mettant cette enfant spontanée, brillante et curieuse dans cet établissement jugé sévère ? Elle n'en sortirait qu'à l'âge de dix-sept ans. Mais elle en sortirait érudite et prête à affronter la haute société que Katia ne connaissait que trop bien : à la fois cultivée, élégante, et cruelle. Les rivalités mesquines, les airs langoureux et hypocrites, elle les avait subis durant sa jeunesse à Saint-Petersbourg.

Ensuite, il serait toujours temps pour Blonde de poursuivre ses études à l'étranger, de posséder un vrai métier, comme elle-même l'avait désiré. En attendant, il y avait ce passage « obligé ». En attendant, l'espiègle Bielochka devenait une demoiselle de Smolny, une Smolianka.

Le caractère impétueux de Blonde ne rencontrerait-il pas trop d'obstacles et de tourments ? Katia craignait pour son tempérament fantasque, ses rires intempestifs. N'allait-elle pas perdre ces trésors ? L'intensité de ses regards qui vous fixaient comme s'ils sondaient le fond de votre âme pouvait dérouter, troubler. Ne passerait-elle pas pour une effrontée dans ce milieu encaustiqué, qui avait la réputation de soumettre les extravagances, de briser les débordements, de façonner ces jeunes filles malléables ?

Blonde n'aimait pas la demi-mesure. Comme une vraie Russe, songeait-elle avec attendrissement. Oui, elle aurait pu être sa fille.

Lorsque Blonde se retrouva au milieu d'un troupeau de jeunes filles aux allures de biches apeurées, serrées les unes contre les autres, deux par deux, pour descendre l'escalier de service, elle n'eut qu'une idée en tête : retrouver Katia, la voir encore, sentir ses bras l'entourer avec tendresse.

Elle se précipita à la première fenêtre venue. Pétrifiée, elle vit partir sa belle-mère, dans un halo de brume, de lueurs fantomatiques. C'étaient ses yeux voilés de larmes.

Affolée, elle quitta brusquement le cortège des jeunes filles qui embouteillait l'étroit escalier, remonta à contre-courant, bouscula les plus grandes, très disciplinées, revêtues de l'uniforme de couleur bleue, verte ou gris clair suivant leurs années d'internat. Elle provoqua des protestations plus ou moins étouffées, des murmures offusqués. Elle courut dans l'interminable couloir, dégringola l'escalier d'apparat de marbre gris dorénavant interdit, atteignit enfin la porte d'entrée, l'ouvrit en grand sous le regard stupéfait d'une surveillante.

— Revenez immédiatement, mademoiselle !

Elle ne l'écouta pas. Katia était déjà loin, elle lui tournait le dos, elle allait monter dans la voiture. Elle hurla :

— Katioucha ! *Mama* !

Katia se retourna. C'était la première fois que Blonde l'appelait maman. Elle porta la main à ses lèvres, esquissa un signe et monta précipitamment dans la voiture pour camoufler l'émotion imprévue qui la submergeait après cet échange muet.

Blonde regarda s'éloigner le coche. De grosses larmes coulaient sur ses joues, tandis que la voiture disparaissait. Elle sentit les bras de Iouliana l'encercler et l'aider à regrimper les marches de l'entrée, pour y subir sa première réprimande.

La surveillante songea que ce diable aux yeux étincelants possédait une fougue qu'il allait falloir mater d'urgence.

— Sept ans dans cet enfer ? souffla Blonde à sa nouvelle amie en rejoignant les rangs. Je me sauverai, ou je me tuerai avant !

— Tu as bien le sang russe de ta mère dans les veines, toi !

Si elle pique du nez, je psalmodie une fable en français songea Blonde. Elle n'écoute pas, je suis sûre qu'elle n'écoute pas.

Cette espièglerie la démangeait. Astreinte à lire la Bible en russe, sans autre mouvement autorisé que celui de tourner les pages avec discrétion, elle se tenait debout, face à la directrice. Durant cette heure interminable, cette dernière vaquait à ses occupations d'ouvrages à main, ou d'écriture. Parfois, elle fermait les yeux.

— Mais j'écoute ! avertissait-elle. Vous m'entendez ? J'écoute !

— Oui, madame.

— « Maman ! » Ma fille, ignorez-vous encore cet usage ? Veuillez m'appeler maman.

Maman, se disait Blonde, c'est impossible ! C'est un petit nom trop précieux pour le semer à tout vent.

— Oui, madame.

— Blondine ! Devrai-je vous réprimander davantage ?

Elle vit se dessiner au coin des lèvres le sourire irrespectueux et enjôleur de Blondine Raffaëlovna, qui avait le don de l'agacer, et de la déstabiliser.

— Bon... Poursuivez.

Avec son tempérament impétueux, Blonde récoltait les punitions. Les « Smolianki » étaient constamment espionnées. Cette fois-ci, échappant à l'œil vigilant d'un « gendarme » – ainsi étaient appelées les surveillantes les plus strictes –, elle était allée contempler de plus près le magnifique panorama de la Neva, et entendre ses clameurs lorsque les glaces se brisent. Elle lui faisait l'effet d'un monstre se dépeçant. Sa majesté exerçait sur elle une fascination irrépressible, lui inspirait des sentiments mélangés, voire de troublantes émotions. On lui avait parlé

de la crue meurtrière de 1824. La Neva était maléfique à l'occasion. Pour le moment, elle l'enivrait. Méprisant le blasphème, elle aimait s'adresser à ce fleuve puissant comme à un dieu.

La directrice fronçait invariablement les sourcils, émettait un soupir de désolation en voyant arriver cette élève lumineuse, compétente, au charme indicible, mais indocile et trop imaginative. Il y avait aussi ses fous rires intempestifs, irrésistibles et incontrôlables. Ses déchaînements étaient réputés dans tout l'Institut.

Blondine Raffaëlovna lui posait un cas de conscience. Elle était dans les premières de sa promotion. En plus de la musique, elle possédait un autre talent artistique. Non pas la peinture, comme son « ancêtre » Van Eyck, mais l'art de la broderie.

Je tiens de mon père, songeait la jeune fille en secret.

Blonde pourrait donc poser sa candidature au titre de demoiselle d'honneur, et sortir avec un bon certificat. Mais comment accorder ces privilèges à une élève indomptable ?

Le seul moyen de s'amuser en ces lieux était ses farces, ses refus d'obtempérer. La punition faisait partie du contrat. Très émotive dès que l'on touchait à ses proches, elle ne craignait pas les autorités. Elle ne comptait plus les repas passés sans déjeuner, debout, avec l'interdiction de changer de posture, à saliver en silence, à observer les filles ingurgitant leur nourriture, à les entendre mastiquer. Fermant les yeux lorsque la position s'avérait douloureuse pour les muscles.

Après tout, j'en ai assez de ces détestables céréales bouillies, et de ces poissons gelés.

Lorsqu'en elle sourdait une colère, l'intensité de son regard en indisposait plus d'une. Elle s'insurgeait contre les injustices. Elle se querellait avec certaines de ses compagnes, qui, ressasant les critiques formulées par leur

famille, invectivaient la France. Trop jolie, trop brillante, et surtout différente, « une moitié de Française qui osait les dépasser »... Quelques filles ne se privaient pas de l'accabler. Mais le jour de la révolte n'était pas encore venu.

Elle poursuivait donc sa sainte lecture. Elle y introduisit quelques soupirs. Ils passèrent inaperçus. Les yeux de la directrice se fermèrent. Un engourdissement la gagnait.

C'était le moment.

— ... « Le loup l'emporte, et puis le mange, sans autre forme de procès... »

— Quoi ? Comment ? se récria la vieille dame.

Placide, Blonde reprit, en russe, comme si de rien n'était.

Tiens, elle n'est pas si distraite que ça...

Elle croisa un regard ébahi, adopta un air des plus innocents. La directrice se redressa sur son siège.

— J'ai dû... Non, rien, continuez, Blondine Raffaëlovna.

A l'Institut, on vivait chaque jour au rythme d'une langue différente. Les samedis et dimanches étaient réservés au russe. Cette diversité rompait la monotonie ambiante. Hormis quelques sorties en nombre, entourées d'un troupeau de gardiennes en uniforme, l'enfermement était pesant.

Elle affectionnait bien entendu le jour du français. Son cœur persistait à battre dans sa langue maternelle... En hommage à sa famille du nord de la France. Elle ne désespérait pas d'y repartir un jour, même si, désormais, la vie et le métier de ses parents semblaient s'inscrire dans ce pays.

L'internat était rigoureux. Les manchettes ne couvraient pas le haut des bras, parfois rougis de froid. En dépit des doubles fenêtres, une humidité glaciale régnait dans ces immenses salles au plafond si haut.

« Si vous aviez logé dans le monastère, comme au siècle dernier, vous auriez su ce que c'était que le froid ! » leur inculquait-on.

Les premiers mois, dans les draps glacés, elle avait fréquemment étouffé ses sanglots sur son oreiller.

« Jadis, les nouvelles entraient à l'âge de six ans, et au début de notre siècle, à huit ans. Vous en avez bientôt dix, de quoi vous plaignez-vous ? » l'avait sermonnée la surveillante des petites.

Ce genre d'argument ne consolant en rien, ses pleurs redoublaient.

— Un peu de tenue, Blondine Raffaëlovna ! Smolny vous ouvre les portes du paradis impérial. Soyez reconnaissante !

Elle n'en avait que faire.

— Si nous résistons, prônait son amie Iouliana, nous en sortirons très fortes. Fortes et prêtes à affronter la vie.

Mais qu'en savaient-elles, de la vie, de ce qui se passait réellement à l'extérieur des grilles de Smolny ?

Les hivers étaient, malgré tout, plus supportables au Smolny que les autres saisons. A cette époque de l'année, avec la neige envahissant les jardins, l'ensemble du couvent et de la cathédrale, avec leurs pilastres blancs sur fond bleu, prenait l'aspect d'un mirage et semblait sortir tout droit de légendes orientales. La rigueur du temps était compensée par les glissades sur les toboggans de neige où l'espiègle Bielochka s'en donnait à cœur joie. Le patinage, la luge dans le jardin grâce aux monticules aux allures de montagnes russes étaient des moments prisés par les filles. Les promenades quotidiennes de deux heures étaient allongées dès le printemps. Escortées par un véritable escadron de surveillantes, elles n'avaient pas le droit de parler entre elles. Elles n'y prenaient aucun plaisir, du fait de leur manque de liberté. Certaines essayaient de gagner un peu de tranquillité en se faisant porter malades. Il faisait chaud à l'hôpital de Smolny, et les infirmières étaient

tolérantes. Elles y passaient la nuit, se réveillaient une heure plus tard, y mangeaient mieux et retournaient aux cours. C'était toujours ça de gagné.

En dehors de quelques coutumes et superstitions, comme celle de garder du pain bénit dans la bouche pour les examens les plus difficiles, deux nuits de janvier étaient propices à la magie.

Ces demoiselles du beau monde n'y échappaient pas. Elevées par des nianias paysannes et superstitieuses, elles en gardaient les croyances.

— Les mauvais esprits arpentent les rues, guettent leurs proies. Il ne faut surtout pas dormir, sinon le mauvais œil sera sur toi, menaçait l'une d'elles.

Désireuses d'interroger l'avenir, certaines Smolianki s'essayaient aux pratiques divinatoires. Les plus âgées, qui aspiraient à la galanterie de soupirants, en étaient les plus friandes. Les méthodes étaient diverses, souvent inoffensives, parfois plus hasardeuses : il s'agissait d'imaginer à quoi ressemblait de la cire durcie dans de l'eau froide, ou les projections des ombres de feuille brûlée sur le mur. Les jeux de bougies étaient dangereux, il fallait être très prudentes. Les surveillantes se méfiaient. La plupart du temps, elles se contentaient de manier feuilles et crayons, d'écrire des vœux aux douze coups de minuit, de glisser sous l'oreiller un peigne puis d'émettre le vœu de découvrir le visage de leur fiancé en rêve. Elles ouvraient la fenêtre par le froid intense et lançaient, à tour de rôle :

— Mon amoureux passe sous ma fenêtre !

Elles jetaient de la neige à contre-courant du vent :

— Si elle retombe sur toi, ton mari sera jeune et vigoureux ; si elle tombe de côté, ce sera un vieillard !

Ces nuits-là, le rêve de Snegourotchka – la fille des neiges – et de l'horrible Baba-Yaga refluit dans la mémoire de Blonde. Elle frissonnait en s'imaginant enfouie sous la glace.

— Sortez immédiatement de là !

Devant la porte qui venait de s'ouvrir, trois Smolianki vêtues de la jupe bleue des troisième et quatrième années, offraient des pommettes empourprées, une bouche entrouverte de stupeur face au visage irrité de la directrice. Elles se glissèrent à l'extérieur du monte-charge en bois de Carélie et demeurèrent immobiles, silencieuses, les yeux baissés en direction du parquet.

— Blondine Raffaëlovna ! Je suppose que vous êtes la principale fautive, comme d'habitude ?

En voyant fonctionner ce monte-charge, ou « ascenseur », personnel de la directrice, Blonde avait parié qu'elle oserait l'emprunter un matin, « afin de jauger l'effet d'un tel engin ». Deux filles l'escortèrent. Sacrilège !

La sanction jaillit.

— Vous serez privées de visites pendant un mois.

— Madame, elles n'y sont pour rien ! déclara Blonde, stoïque.

— C'est ce qu'il me semblait. Elles ont eu le tort de vous suivre.

— Je vais vous expliquer. C'était pour la science. Pour en comprendre le fonctionnement.

— Assez ! Vous êtes privée de Conservatoire.

Mon Dieu, non ! songea Blonde. Pas ce châtiment !

Elle s'agenouilla, croisa les doigts et s'écria :

— Je vous en prie, pas le Conservatoire ! Les professeurs exigent la présence des élèves. Et comment vais-je jouer devant Sa Majesté l'impératrice ? Je vous en prie... maman... ajouta la friponne.

— Nous verrons.

Elle fut clémente.

En hiver, Blonde pestait intérieurement contre le froid lors des répétitions de musique, dans la salle du piano à queue. Ses doigts étaient engourdis par la température trop fraîche, ses ongles bleuis.

Elle revit la grande-duchesse à maintes reprises et toujours avec de l'exaltation dans le cœur. Helena Pavlovna ne manquait pas de rendre visite à sa « petite Française ». Des sentiments d'affection s'étaient tissés entre elles.

Blonde ressentit une peine immense à l'annonce de la mort de sa protectrice, en janvier 1873. A partir de cet instant, elle sentit des changements de comportement à son égard. D'abord imperceptibles, progressifs, et bien réels. Blondine Raffaëlovna n'était plus qu'une Smolianka parmi d'autres.

Heureusement, il y avait le Conservatoire. Sa seule récréation. En dépit du décès de la grande-duchesse, on ne lui retira pas ce privilège. Les professeurs l'estimaient. Son talent s'accroissait de jour en jour. Tous les mercredis après-midi, elle en prenait le chemin avec un chaperon. Impossible de lui fausser compagnie. Parfois, elle avait la chance d'être accompagnée par une surveillante appréciée des pensionnaires, mademoiselle Daria, qui avait gardé au cœur le côté juvénile de sa jeunesse et leur octroyait quelques libertés.

Elle était heureuse du va-et-vient incessant de la foule colorée du centre de la ville, heureuse d'être mêlée aux myriades d'attelages traversant la cité, heureuse d'entendre les cochers chanter à tue-tête ou réclamer le passage d'une voix de stentor.

La place où se trouvait la grande bâtisse du Conservatoire était aussi celle du théâtre d'opéra et de ballet, le Mariinski, nommé ainsi en l'honneur de l'impératrice.

Cette semi-liberté ne durait que le temps de ses cours. Après l'enseignement du chant comme l'exigeait le règlement pour les débutantes, elle avait été rapidement admise dans les classes de piano et d'orchestration.

Rimski-Korsakov n'avait rien du professeur ordinaire. A trente ans, avec ses vêtements déjà usés, ses chaussures trouées et ses manières simples, cet ancien officier de marine à la barbe courte, aux petites lunettes rondes mais à l'ouïe incroyablement fine, était marié à une superbe et talentueuse pianiste. Familier avec ses élèves, Nikolaï n'en était pas moins très pointilleux sur le travail. Blonde le chérissait comme un second père.

— J'ai le sang du peuple dans mes origines, confessait-il sans honte.

En 1873, il avait dirigé son premier opéra au théâtre Mariinski. Sur sa demande, Blonde avait obtenu la permission exceptionnelle d'y assister, lovée dans l'ombre du parterre. La salle était pleine à craquer. Elle y pénétrait pour la première fois, et tremblait pour son professeur. Il avouait être prisonnier d'un trac inconcevable avant de se produire, et compensait cette faiblesse en étudiant la partition chaque nuit du mois précédant sa prestation.

— Tchaïkovski passe, lui aussi, toutes ses nuits à composer ses partitions. Mais il souffre de migraines et de crises d'anxiété... lui confia-t-il.

Rimski-Korsakov savait qu'après ses cours, elle rentrait aussitôt au Smolny, enfermée pour une semaine, isolée de son foyer. Aussi, entre deux mesures, cet artiste scrupuleux prenait-il avec elle quelques libertés pour lui conter l'histoire de la musique, évoquer son maître et illustre modèle, Glinka.

— Jadis, vous l'auriez rencontré. Il participait aux concerts de Smolny.

Imprégné des fables populaires et des chants de la vieille Russie, sensible aux bruissements de la nature, Nikolaï

incarnait aux yeux de la très jeune fille toute la magie du peuple slave. Elle n'ignorait rien du groupe, appelé la « petite bande invincible » ou « puissant petit groupe », qui comportait, entre autres, Moussorgski, l'ami de Rimski.

Elle repartait du Conservatoire de la musique plein la tête, assez pour meubler toute une semaine. Son désir le plus cher, encore secret, était de devenir pianiste. Pour les femmes, être professeur était possible, mais donner des concerts était inconvenant. Leurs œuvres éventuelles ne pouvaient être que des ouvrages de dame. Art pour les hommes, le piano restait un art d'agrément pour les demoiselles.

Au diable les préjugés ! Dans la famille Vaneyck dont elle était issue, les femmes en faisaient à leur tête. Quant à sa belle-mère Katharina Ivanovna, elle travaillait comme journaliste et photographe. Un métier d'homme. La tâche était plus ardue qu'à Paris. Il lui avait fallu recommencer à zéro tout ce qu'elle avait entrepris en France, mais sa ténacité et son expérience à l'étranger lui servaient au sein de son journal. Femme, elle devait travailler deux fois plus que ses collègues, pour prouver sa compétence. A force de courage et d'opiniâtreté, elle parvenait à se faire à peu près respecter dans cette société masculine. A l'extérieur, et Blonde l'ignorait, Katia était surveillée. La censure avait repris du terrain.

Son père, lui, voyageait sans cesse.

Dieu que la Russie est grande ! déplorait Blonde.

Il allait fréquemment à la foire de Nijni Novgorod ou à Vladimir. Il accroissait ses relations marchandes, fréquentait les villages de la Volga, faisait du négoce de lin et soie sur tout le territoire.

Blonde venait de vivre deux étés de suite à la datcha de Smolny, située sur l'une des îles du delta, en compagnie des inévitables surveillantes et d'une centaine d'élèves. Elle supportait difficilement la promiscuité, le manque de « respiration », comme elle disait. L'année qui avait suivi

son entrée au Smolny, elle s'était rendue dans l'île de Carélie. Devenue une jeune femme, Ania lui avait à peine adressé la parole. Isolée, attristée, Blonde s'y était ennuyée. Peut-être était-elle déjà marquée de l'empreinte de Smolny ? L'habitude de se tenir le dos droit, le menton levé, avait-elle éloigné Ania sans qu'elle s'en aperçoive ? La paysanne avait-elle reçu des consignes, celles de garder désormais des distances convenables ? Blonde n'était plus retournée dans l'île.

Les jours de visite, à Smolny, ne l'encharnaient guère. La plupart du temps, personne ne l'y attendait. Un grand vide habitait son âme. Elle restait seule à imaginer ses compagnes dans la belle salle d'apparat. Iouliana partageait cet isolement. Sa famille habitait Moscou et ne se déplaçait que rarement jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Iouliana demeurait son amie. Plus âgée d'un an, elle ne pouvait être souvent à ses côtés. Elles ne partageaient ni les mêmes cours ni le même dortoir. Elles essayaient pourtant de se rejoindre, de s'échanger des confidences. Elles bravaient les interdictions. Tentaient de déjouer la stricte surveillance. Jamais seules lorsqu'elles le désiraient. Esseulées lorsqu'elles avaient besoin de leur famille.

Si bien que ce dimanche du mois de mars 1874, Blonde sursauta en entendant :

— Blondine Raffaëlovna, vous avez une visite.

Une visite... Sans doute Katia, peut-être son père... Mais non, il lui avait écrit qu'il s'absentait pour une quelconque foire en Russie méridionale, dont elle n'avait même pas retenu le nom. Était-il rentré ?

Elle s'avança, en rang, vers la spacieuse et lumineuse salle d'apparat, aux lustres de marbre. De chaque côté, face aux trente-deux fenêtres, sept colonnes blanches s'élançaient, ajoutant à la splendeur de la pièce.

En dehors des rencontres familiales, elle y pénétrait pour les concerts et les bals, le grand sapin à Noël et le thé avec

l'impératrice. L'Institut vivait en osmose avec la cour. Lors de ses visites, le tsar se tenait, imposant et royal, sur une estrade posée au fond de la salle, avec l'impératrice, devant le mur recouvert des portraits en pied des souverains étalant le faste de leurs manteaux d'hermine et leurs soieries. Un orchestre de violons se produisait sur le balcon. Lorsqu'elles dansaient le « menuet de la reine » appris en leur honneur, travesties en marquises, ou en robes de soie blanche, avec leurs courtes pèlerines de mousseline à gros nœuds, Blonde se sentait belle. Aujourd'hui, ce n'était pas le cas. La jeune fille qu'elle était devenue ne s'aimait pas dans son modeste uniforme et son éternel tablier. A quatorze ans, elle assistait avec un mélange d'anxiété et de fierté à la transformation de son corps.

Elle ne la vit pas tout de suite.

— Blonde, entendit-elle soudain à ses côtés.

On ne l'avait plus appelée ainsi depuis des lustres. Elle pivota sur elle-même.

En face d'elle se tenait l'une de ses tantes. Une sœur de son père, Isabelle, appelée plus simplement Isla⁶.

Agée de trente-trois ans, elle en paraissait dix de moins. Elles furent également surprises de leur ressemblance, toutes deux blondes aux sombres prunelles. Isla avait gardé son allure diaphane. Enfant, à Lille, elle refusait la nourriture et ne rêvait qu'entrechats et arabesques. Jeune fille, elle enfreignait les bienséances, fuyait à Saint-Petersbourg pour vivre sa passion et danser au Grand Théâtre. Blonde n'était pas encore née.

Son expérience s'était clôturée par un drame. Danseuse talentueuse, remarquée par le maître Marius Petipa, elle avait été renvoyée par la direction parce qu'elle portait l'enfant d'un ténor ayant abusé de sa candeur. Elle avait alors connu la faim, la peur et le froid. Grâce à Katia qui l'avait retrouvée, elle était rentrée dans le nord de la France, y avait accouché d'un fils. Depuis quelques années, elle habitait Paris.

— Tu me parais en pleine forme !

— Oui, répondit brièvement Blonde.

Les rigueurs de Smolny avaient ce résultat bénéfique sur leur santé. Forte d'une éducation spartiate, de la gymnastique quotidienne, elle ne craignait plus les conditions difficiles.

— Tu es devenue une vraie *barinia*, une demoiselle... C'est comme cela que l'on dit, n'est-ce pas, si je me souviens bien ?

— C'est vrai, tu connais le russe !

La tante la prit par les épaules pour l'emmener à l'écart. En vain. D'un index impératif, la surveillante désigna l'un des bancs qui entouraient la salle, le long des colonnes blanches. Elles s'y installèrent. La femme resta debout, à leurs côtés.

— Nous ne pouvons parler en tête à tête, librement ? demanda Isabelle avec stupeur, à voix basse. Les conversations sont toujours écoutées ?

Pour toute réponse, guettant d'un œil le visage totalement muré de la sentinelle, Blonde fit un signe d'assentiment de la tête.

— C'est vrai ? insista avec maladresse Isla, qui n'en revenait pas. On m'a fait pénétrer dans cette salle, magnifique du reste, par cette petite porte, là-bas, qui donne sur l'extérieur. On n'a même pas le droit de visiter les lieux où tu vis. C'est une vraie geôle !

Blonde changea prudemment de sujet.

— Donne-moi des nouvelles de la famille... Tu es là pour longtemps ? Tu es venue seule ? Tu vas danser ici ? Quel âge a mon cousin Pierre Constant ? Tu as d'autres enfants ? Et ton mari, Amaury, et mes autres tantes, et mes grands-parents, sont-ils tous en bonne santé ?

— Holà !... Une question à la fois, ma chérie ! s'écria Isla en riant de la volubilité de sa nièce. Je suis si heureuse

de te voir !

— Vous devez vous exprimer plus doucement, avertit la surveillante.

Isabelle lui lança un regard offusqué. Elles tentèrent d'oublier le cerbère en faction. Elles échangèrent les dernières nouvelles de la famille. Prête aujourd'hui à se confronter à cette Russie qui lui rappelait de merveilleux, mais aussi de douloureux moments, Isla était venue passer le printemps en la compagnie de son frère, de sa belle-sœur et de sa nièce.

— Papa est rentré ?

— Raphaël revient dans le courant de la semaine.

— Il sait que tu es là, tante Isabelle ?

— Oui. Nous voulions t'en faire la surprise. Ta belle-mère est venue me chercher à la gare. Ton père est drôlement pris avec ses activités de marchand !

Mon Dieu ! pensa Blonde en croisant les yeux écarquillés de la surveillante. Visiblement médusée, elle tendait l'oreille.

Belle-mère... Marchand... Isla en a trop dit...

[6](#). Personnage de *La Splendeur des Vaneyck*.

Les rumeurs courent vite. Elles brisèrent le secret.

La surveillante répéta ce qu'elle avait, lui semblait-il, entendu. En dépit du côté précautionneux du rapport, le discrédit était lancé. La volonté, les efforts, le silence impénétrable observé par la famille de Blonde pour cacher les véritables origines de la jeune fille ainsi que le métier de Raphaël furent anéantis. Les Smolianki les plus ambitieuses, qui désiraient obtenir la place de demoiselle d'honneur auprès de l'impératrice et l'accès aux bals de la cour, se déchaînèrent. Des regards, des murmures, d'abord imprécis, tourbillonnèrent autour de Blonde, réfugiée dans un mutisme prudent. La ruche s'affairait, attendait de décocher son dard. Le bourdonnement s'intensifia.

L'incident arriva, inévitable.

Elles revenaient d'une excursion. Sur invitation du tsar, elles s'étaient rendues au palais d'Hiver, joyau de la cité, toutes gantées de blanc, afin d'y contempler les tableaux de l'Ermitage, œuvre de Catherine la Grande. La peinture des portraits avait été importée par les Français au dix-huitième siècle. Il fallait une autorisation spéciale pour visiter le musée, ouvert depuis 1852. Auparavant, il restait fermé au public. Les hommes ne pénétraient au sein de ces salles regorgeant de tableaux venus de toute l'Europe qu'en uniforme ou en habit, et les femmes en robe de cour.

Au retour, face au verbiage futile des demoiselles, les surveillantes peinaient à rétablir le silence. L'attitude sage, muette et digne, qu'elles avaient conservée durant les heures de visite, l'arrivée du printemps peut-être contribuaient à les rendre dissipées.

Une réflexion indélicate fusa, puis une autre, à l'encontre de Blonde, jusqu'à ce malheureux éclat de rire :

— Un barbu ?... Blondine Raffaëlovna est la fille d'un barbu ?

— Oui, un vulgaire marchand ! Sa mère doit être une grosse *baba* à moustache !

Au début de ce siècle, les marchands portaient encore la barbe, comme la plupart des paysans. L'expression était restée.

« Tu ne porteras pas la barbe, dis ? avait demandé Blonde à son père.

— Tu n'aimes pas ?

— Non !

— Alors, pas avant mes vieux jours !

— Promis ?

— Promis ! »

Le corps des marchands russes était réputé pour être une classe peu instruite, et imbue de vieux préjugés. Blonde craignait que l'on identifiât son père à ces gens. Il était si cultivé, si beau, si différent... Elle l'appelait son « prince de Novgorod », comme Alexandre Nevski qui avait sauvé Saint-Pétersbourg autrefois. Non, il n'avait rien à voir avec ces « barbus » cupides, ignorants, brutaux, représentés au théâtre Alexandra par le dramaturge Ostrovski. Il n'était pas non plus avide de richesses comme tous ces nouveaux nantis, ces grandes fortunes apparues avec les chemins de fer, les banquiers privés, les avocats et les notaires, qui prospéraient depuis l'émancipation des serfs.

— Alors, Blondine, il paraît que tu es française ?

— Moitié russe, moitié française, tu le sais...

— Tu mens ! Vous ne savez pas, vous autres ? Sa mère n'est pas sa mère !

— Qui est sa mère ?

— Sans doute une roturière française !

— C'est faux ! riposta Blonde, la voix étranglée par l'émotion. Katharina Ivanovna est ma mama... ajouta-t-elle,

comme pour s'en convaincre elle-même.

Les yeux injectés de larmes, elle se jeta sur la fille qui venait de l'insulter et lui tira la tresse.

— Si tu prononces encore ces mots, je t'étrangle !

La fille la repoussa avec violence, la projeta à terre. Aussitôt, le petit groupe l'encercla. Les allusions jaillirent.

— Son père est un barbu. Elle n'a rien à faire chez nous !

— Elle prend notre place !

— C'est une usurpatrice !

— Usurpatrice ! répétèrent-elles en chœur.

Elles firent une ronde autour d'elle, scandant leur ritournelle, ravies de ce défoulement improvisé.

— Assez ! hurla la surveillante. Si vous n'arrêtez pas immédiatement ce tapage, je vous envoie toutes chez madame la directrice.

— Au Smolny, lâcha l'une des pensionnaires, on n'accueille que des héritières de haut rang. Si sa mère n'est pas de noblesse russe, et que son père est un simple marchand, que fait-elle ici ?

— Silence !

Les filles se remirent sagement en rang. Satisfaites de ce désordre. La Française ne risquait plus d'obtenir la place de demoiselle d'honneur.

Dans les hautes sphères de l'Institut, un malaise régnait. On tenta d'étouffer l'affaire, l'ébruiter n'était pas bon pour la notoriété de Smolny.

La directrice venait de changer. La nouvelle n'osait renvoyer Blonde sur de simples suppositions. Son entrée s'était faite sur la chaleureuse recommandation de la grande-duchesse. Elle était une élève excellente. Son seul défaut résidait dans une inclination à la turbulence. La

personnalité de la pensionnaire avait tout simplement attiré la jalousie. L'ancienne directrice, Maria Pavlovna, n'avait rien divulgué, pour respecter le désir de la grande-duchesse. Après tout, le père n'était pas un simple marchand. Ce négociant était le descendant du grand Van Eyck, et la mère de Blondine, elle, appartenait à la noblesse russe. Du moins le croyait-elle. Aujourd'hui, Maria Pavlovna et la grande-duchesse Hélène n'étaient plus là.

Le mercredi suivant, Isabelle se présenta dans la salle d'apparat. La visite fut interdite à Blonde. On craignait sans doute quelque esclandre d'aristocrates, avertis par leur Smolianka. Les bienfaiteurs, les parents mécènes de l'Institut, risquaient d'accourir pour retirer leur fille, supprimer leurs largesses et se plaindre à la cour. Isabelle réussit pourtant à lui faire passer un message, par l'intermédiaire de l'indulgente surveillante, mademoiselle Daria. C'était une invitation.

Une représentation au palais Youssoupov, et ma tante va y danser... Il faut que je parle à Iouliana.

La température s'adoucissait. Un printemps précoce s'appropriait les jardins de Smolny. Les premiers bourgeons éclosaient, la verdure chassait la neige. Les deux amies se croisèrent en promenade. Blonde fit un signe à Iouliana. La jeune fille acquiesça d'un discret hochement de la tête et s'éloigna avec son groupe.

Blonde se baissa, et sous prétexte de remettre ses lacets de bottine, saisit des brindilles d'herbe. Au moment opportun, elle les enfonça profondément dans ses narines. L'astuce, sans être originale, marchait plutôt bien. Ses éternuements ne passèrent pas inaperçus. On avait parfois la chance de saigner du nez en titillant bien l'intérieur de la narine. Le miracle se produisit au retour, dans le long corridor. Toutes les deux s'étaient donné le mot. Elles se retrouvèrent à l'hôpital, heureuses d'y gagner, sans surveillante, quelques minutes de tranquillité. Installées sur leurs lits, elles attendirent, sages comme des icônes, le visage apparemment souffrant, le départ de l'infirmière.

Aussitôt, elles se félicitèrent de leur mystification, et s'échangèrent leurs confidences.

— Je me sens écœurée par leurs vociférations, confia Blonde à Ioulia. J'étais bien naïve, mais je ne concevais pas une telle explosion de haine. C'est pitoyable.

Elle ajouta, désenchantée :

— *Smolny* signifie « goudron », n'est-ce pas ? L'Institut mérite bien son nom.

L'Institut tenait son appellation de son emplacement sur un ancien entrepôt de goudron, nécessaire aux chantiers navals du temps de Pierre le Grand.

— Rassure-toi, ce n'est que le fait de quelques-unes. La plupart des Smolianki t'estiment et te respectent. La directrice elle-même...

— Peut-être, coupa Blonde. Mais ces « quelques-unes » sont bruyantes.

— Je n'excuse pas leur malveillance. Mais on peut comprendre leur aigreur : pour elles, tu as menti... afin d'entrer ici. Elles se vengent de tes bonnes notes, de ton talent, de ton humeur joyeuse, de tout ce qu'elles n'ont pas.

— Elles aspirent surtout à être les demoiselles d'honneur, les bonnes servantes de l'impératrice... Je vais être renvoyée, Ioulia ?

— Non, mais sans doute reléguée au sein des « petites bourgeoises ». Dans la partie plus modeste de l'Institut.

— Dans le bâtiment circulaire à l'extrémité de Smolny ? Mais ma famille est plus aisée que beaucoup de ces familles d'aristocrates ruinés !

— On n'osera jamais avouer que l'on s'est fait avoir... Par contre, te séparer de nous et de la section Nicolas, la plus illustre, leur conviendra.

— C'est vrai, on ne côtoie guère les filles de la partie Alexandre. Mais la représentation est dans six jours,

comment vais-je faire ? Je désire tellement y assister !

— Six jours ? réfléchit Iouliana. Cela nous laisse un peu de temps...

— Je vais me sauver. Il faut que tu m'aides.

— Mieux. Tu me fais confiance ? Je t'accompagne !

Elles s'étaient enfuies comme deux voleuses, ou presque. Iouliana s'était assuré la complicité de mademoiselle Daria pour l'appel du soir.

— J'ai tout organisé.

— Sans toi, que deviendrais-je, Ioulia ?

— Les portiers non plus ne dévoileront rien. Celui du grand portail d'entrée est amoureux de ton amie, ma chère ! fit-elle en haussant les sourcils malicieusement.

— Non !

Blonde était stupéfaite.

— Tu doutes de mon charme ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire !

Elle-même n'était pas insensible aux marques d'attention qu'elle commençait à recevoir.

Le cocher les déposa quai de la Moïka, où se tenait le palais de la noble et richissime famille Youssoupov.

Raphaël guettait leur arrivée dans le luxueux vestibule, près d'une sculpture représentant un sphinx. Le spectacle n'allait plus tarder. Les invités étaient déjà entrés dans la salle de théâtre. Ils se hâtèrent, grimpèrent le somptueux escalier d'honneur de marbre blanc. Un immense lustre de cristal étincelait de mille couleurs. Ils traversèrent l'enfilade du jardin d'hiver, des appartements de parade et de la galerie artistique. Les jeunes filles remarquèrent une profusion d'objets, de sculptures et de tableaux témoignant du goût raffiné des propriétaires.

— Ce sont de grands collectionneurs, exposa Raphaël devant leurs visages médusés par tant de beauté.

Blonde pensait être habituée aux dorures brillantes, aux parquets ouvrés, aux marbres scintillants, à ce faste rencontré au palais Michel. Mais cette fois ces pièces

rivalisant de couleurs, d'ornements, de colonnes n'appartenaient pas à la famille impériale. A Saint-Pétersbourg, les princes et autres nobles, tous pourvus de palais, bataillaient à coups de magnificence, mais peu possédaient leur propre théâtre. Pour la plupart, les ragots mondains suffisaient à remplir leurs salons fastueux, même s'ils étaient férus de spectacles français.

Dans la dernière salle de la galerie, un ouvrier en livrée rouge et or les précéda. Ils laissèrent la porte de la loge princière devant eux, descendirent l'escalier menant au parterre. Il était comble. Les musiciens accordaient leurs instruments. Les jeunes filles s'installèrent aux côtés de Katia. Les présentations furent rapides.

— Tu as quand même obtenu la permission ? Nous étions inquiets !

— Oui, oui. Iouliana Gueorguievna me chaperonne, mentit-elle. Tante Isla n'avait pas trop le trac ?

— Nous ne l'avons pas vue. C'est un mauvais présage de se montrer avant le spectacle.

Elles reprirent leur souffle en s'extasiant sur la salle. Une petite merveille, pleine à craquer, de civils et de militaires, de hauts fonctionnaires et de « citoyens notables », comme Raphaël Vaneyck. Bien différente, par la taille, du Théâtre impérial, dit Mariinski, et de ses deux mille places, où l'on donnait en cette année 1874 l'opéra *Boris Godounov* de Moussorgski. Ce théâtre où Isabelle avait dansé, sous l'œil sévère mais bienveillant du directeur français du ballet impérial, alors simple professeur, Marius Petipa.

— Comment a-t-elle pu danser ici ? chuchota Iouliana. Grâce à Katharina Ivanovna ?

— Non, répondit Blonde avec fierté, grâce à mon père. L'un de ses amis, gros fabricant de textile, est aussi mécène. C'est un fervent admirateur des artistes. Il a ses entrées chez les Youssoupov.

La représentation débuta par un récital de chanteurs d'opéra. Lorsque Isabelle apparut, ce fut comme un rêve pour Blonde. Les yeux rivés sur sa tante, elle se jura qu'un jour, elle l'accompagnerait au piano. Evanescence, diaphane, elle alliait la technique française et le charme slave, dans son costume de mousseline et de crêpe au buste moulé de satin et de broderies. Le décor féerique semblait un écrin pour la danseuse. Isla irradiait sur scène, toujours habitée par la danse. Menue, aux allures de frêle jeune fille, elle évoluait avec autant de grâce que jadis.

A Paris, elle donnait des cours. Les salles de spectacle avec leur odeur enivrante, l'obscurité avant le lever du rideau, les chaussons et les pointes lui manquaient. Le Grand Opéra de la capitale française, commandé par Napoléon III, et où elle espérait se produire, n'était toujours pas achevé. L'ex-empereur des Français n'en verrait jamais la réalisation. Il était décédé dans son exil anglais, un an auparavant, en janvier 1873, comme la grande-duchesse chère au cœur de Blonde.

Blonde applaudit chaudement sa tante. Un spectateur enthousiaste lança une gerbe de fleurs par-dessus la rampe et proclama, pour accompagner son geste :

— Vive la *bolchaïa* !

Oui, Isabelle était une grande, une *bolchaïa*.

Blonde remarquait depuis quelque temps le regard plus empressé des hommes à son égard. Mais elle ignorait encore tout de son charme.

Ce soir-là, elle sentit une paire d'yeux converger vers elle et son amie. Ils devaient s'adresser à Iouliana, plus âgée, séduisante avec sa magnifique tresse rousse. Blonde se tourna vers son amie, prête à la moquer gentiment, lorsqu'elle croisa le regard d'un jeune officier. C'était vers elle qu'il se dirigeait, à elle que s'adressait cet hommage.

A la fin du spectacle, il lui sourit en se courbant.

Elle répondit à son salut, les joues empourprées, en s'inclinant à son tour, en silence, comme on le lui avait appris à l'Institut.

Sans doute la réponse le convainquit-elle de poursuivre ses approches. Il claqua des talons.

— Lieutenant Dimitri Alexeïevitch Lodanov, pour vous servir, lui lança-t-il avec une assurance qui l'agaça aussitôt.

Sans se présenter, elle se contenta de son petit sourire enjôleur, dont elle n'avait pas conscience. Il s'en trouva désarmé.

— Vous êtes une Smolianka, n'est-ce pas ?

Il était grand, bel homme avec sa chevelure brune et ses yeux clairs. Elle jugea son expression ironique. Ce n'était pas le premier uniforme qu'elle côtoyait, Saint-Pétersbourg était la ville des parades militaires.

— Comment l'avez-vous deviné ? répondit-elle enfin.

— Je les reconnaîtrais les yeux fermés, avec leur port de reine, et leurs manières un peu... compassées.

Etait-ce l'une de ces insolences aristocratiques ? Un compliment ? Une offense plutôt, confirmée par un aplomb certain dans son attitude.

Les yeux noirs, étincelants, le foudroyèrent. La réplique fusa, cinglante :

— Moi, je crains de ne pas vous reconnaître demain. Bonsoir.

La mine ahurie du stupide soupirant fit éclater de rire son amie, tandis que Blonde tournait résolument le dos et plantait là l'impertinent.

Lui se jugeait idiot. Compassée, pourquoi avait-il dit : compassée ? C'était bon pour certaines Smolianki dont il avait déjà ravi le cœur. Le sourire de cette demoiselle à la jolie tresse d'un blond doré était irrésistible. C'était pourtant son regard qu'il n'allait pas oublier.

— En voilà un qui ne t'oubliera pas, lança comme en écho, Iouliana. Il vient de se retourner sur toi avec un regard enflammé.

— Mes parents m'ont fait la leçon. Ces jeunes officiers sont hâbleurs, vaniteux, coureurs, frivoles.

— Tu as raison, il faut se méfier de ces militaires aux manières laïques, qui ne s'occupent que de leurs belles épaulettes, de la vodka et de leurs chevaux, toujours amoureux d'une femme, mais jamais de la même.

— Tu en sais, des choses, toi aussi !

Elles attendirent, impatiemment, l'arrivée d'Isla. Il était tard.

— A Lille, la presse l'a comparée à l'illustre Carlotta, lui révéla Katia. C'est lorsque nous la vîmes pour la première fois danser que le regard pénétrant de ton père me troubla à jamais.

— Et moi, je devenais aussitôt amoureux des yeux en amande et du charmant petit accent slave de ma belle Russe, acheva Raphaël avec un geste tendre.

Blonde et Iouliana complimentèrent Isabelle.

— Excusez-nous, nous devons rentrer. Une voiture nous attend. Tante Isla, encore une fois, tu étais merveilleuse.

Une file de lanternes attendaient le long du quai de la Moïka. Elles montèrent dans l'un des fiacres.

— Comme je t'envie d'avoir un père pareil ! confia Iouliana tandis qu'elles filaient vers l'Institut.

— Pourquoi ?

Blonde se rendit compte que son amie lui parlait peu de sa famille. Cette nuit-là, dans l'obscurité de la voiture, elle se livra.

— Mon père règne en despote sur les siens. Enfant, je ne devais rien demander ni exiger, ne pas ouvrir la bouche à moins qu'il ne m'y autorise. Je le crains encore aujourd'hui.

Ce n'est pas un mauvais homme, mais je n'ai jamais reçu la moindre marque de tendresse. Envers sa femme, il agit de même. Ma mère se console en lisant Pouchkine, qu'elle idolâtre, mais, brusquement, elle s'effondre en larmes.

— A cause de ton père ?

Une lueur malicieuse traversa le visage de Iouliana.

— De Pouchkine, ma chère ! Entre deux hoquets, elle répète, inlassablement : « Dantès a tué Pouchkine, Dantès a tué Pouchkine ! » Et ses pleurs redoublent de plus belle ! Tu prononces « Pouchkine », elle sanglote !

— Non ?

— Si !

Elles pouffèrent de rire. Iouliana émit un long soupir, redevint plus soucieuse.

— Pour mon père, une femme doit rester soumise aux valeurs traditionnelles. Ses obligations sont sacrées, elle ne doit surtout pas devenir une artiste ou un écrivain. Lui n'est fidèle qu'à un seul précepte : « Au mari de commander, à la femme d'obéir. »

Jamais je n'accepterai cela, pensa Blonde. Elle commençait à se rendre compte de sa différence. Elle songea à Ania, à la dureté de son père... Cette sévérité paternelle qui répandait la terreur était-elle un principe d'éducation russe ? Elle chercha à consoler Iouliana :

— Heureusement, tu as ta mère.

— Toi aussi, et Katharina Ivanovna est si belle !

Blonde se mordit la langue pour ne pas avouer son secret. La profession de son père avait fait assez de dégâts pour en rajouter.

Plus tard, espéra-t-elle, plus tard, je l'avouerai à Iouliana. Elle mérite tant ma confiance !

Elle répondit sincèrement, mais avec mauvaise conscience :

— Oui, j'ai beaucoup de chance, mama est merveilleuse.

En rentrant, elles parcoururent sur la pointe des pieds le labyrinthe de ces interminables corridors, bénissant pour une fois l'épaisseur des murs.

Elles avaient presque atteint, au second étage, leurs dortoirs respectifs. Elles passaient à proximité de la chambre d'une surveillante, lorsqu'elles entendirent la petite musique mécanique de son réveil. Déjà ! Ces « gendarmes » avaient au moins la chance de ne pas être réveillés, comme elles, au son de la pénible cloche. Blonde ne put réprimer un grognement de surprise, qui fit pouffer son amie, aussi riieuse qu'elle. Elles étouffèrent leur fou rire. Elles se hâtaient, faisant attention de ne pas faire craquer les grosses planches du parquet, lorsque l'imposante porte blanche s'ouvrit. Elles étaient prises en flagrant délit.

— D'où venez-vous, à cette heure ?

La surveillante s'approcha, très en colère, et d'une voix tonitruante à réveiller tout Smolny, leur lança :

— Et parfumées en plus ! Suivez-moi immédiatement, mesdemoiselles !

Libre ! Elle se sentait aussi libre que les mouettes qui tournoyaient sur la Volga, autour du bateau.

Les événements s'étaient précipités. Sermonnées par la surveillante, privées de déjeuner, convoquées l'une après l'autre en haut lieu, les deux jeunes fugueuses encourageaient un renvoi immédiat. Quelle ne fut pas la stupéfaction de Blonde lorsqu'elle découvrit, ce matin-là, la personne assise en face de la directrice.

— Tante Isabelle ? Mais... tu t'es couchée si tard...

— Je ne me suis pas couchée, ma chérie. J'avais une autre priorité. Prépare ton sac, je t'emmène.

— Je suis renvoyée ?

Blonde était mortifiée. Elle se tourna vers la directrice, s'emporta :

— Vous m'avez cloîtrée parce que je tenais à assister à la représentation d'une danseuse exceptionnelle, ma propre tante ! Je suis châtiée, répudiée sur des rumeurs, des jalousies, de la médisance ! Mais ne chassez pas Iouliana Gueorguievna ! Vous m'entendez ? Ne la sanctionnez pas ! Elle n'y est pour rien. Elle m'a chaperonnée afin de me protéger, elle l'a fait à contrecœur.

— Modérez-vous, Blondine Raffaëlovna. Cessez cet esclandre, le dernier, du reste, que vous vous permettez au sein de notre respectable maison. Vous n'êtes pas « répudiée », ma chère enfant. Votre famille vous retire de Smolny. C'est différent. Et... c'est préférable. Votre présence...

— Ma présence était gênante, n'est-ce pas ? Mes résultats l'étaient moins, je suppose.

— Effectivement. Vous étiez l'une des fiertés de notre établissement, quoi que vous en pensiez. C'est la raison pour laquelle vous n'êtes pas renvoyée. Disons que des

circonstances familiales vous obligent à nous quitter. C'est ainsi que nous présenterons les choses. Vous serez la bienvenue lors de nos fêtes, Blondine Raffaëlovna. Un jour, peut-être, reviendrez-vous nous donner un concert ?

— Je suis désolée, murmura Blonde, émue.

Elle se tourna vers sa tante :

— Mes parents vont être tellement déçus...

— Non, je suis ici avec leur consentement.

Plus tard, dans la cour d'honneur, elle se retourna une dernière fois sur ce qui avait été sa maison, sa vie, durant ces quatre dernières années. Des sentiments mitigés accaparaient son esprit. Adieu les punitions et les silences, adieu l'humidité et l'eau glacée, adieu les règles astreignantes, l'uniforme et le tablier, le lit étroit et inconfortable, tout ce dressage qui avait tenté de la modeler et d'en faire une icône digne d'un haut dignitaire de l'empire. Mais adieu aussi les bals à la cour, et ce faste auquel elle n'était pas insensible, adieu surtout le diplôme de sortie... Tout ça pour rien, songea-t-elle.

Le sentiment de liberté viendrait plus tard.

A l'instant où la porte se refermait sur elle, elle se dit que malgré tout, elle y avait passé de bons moments. Et Iouliana ? La reverrait-elle ? Elles s'étaient juré de s'écrire toutes les semaines, quoi qu'il advienne. Selon son vœu, et grâce à la requête d'Isabelle, son amie n'avait pas reçu de blâme.

Elle émit un lourd soupir, porteur d'émotions contradictoires. La page de Smolny était tournée. Qu'est-ce qui l'attendait au-dehors ?

Installée dans le coche, aux côtés de sa tante, elle la sonda de son regard pénétrant.

— Bien. Raconte-moi maintenant. Hier soir, mes parents ne m’ont rien laissée entendre concernant un retrait éventuel de Smolny.

— Après votre départ, j’ai discuté avec eux. Je voyais bien que cela n’allait pas.

— Tu avais deviné...

— Que vous vous étiez sauvées ? Oui, répondit-elle avec un sourire entendu. Depuis ma visite dans votre grande salle d’apparat... L’impossibilité de se parler ouvertement sans un garde-chiourme à l’écoute, te voir enfermée entre ces murs... Te sentir isolée, malheureuse... Tu es comme moi, ta sensibilité, ton désir de liberté ne s’accordent pas avec une éducation trop stricte et pesante. Je suis passée par là.

— Que lui as-tu dit, exactement, à la directrice ?

— Que ma nièce ne resterait pas une minute de plus, tout simplement.

— Je t’adore !

— Nous sommes de la même veine, non ?

Le dimanche des Rameaux était appelé « dimanche des Saules » dans la religion orthodoxe. Les fidèles allèrent bénir des branches de saule lors de l’office, avant le traditionnel poisson sur la table dominicale. Les spectacles en russe étaient interdits pendant le carême, et la plupart des salles fermées. Pendant ses premiers moments de liberté, Blonde accompagna Isabelle au théâtre Michel, où se déroulaient des pièces françaises. Suivirent les processions, le festin de Pâques, le sacro-saint échange des œufs et la merveilleuse surprise de la présence de Iouliana, qu’elle ne croyait pas revoir de sitôt. Invitée par les parents de Blonde, elle avait obtenu une permission pour la fête.

Le séjour d'Isabelle permit un fabuleux voyage. La tante désirait se rendre à Moscou, pour les ballets du théâtre Bolchoï ; Katia, pour rencontrer son frère, dont elle déplorait la froideur. Raphaël organisa le déplacement. Blonde partagea l'aventure.

Confortablement installées dans leur wagon rehaussé de boiseries, le samovar fumant toujours prêt pour le thé, elles eurent le temps, durant les longues heures que durait le trajet en train, de découvrir la campagne.

— J'aime mieux la Russie aujourd'hui, lui confia Isabelle.

— C'est normal, tante Isla, tu as tant souffert, jadis.

— C'est autre chose. Voyager à travers la Russie permet de la percevoir plus profondément, de la sentir, de la respirer.

Sa tante avait raison. Hormis le lac Onega, Blonde n'avait pas effectué de long voyage depuis leur arrivée. Elle était si jeune alors, elle n'en gardait que des images de neige, de rêves, d'endormissement, de somnolence. Aujourd'hui, le halètement inlassable de la locomotive et la joie de se sentir enfin libre tenaient ses sens en éveil. Les pavots pigmentaient les champs. Le printemps explosait dans une profusion de fleurs.

L'orgueilleuse forteresse du Kremlin enserrait la ville. La citadelle majestueuse et silencieuse, aux murs crénelés, sur les bords de la Moskova, semblait sortie des contes des *Mille et Une Nuits*, et plus vraisemblablement des rêves flamboyants d'Ivan le Terrible. Les pas de Blonde la conduisirent d'abord derrière le Kremlin, dans un labyrinthe de ruelles tortueuses et tranquilles, loin du brouhaha du commerce. Elle était porteuse d'une lettre de la part de Iouliana pour sa famille.

Les maisons se ressemblaient, ornées de colonnes et de portiques, peintes de couleurs gaies. A Moscou,

contrairement à Saint-Pétersbourg, on privilégiait le bois, plus chaud que la pierre. Avec leurs grandes fenêtres et leur cour plantée de peupliers argentés, ces demeures avaient un aspect campagnard. Parfois c'étaient de véritables chalets au milieu de parcs. Blonde jetait un œil sur les plaques de cuivre, espérant y lire : « Maison Baranski ». Elle regrettait que son amie ne puisse être du voyage. Sa famille habitait derrière l'une des portes cochères soigneusement verrouillées de ce quartier des Ecuyers, antre de la vieille noblesse moscovite. Elle déambula longtemps. En vain. Un cocher, en attente devant un portail, finit par apprendre à la messagère que les Baranski avaient déménagé. Sans avoir prévenu leur fille ! Blonde était offusquée et triste pour son amie. Le soir même, elle lui écrivit.

Ce n'était pas vers ce vieux quartier que se dirigeaient les regards de son père, mais vers la foule bigarrée des différentes nationalités constituant l'Empire russe, vers les myriades d'entrepôts et de boutiques. Moscou était la ruche du commerce, mais aussi une mosaïque insensée de races, de dialectes, de traditions. Chaque quartier était un monde en soi. Il n'existait pas de plan d'ensemble comme à Saint-Pétersbourg. Cette ville déconcertait la jeune fille.

Tandis que Raphaël vaquait à ses affaires, que Katia rendait visite à son jeune frère, Blonde se dirigeait avec Isabelle vers une autre artère, celle des théâtres. Le premier jour, elles se perdirent. Le deuxième, Raphaël les dota d'un guide russe, Igor qui les agaça très vite. Cet Igor ne cessait de comparer les deux villes, et Saint-Pétersbourg n'était jamais à son avantage.

— Un vrai Moscovite ne pourra jamais devenir pétersbourgeois ! lança-t-il avec dédain. Moscou est appelée Matouchka, notre mère chérie. Un vrai Russe est moscovite dans l'âme, sinon il n'est pas russe. Je sais : on dit que Moscou est barbare, tout ça à cause du souvenir d'Ivan IV, mais Saint-Pétersbourg s'est construite de façon beaucoup plus barbare, des milliers de serfs sont morts dans ses marécages.

— Certes, mais les cruautés perpétrées par Ivan le Terrible... Il y a de quoi frémir, non ? répliqua Blonde.

Dès lors, Igor et Blonde ne cessèrent de se quereller. Isabelle, moins au fait de l'histoire russe, les écoutait avec un sourire amusé, redoutant parfois l'empoignade.

— C'est bien vous, Igor, qui nous avez appris que ce tyran fit crever les yeux à l'auteur de Basile-le-Bienheureux, afin qu'elle reste unique au monde ?

Elles avaient été subjuguées par les dômes orientaux, bulbeux, aux couleurs variées de cette église.

— Unique, c'est vrai. Il n'y a que votre Napoléon pour l'avoir appelée avec mépris la « mosquée » !

Elle n'apprécia guère le « votre ». Ce Moscovite, plus choqué par la remarque de l'empereur français que par les cruautés d'Ivan IV, la considérait comme une étrangère, et prenait un malin plaisir à la froisser.

Lorsqu'elles en parlèrent à Raphaël, au dîner, ce dernier éclata de rire :

— Mon Dieu, je crois que je vous ai donné pour guide l'un des plus slavophiles qui soient !

— Slavophile ? questionna Blonde.

— Pour le slavophile, Saint-Pétersbourg est une ville officielle, où l'on côtoie les uniformes, les grandes manœuvres, mais elle est froide, et surtout, pour lui, occidentale. Il a une préférence pour les mœurs d'autrefois, les institutions séculaires.

— Il est aux antipodes de ce qui agite les classes actuellement, estima Katharina Ivanovna.

— Moscou est le bastion du sentiment national, reprit Raphaël. Ses habitants sont bien ancrés dans les traditions. A Saint-Pétersbourg, nous sommes encore en Europe.

Ce soir-là, Blonde prit conscience des luttes entre slavophiles et occidentalistes, luttes intellectuelles et

amicales dans les salons et les cercles, mais capables de se concrétiser en une véritable haine envers les libéraux, et une antipathie extrême pour la rivale, Pétersbourg.

— Moscou est plus insolite. Mais pour moi, cette ville est vieille, moins harmonieuse que la nôtre, moins civilisée, répliqua Blonde avec sa spontanéité naturelle.

— Eh bien, tu parles comme une vraie Pétersbourgeoise, ma fille ! s'exclama son père devant ses lamproies marinées.

— N'en suis-je pas une ?

— Je crois. Smolny a fait de toi une vraie Russe. Bien. Vous savez que je dois passer à Iaroslavl, pour le lin. La Volga est à nouveau navigable. Le trajet le plus court est la voie par route, mais je ne résiste pas au plaisir de vous présenter ce fleuve fascinant. Des segments de la Volga vers le lac Blanc sont impraticables à la navigation, et le Marinskaïa n'est qu'une succession de canaux, de rivières, et d'écluses en bois qui nous demanderait des semaines. Notre trajet s'effectuera donc entre attelages et bateau à vapeur. Dès demain, nous allons rejoindre la Matouchka Volga.

— Et nous en profiterons, ajouta Katia qui était dans la confidence, pour passer une nuit ou deux sur notre île du lac Onega. Ma famille nous y attend. Le voyage n'est pas achevé !

Dans la chambre d'hôtel moscovite, cette dernière nuit fut agitée pour Blonde. Elle chercha en vain le sommeil. Les sens exacerbés, son esprit voguait déjà sur l'eau. Elle était comme en attente...

La mouette accompagnait le vapeur. Elle le survolait, passait d'un bord à l'autre, piquait du bec vers la surface frémissante de l'eau, rasait les flots, troublait le calme apparent de l'onde, s'y posait un instant, satisfaite, puis s'élevait en un battement d'ailes, se laissait distancer et, de façon inattendue, revenait à la hauteur de Blonde.

Joyeuse, surprenante, blanche *tchaïka* au cri strident. Ton nom russe signifie également l'espoir, l'illusion peut-être, l'attente d'un irréel... Il s'accorde à mon humeur, songeait la jeune fille.

Les paysages paisibles des berges boisées de conifères et de bouleaux défilaient sous ses yeux. Elle humait avec délectation les parfums délicats qui montaient vers elle. Senteurs nouvelles de ce mois de mai. Après ce long hiver, une végétation de fleurs sauvages apparaissait, désordonnée, folle et impérieuse, annonçant le réveil de la terre. Elle ressentait une quiétude telle qu'il lui semblait impensable qu'elle puisse s'arrêter. Par endroits, le bateau longeait des îles bordées de sable blond. L'immensité sereine du fleuve ressemblait à la mer. Volga, l'âme du peuple russe.

Le ciel était de ce bleu tendre et humide si caractéristique du pays. Là, des coupoles étoilées s'élançaient vers le ciel pour commémorer l'assassinat du tsarévitch Dimitri. Ailleurs, les rives étaient ponctuées d'églises en bois, de simples isbas composées de rondins, de petites cabanes de bain. Parfois, de riches monastères surgissaient, avec leurs murailles majestueuses. Des kremlins aux bulbes verts et aux briques roses, blottis dans un écrin de verdure. A la descente du débarcadère, des nuées d'enfants, des babouchkas, des petits marchands, mais aussi des mendiants et des infirmes témoignant de la misère, les attendaient. A chaque escale, ils recevaient la traditionnelle bouchée de pain saupoudrée de grains de sel. Sur la place du village, très animée, des étals étaient érigés. Cotonnades, parures,

rubans, poteries, pains d'épices, chaussures, toiles tissées par les paysannes. Sur des planches de bouleau, on débitait le vin ou la soupe au chou. Blonde soupçonnait aussi toute une fange humaine vivant au cœur des forêts, dans des abris sans poêle, se nourrissant de pain rassis, vivant en haillons, dans une atmosphère trop humide et néfaste à la santé.

Ils étaient montés sur l'un des nouveaux vapeurs fluviaux. Ils croisaient des barges, des radeaux. Le martèlement des roues, le roulis du wagon étaient remplacés par les mélopées des haleurs. Attelés par des sangles, ils remorquaient de vieux bateaux par un câble relié au mât. Ils progressaient de quelques verstes par jour. Le buste en avant, la chemise crasseuse, ils scandaient leur marche sur le chemin de halage, au prix d'efforts surhumains pour se maintenir au même pas et traîner leur lourd fardeau.

Des passagers s'étaient hâtés de les observer le long des rambardes. De l'autre côté, face à la Volga, Blonde leur tournait le dos, se jugeait lâche. Affligée, elle tentait de se persuader que leur chant, si beau, était un chant d'espérance. Ces halages à col d'homme se pratiquaient également sur les nombreux canaux du nord de la France. Des hommes, mais aussi des femmes, courbés comme des esclaves, épuisés par un travail harassant. Sur la Volga, les vapeurs avec leurs grandes roues à aubes les remplaçaient peu à peu. Que devenaient-ils alors ?

Installée sur le pont supérieur, où le samovar fumait inlassablement, distraite par le chant des bateliers, elle posa sur les genoux le roman de Tolstoï qu'elle lisait en russe, intitulé *Guerre et Paix*. Elle entendit le son de nombreuses cloches, baignées par la fraîcheur matinale. On approchait de Iaroslavl. Dans cette cité au commerce florissant, développée grâce au transport fluvial des marchandises, étaient coulées des cloches destinées à toute la Russie.

Bercée par la Volga, elle laissait flotter son esprit au gré du paysage, du ciel diaphane, de la brise qui voltigeait avec les mouettes, du bruissement des libellules, et des petits peuples imperceptibles des rivages. Une sérénité profonde l'enveloppa. Ses pensées voguèrent vers le *vodianoï*, évoqué par Nania. L'esprit des eaux pouvait prendre l'aspect du cygne ou d'un vieil homme, tantôt terrifiant, tantôt débonnaire.

C'est alors qu'elle le vit.

De grands yeux clairs et audacieux, des mèches blondes un peu folles, un air de noblesse dans un corps de paysan. Était-il remonté des classes inférieures, invisibles, qui s'entassaient dans les profondeurs du bateau, près des machines ?

Il restait à l'écart, un instrument de musique entre les mains. Il l'observait sans honte. Une flamme intelligente pétillait au fond de ses prunelles bleutées. Vêtu de la blouse paysanne et des culottes bouffantes entrant dans les bottes, il portait en lui une détermination, une dignité étrangères, lui semblait-il, aux moujiks qu'elle avait croisés. En dépit de son modeste rang, il ne détachait pas son regard de la ravissante tête blonde, de ce corps de jeune femme à la grâce juvénile.

Deux yeux noirs et profonds le sondèrent, il en frissonna. Elle ressentit un trouble joyeux, des sensations inconnues, et lui offrit un sourire exquis.

— C'est un luth ?

— Non, une balalaïka.

Le jeune Sergueï remontait lui aussi vers le lac Onega. Il venait de Fedoskino, non loin de Moscou. Il y apprenait le métier des boîtes laquées, des miniatures peintes, heureux d'échapper au travail dans les étuves de Moscou, que subissait un de ses cousins. Il avait migré, ainsi que de nombreux paysans, et rentrait pour les moissons dans son village, sur une île voisine de celle de la famille de Katia.

Tandis qu'ils se parlaient, oubliant l'un et l'autre les différences censées les tenir à distance, un changement incompréhensible, foudroyant, se produisait en elle. Quelque chose tressaillait dans sa poitrine. L'amour venait de la surprendre.

— Je travaille à la fabrique de la famille Loukoutine.

— Vous êtes bien loin de votre village.

— Je n'ai pas voulu rester. Il n'y a pas d'avenir dans les îles. Un jour, je suis tombé amoureux de l'une de ces petites merveilles d'élégance. C'était une tabatière. Aujourd'hui, nous fabriquons des coffrets à allumettes, des porte-cigares, des boîtes à thé ou à bijoux, des écrins pour les dames ou pour le bureau. Le prestige de la fabrique Loukoutine a dépassé les frontières de la Russie, ajouta-t-il avec fierté. Elle est imitée, et des s...

Il faillit dire « serfs », il se tut un instant, et reprit :

— De simples paysans ont déjà ouvert leurs propres ateliers. J'ouvrirai le mien, un jour, fit-il avec confiance. C'est peut-être très ambitieux, mais je désire devenir un miniaturiste réputé, et peindre sur laque des troïkas, des personnages de nos contes et légendes.

— Vous avez raison, Sergueï, et je ne doute pas que vous y arriviez. Ce doit être un art très difficile, c'est tellement minutieux.

Je lui parle comme si nous nous connaissions depuis des années. Tout le monde est descendu du bateau, et nous restons là, tous les deux. Que m'arrive-t-il ?

— Comme toute technique artisanale, Blondine Raffaëlovna. Différentes étapes sont nécessaires à leur fabrication, avant même de commencer à les décorer et les peindre.

Il changea brutalement de sujet. Il en avait assez dit sur son art.

— Pourquoi habitez-vous Saint-Pétersbourg si votre père est si souvent à Moscou pour ses affaires ?

— Il y a des milliers de tisserands dans les fabriques de coton de Saint-Pétersbourg, et Katharina Ivanovna, ma... mère, est de Saint-Pétersbourg. Et vous, pourquoi remontez-vous ?

— De nombreux ouvriers et artisans travaillent l'hiver en ville, et retournent passer les trois mois d'été dans leur village natal. Je n'y échappe pas. On a besoin de bras, l'été, pour cultiver la terre.

Ils se regardèrent longtemps, jusqu'au trouble. Il fallut pourtant se séparer. S'étaient-ils trop parlé ? Sergueï craignait-il d'avoir outrepassé les règles de la bienséance ? L'avait-il déjà oubliée ? N'avait-elle été, pour lui, qu'un instant imprévu et distrayant dans sa vie de jeune artisan ? Elle ne le revit pas jusqu'à la descente du bateau. Ni après. Il restait du chemin à faire.

Elle retrouva l'île Kiji avec un plaisir d'autant plus vif qu'elle y revenait en famille. A son tour, elle servit de guide pour sa tante. Mais à chaque croisement, à la porte de chaque isba aux fenêtres festonnées de jolis chambranles, près des bains au bord du lac, et derrière chaque construction de bois, son cœur s'emballait. Elle espérait et redoutait de le voir. Un seul regard sur le bateau avait suffi à transformer sa vie. Puis elle se traitait d'idiote. Sergueï n'était pas du village.

Elle le revit pourtant. Le soir, à la fête. C'était bien lui, avec sa figure volontaire et audacieuse, sa mèche blonde balayant son front, et son regard bleu azur. Lui, avec sa blouse paysanne qui flottait sur son torse musculeux. Il était beaucoup plus âgé qu'elle. Comment ne l'avait-elle pas remarqué sur le bateau ? Il devait avoir dans les vingt ans. Elle n'en avait pas quinze. Il faisait partie du groupe de jeunes musiciens. La chanteuse qu'ils accompagnaient

n'était autre qu'Ania. La jeune fille la salua, très respectueusement, avant de tourner le dos.

Durant la soirée, pendant la pause des jeunes artistes, Blonde s'approcha de Sergueï. Il ne la quittait pas des yeux, mine de rien, tout en conversant avec ses amis. Elle lui demanda de jouer la romance de Glinka qu'elle aimait tant. Et de lui montrer les notes.

Plus tard, elle allait se rappeler qu'elle l'avait sans doute aimé à cet instant précis où ses doigts avaient guidé les siens sur la balalaïka.

Elle n'avait connu à Smolny que les polkas, les contredanses mesurées et classiques. Ces danses offertes par les villageois aux invités du maître étaient autant de chants d'amour à la Russie. Difficile d'imaginer que les paysans puissent être tenus dans une soumission par le régime des tsars. A l'opposé des ténèbres, les danses manifestaient une joie de vivre, une fraîcheur, une drôlerie étrangères au milieu bien corseté du grand monde. Et même si la musique était parfois grave, elle exprimait à la fois une joie suave et une douleur ancestrale. Certaines danses imitaient, en se moquant, les belles manières cérémonieuses des citadins et affichaient un comportement un peu guindé qui d'un coup se brisait pour faire éclater la nature plus simple des villageois. La séduction était dans les regards charmeurs mais non vulgaires, le sourire et la fantaisie, la virtuosité des pas. Le port de tête montrait une retenue dans les sentiments.

Au-delà de leurs travaux des champs, après la longue période de gel, d'isolement et d'artisanat, c'était le temps de la récréation. Grisés par les rires qui fusaient, les chants, les cruches de kvas, les piétinements, les couples tournoyaient. Chacun à sa guise, sans contrainte autre que celle de son plaisir. Danses paysannes, danses cosaques, elles rivalisaient de gaieté, de rapidité, de cris et de rires. Scandées, elles se brisaient, s'effilaient, se recréaient, exprimant une diversité de sentiments, évoquant souvent des idylles. La fièvre s'emparait de tous. Les spectateurs ne restaient pas de

simples spectateurs. Pris par la frénésie, ils se jetaient dans les rondes.

Jamais encore Blonde n'avait vu de tels jetés, de tels déboulés, de tels bonds.

Ça, elle ne sait pas faire, la Smolianka, songea Ania.

Soudain, un sentiment horrible lui laboura la poitrine. Sergueï venait de lâcher son instrument, et tandis que d'autres le relayaient à l'orchestre, avec fougue, il attrapait Blonde par la taille et l'entraînait dans une danse. Enivrée, inconsciente du chaos qu'elle provoquait chez Ania, Blonde ne refréna plus la joie incommensurable qui s'emparait de son être et lui rosissait les pommettes.

Sergueï était bouleversé lui aussi. Bouleversé par ce petit bout de femme irradiant de grâce. Il était décidé à ne plus lâcher cette main fine et fragile qu'il sentait dans la sienne.

Ils riaient avec les autres, mais ils n'étaient que deux. La foule autour d'eux n'existait plus. Ils en oubliaient que, dans un village, le moindre geste est épié, commenté, jugé. Ania surtout les observait. Des pensées inquiètes et douloureuses balayaient son esprit, voilaient son âme.

Serrée contre Sergueï, étourdie de plaisir, Blonde ne savait plus si la cause de son émoi était la présence du jeune homme, les danses, les chants, l'irremplaçable parfum de ce soir sans fin ou cette douceur exceptionnelle... Mais Dieu que la vie était belle !

— On ne va pas te raser le front ! lui annonça le fonctionnaire. Tu es chanceux, Oliaguine.

Amusé, Sergueï nota le crâne prématurément dégarni du serviteur de l'État. Ce roturier le toisa de cet air supérieur que lui autorisaient ses aspirations et son ascension progressive dans l'échelle des hiérarchies, le *Tchin*. Cette institution permettait l'accès à la noblesse après une course aux honneurs, aux privilèges, aux rubans, qui pouvait durer toute une vie.

Il lui remit le précieux document.

Sergueï échappait à l'armée. En cette année 1874, le service militaire était allégé de sept ans, mais le tirage au sort était supprimé. Des dispenses, seules, permettaient de se soustraire aux quatorze années obligatoires. Sergueï était orphelin et, fils de veuve, il était dispensé.

Par décence, il réprima le cri de joie qui montait du tréfonds de son être, remercia avec déférence le jeune gradé de la bureaucratie et s'échappa avec un soupir de soulagement.

Volia ! s'écria-t-il en lui-même. *Volia*, qui signifiait à la fois « volonté » et « liberté », était pour le jeune homme le plus beau mot de la langue russe.

Il s'était astreint aux démarches nécessaires. Sa pugnacité l'avait remporté. Il tenait entre les mains la fameuse formule magique : « Dispensé ». Partir, quatorze ou vingt et un ans, c'était reculer d'autant son apprentissage et renoncer à ses ambitions de créer la « fabrique Oliaguine ».

Installé sur l'avant du bateau qui le ramenait vers son île, au centre du lac Onega, Sergueï contemplait l'immensité qui l'entourait. Il sourit. La vie était étonnante. Hier encore, il maudissait son beau-père parce qu'il ne l'avait jamais reconnu. Aujourd'hui, il pouvait le remercier pour cette même raison. Son manque d'amour le dispensait du service.

Il serait furieux lorsqu'il l'apprendrait. Cet homme imposé en nouvelles noces à sa mère était odieux. Le mariage de sa mère avec son vrai père, Mikhaïl Oliaguine, était indissoluble, l'unique devant Dieu et la religion orthodoxe. Elle restait sa veuve, et lui, l'orphelin. Le beau-père de Sergueï ne l'avait pas adopté – il avait six ans à l'époque – ni considéré comme un fils. Cet enfant d'un autre était, selon lui, une charge dont il fallait se délester.

Ils s'évitaient aujourd'hui. Cela valait mieux car Sergueï se sentait capable de le tuer un jour, pour tous les coups reçus et les humiliations subies par sa mère. Cette dernière y était tellement accoutumée qu'elle ne songeait plus à formuler la moindre plainte. Mais lui, Sergueï, cela le rendait malade. Son éternel fichu bariolé sur les cheveux, confinée dans ses peurs et ses renoncements, sa mère était à la fois une enfant puérile, spontanée, et une babouchka naïve et excessive, aux yeux éteints, qui se remplissaient de larmes à la moindre contrariété.

Il imagina sa joie. Elle redoutait de le voir disparaître comme avait disparu, jadis, le seul homme qu'elle eût aimé. Elle craignait de le savoir bringuebalé de caserne en caserne dans des provinces éloignées, envoyé sur quelque front inconnu pour y mourir, ou revenir trop tard, et assister, vieilli, désabusé et solitaire, aux funérailles de la seule femme qui l'avait guetté fébrilement soir après soir.

Il songeait à cela en débarquant dans son village. Il sauta avec allégresse sur la terre ferme. Il s'apprêtait à courir chez sa mère afin de lui annoncer la bonne nouvelle, lorsqu'il fut attiré par un attroupement.

Un certain nombre de paysans, silencieux, entouraient deux d'entre eux. Ils les écoutaient, religieusement, comme s'ils fussent des envoyés de Dieu. S'agissait-il d'un prêche ? Qu'était cette bonne parole ?

Intrigué, Sergueï s'approcha du groupe. Ces deux paysans étaient des étrangers. Vêtus avec des caftans, ils tentaient de

ressembler aux villageois, mais ils n'en possédaient pas l'allure. Ils restaient différents, « déguisés » en dépit de leurs efforts. Ils étaient étudiants. Sergueï en avait déjà croisé, de ces faux ouvriers, de ces faux paysans. Ils sévissaient depuis des mois dans les villes et parlaient des nuits entières de « socialisme ». Que venaient-ils faire dans ces villages perdus du nord de la Russie ?

« Comment être utiles aux masses ? se demandaient-ils. L'empereur nage de plus en plus dans les eaux réactionnaires.

— Allons vers le peuple. »

Le mouvement, parti des étudiants et de l'étranger, se répandait comme une traînée de poudre dans les milieux ouvriers. La génération des années 1870 n'était plus celle qui avait rêvé de l'émancipation des serfs. Elle réclamait la chute du régime tsariste pour faire triompher le socialisme. La passion, le romantisme se muaient en une volonté d'agir, avec un mot nouveau : « révolutionnaire ».

Ils recrutèrent d'abord des agitateurs parmi les ouvriers. Mais des nuées d'espions du gouvernement envahirent les usines. Le mouvement vers le peuple changea alors de tactique et se précipita vers les campagnes. Ses adeptes troquèrent leurs élégants costumes contre la vareuse, la chemise de coton et la pelisse de mouton. Ils adoptèrent la casquette et les bottes, se dirigèrent vers la Volga ou l'Oural, avides de répandre ces nouvelles doctrines, d'apprendre à lire aux paysans, à écrire puis à causer. Surtout à causer. Ils avaient beau s'accoutrer comme eux, ils n'en détenaient pas le langage et les manières. Certains se fixaient dans les villages, comme instituteurs, médecins, ou abandonnaient leurs études et partageaient les métiers des forestiers, forgerons et agriculteurs.

« *Volia !* » criaient-ils, eux aussi. Pourtant, en dépit de leur courage et de leurs bonnes intentions, ils déconcertaient Sergueï.

Près du débarcadère, les autochtones buvaient les paroles de ces curieux apôtres. Les deux « populistes » distribuaient des brochures, s'exprimaient avec la verve des prédicateurs, n'hésitaient pas à se servir de passages de la Bible incitant à la révolte. Sergueï fut surpris par leur talent et leur aplomb. Il s'ensuivit une grande effervescence. Un paysan faisant prévaloir l'hospitalité russe désirait les guider vers les isbas. Un autre, de façon plus radicale, proclamait qu'il fallait dépouiller les propriétaires fonciers de leurs terres, qu'ils avaient le droit de prendre ce que ces derniers possédaient en trop. Un autre encore les contrait, et voulait les renvoyer chez eux par le premier bateau. L'émeute pointait son nez lorsque intervint le staroste, le chef élu du village.

— Pas de précipitation !

La voix de stentor de l'ancien fit sursauter les jeunes étudiants.

— Vous, vous attendez là !

Il s'adressa aux villageois :

— Venez, il faut discuter entre nous. Toi aussi, Sergueï, tu les connais mieux, tu donneras ton avis.

Au village, l'assemblée débattait de la situation. Le staroste présidait la séance, écoutait les opinions de chacun. Les étudiants absents, leurs propos perdaient de leur emprise. La plupart des paysans étaient dubitatifs, voire désespérés.

— Ils parlent avec un air grave, mais leurs discours, je n'y comprends rien. On nous a maintenus en état d'esclavage, et à présent on nous porte aux nues.

— Oui. Ces bavards nous manipulent. Ils viennent nous pressurer.

— « Nous sommes venus vers vous, ont-ils dit, pour vous comprendre, partager vos soucis et votre mode de vie. Pour votre bien. Votre bonheur. » Mais que savent-ils de nous ?

Que veulent-ils ? Nous endoctriner, nous pousser à la révolte ? Cela va donner quoi ?

Les préoccupations d'Ania étaient à mille lieues de celles de Sergueï. Mais non de lui.

Elle était amoureuse du jeune artisan. Ils se connaissaient depuis longtemps. Le père d'Ania travaillait l'hiver à la batellerie avec le beau-père de Sergueï.

A chaque fête, tous les jeunes des environs débarquaient des îles et des villages des bords du lac Onega.

Elle chantait, il jouait. Ils allaient bien ensemble. C'est du moins ce qu'on leur avait dit l'été dernier. Pourquoi en serait-il autrement cette année ? A cause de cette Blondine Raffaïlovna ? Elle appartenait à un monde différent. Elle n'avait rien à faire avec lui.

L'an passé, Ania avait ressenti une grande joie de vivre. Le village ruisselait de lumières et de musique. Emportée par le rythme des chansons et des cris, c'était elle qui avait dansé avec Sergueï. Lors des rondes, il n'avait pas tenté comme certains garçons de l'enlacer, mais, lors des promenades sur les prés, il lui avait tenu la main pour l'aider à sauter un ruisseau. Il avait poussé sa balançoire et lui avait offert du pain d'épices. Elle avait chanté pour la première fois avec leur petit orchestre. Vêtue de son sarafane rouge, elle était la reine de la fête.

Cette année, il n'avait d'yeux que pour l'étrangère. Blonde lui avait volé la vedette par son allure divine en dansant, alors qu'elle, Ania, savait surtout chanter.

Elle se déhanchait bien, la garce, avec ses habits à l'allemande ! songeait Ania en se rendant chez la mère de Sergueï. Elle espérait y croiser le jeune homme. Dès que ses besognes lui en laissaient le loisir, elle prétextait qu'elle venait rechercher son père à la batellerie, et prodiguait à la mère de Sergueï de multiples petits services la rendant indispensable, comme une belle-fille.

Elle s' imagine sans doute, l'étrangère, que l'existence n'est faite que de danses continuelles... Que sait-elle de la vie laborieuse dans les isbas ? A-t-elle jamais dormi sans literie comme nous autres ? Entre ces gens-là et ceux des campagnes, il y a une frontière à ne pas franchir.

Ania avait failli le faire, on l'avait gentiment remise à sa place. Elle ne serait jamais qu'une baba au service du moujik. Avoir tant côtoyé Blonde le premier été lui procurait des sentiments inconfortables. Elle mesurait leurs différences. Sans ce début d'amitié, ces pensées l'eussent à peine effleurée. Elle serait restée plus ou moins satisfaite de son sort, vivant de dictons et de tâches journalières. Devant les malheurs inévitables, on se résignait. Et la condition humaine en était un, qui venait directement de Dieu. Son déferlement de jalousie l'effrayait. Allait-elle vieillir aigrie comme certaines femmes autour d'elle ? Pourtant on disait que dans leurs îles, on vivait mieux que dans la plupart des villages des plaines. Elle n'était pas allée voir. Elle en voulait à cette fille qui l'avait fait sortir de son état. Elle ressentait à présent de l'acrimonie devant l'injustice de sa condition.

Elle n'est pas ignorante comme moi. Elle ne mange pas de pain noir mais elle est bien nourrie de brioches, la faim ne la fera jamais siffler dans son poing. Bien lovée dans son lit de plumes, jamais elle ne sera traitée de pouilleuse. Elle n'accouchera pas tous les ans, ne subira pas les coups du mari les soirs de beuverie. Affranchies ou non, c'est pareil pour nous autres. Elle n'aura pas le dos voûté par le labeur, le visage renfrogné par les frustrations, les paupières alourdies par les humiliations.

Ce jour-là, en courroux contre Blonde, Ania ne put s'empêcher de se confier à la mère de Sergueï.

— Sergueï aurait tort de se frotter au beau monde et de se pavaner avec une fille de marchand, déclara-t-elle en mijotant la potée aux choux. Mais... (la mère goûta sa recette) peut-être pense-t-il que c'est un bon parti... pour la dot...

— Un marchand, ce n'est tout de même pas un barine⁷.

— Non, ce n'est pas un barine, acquiesça la mère de Sergueï, qui ajouta ce qu'Ania espérait en secret : Toi, tu serais une bonne épouse. Ecoute, ma fille, patiente encore un peu. Quand ton père décidera de te marier, nous discuterons. Cette alliance me conviendrait. Ton père travaille dans notre village. Toi, tu peux t'installer chez moi. Tu n'auras pas beaucoup de dot, ça, c'est sûr, mais tu es modeste, tu travailles bien. Avant de sceller l'affaire avec ton père, je dois en parler à Sergueï. Il aura son mot à dire. Il est apprenti. Peut-être faut-il juste attendre qu'il passe ouvrier. Attendre aussi pour le service militaire...

Ses yeux s'humectèrent de larmes. Elle soupira profondément.

— S'il n'est pas soldat, tu auras ton mari pour toi, ma fille.

En rentrant, Sergueï croisa Ania. Elle s'arrêta à sa hauteur, persuadée qu'il allait converser avec elle. Il poursuivit sa route, se contentant d'un :

— Bonjour, Anissia !

Il m'a appelée Anissia, même pas Ania. Je suis transparente. Il ne fait pas attention à moi, mais un jour viendra, oui, où nous nous marierons.

Cette honte qu'Ania éprouvait envers son père, Sergueï la ressentait pour sa mère, avec ses yeux si tristes, et son attitude si soumise. Ania le savait. C'est peut-être cela qui allait les unir un jour. Sergueï était pour elle, non pour cette petite étrangère.

Il ne pourra pas lutter contre le désir des parents et le mien réunis. Et il m'aimera, oui, il m'aimera.

Sergueï, lui, avait déjà oublié Ania. Dans sa tête trottait le regard de Blonde. Elle n'était pas pour lui, mais plus il se répétait qu'un fossé incommensurable les séparait, moins il

en était convaincu. En possédant sa fabrique, il passerait de l'artisanat au commerce, deviendrait peut-être aussi réputé que le père de Blonde l'était dans sa branche. Il serait alors un prétendant convenable. « Tout peut arriver » était sa devise. Il avait eu confiance en ses capacités. Il avait confiance en leur amour. Ils ne s'étaient échangé aucun serment la veille au soir, mais il savait déjà qu'il l'adorait. Elle était la femme qu'il attendait. Elle avait dû le lire dans ses yeux, dans ses paroles, ses gestes. Tout en lui transpirait son amour, un amour fou, immédiat, infini, qui l'avait transporté dès leur rencontre sur la Volga. Elle ne pouvait pas l'ignorer, et plus les heures les séparaient, plus il se persuadait qu'elle aussi l'aimait. Peut-être ne le savait-elle pas encore. Elle était si jeune...

Aussitôt rentré à la fabrique de Fedoskino, il lui confectionnerait une jolie boîte laquée. Elle représenterait une Russe en habit traditionnel. Il lui conférerait le visage de Blonde. Ce serait son chef-d'œuvre.

En attendant, dès ce soir-là, il lui écrivit, et se réjouit de savoir lire et écrire. Il avait tant de secrets à partager avec elle ! Brusquement, il se sentit troublé. Sa main trembla sur la plume. Non, il n'osait pas tout dire, tout avouer. Était-il vraiment digne d'elle ?

Lorsqu'elle connaîtrait ses origines, l'accepterait-elle encore ?

⁷. Seigneur, souvent grand propriétaire terrien.

« On l'appelle l'Été fou. Il porte bien son nom... »

Dans sa lettre, Sergueï contait à Blonde les événements insensés de cet été 1874.

« D'autres étudiants sont arrivés au village. Ils ont tenté de m'embrigader dans leur mouvement. J'ai refusé. J'ai un métier. Je respecte leurs aspirations, j'estime leur courage, mais je pense que si chacun cherche à s'instruire, quelle que soit sa condition, on n'aura pas besoin de révolution. »

Les pieds sur terre, Sergueï avait résisté à l'appel des étudiants. Il voulait avant tout prouver ses capacités. Il le désirait avec d'autant plus d'âpreté qu'il aimait Blonde.

« Mais tout s'est achevé avec tristesse. Leur présence dans les villages éveilla l'attention et les soupçons de la police. Etrangers aux livres, nos moujiks restèrent méfiants envers ces « trublions ». La déception, l'incompréhension dominèrent. Certains les donnèrent aux gendarmes. On parle de quatre mille arrestations "d'agitateurs" opérées pendant l'été. »

Maintenue dans l'ignorance de ces idées, à Smolny, Blonde questionna sa belle-mère.

— Que désirent les étudiants ?

— Grâce aux différentes réformes, la société russe a respiré plus librement, répondit Katia. Mes opinions s'en sont trouvées rassérénées. Je suis revenue en Russie remplie d'espoir, d'allégresse, et d'admiration pour Alexandre II dont la grande œuvre est l'abolition du servage – ce que désirait ardemment mon père. Mais avec les attentats contre la personne du tsar, le processus de réformes est suspendu. Alors que le pouvoir se durcit, un formidable mouvement se développe parmi la jeunesse cultivée. Je crois qu'on ne pourra l'empêcher, et le doit-on, d'ailleurs ? Par son ouverture sur l'étranger, Alexandre a permis aux cercles indépendants de se former. Je crains que cela ne se retourne

contre lui. La nouvelle génération est suspecte d'idées révolutionnaires. Elles sont surtout socialistes. De nombreuses jeunes femmes partagent ces projets démocratiques et nihilistes.

Même des femmes, songea Blonde.

— Nihilistes...

— Oui, le mouvement social désireux de réformer totalement la Russie fut appelé « nihilisme » par l'écrivain Tourgueniev. Le mot est resté.

— Les nihilistes ne croient en rien, ne respectent rien, ne s'inclinent devant aucune autorité, c'est cela ?

— Non. Ils pensent surtout que l'instruction permet d'échapper à l'ignorance, aux préjugés. Le nihilisme n'est pas le terrorisme.

Katia avait en tête la répression contre les décabristes. Contre son père. Ils s'étaient révoltés pour la liberté. Ils avaient été traités par Nicolas I^{er} comme des terroristes.

— Cela dit, la violence de la répression ne va pas les calmer, poursuivit-elle, ni les amener à des idées modérées. Peut-être abandonneront-ils le dessein de remuer le peuple, il est trop imprévisible dans son comportement. Détenus, déportés, ils risquent de s'en remettre à des nihilistes plus violents. A des terroristes.

— Pourquoi cette incompréhension dans les campagnes ?

— Elevés dans le culte du tsar, les moujiks restent marqués du sceau de la servitude. Leur sort, pensent-ils, est entre les mains de Dieu. Ils ont peur du changement. D'autant que la libération a eu ses limites. Il a fallu racheter les terres. Et sans argent...

Blonde vivait un dilemme. Les lettres de Sergueï s'achevaient inmanquablement par une tendre déclaration.

Un matin, elle se levait, exaltée, relisait les mots d'amour, revoyait, émue, le visage de Sergueï, sentait sa main dans la sienne, son corps contre le sien durant les danses. Le

lendemain, dans l'agitation de Saint-Petersbourg, elle croisait de fringants officiers qui la saluaient, et ses joues rosissaient. Elle en oubliait Sergueï, ou riait de ses émois.

Elle finit par se convaincre que la Volga l'avait ensorcelée, que les danses et la douceur de la nuit opaline l'avaient autant grisée que le regard bleuté du jeune artisan-musicien. Eduquée dans l'antré aristocratique de Smolny, elle ne concevait pas de s'unir à un ouvrier. Sa famille la destinait à un avenir brillant.

Elle mit son amour en veilleuse. Elle ignorait que, depuis la libération, de nombreux serfs s'étaient lancés dans le commerce. Parmi les collaborateurs de son père figuraient un ancien valet de maison et le cocher d'un prince. Elle l'ignorait aussi.

Poursuivre ses études signifiait un séjour à l'étranger. Sa belle-mère l'y encourageait. L'université russe avait refermé ses portes aux femmes en 1862. Son père refusa.

— Partir seule pour Zurich... Tu n'as que quinze ans, Blonde !

— Et Paris ? Tante Isabelle y est avec sa famille.

— A dix-huit ans, peut-être...

— Alors, je désire m'inscrire aux cours Vladimirski.

— C'est-à-dire ?

— Ce sont des cours supérieurs et privés, pour les femmes.

— A Saint-Petersbourg, précisa Katia.

— Si vous vous y mettez à deux ! Bien, laissez-moi réfléchir.

« Réfléchir », pour Raphaël, homme d'action avant tout, signifiait « prendre des renseignements sur la pertinence et la réputation de ces cours ». En attendant, confiante sur l'issue du désaccord, Blonde suivait avec passion les cours de Rimski-Korsakov au Conservatoire. Son premier opéra,

La Pskovitaine, fut monté au Mariinski, grâce au grand-duc Constantin, le frère du tsar, qui fit pression sur la censure. Son maître devenait un grand musicien.

Iouliana fut reçue à l'examen de sortie de Smolny. Contre toute attente, elle décida d'y rester deux ans de plus. On lui octroya toutefois des permissions, qu'elle vint, invariablement, passer aux côtés de son amie, à Saint-Pétersbourg.

— Enseigner ! Tu désires enseigner ! Que se passe-t-il ? Je croyais que devenir une jeune femme cultivée te suffisait ?

— Ma famille est noble, mais n'a plus un kopeck. Elle s'est retirée à la campagne après avoir hypothéqué sa propriété de Moscou.

— C'est la raison pour laquelle je n'ai pu trouver la maison de tes parents dans le vieux quartier des Ecuyers...

— Oui. Désargenté, mon père a décidé de me marier à un banquier fortuné, à moins que je ne me reporte sur le couvent. Je ne veux pas être dépendante d'un mari, encore moins le subir...

— Et le couvent ? demanda Blonde avec un air mutin.

— Tu m'y vois ?

— Je plaisante !

— J'ai donc opté pour une troisième solution : apprendre le métier d'enseignante et entrer dans la « pépinière » de Smolny pour deux ans.

Cette possibilité était offerte aux jeunes filles moins aisées, afin qu'elles gagnent leur vie avec honnêteté en sortant de l'Institut. La plupart des jeunes recrues de la « pépinière » venaient de la section des « petites bourgeoises ». A son tour, Iouliana voyait s'échapper le titre

de demoiselle d'honneur, et les invitations aux bals de la cour.

— Je ne pensais pas devoir travailler un jour. Du moins serai-je libre en sortant. Ensuite, je me rendrai à Moscou, pour essayer de me réconcilier avec mon père.

— Le mien devient despotique.

— Il n'a pourtant pas rencontré mon père !

Blonde sourit.

— Il devient un peu trop russe à mon goût !

— Mais tu l'adores, ton père. Que se passe-t-il ?

— Son intransigeance m'effraie. Malgré mes protestations, il refuse de me laisser entrer aux cours Vladimirski. Il craint quelque influence néfaste.

— Celle des nihilistes ?

— Je suppose. Pour l'instant, il reste intraitable. Je vais laisser passer l'orage, attendre un an s'il le faut, et je repartirai à l'assaut. Tu me connais, je n'ai pas dit mon dernier mot.

L'hiver revint avec ses troïkas, les chevaux résistant aux intempéries, frangés de glace, et soufflant des jets de fumée. Une foule massée sur les tribunes autour de cet immense champ nacré qu'était la Neva emprisonnée sous les glaces assistait aux courses de traîneaux sur patins d'acier. Sur la perspective Nevski, le collet relevé, en bonnet fourré et longue houppe, les portiers enlevaient la glace. Ils veillaient ainsi toute la nuit. Devant les théâtres, les cochers patientaient en se réchauffant aux bûchers allumés sous des pavillons de tôle.

Le temps de Noël offrit à Blonde la visite de Iouliana.

Sur leurs patins, les mains calfeutrées dans un petit manchon de zibeline, emmitouflées sous leur chapka, les deux amies virevoltaient avec grâce sur la nappe blanche et

scintillante. Un air vif venant du pôle leur fouettait les pommettes. Face à la longue et haute façade du palais d'Hiver, les patineurs évoluaient avec plus ou moins de sûreté, tentant d'oublier la bise qui bleussait les lèvres et gelait le nez. Les virtuoses paraient, voltigeaient aussi légèrement que les flocons ; les téméraires faisaient la course ; d'autres s'accrochaient aux chaises, s'appuyaient au bras de plus habiles, ou glissaient côte à côte, suivis par une discrète poudre blanche. Jeunes ou vieux, ils s'adonnaient sans inhibition à leur plaisir. Les jeunes gens rivalisaient de collets de castor ou de martre. C'était à qui possédait la fourrure la plus moelleuse, la plus fournie. Sa valeur marchande affichait le niveau de richesse de son propriétaire.

Blonde suivait le mouvement, tranquille. Soudain, elle heurta un patineur. D'où sortait-il ? Elle trébucha. Vêtu d'une pelisse noire, l'homme la retint, l'empêcha de s'étaler sur la glace. L'élégance de sa tenue tranchait avec une allure rustique. « Un propriétaire terrien » fut sa pensée immédiate.

Elle releva les yeux pour le remercier et se figea, glacée.

Sous la toque d'astrakan, deux yeux vides de tout sentiment humain la fixaient avec insistance. L'homme n'était pas laid. Ses traits étaient réguliers, mais son visage semblait dénué de toute expression, froid, pâle, immobile, malsain. Comme s'il eût porté un masque blanc.

Le masque de la mort, songea-t-elle.

Il ébaucha un sourire qui ressemblait davantage à un rictus.

Peu rassurée, submergée par une bouffée d'angoisse, elle camoufla avec peine sa répulsion. Elle s'éloigna sur la glace, sans attendre les présentations, et sans se retourner.

Cette rencontre l'indisposait. Son cauchemar d'enfant trotta dans sa tête et lui oppressait la poitrine. Devenait-elle superstitieuse comme Nania ?

Elle rejoignit son amie.

— Une vraie brute, ce patineur. Il est arrivé en sens inverse, comme s'il te fonçait dessus.

— Vraiment ?

— Heureusement qu'il t'a aidée. Tu as mal ? ajouta Iouliana devant son air préoccupé et son souffle court.

— Non.

— Tu es certaine ?

— Tout va bien, Ioulia.

Elle lui sourit. Le malaise persistait. Elle frissonna, se justifia :

— J'ai froid. Mes lèvres sont toutes gercées. On rentre ?

Elles montèrent dans le traîneau. Il s'élança sur la glace dans un nuage de vapeur et de tintement de grelots.

L'homme les suivait du regard.

On n'échappait pas aux uniformes. Dans cette ville de garnison impériale, Blonde croisait à tout bout de champ les habits brodés des officiers. En Russie, ces derniers ne devaient en aucune circonstance quitter l'épée, l'épaulette, ainsi que les décorations, croix et rubans, indissociables de tout uniforme qui se respectait.

On ne s'en lassait pas, sans doute, car une foule de spectateurs se pressait pour suivre la parade militaire, réputée pour être la plus spectaculaire du pays.

Blonde et son amie s'installèrent de bonne heure dans les tribunes, au milieu de la société élégante de Saint-Petersbourg. Après la discipline pesante de Smolny, le moindre plaisir comblait les sens et l'esprit. Dès que Iouliana pouvait se libérer, Blonde était heureuse de lui offrir un peu de ces « respirations », comme elle les appelait, qui manquaient tant à l'Institut.

Ses parents lui permettaient d'assister à la parade. Eux-mêmes n'étaient guère friands de ce genre de manifestations. La vie mondaine ne les satisfaisait pas, même s'ils y sacrifiaient parfois, pour les convenances et les relations professionnelles. Ils gardaient toutefois un œil lucide sur la frivolité de la vie de cour, du milieu aristocratique, du Tout-Petersbourg, et ne se laissaient pas absorber par ces vécilles. Sa belle-mère lui disait :

« J'aimais tendrement la grande-duchesse Hélène, j'aime moins la futilité qui entoure la famille impériale. »

Les parents se démenaient dans leurs incohérences. L'intégration tant désirée pour Blonde semblait une réussite. Le départ précipité de Smolny était oublié. Les rumeurs provoquées par quelques élèves, étouffées. Pour le grand monde, Blonde était bien la fille de Katharina Ivanovna. Seules la vieille Nania et à présent Iouliana étaient dans la

confiance. Raphaël et Katia craignaient toutefois – sans oser le formuler – d’être allés trop loin. Aussi, depuis son retour de Smolny, les recommandations ne manquaient pas. La compagnie de Iouliana les rassurait. Ils l’appréciaient et l’accueillaient volontiers. Un peu plus âgée que Blonde, un peu moins fouguese, la jeune Russe semblait avoir la tête sur les épaules.

« S’ils te connaissaient vraiment, je ne crois pas qu’ils me donneraient un tel chaperon », plaisantait Blonde.

La jeune fille vivait entre deux cultures. Elle pensait entre deux langues. Elle flânait entre deux milieux, entre la légèreté du beau monde et la profondeur de ses parents, entre le raffinement aristocratique et la simplicité des habitants des îles. Mais son âge, son environnement, ses années au Smolny, tout concourait à l’éblouir, et non à l’ériger en censeur vis-à-vis du faste et des apparences.

Les détachements de tous les régiments de la garnison de Saint-Pétersbourg s’alignaient pour la parade. Serrées l’une contre l’autre sur la tribune, comme le restant de l’assemblée, Iouliana et Blonde admiraient la majesté de l’ensemble, les couleurs bariolées, les bonnets de fourrure, les panaches mouvants, les parements verts, bleus ou rouges, les épaulettes à franges des officiers supérieurs.

De nouveaux soldats arrivaient sans cesse, se plaçaient en colonnes. Tous blonds, ou tous bruns.

Blonde s’en étonna auprès de son amie.

— Regarde, Ioulia. On les classe selon l’aspect physique ? Je n’avais encore jamais remarqué !

— Oui. Ils sont affectés selon leurs couleurs de cheveux, la barbe, la stature. Les tsars ont toujours privilégié une belle harmonie. Le tableau est joli, non ? Cela fait partie de la magnificence de la parade. Elle est régie de façon très stricte. Du temps de Nicolas I^{er}, la moindre faute pendant la parade était punie du fouet et de la mort.

— Comment sais-tu cela ?

— Mon frère aîné est officier à Moscou.

Les conversations bruyantes, les salutations laissèrent la place à un murmure confus, puis à un silence religieux lorsque les militaires, disposés selon leurs escadrons, s'immobilisèrent. Seuls quelques chevaux remuants et robustes se permirent encore de s'ébrouer.

L'hymne « Dieu protège le tsar » retentit à l'instant précis où l'empereur fit son entrée sur un superbe alezan. Il passa au petit galop devant ses soldats, échangea des salutations. Une salve retentit, les troupes s'ébranlèrent. Les cosaques étaient en tête du défilé. Suivirent les régiments d'infanterie, d'artillerie. On entendit enfin le piétinement bien caractéristique de la cavalerie. Des rangées serrées de croupes se détachèrent les unes après les autres de la poussière. Des pur-sang anglais aux peaux lisses et musclées, des bais bruns déferlèrent, dans un grondement de sabots. Des naseaux combatifs affrontèrent les tribunes. Le cœur des deux jeunes filles battit à se rompre. Ils s'arrêtèrent brutalement, piaffèrent, amorcèrent une courbe et s'éloignèrent au son des trompettes. La parade était splendide.

Les hussards à la vareuse vermillon brodée d'or, au dolman blanc à fourrure noire accroché sur l'épaule, avaient fière allure. Soudain, Ioulia émit un léger cri et secoua la main de Blonde.

— Regarde ! N'est-ce pas ton beau militaire ?

— Qui ?

— Celui du théâtre Youssoupov... Tu ne vas pas me dire que tu l'as oublié !

— Si...

Blonde était sincère. La vision passa comme l'éclair. A peine eut-elle le temps d'apercevoir le bonnet de fourrure. L'officier des hussards avait disparu.

Le jour des Rois, le 6 janvier 1875, eut lieu, comme chaque année, la bénédiction des eaux de la Neva. La ville fut en effervescence. Le canal de la Moïka, où vivait la famille de Blonde, était proche du palais d'Hiver. De chez elle, elle entendit les premiers échos des festivités. Iouliana était rentrée au Smolny.

Blonde sortit avec Katharina Ivanovna et se dirigea vers les quais de la Neva. Le premier service divin, dans la chapelle impériale, était achevé. Les deux femmes aperçurent le tsar en grand uniforme, escorté de sa famille, des officiers et de superbes soldats habillés à l'ancienne. Le clergé, vêtu de brocart d'or et d'argent, les précédait. Un cortège diapré s'ébranla, emprunta la rampe couverte de tapis et se dirigea vers le pavillon construit sur la Neva. Un prêtre agitait l'encensoir, récitait des prières. On entonna le Te Deum. La foule des anonymes assistait à la cérémonie, tête nue pendant ce service, malgré le froid intense. Les canons tirèrent leurs salves d'honneur.

— Je rentre, annonça Katia. Le temps est glacial.

— Je reste un peu.

— Ne prends pas froid, surtout.

— Promis, mamouchka.

Une brèche avait été ouverte dans la glace, et chacun, tour à tour, y puisait de l'eau bénite. Sous les fenêtres du palais d'Hiver, des guerriers, des cavaliers cosaques et d'autres régions éloignées de l'Empire, semblaient sortis tout droit d'un Moyen Age fastueux et élégant.

Blonde s'attarda jusqu'à la fin de la cérémonie. Ses doigts picotaient en dépit des gants et du manchon. Le froid lui contractait les épaules. Elle reprit le chemin de la Moïka. Elle entendait à présent des rires de militaires, face au palais d'Hiver. Elle accéléra le pas et perçut alors une présence à ses côtés.

— L'an prochain, je vous emmènerai, dit l'inconnu, en français. Vous assisterez à la cérémonie d'une fenêtre du palais, bien au chaud.

Elle s'arrêta, stupéfaite, se tourna vers l'effronté et le toisa, avec une impertinence étrangère aux jeunes filles de sa condition. Son visage s'éclaircit. Le hussard avait vraiment belle allure dans sa tenue d'apparat.

— Vous m'emmènerez ? Voyez-vous cela, vous ne manquez pas d'aplomb !

— Vous m'y accompagnerez en qualité de fiancée !

Elle se tut un instant, soufflée, et répliqua d'un ton fâché :

— N'y comptez pas !

— Comment se porte l'impétueuse Blondine Raffaëlovna Van Eyck ?

— Nous nous connaissons ? Vous avez l'audace de m'adresser la parole sans vous être présenté ! Je ne devrais même pas vous répondre !

Elle se souvenait très bien de lui. Comment aurait-elle pu oublier un si beau visage ? Mais, entre leurs deux rencontres, celui de Sergueï était venu s'interposer.

Les pommettes empourprées, elle se sentait furieuse de ne pas dissimuler son trouble.

— Vous aviez raison, Blondine Raffaëlovna. Vous m'aviez averti que dès le lendemain, vous auriez oublié mon nom.

Il claqua des talons, et se présenta :

— Capitaine Dimitri Alexeïevitch Lodanov. Vous êtes toujours en colère ?

— Au palais Youssoupov, c'est cela ? fit-elle d'un ton faussement détaché.

— Enfin !

— Je suis méconnaissable, emmitouflée sous ma chapka. Mes yeux, seuls, sont visibles.

— Mais quels yeux ! On ne peut les oublier, Blondine Raffaëlovna. Ils vous percent le cœur à jamais.

— Il ne me semblait pas vous avoir donné mon nom.

— Saint-Pétersbourg est un grand village, belle Blondine.

— N'étiez-vous pas lieutenant ? lâcha-t-elle.

Elle se mordit les lèvres. Trop tard. Sa spontanéité venait de la trahir.

— Ah, comme je suis heureux, Blondine, vous vous souveniez de moi !

Ce bel homme au magnifique uniforme la troublait. Cette fois-ci, elle se plut à l'écouter. Ils marchèrent longuement dans la ville en fête. Elle oublia le froid. Dimitri Alexeïevitch était spirituel, totalement à l'aise dans son corps et dans l'art de la conversation. Elle se doutait bien qu'en bon hussard, il devait, comme le lui répétait Nania, « user de l'alcool, des cartes et des femmes ». L'attraction l'emporta sur les préventions, qu'elle enfouit au tréfonds de son être. Il affichait une assurance tout aristocratique, fort de sa belle éducation au lycée impérial de Tsarskoïe Selo. Ses yeux insoucians la charmaient.

— Pour la bénédiction, vue d'une fenêtre du palais, vous étiez sérieux ? L'accès est autorisé à certains invités, de façon exceptionnelle, m'a-t-on dit. Vous savez, les hauts dignitaires de l'Empire engoncés dans leurs épaisses pelisses et les ministres enfouis sous leurs toques jusqu'aux sourcils !

Ils éclatèrent de rire.

— J'étais sérieux.

Elle se troubla, changea prudemment de sujet.

— Il faut être fou ou russe pour creuser des trous dans la Neva et s'y baigner, avant d'en ressortir le corps couleur

écrevisse.

— Fou et russe, je suppose. Je ne m'y suis jamais risqué.

— Vous resterez militaire ?

— Y a-t-il carrière comparable ? N'est-ce pas la plus illustre qui soit ?

— Peut-être.

— C'est du moins ce que pense mon père, ajouta-t-il, désarçonné par le manque d'enthousiasme de Blonde.

— Mais vous, Dimitri Alexeïevitch, que pensez-vous ?

— Je ne sais pas, admit-il après un silence.

Y avait-il jamais songé ? Sorti cornette de l'école de cavalerie, incorporé dans un régiment de hussards, il semblait promu à une brillante carrière.

— Vous ne pouvez vous figurer les rudesses entre élèves dans nos écoles militaires, les brimades infligées aux recrues.

— Je crois que si.

Elle poursuivit, d'un ton ironique :

— Je suis une Smolianka, rappelez-vous : « port de reine et manières compassées »...

Il s'inclina.

— Au temps pour moi, belle Blondine. Me pardonneriez-vous un jour cette discourtoisie ?

— Je vous pardonne, Dimitri Alexeïevitch !

— Vous me redonnez vie !

— Et je vous accorde le droit de poursuivre.

— Il existe pourtant une différence avec Smolny. Chez nous, la jeune recrue a une ambition au départ : devenir un ancien pour fumer, boire, se faire reluire les bottes par l'ordonnance, enfiler ses gants blancs, obtenir enfin la permission de sortir, et mener, à son tour, la vie dure aux

novices. Heureusement, notre tsar Alexandre est moins fanatique que Nicolas, et il y a moins d'errements et d'humiliations dans les écoles. Je dois vous prévenir, Blondine Raffaëlovna, je ne suis encore qu'un officier de salon, qui se contente du plaisir vaniteux de l'uniforme, des bals, des mascarades et de la parade, et se satisfait du maniement du sabre. Cela dit, il paraît que nul ne me vaut sur ce terrain.

— Il faut donc se méfier de vous, Dimitri Alexeïevitch !

— Je ne pense pas un jour user de mon sabre.

— Vous semblez le regretter !

— Qui sait ? Non, je suis joueur, certes, mais pas duelliste.

Malin, habile avec les femmes, il jouait la franchise, n'hésitait pas à se dévaloriser en paroles, tout en se comportant en seigneur.

— Oui, méfiez-vous de moi, Blondine, dit-il avec son inébranlable aplomb. D'après la rumeur, les hussards affectionnent avant tout leurs chevaux.

— C'est donc votre cas.

— Jusqu'à ce que je croise vos yeux, voici un an au théâtre.

Il était sincère.

— Aujourd'hui, quelles sont vos ambitions ?

— Vous plaire.

— Dimitri !

— Et recevoir le commandement d'un escadron. Gravir allègrement les échelons, atteindre un grade élevé, être décoré de l'ordre de Saint-Georges, comme mon distingué père, le comte Lodanov, général de cavalerie.

— Il a dû se battre bravement pour mériter un tel honneur.

— Oui.

Il mentait. Bien que général, son père n'avait guère passé de nuits près d'un feu de bivouac. Il devait ses galons et sa décoration à la chance plus qu'à un fait de courage. Il n'en parla pas.

Blonde tenta d'imaginer la vie d'une épouse d'officier. Sergueï s'immisça une nouvelle fois. Un contraste étonnant existait entre ces deux hommes. L'un, d'origine modeste, était trop heureux d'échapper aux dures et interminables années sous les drapeaux, tandis que pour l'autre, de famille aristocratique, la carrière militaire était prestigieuse.

— J'ai bien envie de vous enlever, belle Blondine !

Elle se revit soudain dans les rues de la ville, enfant. Elle se mettait sur les pointes et donnait le bras avec fierté à son père, assoiffée de ses paroles. Il lui confiait qu'une célèbre actrice française avait été enlevée par un officier russe. Son rêve d'enfant prenait corps. Son cœur battit à se rompre.

L'occasion ne se fit pas attendre. Ce soir-là, les parents de Blonde s'étaient absentés. Était-ce le hasard ? Il se présenta chez elle. Il avait recouvert son uniforme de hussard d'une pelisse en peau de mouton et cuir.

La nourrice vint lui ouvrir, appela Blonde et s'éloigna avec une mine réprobatrice.

— Je vous enlève ?

Blonde ne sut que répondre. Elle vira au rose vif.

— Rassurez-vous, ajouta-t-il en voyant son air craintif, Blondine Raffaëlovna, nous allons juste souper aux îles. Qu'en dites-vous ?

Blonde vivait assez librement. Elle se sentait amoureuse, et chaque rencontre avec Dimitri la comblait. Mais son rêve d'enfant, celui d'être enlevée par un officier russe, s'était envolé après s'être confronté à la réalité. Elle n'avait nulle envie d'effrayer ses parents, de les faire souffrir, de les décevoir. Elle était bien chez elle. A moins qu'elle ne fût pas très éprise...

— Je suis désolée, Dimitri Alexeïevitch, j'ai une visite, mon amie de Smolny.

— Qu'elle se joigne à nous !

— Je ne sais... Vous permettez, Dimitri ? Asseyez-vous, je reviens dans une minute.

Elle quitta l'antichambre pour retrouver Iouliana.

Nania l'attendait dans le couloir.

— Méfie-toi, ma Bielochka. Ces hussards...

Elle ne put achever. Blonde la coupa :

— Je sais, ils « usent de l'alcool, des cartes et des femmes ». Non, Nania, ils ne sont pas tous cavaleurs et sans

parole. Et tu perds la mémoire, ma bonne Nania. Ne m'as-tu pas prédit l'avenir avec un bel officier ?

— Oui, mais partir en soirée avec un soldat, tout officier soit-il, est hasardeux, et risque de ternir la réputation d'une jeune fille de bonne famille.

— Ne t'inquiète pas, Nania, lui répondit-elle en l'embrassant, je suis prudente, et je connais Dimitri.

Iouliana lisait dans le petit salon.

— Le connais-tu suffisamment ? demanda cette dernière.

— Tu es aussi méfiante que Nania. Mais je t'assure, Ioulia, que Dimitri est différent. C'est un homme du monde.

— Très bien.

Elles revinrent dans l'antichambre, où Dimitri perdait de sa belle assurance, s'attendant à un refus. Iouliana prit la parole.

— Nous acceptons l'invitation, Dimitri Alexeïevitch, mais en ce qui me concerne, je viens en qualité de chaperon. Blonde est jeune, et ses parents me l'ont confiée durant leur absence, mentit-elle avec prudence.

— Parfait. Alors, mesdemoiselles, je vous enlève toutes les deux, répondit-il sans se départir de son humeur joviale.

Les datchas des îles aux grandes terrasses décorées, festonnées de dentelle en bois de Carélie, étaient fermées pour l'hiver, mais une multitude d'auberges et de maisons de thé s'y nichaient, attendant les citoyens en mal de plaisirs. Nombreux étaient ceux qui traversaient la Neva pour se rendre de l'autre côté, vers la forteresse ou les autres îles, en traîneau ou à pied, et revenaient dès la tombée de la nuit à la lueur des torches et des brasiers allumés par les veilleurs de nuit.

Les deux amies étaient vêtues de pelisses de satin doublées de zibeline, les mains glissées dans leurs

manchons ouatés. Elles montèrent dans le traîneau qui les attendait. Elles enfouirent leurs pieds dans une chancelière en peau d'ours.

Avec des gestes délicats et protecteurs, Dimitri les emmitoufla sous des peaux de loup.

Un train de troïkas et de petites lanternes filait sous un ciel ambré, pailleté de neige, drainait de la poussière argentée et sonnait gaiement. Iouliana était aussi ravie que Blonde, mais à leur plaisir se mêlaient des sentiments confus de faute, de transgression, et de peur à l'idée de s'être aventurées à la légère. D'autres jeunes officiers, du même escadron, tous aussi bruns et sveltes, se joignirent à eux. Dimitri leur présenta son meilleur ami, Piotr, sous-lieutenant dans le même escadron.

— Puis-je prendre place près de vous, Iouliana Gueorguievna ?

— Avec plaisir, répondit la jeune fille en rougissant.

— Ne m'avais-tu pas dit que les hussards méritaient leur mauvaise réputation ? chuchota Blonde à l'oreille de son amie.

— Chut, on oublie pour l'instant. Demain, je rentre à Smolny.

— Place, place ! criaient les cochers.

Ils arrivèrent à l'auberge dans un concert de rires, de cris, de crissements de glace et de tintements de grelots.

Au samovar fumant, ils préférèrent le vin de champagne de la Veuve-Clicquot et, devant les flambées bienveillantes, ils se partagèrent des assiettes de caviar, de filets de hareng.

Les deux hussards rivalisaient de prévenance à leur égard. Dimitri n'avait d'yeux que pour Blonde.

Le col de son uniforme était ouvert négligemment et lui ajoutait un charme supplémentaire. Il croisa son regard.

— Sous Nicolas I^{er}, un seul crochet du col dégrafé, et j'eusse été dégradé et envoyé en Sibérie ! Et sous Pierre le Grand, il fallait se faire couper la barbe, sinon on était accusé de trahison, et ce n'était plus la barbe seulement qu'on vous coupait, mais parfois la tête. Cela dit, notre empereur imite un peu trop Pierre I^{er}.

— Ne me dites pas que notre tsar... Non, je l'ai approché à Smolny, c'est un homme doux !

Il éclata d'un rire chaud qui se communiqua à l'assemblée.

— Pierre réclamait aussi que l'on coupât la longueur excessive des habits masculins et féminins, et il s'occupait lui-même de fixer le nombre de boutons. Eh bien, aujourd'hui, Alexandre est surnommé le « tailleur militaire » : il change sans cesse le nombre de boutons devant figurer sur nos vestes, la coupe de nos habits, le modèle des franges et des décorations sur nos épaulettes. Nous passons notre vie à transformer nos tenues.

— C'est peut-être aussi bien que de faire la guerre !

Le vin ne tarissait pas, il excitait les convives. Quelques conversations dévièrent, aussitôt relevées par la présence de leurs compagnes de qualité. Ce soir-là, ils n'étaient pas avec des filles, mais avec des demoiselles. Aucune attitude licencieuse ni de vulgarité dans les propos. Mais d'autres militaires prirent place à d'autres tables, avec, en tête, leurs trois sujets de prédilection : l'alcool, les chevaux et les femmes. Ils n'hésitèrent pas à employer des expressions grossières, et forcèrent sur le champagne et la vodka. L'atmosphère commençait à être surchauffée. Dimitri, de son côté, désirait laisser une autre impression à Blonde. Il s'apercevait, un peu tard, que ce n'était peut-être pas le bon endroit pour donner de lui une image gratifiante. Il buvait, lui aussi, mais avait pour principe de s'arrêter avant de tituber. Il ne suivait pas les autres dans leurs beuveries.

— Je suis désolé.

— Je croyais que l'ivrognerie était l'apanage des malheureux, des pauvres gens.

— Nullement. L'ivrognerie des maîtres est simplement plus bruyante.

Face au joueur de balalaïka, le reflet de Sergueï passa comme une ombre devant les yeux de Blonde. Son amour lui avait paru gigantesque. Puis démesuré, déraisonnable. Trop étouffant pour ses quinze ans.

Les serviteurs donnaient des « Votre Excellence », « petit père » ou « barine » avec déférence et courbettes. Certains officiers en profitaient pour faire étalage de leur noblesse.

— Ces moujiks sont sales, commenta l'un d'eux, ils ne quittent jamais leurs tuniques graisseuses en peau de mouton.

— Même pour dormir ?

— Oui, ils la gardent sur eux, de jour comme de nuit.

— Mais ils vont aux étuves ! riposta Blonde.

— Une fois la semaine, ce ne doit pas être suffisant.

— Sergueï, lui...

Elle s'arrêta, les pommettes empourprées.

— Qui est Sergueï ? s'enquit Dimitri, les sourcils froncés.

— Un... paysan que je connais.

— Ouf, j'avais cru avoir un rival !

Des Tziganes chantèrent pour eux. Une bohémienne à la taille élancée, à la poitrine provocante, se mit à danser. Elle n'hésitait pas à relever ses jupons, à dévoiler des jambes splendides, tout en observant, la mine aguicheuse, l'effet qu'elle produisait sur la gent masculine. Ses gestes étaient très sensuels. Elle tenta d'entraîner Dimitri, qui refusa. Elle arrêta net ses déhanchements, le fixa d'un air équivoque, visiblement décontenancée par son attitude. Le cœur de Blonde se serra. La fille avait l'air de bien le connaître. Piotr

ôta sa veste d'uniforme et, en chemise, il fit un signe à la danseuse. Elle lui prit la main et oublia Dimitri. L'œil illuminé, ébouriffé et cocasse, le jeune officier exécutait des bonds incroyables, projetant ses jambes en avant. Suivant le rythme saccadé de la musique, l'assemblée battait des mains, claquait des talons, poussait des cris, riait à gorge déployée. A la fin de la danse, la Tzigane l'embrassa avec gourmandise sur la bouche. Blonde et Iouliana échangèrent un coup d'œil effaré.

Le regard de Dimitri n'était pas dirigé vers la danseuse, mais vers Blonde. Elle lui rendit son sourire. Bien élevé, il se conduisait très correctement avec elle, sans abuser de sa spontanéité candide.

Pourtant, à partir de cet instant, elle ne se sentit plus très à l'aise. Son cavalier le remarqua. Les flasques de vodka se succédaient. Certains chancelaient, étaient avachis à leur table, enveloppés dans une brume invisible d'ivresse. Blonde ne dit plus un mot. Les sourcils froncés, elle semblait respirer avec peine. Il croisa des yeux noirs et perçants. Il comprit. Désireux d'épargner le spectacle d'une orgie aux yeux chastes de sa jeune compagne, il donna le signal du départ.

— Il est tard, repartons, voulez-vous ?

— Oui, merci, Dimitri.

Le fantasque Piotr les accompagna. Ils prirent place à quatre dans le traîneau. Au retour, dans une nuit nordique, un brouillard diffus, ils chantèrent, en russe. L'ami de Dimitri était chef de chœur dans leur escadron. Il entama, sans quitter des yeux Iouliana, une complainte ancienne, « Cocher, ralentis tes chevaux ». Dimitri suivit. Tous deux avaient une belle voix de ténor.

Les collerettes de fourrure étaient argentées par le givre. Un vent hurla, lugubre. Sur la Neva transformée en immense avenue gelée, des branches de pin indiquaient le chemin à suivre. Les endroits à éviter étaient marqués, là où la glace était brisée pour permettre de puiser de l'eau. Celle-

ci étant plus chaude que l'air ambiant, ces emplacements étaient visibles, parce qu'une fumée brûlante s'en échappait. Seuls quelques bateaux alignés le long des quais rappelaient qu'au printemps, à la grande débâcle, la Neva se métamorphosait en un fleuve large et puissant. Le palais d'Hiver se fondait dans cet environnement laiteux.

A chaque fois qu'elle traversait la Neva en traîneau, Blonde était gagnée par une légère appréhension. Était-ce son imagination fertile ? Elle se voyait engloutie sous la glace. Les Russes, eux, arboraient un air tranquille. Ils ne songeaient pas que ce sol cristallin pouvait se briser au passage de la troïka, et se refermer sur ses passagers.

Dimitri sentit son malaise, elle lui avoua sa crainte.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-il en la tutoyant pour la première fois.

Il l'entoura de ses bras et la serra contre lui.

— La glace est si épaisse, ajouta-t-il pour l'apaiser, qu'elle supporte l'artillerie lourde.

Touchée par sa sollicitude, la douceur de sa voix, elle se sentit soudain émue jusqu'aux larmes.

— Tu pleures ?

— Le froid...

Elle frissonna. Il la serra davantage.

— Je suis heureux.

Et il avoua :

— Je craignais tant un refus, ce soir, en me présentant chez toi.

La tempête s'était levée. Les flocons blancs tourbillonnaient autour d'eux. Il lui jeta un regard brûlant. Elle lui offrit son premier baiser.

Blonde se rendit pour la première fois à Tsarskoïe Tselo, en compagnie de Dimitri, pour les vœux de Pâques 1875. La cour s'y déplaçait à partir de mars, comme en témoignaient les grands poêles en faïence de Delft présents dans les intérieurs des palais.

Ils effectuèrent en traîneau les quelques verstes qui séparaient de la ville les résidences d'été des tsars. Lorsqu'on quittait le centre de Saint-Pétersbourg, les maisons étaient moins hautes, le bois se substituait à la brique et à la pierre. Elles ressemblaient à celles de Moscou. Sur le bord de la route se succédaient des petits palais, des fontaines, et les bornes édifiées par Catherine II. « Village du tsar », Tsarskoïe Selo avait bénéficié du premier télégraphe et de la première ligne de chemin de fer.

— Voici donc la cité de notre grand poète Pouchkine ! s'écria-t-elle avec enthousiasme.

La petite ville était coquette avec ses datchas et ses innombrables monuments.

— Je suis déjà allée à Peterhof, l'autre résidence d'été de la famille impériale.

— Anton est cantonné en ce moment au camp de Peterhof.

Le jeune frère de Dimitri était entré aux cadets grâce à la faveur du monarque et à l'argent de leur père. Ce dernier avait obtenu que ses fils soient tous deux affectés dans la capitale russe, et non dans une lointaine petite ville de province.

— Quel âge a-t-il ?

— Onze ans. Il sera sous-officier à treize. Anton ne rêve que d'accéder aux grades les plus éclatants. Il espère bien devenir colonel à vingt et, à vingt-cinq ans, inscrire son fils aîné dans le prestigieux corps des pages, l'élite de

l'Empire... A mon avis, pour la croix de Malte, les brandebourgs et le casque à plumes blanches de leur magnifique uniforme de parade !

— Il inscrira son fils dès la naissance ?

— On entre dans le corps des pages à douze ans, mais on les inscrit dès la naissance.

— Il a programmé toute sa vie comme ça ?

— Mon petit frère est mieux organisé que moi !

Ils éclatèrent de rire.

— Peterhof est digne des *Mille et Une Nuits*.

— Je vous promets, ma chère Blondine, plus brillant encore !

— Impossible !

— Nous verrons ! répliqua-t-il d'un air sibyllin.

Elle s'amusait en sa compagnie. Il effleurait avec humour et légèreté tous les sujets à la mode, mais elle n'était pas dupe de ses « fanfaronnades à la hussarde », comme elle les appelait. Elle impressionnait Dimitri par son mélange d'innocence et de maturité. Elle n'avait rien de la frivolité des oies blanches de son âge ou de ses faciles conquêtes. Lorsque l'aplomb de Dimitri dépassait la bienséance, lorsqu'il s'occupait trop de lui ou exagérait les amabilités mondaines, elle n'hésitait pas à le contrer. Elle lui faisait du bien. Dimitri sentait qu'il s'attachait de jour en jour à cette toute jeune fille. Sa spontanéité toute française, comme il disait, son charme, sa grâce, son délicieux petit accent lorsqu'elle s'exprimait en russe, sa confiance en lui, tout en elle le ravissait. Il se sentait amoureux.

— On vous a tout appris à l'institut Smolny, belle Blondine ?

— Presque...

Elle eut un sourire espiègle.

— Seule l'anatomie, trop indécente, ne figurait pas au programme. Au siècle dernier, Diderot déplut à la Grande Catherine en réclamant cette matière pour les jeunes filles.

— Je comprends. De quoi se mêlait donc le philosophe français ?

Une foule se pressait vers le salon d'apparat du palais Alexandre. Des prêtres aux horticulteurs avec leurs paniers fleuris, des Arabes enturbannés aux cochers en houppe, le personnel puis les visiteurs défilaient ainsi vers les membres présents de la famille impériale et recevaient un œuf pascal magnifiquement décoré.

Après la cérémonie, Dimitri l'emmena vers le palais Catherine, qui s'étirait, immense et somptueux.

— Voici l'œuvre maîtresse de Rastrelli, lui annonça-t-il, accomplie pour Elisabeth Petrovna.

— La tsarine aux mille cinq cents robes ! Ses colonnes blanches et son revêtement bleu azur me rappellent la cathédrale Smolny.

— Rien de surprenant, c'est le même architecte ! Ma tendre Blondine, je vous ai promis plus brillant. Ici se niche l'une des merveilles du monde...

Intriguée, elle se laissa conduire à l'intérieur, dans une enfilade de salles décorées en style baroque. Des parfums rarissimes, différents à chaque pièce traversée, s'exhalaient des « boules de neige » présentes dans de grands vases. Ce labyrinthe à la décoration opulente ne l'éblouit pas outre mesure. Sans doute s'était-elle habituée au faste russe. Pourtant, elle resta bouche bée en pénétrant dans le « cabinet d'ambre », stupéfiée par la magnificence de la pièce. Une mosaïque d'ambre aux tons chauds, blonds, ocre, dorés revêtait les murs et le plafond.

— Je peux vous jurer qu'aucun pays en ce monde ne possède telle merveille !

— Je vous crois, Dimitri.

Il lui montra avec fierté son lycée impérial.

— Pouchkine y fut élève, n'est-ce pas ?

— Oui. Le Français fut de la première promotion.

— Le Français ? répéta-t-elle avec étonnement.

— Ses camarades l'appelaient ainsi, à cause de sa maîtrise de votre belle langue.

— Oh, je le chéris encore davantage ! s'exclama-t-elle dans un élan spontané.

— Je ne pourrai jamais rivaliser...

Il soupira avec coquetterie.

— Mitia !...

Elle lui offrit un sourire attendri.

— S'il vivait encore, je le provoquerais en duel !

— On l'a déjà fait, pour son malheur et le nôtre. La mère de mon amie Iouliana le pleure encore toutes les larmes de son corps. Le parc est toujours assailli de visiteurs ?

— Souvent, et l'empereur peine à trouver le calme et le repos qu'il vient y chercher. Mais ce parc est aussi envahi de policiers. Vous ne les remarquez pas. Ils sont disséminés çà et là, derrière ces antiques tilleuls, ou assis sur un banc, et ils guettent les badauds trop audacieux.

— Nous sommes toujours surveillés ?

— La puissance, l'ordre, la sécurité méritent quelques sacrifices.

— Comme celui de notre liberté ? répliqua-t-elle avec ardeur.

— Conception bien française, que celle de vouloir tout avoir !

— J'ai du sang français dans les veines, Dimitri Alexeïevitch !

Elle s'étonna de la fermeté avec laquelle elle venait de revendiquer son origine.

Ils se promenèrent au bord du lac. Barques et bateaux, cygnes et canards se côtoyaient, placides, sur les ondes. Ils longèrent le pavillon de la grotte, puis l'amirauté.

— Le style est flamand, Dimitri ! Avec ces briques...

— Nous l'appelons la « Hollande ».

— Et ces pignons en escalier ! s'exclama Blonde avec joie.

Elle revoyait des images disparues de sa petite enfance.

— A Lille, ma grand-mère disait : « à pas de moineau ».

De nombreux officiers se croisaient dans les allées ratissées du parc. Elle s'apercevait à quel point la vie militaire était faite de saluts et de garde-à-vous. Un véritable ballet se jouait constamment entre gradés et non gradés. Dimitri s'arrêtait à chaque pas, saluant, devisant, présentant Blonde.

— Dimitri, vous connaissez donc tout le monde ?

— Eh bien, je crois que ma famille compte la moitié de Pétersbourg dans ses relations.

Au retour, il l'entraîna sur un pont proche de l'église Saint-Nicolas-des-Marins.

— « Le pont des Baisers », ma douce Blondine ! Au moment de se séparer, on s'y embrasse.

— Vous partez ? demanda-t-elle, troublée, après qu'il l'eut embrassée avec passion, contre le parapet de granit.

— Vous manquerez-vous ? J'en suis heureux. Oui, je pars avec mon régiment en manœuvres, mais je serai de retour pour l'ouverture des bals, au palais d'Hiver. Tu m'y accompagneras, ajouta-t-il avec une douceur qui la transporta.

— Je ne peux y aller sans mes parents, Mitia. Et il faut être invité...

— Tu le seras avec ta famille. Je te présenterai à mon père. Il doit connaître ma fiancée.

Elle se tut. Un instant, un visage blond vint se calquer sur le brun, puis s'estompa et s'évanouit. Non, c'était bien Dimitri qui la serrait dans ses bras, qui s'engageait. L'émotion lui ôtait la parole. A l'aube de cette nouvelle année, Nania lui avait prédit son avenir avec un bel officier, né sur les bords de la Neva. C'était lui, Dimitri, Mitia, son héros de roman.

— Vous êtes jeune, je sais, Blondine Raffaëlovna, déclara-t-il d'un ton solennel en reprenant le vouvoiement. Nous serons fiancés aussi longtemps que vous le désirez. Blondine, ma chère Blondine, acceptez-vous d'être ma femme ?

De retour à la caserne, Dimitri n'osa toutefois avouer sa demande en mariage à ses camarades, pour lesquels le badinage était de rigueur. Il s'en ouvrit à son ami. La réaction de Piotr fut brutale.

— Elle est encore trop jeune ; méfie-toi de ne pas avoir une sale affaire sur les bras, mon ami.

— Il n'est pas question de... C'est une jeune fille très bien.

— As-tu perdu la tête ? Toi, grand séducteur en ce monde ! Et nos soirées, nos plaisirs, nos ripailles, notre insouciance, tu les oublies ?

— Je sais, je t'entends déjà me dire que « le seul objet digne d'amour doit être soi-même ».

— Pour l'heure, oui. Sois sérieux, Dimitri. Tu aimes trop les femmes pour t'attacher à une seule. Il est encore trop tôt pour te lancer dans une idylle sentimentale, il y a assez de

danseuses, de comédiennes et de demi-mondaines en ville pour satisfaire tes appétits.

— Tu ne m'as pas compris, je désire me fiancer et la présenter à mon père comme ma future femme.

— Tu es donc épris ?

— Oui.

Piotr le dévisagea.

— Quoi, tu doutes ?

— Ne t'enferme pas si tôt dans le mariage, Dimitri, tu le regretteras. Garde cet esclavage pour tes vieux jours. Au bord de la tombe, on supporte un tel ennui, mais tu es trop jeune ! Et puis, méfie-toi, tu es pieds et poings liés à ta famille avec tes dettes de jeu. Ton père autorisera-t-il un tel mariage ?

— Lorsqu'il la verra, il en tombera amoureux, crois-moi. Elle est belle, joyeuse, gracieuse...

— Naïve...

— N'est-ce pas touchant ? Elle est très distinguée, elle joue admirablement du piano et cela laisse présager des soirées musicales charmantes, qui ne manqueront pas d'attirer tout Pétersbourg.

— Tu désires vraiment l'épouser ?

— Qu'y a-t-il d'étrange ? Elle n'est pas l'une de ces créatures avides de mon bien. Je ne sacrifierai pas ma carrière en l'épousant, et je ne vais pas dilapider ma fortune.

— Celle de ton père, rectifia Piotr.

— Tu en sais quelque chose !

— Oui, bon... Est-elle assez discrète pour une épouse ? Elle a été élevée à la française, et elle est fille de...

— Marchand ? Au moins, s'exclama Dimitri, faussement détaché, lorsque mon père se sera ruiné à payer mes dettes et les tiennes, mon ami, nous ne manquerons pas d'argent !

Il se sentit aussitôt embarrassé de ce qu'il venait de prétendre. Pour la première fois de sa vie, il était amoureux.

Son ami le fixa des yeux avant de lâcher :

— Je sais, tu places l'amitié au-dessus de tout.

— L'esprit de corps est notre code d'honneur. Piotr, je ne t'abandonnerai jamais, je peux être un mauvais mari plus tard, je ne serai jamais un mauvais camarade.

— Tant mieux. En attendant, allons prendre un peu de bon temps !

Ils reçurent l'invitation officielle le matin même du bal, comme le voulait l'étiquette de la cour. Ils en connaissaient déjà la date, ayant eu vent de la faveur qui les faisait admettre dans le cercle restreint de l'élite qui fréquentait le palais. Cette faveur équivalait à un ordre, chacun devait impérativement se délier de ses autres engagements.

En cette année 1875, l'Allemagne songeait à une deuxième guerre contre la France qui se relevait, selon Bismarck, un peu trop vite de sa défaite de 1870. A cette époque, pour Alexandre II, le châtiment infligé à l'outrecuidant Napoléon III n'avait été que justice. Aujourd'hui, il désirait calmer l'ardeur germanique devenue dangereuse. Le tsar annonça qu'il ne laisserait pas attaquer la France. Un froid glacial s'installa entre les deux anciens amis, tandis qu'une embellie ôta les tensions, apaisa les relations entre la France et la Russie. L'an 1875 fut agréable aux Français de Saint-Pétersbourg.

Les équipages affluaient devant le palais d'Hiver illuminé. Les favoris conviés à ce bal descendaient les uns après les autres, dans un cliquetis d'éperons et de frémissements d'étoffes, arboraient noblesse et prospérité dans leurs magnifiques atours. Accompagnée de ses parents comme l'exigeait la bienséance, Blonde monta sur le perron face au quai de la Neva. Ils entrèrent dans le vestibule de marbre, suivirent d'autres invités en uniformes et robes de bal, gravirent l'escalier d'honneur entre les haies de gardes en cuirasse.

Blonde était émue. Ses parents, eux, n'en étaient pas à leur premier bal.

— Aucun ne vaudra ceux de notre chère grande-duchesse Hélène, lui dit Katharina Ivanovna. Chacune de ses fêtes était magique. Ne sois pas intimidée, ma chérie, tu es ravissante.

Blonde l'était, avec sa robe de mousseline blanche, une rose piquée à la ceinture, une autre posée dans sa chevelure blond doré. Ses épaules étaient nues, de longs gants blancs lui couvraient les avant-bras.

— Moins que toi, Katioucha. Ta robe de velours bleu fait ressortir tes yeux, elle te va à ravir, n'est-ce pas, papa ?

— Je suis d'accord avec ma fille, déclara Raphaël. Personne ne peut être aussi heureux et fier que moi ce soir. J'escorte les deux plus belles femmes de Saint-Pétersbourg. Je suis l'homme le plus chanceux de cette terre !

Il disait vrai. Leur arrivée fut remarquée par l'assemblée qui attendait le tsar, dans un déploiement incroyable de parures et de pierres précieuses. En entrant dans le cadre enchanteur de la salle Saint-Georges, aveuglée par l'embrasement de lumière, Blonde fut prise de vertige. Il lui fallut quelques secondes pour s'habituer au scintillement des candélabres et des milliers de bougies se reflétant dans les lustres.

— Que vous disais-je... chuchota Raphaël. Tous les regards sont tournés vers vous. Je vais vous sembler bien pâle aux côtés des épaulettes dorées et plastrons resplendissant sur les poitrines. Pour un peu, je regretterais ce soir de ne pouvoir endosser l'uniforme d'un officier russe. Vos parures, mesdames, s'accordent tellement mieux avec l'éclat des tenues militaires ! Notre démocratie française s'octroie moins de luxe, je dois reconnaître qu'elle y perd de l'élégance. Il manque cette magnificence en France dans nos bals, avec nos tristes habits noirs de deuil.

— Habits de deuil interdits par l'étiquette de la cour de Russie !

Katia baissa la voix afin qu'aucune oreille indiscrete ne la comprenne.

— Les convenances sont ici plus sévères qu'en France.

— Certes, ces radieux ornements peuvent cacher de lourds secrets. Partout dans ce monde, les apparences

dominant. Méfie-toi du clinquant, des flatteries et des minauderies, ma chérie, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille.

L'ouverture du bal était prévue à neuf heures précises. A peine Blonde apparut-elle qu'un essaim de jeunes hommes postés non loin de l'entrée, exhibant leur élégance, affichant une fausse désinvolture, se pressèrent autour d'elle pour l'inviter et retenir une contredanse.

Dimitri la guettait. Il surgit comme par enchantement.

— Désolé, messieurs, elle me les a promises...

— Toutes ?

— Toutes.

— C'est vrai, mademoiselle ? insista l'un des danseurs.

— Oui, je suis engagée, répondit-elle avec un large sourire.

Dimitri s'avança vers elle, avec l'air victorieux d'un officier qui vient de remporter une bataille. En dolman rouge brodé d'or, avec ses yeux clairs et sa chevelure brune, Dimitri était un très bel homme. Blonde frémit de plaisir. Son cœur s'emballa.

De vieilles dames s'éventaient pour lutter contre l'endormissement provoqué par la chaleur intense des torchères et des lustres. Gardiennes de l'étiquette, elles surveillaient les jeunes demoiselles d'honneur, au prestige incontestable et au teint pâle. Parmi des compagnes de Smolny, Blonde reconnut celle qui s'était acharnée à la calomnier, afin d'obtenir la place tant convoitée.

Blonde l'oublia. Elle était impressionnée par la diversité des costumes. Aux hauts dignitaires se mêlaient des Tartares, des Cosaques, des Kalmouks aux accoutrements insensés. Les bals masqués, ouverts à la foule encombrant alors les galeries, ne pouvaient être plus colorés et variés. Banalités et papotages mondains s'échangeaient. Saluts et baisemains se succédaient dans un bruissement de taffetas, de tarlatane ou de robes persanes. Des femmes en habit

national portaient sur la tête un diadème brodé de pierres précieuses qui encadrait leur visage. Placé au-dessus du front, il était particulièrement seyant sur les jeunes personnes.

Elle ne savait ce qui étincelait le plus, de la lumière des lustres en cristal qui chantaient au moindre souffle, de celle des uniformes ou des étoffes féminines.

Le protocole était réglé à la seconde près. Les musiciens installés derrière le grand buffet achevaient d'accorder leurs instruments.

Soudain, l'hymne impérial : « Dieu protège le tsar », retentit. Au même instant, on ouvrit les battants en grand. L'empereur apparut, en veste blanche à brandebourgs or et pantalon bleu, suivi de membres de sa famille. Il traversa la galerie entre les haies d'invités qui le saluaient avec vénération.

Le signal fut lancé pour la traditionnelle et inévitable polonaise. Alexandre ouvrait ainsi la danse, en conduisant, avec une princesse, ce défilé majestueux et musical. Dimitri saisit la main de Blonde. Ils prirent place dans le cortège, entre habits et robes de gala. Deux par deux, les invités se placèrent dans la procession, s'élancèrent à leur tour sur le parquet et tournèrent à pas cadencés, à physionomies affectées, autour de la grande salle. La promenade solennelle serpenta au travers des galeries et salons, errant au hasard ou à la fantaisie du tsar. Chacun prenait soin d'éviter le moindre geste maladroit, un embarras des pieds qui pût les faire glisser sur l'admirable parquet, chef-d'œuvre de bois travaillé. Devant eux, un vieux dignitaire guindé marcha sur la traîne d'une robe de cour. La dame se retint de justesse à son bras. Blonde refréna tant bien que mal une irrésistible envie de rire. Elle connaissait les limites à ne pas dépasser en un tel lieu. Le reste de l'assemblée n'avait pas levé un sourcil et poursuivait sa marche en affichant une gravité bien russe.

Après la polonaise, chacun alla à sa guise. Les salutations d'usage se prolongèrent. De petits groupes se formèrent. L'empereur ne dansait plus. Il se promenait dans la salle parmi ses invités, suivi à une distance respectable par son jeune page de chambre.

De nombreuses femmes, pudiquement retranchées derrière leur éventail ouvert, espéraient être invitées à danser par des grands-ducs.

— J'espère vous garder jusqu'à l'aube, murmura Dimitri à l'oreille de Blonde.

— Vous n'y pensez pas !

Blonde était grisée par le bonheur de se sentir désirée, désirée par la plupart des hommes dont elle percevait les œillades charmeuses et furtives, lourdes de signification, désirée par le plus beau hussard de l'assemblée qui allait faire d'elle sa femme pour la vie, grisée d'être au palais d'Hiver et d'être de ce monde enchanteur.

— Le bal va s'achever vers cinq ou six heures du matin, et nombre de ces jeunes dandys bien nés ne passeront chez eux que pour quitter leurs habits de bal avant de repartir pour leurs bureaux. Notre prochain bal sera masqué, ma chère Blondine.

— Le tsar n'en a-t-il pas assez de tous ces bals ? demanda-t-elle en l'apercevant qui répondait aux compliments, placide, le sourire aux lèvres, mais avec une expression lasse dans le regard.

— Si. A son heure, il saisira des instruments de musique, pour arrêter le bal. Ses parents aimaient davantage les grandes réceptions. Quant à Pierre I^{er} et son épouse Catherine, ils dansaient la polka pendant des heures ! Notre tsar, lui, est surtout préoccupé par sa Katharina et ses bâtards.

— Elle n'est pas présente ce soir.

— Elle préfère éviter de paraître à la cour lorsqu'elle n'y est pas obligée.

— Je le conçois aisément. Mais l'impératrice, où est-elle ?

— Elle s'est réfugiée, elle, dans la sainteté...

Quadrilles et mazurkas en vogue, comme partout ailleurs dans le grand monde, loin des bourgades paysannes, allaient s'enchaîner jusqu'à l'aube. Ceux qui ne dansaient pas contemplaient les danseurs du haut de la galerie.

Dimitri l'enlaça et s'élança avec elle sur le parquet miroitant. Excellent danseur, il maîtrisait cet art aussi bien que les disciplines militaires. Ils tournoyaient avec aisance et légèreté, éclipsaient bon nombre de danseurs qui glissaient à leurs côtés. Ils souriaient tous deux. Les yeux de Dimitri ne quittaient pas ceux de Blonde, on pouvait y lire une exaltation partagée et plus d'un dans la salle admirait le joli couple qu'ils formaient, le balancement gracieux des jeunes danseurs sous les envoûtantes cadences de la valse.

Elle ressentit soudain la sensation d'être épiée. Allons, songea-t-elle, je suis ridicule, ici tout le monde épie tout le monde.

Dimitri, lui, aperçut son père, qui les observait de loin.

— Tu fais sensation, chuchota-t-il en la tutoyant. Viens, il est temps que je te présente au général, ajouta-t-il avec un air malicieux.

Encore un peu étourdis par la valse et le plaisir d'être ensemble, ils quittèrent la piste en riant. Grisée par le succès qu'elle remportait et la concrétisation de ses rêves, Blonde se sentait les pommettes légèrement empourprées. Son cœur battit à se rompre quand elle s'approcha du père de Dimitri. Son avenir allait se décider.

— Permettez-moi, père, de vous présenter Blondine Raffaëlovna Van Eyck. Ma chère Blondine, je vous présente Sa Haute Excellence le général Alexeï Ivanovitch Lodanov.

Blonde plongea en une très gracieuse révérence, avant d'oser relever les yeux vers le général Lodanov. Sa prestance aristocratique – il était aussi comte – et sa raideur

quelque peu empesée l'intimidaient. Il lui lança un regard pénétrant.

— Van Eyck ? Vous êtes parente avec le négociant français ?

— C'est mon père, Votre Haute Excellence. Il est présent ce soir.

— Présent ? répéta-t-il d'un ton qu'elle ressentit comme sarcastique.

— Père... fit Dimitri en se raclant la gorge. J'ai l'honneur de vous demander votre bénédiction. Je désire me fiancer à Blondine.

— Pardon ?

Dimitri se lança :

— Je désire, mon père, que Blondine Raffaëlovna devienne ma femme.

Le silence qui suivit la demande glaça Blonde jusqu'à l'os. Elle sut à cet instant précis, qu'une catastrophe allait lui tomber sur la tête.

— Vous plaisantez.

— Non.

Le général hacha ses mots d'une voix sépulcrale :

— Dimitri Alexeïevitch, il n'en est pas question.

Il se détourna d'eux pour marquer la fin de l'entretien.

— Mais, père... répliqua Dimitri d'une voix méconnaissable et faible, qui désorienta la jeune fille.

— Je ne me suis pas sacrifié pour vous et vos compagnons hussards afin que vous vous compromettiez dans une mésalliance.

— Ce n'est pas...

— Epouser une fille de marchand est une mésalliance !

Le général n'accordait plus à Blonde la moindre attention. Elle était devenue insignifiante.

— Père...

— Si vous insistez, je vous déshérite. Ne comptez plus sur un seul rouble.

Autant la voix de Dimitri s'était muée en un timbre fluet, autant celle de son père résonnait, froide, coupante. Autour d'eux, les invités ne perdaient pas une miette de l'altercation.

— Cessez immédiatement de vous pavaner avec cette fille de marchand !

Il se tourna vers Blonde.

— Et vous, ne vous bercez pas de l'illusion d'un mariage.

Le sang affluait au visage de la jeune fille. Elle releva la tête et le toisa sans peur.

— Monsieur ! dit-elle en oubliant volontairement ses titres, les yeux lançant des flammes. Je ne suis pas une simple fille de marchand, mon père descend d'un grand peintre de la Renaissance, ma mère est noble, et je viens de Smolny.

Il se tut un instant, ébranlé par l'intensité du regard qui semblait sonder le fond de son âme.

— Smolny ? Etonnant ! Notre Institut me déçoit. Il n'a visiblement pas domestiqué les débordements d'une effrontée. Ma jeune demoiselle, vous restez malgré tout une fille de commerçant français. Toute union entre nos familles est inenvisageable. Une famille noble et décorée comme la nôtre ne peut s'unir à des marchands, vous auriez dû le comprendre.

— Votre fils et moi, nous nous aimons. N'est-ce pas, Dimitri ?

— Voyez, mon fils redevient raisonnable. Il a compris où sont ses intérêts.

— Dimitri, je vous en prie, dites quelque chose !

Son silence lui transperça le cœur. Qu'avait-il fait de sa loquacité ?

— Vous n'allez pas me laisser insulter de la sorte, ajouta-t-elle avec véhémence.

— Je suis désolé, Blondine Raffaëlovna.

Son bel aplomb s'était envolé. Face à son père, il avait l'allure d'un petit garçon réprimandé.

— Quoi que vous ayez laissé entendre, Dimitri Alexeïevitch, je vous ordonne de déclarer à cette jeune fille que vous ne pouvez décemment pas vous fiancer avec elle.

— Dimitri, vous me disiez vous-même que le tsar Pierre avait épousé une paysanne, et je ne suis pas une paysanne !

— Assez de prétention ! (La voix du père devint menaçante.) Pour qui vous prenez-vous donc ! Dimitri Alexeïevitch, je vous prie de faire votre choix, à l'instant même, et devant témoins, ajouta-t-il en prenant à partie le groupe qui s'était formé autour d'eux, avide de colporter les scandales.

— Blondine Raffaëlovna, je suis désolé, répéta le jeune homme, mais je...

Il n'osait la regarder franchement.

— Oui ? Dimitri ?

— Je ne peux vous épouser. Je regrette.

Son père émit un profond soupir de satisfaction.

— Très bien. Restez un moment près de nous, je vous prie, Dimitri Alexeïevitch. Et vous...

L'œil noir qui le fixait le dérangea. Il l'évita, et ordonna :

— Veuillez disparaître de ma vue.

Blême, pénétrée d'un froid glacial succédant à la chaleur ambiante, anéantie par cette humiliation publique, Blonde restait immobile. La tête lui tournait comme en état

d'ébriété. Elle se sentait nue au milieu d'une foule moqueuse. Ses yeux se brouillèrent. Elle crut sombrer, se retint à une chaise providentielle. Des inconnus la scrutaient et murmuraient à ses côtés. Elle était l'objet d'une curiosité malveillante. Prostrée, noyée dans une brume, elle croisait des sourires impitoyables, elle perçut un ricanement. Le son des instruments, le claquement des talons des danseurs de mazurka couvraient le bruit de la rumeur et l'éclat des calomnies. Elle n'en éprouvait pas moins un sentiment de honte infinie. Les paroles terribles du père, le silence piteux, le comportement lâche de Dimitri...

Elle se maudissait de sa naïveté. Elle ravala ses larmes, fit demi-tour en quête de ses parents.

Elle les aperçut enfin. Inconscients de l'esclandre, ils conversaient dans une autre salle avec des relations d'affaires. Elle hésita. Non, elle ne leur dirait rien. Inutile de provoquer un autre chaos. Raphaël était capable de demander réparation au père de Dimitri. Le caractère fougueux qu'elle possédait lui venait de son père. Cela lui avait déjà assez coûté lorsqu'il était jeune. Raphaël eût risqué gros, il ne maniait pas les armes. Elle ne voulait pas l'attrister. Il était si heureux et si fier ce soir ! Sa Katioucha était superbe. Sa robe de velours bleue laissait paraître son éclat naturel. Les perles sur son cou dégagé et dans sa chevelure blonde magnifiaient encore sa beauté. Elle portait la maturité avec une grâce, une élégance que la plupart des Russes présentes lui enviaient. Il émanait de ce couple un magnétisme irrésistible. Des hommes de tous âges se retournaient sur elle, des femmes sur son père, regrettant peut-être, jalousant sûrement. Leur bonheur était visible. Presque trop beau.

Elle ne pouvait le ternir.

Ce même soir, un homme l'avait épiée dans l'ombre d'une colonne de marbre blanc. Il s'était rapproché à pas feutrés, avait poussé la chaise qui l'avait accueillie. Il la surveillait de ses yeux perçants. Peu attiré par les réjouissances, il n'était venu que pour elle.

Pour la circonstance, il avait troqué son manteau noir contre un manteau broché d'or et rehaussé de perles, qui exhibait sa richesse. Il venait d'assister à la scène pénible dont elle sortait vaincue. Il s'était alors juré, en silence : « Moi, je la posséderai, et je l'épouserai. »

Blonde déambulait au hasard, seule, désormais. La musique était légère et invitait à la danse. Elle cachait son regard mouillé derrière son éventail, ne répondait à aucune sollicitation des yeux qui la convoitaient. Un militaire voulut à toute force l'entraîner dans une mazurka.

— Nous nous amuserons, venez !

Il lui prit le bras. Elle se dégagea avec une violence qui le laissa pantois.

— N'insistez pas !

Le militaire haussa les sourcils puis les épaules et disparut dans le flot vapoureux des étoffes soyeuses.

Les danseurs sautillaient, se quittaient, se retrouvaient en de nombreuses figures. Lasse, elle chercha un boudoir pour s'affaler et laisser s'écouler le chagrin qui l'étreignait. Soudain, elle sentit une résistance.

— Vous marchez sur ma robe ! maugréa-t-elle, furieuse.

Elle se retourna, prête à reporter sur le nouvel importun toute la colère qu'elle venait d'accumuler dans son cœur. Elle se trouva nez à nez avec un inconnu qui balbutiait des excuses, courbé vers elle. Il releva la tête. Elle ne put retenir un cri.

La pâleur glacée de ce visage dénué d'expression... *Le masque de la mort*. Elle s'enfuit.

Il avait eu le temps de voir la peur affleurer le regard de Blonde.

Comme à la patinoire.

Une grande ombre arriva à sa hauteur. Un cavalier de haute stature, aux allures de Mongol, au costume oriental,

bonnet à poil et sabre au côté. L'homme de la patinoire n'eut pas besoin de tourner le regard vers lui.

— Je veux tout savoir sur sa famille. Et elle, tu ne la lâches plus, ordonna-t-il.

Deux yeux aux sourcils broussailleux l'interrogèrent.

— Je veux qu'elle soit morte de terreur.

— Bien, maître.

Alors je la posséderai, songea-t-il.

Affolée, Blonde chercha des yeux Dimitri, dans un espoir insensé.

Elle vivait un cauchemar. Il ne pouvait l'avoir abandonnée de cette façon. Il allait se révolter contre son père. Toutes ses promesses, le pont des Baisers... Non, c'était impossible.

Dimitri s'était fondu dans la foule.

Elle l'aperçut, au milieu de femmes élégantes qui de toute évidence cherchaient à le séduire. Il croisa ses prunelles noires. Il pâlit. Elle rassembla toutes ses forces pour soutenir son regard. Elle y perçut de la tendresse, se méprit, et crut un instant qu'il allait se précipiter vers elle, l'embrasser, la rassurer.

Mais elle lut, aussi, le manque de courage. Il détourna le visage, invita une jeune femme à danser. Elle était de profil. Elle reconnut le chiffre en diamants de l'impératrice agrafé sur un ruban à son épaule gauche. C'était une demoiselle d'honneur. Elle lui fit face. La Smolianka qui la jalousait... Celle-là même, ironie du sort, qui l'avait traitée de « fille de barbu ». Une expression intolérable de triomphe apparut sur ses traits lorsqu'elle découvrit Blonde, qui les observait.

Dimitri tint sa cavalière serrée contre lui. Une polka les emporta dans une cadence endiablée. La demoiselle était aux anges. Elle s'étourdissait aux bras vigoureux de Dimitri, qui arborait un large sourire en la fixant. Était-ce feint ? Il

ne regardait plus Blonde, ne la voyait plus, emporté dans le tourbillon de la danse.

Qu'avait-elle espéré ? L'impossible, sans doute. Qu'il vienne à elle, lui demande pardon et lui rende un peu d'amour. Rien, elle n'était plus rien, qu'un cœur vide.

Blonde se sentit soudain étrangère à ce faste, étrangère à ce milieu, à ce pays... Que faisait-elle dans cette débauche de pierreries et de futilité ? Sa place n'était pas dans ce fatras de masques arrogants.

Le masque de la mort... repensa-t-elle. Son sang se glaça.

Nauséuse, elle sortit précipitamment. Elle ne chercha plus à camoufler les larmes qui surgissaient sur ses joues. L'affront faisait naître un autre sentiment dans son cœur meurtri. Puissant. Dérangeant. La soif de vengeance.

Le palais d'Hiver brillait sous la lune. Le long de ses murs, elle sanglota.

Désenchantée, tourmentée d'incompréhension, Blonde fut tentée d'écrire à Dimitri, mais l'idée de se confronter à une nouvelle humiliation freina son désir. Et puis, que mettrait-elle dans cette lettre ? Elle ne voulait offrir à l'ingrat ni pleurs ni jérémiades. Le tuerait-elle ? Irait-elle simplement le gifler devant ses pairs, en le traitant de couard ?

Les premiers jours, elle espéra sans trop y croire qu'il allait sonner à sa porte, implorer son pardon, outrepasser les interdits du père, et l'enlever. L'instant d'après, elle se jugeait trop romanesque.

« Ces romans français vous montent à la tête, Blondine Raffaëlovna », lui avait reproché un jour une surveillante de Smolny.

Dans la pénombre de sa chambre, elle revécut vingt fois les détails de la scène du bal, avec sa brutalité, son réveil nauséeux, et l'illusion dans laquelle elle s'était complu.

Le bonheur, ou ce qu'elle avait cru être du bonheur, s'était disloqué en quelques secondes. On lui avait fait comprendre qu'une roturière comme elle n'avait pas sa place parmi les puissants. Mais à quel monde appartenait-elle ? Plongée dans des abîmes d'incertitude, elle avait l'impression de ne plus être chez elle nulle part, vivant en spectatrice, regardant toujours un peu ailleurs.

Durant cette période, elle remplit ses cahiers de poésies russes et françaises, parfois de vers prohibés par la censure, qu'elle camouflait, précautionneuse, sous son lit. Elle oublia ses déboires dans la musique de Glinka que son maître, Rimski-Korsakov, étudiait, et dont il recopiait les partitions.

Elle réfléchit longuement à ces mois passés en la compagnie de Dimitri. Elle prit conscience qu'au bal, elle s'était enivrée de l'admiration de la foule. Galvanisée par son succès, fière d'être au bras du plus bel homme de

l'assemblée, elle se sentait enviée. Elle finit par admettre que son amour-propre, surtout, était touché. Atteint au plus haut point, il glissait, pernicieusement, des idées de vengeance dans son esprit. L'amour, où était-il ? Elle oublia sa vengeance. A la haine, à la colère, succéda le mépris. La fringante image de son officier pâlit de jour en jour. Et l'amour ? Elle échappait sans doute à une dramatique erreur pour son avenir. Elle n'en était pas encore à le remercier. L'épreuve avait été pénible. Elle restait blessée.

Elle s'en voulait d'être tombée dans le mensonge des apparences. Lui, si convaincant, et elle, si sotte. Il mettait tant de naturel dans sa fausseté ! Au fond d'elle, pourtant, une petite voix lui susurrail qu'il avait été sincère. Il semblait ne poursuivre qu'un but : lui plaire. Tant de tact, de délicatesse et de prévenance, suivi de tant de lâcheté !

Elle n'assista à aucun spectacle théâtral durant cet hiver-là. Dimitri devait fréquenter les loges et les danseuses. Elle déclina les invitations aux bals organisés. Elle évita certains lieux, comme le Champ-de-Mars et ses parades militaires, les quais et demeures appartenant aux grandes familles de la noblesse russe, près du palais de Marbre. Les parents de Dimitri habitaient à proximité. Inutile de tomber nez à nez avec le général Lodanov. Celui-là, elle ne l'oubliait pas. Elle entretenait à son égard une haine dont elle ne se serait jamais crue capable.

Revint l'heure des gelées blanches, des brouillards givrants, et de la neige de janvier. On versa de l'eau bouillante sur les gonds gelés des portes et des volets des demeures pétersbourgeoises.

Des habitants de l'Extrême-Nord, les Samoyèdes, s'installèrent avec leurs tentes et leurs rennes sur la Neva. A chacun de leurs retours hivernaux, sous une lumière pâle et nordique, Blonde s'appuyait sur la rambarde du quai pour contempler les rennes, avec leurs jambes si frêles et leurs ramures de cerfs. Attelées par deux ou par trois, les bêtes effectuaient avec majesté de grands cercles sur le fleuve gelé.

Cette année-là, elle ne les admira pas. Elle ne sortit que pour ses cours de piano, prétextant le souffle glacial qui parcourait la ville.

— Le blizzard ne t'a jamais empêchée de sortir, ma Bielochka, s'inquiéta Nania.

Blonde ne cessait d'affirmer, avec véhémence, que l'air vif fouettait le sang, musclait le corps et stimulait l'esprit.

— Oublie ce hussard, ma chérie, il ne te valait pas, prôna Raphaël, un peu gauche devant le chagrin d'amour de sa fille.

— Ce n'est pas...

Elle se tut, n'osa révéler la vraie cause de son effroi. Elle aurait voulu se terrer. Dimitri, au fond, était commode.

Devant l'expression farouche de Blonde, son visage fermé, ses dents serrées, on se méprenait. Chacun déplora son état, craignit qu'elle ne s'étiole dans la solitude et la déception, et chacun, à tour de rôle, vint lui offrir des paroles rassurantes et consolatrices.

— Je préférerais ton envie de le tuer ! Arrête de te consumer pour lui ! la chapitra Iouliana. Avec un aussi joli minois, tu ne risques pas de devoir fréquenter le bal des plus de trente-cinq ans qui ont perdu tout espoir de mariage ! Pas de regret ! Ces militaires sont beaux, dotés d'un gracieux égoïsme (elle se souvenait de ses propres illusions en face de Piotr), mais il leur manque la faculté d'aimer, et ils sont si grossiers !

— Grossiers ?

— Ne se mouchent-ils pas dans leurs doigts ?

Blonde éclata de rire.

— Enfin, tu ris !

— Tu es appelée à un destin plus digne que d'être l'accommodante épouse d'un officier, assura Katia. Tu es une jeune femme cultivée, tu seras libre, ma chérie.

— J'ai toujours l'intention de faire des études à l'université de Zurich ou de Paris. Papa acceptera-t-il enfin ?

— J'appuierai ta demande. Ton attitude est intelligente, et tes efforts seront couronnés de succès, j'en suis certaine.

Nania, elle, voyait des signes funestes dans les couleurs changeantes de l'astre lunaire, dans le langage secret des animaux, ou la rencontre avec un moine, noir de préférence. Elle pressentait un malheur depuis le rêve de Blonde. Si bien que les désillusions amoureuses de sa petite la tranquillisèrent.

— N'aie plus peur, ma Bielochka, le mal est passé. La prédiction s'est réalisée. Tout ira mieux maintenant.

La pauvre femme se trompait. Tout son entourage se trompait. Il y avait bien quelque chose qui effrayait Blonde. Mais cette chose n'avait aucun rapport avec Dimitri.

Blonde était suivie.

Suivie par une ombre immense, un être hirsute sous un bonnet à poil, digne d'Ivan IV ou de Boris Godounov, enveloppé dans un manteau d'ours, un long poignard au côté. Parfois elle avait l'impression qu'il la devançait. Devant ou derrière elle, il ne la lâchait pas. Elle sentait deux yeux plaqués sur elle, elle distinguait dans le brouillard son ombre extravagante de colosse, elle entendait le bruit de ses pas lourds émergeant des ténèbres. Que lui voulait cet homme qu'elle n'osait aborder ? Dans le paysage embrumé de lueurs phosphorescentes, il apparaissait tel un fantôme, effrayant dans la blancheur poudrée, le silence ouaté de l'hiver ou le vent mugissant.

Il la poursuivait jusque dans son sommeil. A l'heure du tambour qui réveillait la ville, elle était assise dans son lit, transpirant, respirant avec difficulté, oppressée par le cauchemar. La poitrine tenaillée par une sourde angoisse.

Ce jour-là, elle sortait du Conservatoire.

Les rues étaient désertes. Les rares silhouettes encapuchonnées prenaient un aspect monstrueux. Elle était seule, isolée sur la place du Théâtre. Une bise aigre lui griffait le visage, une appréhension lui serrait la gorge. Le paysage lui semblait aussi mortel que son âme. Pour la première fois de sa vie, elle haïssait l'hiver.

Soudain, le cri d'un cocher et le grondement de sabots la firent sursauter. Prise de panique, elle hurla :

— *Izvotchik !*

A cet appel, les cochers surgissaient de nulle part, comme par miracle. Un traîneau arriva aussitôt. Elle monta précipitamment dedans. Il s'élança. Recroquevillée tel un petit animal apeuré, elle se sentit mieux. Elle tenta de se débarrasser de son malaise, y était presque parvenue lorsqu'elle approcha de chez elle.

Il était posté au coin du quai de la Moïka et l'observait, la main sur un sabre. Elle le vit de près pour la première fois. Ses traits étaient aplatis, son teint basané, ses pommettes saillantes, comme celles de ces cavaliers sauvages d'origine mongole. Ses yeux obliques se perdaient sous des sourcils broussailleux. Il n'avait pas de barbe, mais une moustache imposante, et des lèvres énormes.

Cette fois, il n'était pas seul. Une autre silhouette s'était plantée à ses côtés. Pétrifiée, réprimant un haut-le-cœur de répulsion, elle reconnut l'homme au manteau, de la patinoire et du bal, le visage cireux et malsain, le « masque de la mort ». Une véritable terreur s'empara de son être, la glaça jusqu'aux entrailles.

Elle pénétra, les jambes flageolantes, sous le porche. Appela, hurla, et s'effondra dans les bras de Nania.

Alors je n'ai pas rêvé, songea Katharina Ivanovna. A voix haute, elle confia :

— J'ai l'impression, moi aussi, que depuis quelque temps nous sommes surveillés.

— Tu crois réellement, Katia, que nous pourrions être soumis au contrôle de la police ? demanda Raphaël. Nous ne sommes plus à l'époque d'Ivan IV et des « anges de la mort » chevauchant avec leur long caftan noir broché d'or et leur poignard au ceinturon.

Il s'était fait une place dans son milieu de négociant en étoffes, sans être soumis à la moindre vexation. Citoyen honoraire, grâce à sa guilde, il semblait plus confiant que son épouse russe. Jusqu'à ce jour...

— Sans doute, Raphaël, mais la haute police secrète et politique est redevenue puissante depuis Nicolas I^{er}. La troisième section a son réseau de délateurs et de mouchards.

— Ces hommes qui suivent Blonde seraient des agents ?

— C'est possible. Sous l'accoutrement de cochers, domestiques ou concierges, les agents extérieurs surveillent la rue, les trains, les théâtres. Les agents secrets, eux, plus insaisissables, sont chargés de la dénonciation.

— Allons, Katia ! La troisième section perquisitionne, déjoue les attentats. Elle traque les suspects susceptibles d'anarchie et de complots. Pas de braves sujets comme nous. Encore moins notre fille. Pourquoi elle ?

— Je l'ignore, Raphaël, mais à travers elle, on cherche peut-être à nous atteindre.

— Crois-tu ? Je n'ai ni l'âge ni l'âme d'un rebelle. On ne peut me soupçonner d'aucune opinion dangereuse. Je me méfie, du reste, de ces nihilistes qui veulent éduquer et réformer le peuple. Cela peut sembler étrange de la part d'un homme qui participa, jadis, à la révolution de 1848 en France, mais il y a un temps pour tout.

Blonde l'entendait s'exprimer pour la première fois sur ce pan de son passé.

— Je me suis aperçu – à mes dépens, puisque je fus exilé – qu’elle n’avait abouti qu’à la dictature, poursuivit-il. La révolution de 1789 avait amené, elle, la Terreur.

— Raphaël, j’ai été très heureuse de revenir chez moi sous le règne de notre tsar libérateur. Aujourd’hui, je suis déçue par le repli du tsar. Toi aussi, reconnais-le.

— Je l’admets. Mais Alexandre II reste celui qui a gracié ta famille. C’est un grand empereur, il a interdit le servage et les peines corporelles. Il a réformé la justice et l’instruction publique.

— Mais ses services ont renoué avec l’habitude de l’espionnage. Ses conseillers sont plus réactionnaires que lui. Ils sont appuyés par toute une branche réactionnaire, qui désire ardemment le rétablissement du servage et de la justice seigneuriale. Il ne faudrait pas que nous retombions dans les brutalités du règne de Nicolas. Va-t-on craindre toujours quelque chose ou quelqu’un en Russie ? déplora Katia.

— Nous ne craignons rien, sauf si... Tes activités au sein du journal peuvent-elles prêter à représailles ?

— Oui, avoua-t-elle, notre journal vient d’être censuré.

— Mon Dieu ! s’exclama Raphaël en soupirant profondément. Alors, il faut vous mettre à l’abri, toutes les deux. Vous allez passer quelques semaines dans l’île, le temps que je mène ma petite enquête et que tout cela cesse.

— Et toi ? demanda Katia.

— Je ne peux m’absenter.

— Et si j’allais poursuivre mes études à l’étranger ? réitéra Blonde avec obstination.

— Le voyage est dangereux.

— Dangereux ? coupa la jeune fille. Papa, tu es mieux placé que nous tous pour savoir que les voyages sont facilités de nos jours. Le prix du passeport a diminué. J’aimerais bien aller à Zurich ou Paris.

Revoir la France était un désir de son cœur.

— Tante Isla pourrait m'héberger. Dis oui, je t'en prie !

— Très bien, c'est peut-être préférable.

Il acceptait le départ de sa fille, la mort dans l'âme.

— Laisse-moi le temps d'organiser ton séjour à l'étranger. En attendant, je t'envoie sur notre île. C'est grâce aux voyages entre capitales d'Europe, justement, que les idées nouvelles ont pénétré en Russie. Nous n'y sommes pas opposés, tu le sais, bien au contraire. Mais je ne voudrais pas revoir ma fille avec des idées nihilistes.

— Aucun danger ! s'exclama Blonde. J'en suis revenue, des mondanités de la cour, certes, mais les nihilistes rejettent les arts que j'aime par-dessus tout, comme la musique et la poésie. Et les femmes nihilistes renoncent à leur féminité.

Katia intervint à son tour, d'une voix décidée :

— Je suis désolée, Raphaël, mais je ne te quitte pas.

— Nania peut l'accompagner à Kiji ?

La nounou devenait une vieille femme. Mille rides envahissaient son visage rond de babouchka. Elle tenait lieu de grand-mère à Blonde. L'autre, la vraie, était dans le nord de la France. Elle ne l'avait pas revue depuis huit ans. Elles s'écrivaient régulièrement. Elle conservait d'elle le souvenir d'une belle femme distinguée, et possédait une photographie, faite par Katia, qu'elle gardait précieusement dans sa chambre.

— Notre Nania n'est plus toute jeune, remarqua Katia.

— Mais je serai rassuré, insista Raphaël.

— On ne se mariait pas en dehors du village. Je n'ai pas pris un époux, j'ai quitté, à sa suite, la maison de mon père. Et je n'ai pas choisi mon mari. Mon père l'a fait pour moi avec l'aide de la marieuse. Il paraît que la « marchandise » était bonne et plaisante. Lui me dégoûtait. Les lamentations d'usage, proférées par toute jeune vierge avant les noces, ne furent pas feintes. Mais je n'étais ni la première ni la dernière. C'était ainsi. Si Dieu le voulait, l'amour viendrait dans le mariage. Mais Dieu ne le voulut pas.

Durant le voyage en traîneau, Blonde recueillait les confidences d'une Nania soulagée que sa Bielochka se soit détachée de son officier sans parole.

— C'est terrible, murmura la jeune fille.

— C'est ainsi.

— Je ne serai jamais une marchandise, Nania.

— Que Dieu t'exauce, mon enfant, prononça la vieille femme en se signant.

Elle poursuivit son récit.

— Très vite, je fus grosse. En ce temps de servage, la paysanne ne devait retourner à la corvée qu'au bout de six semaines après les couches. Un jour, alors que je m'acquittais d'une multitude d'ouvrages en balançant machinalement le berceau avec mon pied, j'eus un mauvais pressentiment. Je regardai notre petit gars, il était blême, glacé. Il s'était présenté au ciel. Je savais que désormais ma vie deviendrait un enfer. Tu connais le proverbe paysan : « Plus tu bats ta femme, plus la soupe aura du goût. »

Emue, elle se tut un instant avec pudeur. Blonde respecta son silence. Nania reprit :

— Il valait mieux pour moi que je parte. Je fus engagée, à Pétersbourg, comme nourrice pour la petite Katioucha.

Attendrie, Blonde regarda son visage empâté, parsemé de rides. Elle parlait sans acrimonie de ses malheurs et de ses désillusions. Humble, courageuse, elle n'était que bonté. Une confiance émanait de sa foi inébranlable, une joie paisible vibrait en elle et contribuait au bien-être de son entourage. Près d'elle, Blonde se sentait à l'abri et bénissait son père de lui accorder un tel chaperon. Nania avait aussitôt accepté, sans sourciller, sans soupirer sur la fatigue occasionnée à son âge par un tel voyage. Elle continuait de donner sans compter, de sa personne, de son labeur et de sa liberté.

Nania était heureuse d'arriver dans l'île pour la fête de Maslenitsa.

Fatigués d'un long hiver, les Russes s'apprêtaient à fêter dans l'allégresse et l'exubérance le retour du printemps. Même si tout est encore gelé ici, la petite va y oublier ses tourments, songeait-elle.

Elle, elle allait se rendre utile à confectionner, comme dans toutes les isbas de Russie, des piles de blinis pour la famille et le voisinage. La semaine grasse de Maslenitsa précédait le Grand Carême orthodoxe. On ne mangeait plus de viande, mais on usait du lait, des œufs, et surtout du beurre, le *maslo* qui avait donné le nom de Maslenitsa.

Le beurre, symbole d'aisance, d'amélioration de la vie. C'est un signe, ça, pour ma Bielochka.

La seule règle était de se divertir et de se régaler du plat principal, le blini, cette crêpe épaisse à la russe, agrémentée de caviar rouge ou noir.

— Goûte à ces beaux symboles de soleil, bien ronds et bienveillants, dit Nania.

Elle posa un blini sur le rebord de la fenêtre.

— Que fais-tu ?

— Le premier que l'on confectionne est destiné aux disparus. En France, ma Bielochka, il y a aussi Maslenitsa ?

— C'est mardi gras, si je me souviens bien, Nania. Je n'avais pas huit ans en quittant la France, mes souvenirs se sont estompés.

Blonde revêtit, comme tous les villageois, un costume traditionnel de fête, très coloré, se couvrit d'un châle de laine. Il faisait encore très froid. Elle se passa au cou le collier rituel, en bois de bouleau avec un pendentif orné d'une pierre d'ambre. Cette amulette dédiée au soleil garantissait le bonheur pour l'année. Les superstitions païennes n'étaient jamais très loin des traditions chrétiennes.

Les mariés de l'année précédente furent à l'honneur. Les paysans les plus pauvres avaient économisé pour offrir de vrais festins à leurs proches. Ripailles, visites de famille, jeux dans la neige, concerts champêtres, collations de kvas, rondes chantantes se succédèrent en un appétit furieux.

La fête battait son plein. Des Tziganes animaient la place du village. Un bateleur faisait ingurgiter de la vodka à son ours maintenu en laisse. Les hommes buvaient « comme des chevaux ». Selon la tradition, pour leur plaisir et celui des spectateurs, ils se réunirent sur un champ d'une blancheur éclatante, se séparèrent pour former deux lignes. Au signal d'un fouet, ils s'empoignèrent, et combattirent à mains et torsos nus dans la neige.

Comme Nania l'avait pressenti, Blonde semblait revivre au milieu de ces débordements festifs et des insulaires, ces gens simples au contact desquels elle se russifiait davantage que dans le grand monde européen et amidonné de Saint-Pétersbourg. Elle se plaisait à parler le russe, la langue du peuple, plus naturelle en ces lieux que dans les salons et à la cour. Mais ce que Nania n'avait pas auguré, c'était son cœur partagé entre cette joie intense et l'indicible peine qu'elle éprouvait en se remémorant le mois de mai 1874, deux ans auparavant.

Ce mal s'appelait Sergueï.

Sergueï Mikhaïlovitch Oliaguine était là, lui aussi, pour Maslenitsa.

Ania continuait de travailler dans la grande isba familiale. Une haine inextinguible couvait en elle depuis le retour de Blonde

Que vient-elle faire ici ? N'était-elle pas bien dans ses palais, et dans les bras de son hussard ?

La jeune Russe nourrissait toujours l'espoir d'épouser Sergueï. Elle n'était pas dupe. Si le jeune paysan s'était rapproché d'elle, il restait morose, à cause de l'étrangère. Mais leurs liens s'étaient resserrés. L'espoir renaissait. Selon la coutume, il fallait un compagnon pour Maslenitsa, et leur petit orchestre se prêtait bien au rapprochement.

Aujourd'hui, alors qu'elle allait crier victoire, la menace réapparaissait, avec la Française.

Pourtant, Sergueï évitait Blonde. Il avait compris. Elle n'avait plus répondu à ses lettres. Puis, accablé, il avait appris... Par Ania, qui le tenait de la sœur de Katharina Ivanovna. Blonde était sur le point de se fiancer à un officier de cavalerie, promu à un brillant avenir.

Blonde, elle, s'abreuvait de la présence de Sergueï, de son merveilleux sourire lorsqu'il jouait de la balalaïka. Il est si droit, songeait-elle, il ne se donne aucun air affecté comme Dimitri. Il est si loin des mensonges et des vanités mondaines. Elle prenait conscience de son erreur. Elle remerciait le ciel de ne pas s'être fiancée avec son hussard. La force de son amour pour Sergueï lui revenait comme une gifle.

Mais elle n'osait plus l'approcher.

Le dernier jour de la semaine grasse est appelé le « dimanche du Pardon ». La coutume est de se demander pardon, pour la moindre offense, le plus petit malentendu, pour les regrets, les silences et les lâchetés. Personne en ce grand jour ne doit se fâcher avec personne, et les époux qui se sont querellés se réconcilient. Le soir de ce dernier jour, on dit adieu à l'hiver.

Une effigie de Maslenitsa confectionnée avec de la paille et habillée en femme fut portée puis brûlée dans le village.

— La tradition est très ancienne, lui apprit Nania. Les Slaves brûlaient déjà des effigies en paille représentant l'hiver.

Toute la nuit, les villageois se réunirent autour d'un immense brasier, épongeant le froid dans la vodka, le bravant par leurs chants. Ils se contèrent des histoires, dégustèrent et burent encore. Les paysannes se déhanchèrent, les paysans sautillèrent, des airs champêtres s'élevèrent au-dessus des flammes. Blonde pleurait d'émotion en écoutant ces mélodies suaves dans lesquelles résonnait l'âme de la Russie.

Ania sentait poindre le danger, avec les œillades involontaires et pitoyables de Sergueï en direction de Blonde. Inutile pour lui de nier son attirance, inutile pour Ania de se voiler la face. Elle décida de le mettre en garde.

— Souviens-toi comme elle t'a rendu malheureux. Elle s'est moquée de toi. Méfie-toi de ses sourires. Sa nature est inconstante. Ce n'est qu'une enfant volage. Tu dois guérir de cette fille, Sergueï.

Demain, c'est fini. C'est carême, songea Blonde. Les hommes vont se rincer les dents à la vodka pour éliminer les restes des repas festifs et des jours de bombance. Certains combattront encore à mains nues pour « vider les blinis ». Les femmes vont nettoyer la vaisselle pour supprimer le gras, et tout le monde ira aux bienfaisants bains pour effacer

les traces des agapes et des beuveries. Sergueï, lui, repartira vers Fedoskino et son atelier de boîtes laquées. Je ne le verrai plus jamais.

A cette pensée, Blonde n'y tint plus. Avant la fin de ce dimanche de grâce et d'absolution, elle devait lui demander pardon pour son silence, pour sa trahison.

Elle fit les premiers pas.

Son regard plongea dans celui de Sergueï. Il vit ses larmes couler le long de ses pommettes.

— Avec ta musique, tu chantes la beauté de la vie, l'amour, la poésie de la terre et de l'eau. C'est beau. Pardonne-moi, Sergueï.

— Vous pardonner ? Vous ne m'avez rien promis, Blondine Raffaëlovna.

Le vouvoiement, sa déférence, sa froideur lui firent mal.

— Je me suis égarée...

— Allez donc rejoindre votre officier, dit-il d'un ton glacial.

— Comment ? balbutia-t-elle.

— Vous êtes fiancée, paraît-il, prononça-t-il en détachant volontairement les mots.

Il la fixa d'un air ombrageux.

— Non, je ne le suis pas, Sergueï.

— Je regrette... Pour vous...

— Oh non ! Pas de regret ! lança-t-elle, spontanément. C'est la meilleure chose qui me soit arrivée ! Je ne l'aimais pas, Sergueï.

— Cela ne me regarde pas, Blondine Raffaëlovna.

Il détourna les yeux, s'apprêta à rejoindre Ania, qui n'avait rien perdu de la scène. Blonde le retint par la manche de sa chemise blanche.

— Ne pars pas. Cela te regarde, Sergueï. Je t'aime !
s'écria-t-elle, le visage incarnat.

Elle se mordit les lèvres. Que venait-elle de dire ? Mais oui, elle était amoureuse de Sergueï, de sa mèche blonde un peu folle, de sa bouche aux lèvres bien ourlées, de sa voix caressante. Son cri impulsif était sincère. Cette évidence s'était extraite du tréfonds de son cœur.

— Oui, Sergueï, je t'aime !

Loin d'être effarouchée par l'ampleur de ce sentiment, elle en éprouvait à présent comme une immense jubilation.

Flattée un moment par la beauté insolente de Dimitri, troublée par son côté si sûr de lui, si sûr d'eux, persuadée de faire un choix raisonnable, convenant à la bienséance de son milieu et croyant y trouver le bonheur, elle admettait qu'elle s'était cruellement trompée.

— Ces mots, tu les as dits à un autre.

— Non, Sergueï.

— Je ne te crois pas.

— Je ne mens pas, je suis honnête.

Elle l'était. Elle s'apercevait qu'elle ne les avait jamais prononcés avec Dimitri. Sergueï restait silencieux, sur ses gardes. Elle se sentit soudain oppressée, elle ne voulait pas le perdre.

— Je t'ai blessé, et tu m'en veux. Mais je suis sincère. Vas-tu me croire enfin ?

Deux yeux magnifiques et indomptables plongeaient dans les siens, brillants comme deux diamants noirs. Le visage de Blonde était nimbé de lumière, sa beauté farouche, sa taille fine. Il sentait monter un désir exacerbé dans son corps et le réprimait tant bien que mal.

Il lui prit la main.

— Viens.

Il l'entraîna en dehors de la foule et du village. Ils marchèrent un moment dans l'obscurité de la nuit. La lune seule leur tenait lieu de torche. Leurs pas craquaient dans la neige. Elle trembla.

— Tu as froid ?

— Un peu.

Il la serra contre lui.

La silhouette d'une petite chapelle toute en rondins de bois de sapin et de tremble, au bulbe sibyllin, se détacha de la pénombre. Il s'arrêta et l'emmena à l'intérieur.

— Ici, nous serons à l'abri.

Elle rit, son rire s'égrène comme les notes d'une mazurka.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Je ne devrais pas, je sais. C'est sacrilège en ce lieu saint.

— Notre amour même est sacrilège, non ?

— Oh, merci, Sergueï !

— Pourquoi ?

— Ces mots que tu viens de prononcer... Ton amour dévoilé...

Deux bras vigoureux se referment sur elle.

Un souffle chaud caresse ses cheveux, son front, sa bouche. Il pose ses lèvres contre les siennes, un baiser fiévreux l'emporte. Il s'écarte un instant, plonge son regard dans le sien avec une tendresse passionnée, un regard qui pénètre son âme. Il s'approche à nouveau. Un désir intense les réunit, celui de se blottir l'un contre l'autre pour l'éternité, de répondre au besoin impérieux de ne plus faire qu'un. Les bouches se mêlent, leurs corps serrés l'un contre l'autre palpitent, frémissent, s'emballent. Elle tremble,

l'émotion est presque trop forte, le déferlement trop intense. Submergée par une vague de chaleur, elle sent qu'elle désire davantage, bien davantage, qu'elle lui offrira bientôt son corps comme il possède déjà son âme.

Soudain, il se sépare d'elle.

Son air est grave, son regard clair, mais il semble la proie de sentiments et désirs contradictoires.

— Que se passe-t-il, Sergueï ?

— Je ne vous vaud pas.

Il a repris le vouvoiement.

— Je ne porte pas d'habit militaire. Les grands en portent comme les tsars. L'habit civil, l'habit du peuple est une honte.

— L'habit militaire peut être trompeur, factice, prétentieux. Un uniforme dissimule la vraie nature humaine.

— Nous ne sommes que de petites gens pour vous. Des êtres frustes, bornés, grossiers, indolents ou agressifs, selon le degré de vodka ingurgité.

— C'est faux !

— Oublie-moi, Blonde.

Sa voix s'est radoucie en prononçant son prénom à la française. Il a repris le tutoiement.

— Je ne peux t'offrir le bonheur...

— C'est toi que j'aime, Sergueï, n'en doute plus.

— Je suis vieux, pour toi. J'ai vingt-deux ans.

— Et moi seize. Et ma détermination est inflexible, Sergueï Mikhaïlovitch !

— Notre dénuement ne serait pas digne de toi. Je ne suis qu'un moujik.

— Et analphabète aussi ? Arrête, veux-tu !

Ses grands yeux noirs lancent des flammes et lui transpercent l'âme. Il admire sa hardiesse.

— Mon enfance s'est passée les pieds nus. Notre seul luxe est dans nos bottes. Oublie-moi !

— Ta richesse est dans ton cœur. Je t'aime, Sergueï.

— La respectabilité de nos anciens tient dans la barbe.

— Et la fierté dans ton regard.

— Notre culture est celle des dictons, nos croyances sont celles des superstitions.

— Et votre générosité ? Et votre hospitalité ?

— Il ne faut pas. Je ne peux pas...

— C'est Ania ? C'est ça ?

Blonde s'emporte, inquiète.

— Tu l'aimes ?

— Je n'aime pas Anissia, c'est toi que j'aime, Blonde, et que j'aimerai toute ma vie, quoi qu'il advienne. Mais Ania est comme moi, enfant de serfs.

— Tais-toi !

— Il faut que tu saches.

Il n'y a pas de sièges dans la chapelle. Il s'est assis à même le sol. Elle est sur ses genoux. Il l'enveloppe de ses bras.

Pour la dernière fois, pense-t-il.

— Il faut que tu saches, Blonde. Avant la libération, il existait deux sortes de serfs : les uns s'occupaient d'agriculture, on ne les séparait pas de la terre ; les autres étaient attachés au maître, à la demeure seigneuriale, comme valets, cuisiniers, cochers. Ces derniers étaient libres de corvée. Formaient-ils pour autant une caste privilégiée, comme on le prétendait ? Je ne crois pas. Contrairement aux moujiks attachés à leur terre, ils étaient vendus à tout moment, et dans n'importe quelle condition.

Tous les serfs pouvaient être envoyés en Sibérie, ou à l'armée, changés de fonction comme de nom au gré de la fantaisie des maîtres. Des enfants étaient enlevés à leurs parents, vendus à des maîtres cruels. Ils étaient accoutumés aux bastonnades et aux humiliations sans formuler la moindre plainte.

— Les ventes séparant les membres d'une même famille n'étaient-elles pas interdites ?

— Depuis 1833, oui. Mes parents n'étaient que fiancés, ils furent séparés. Tatiana, ma mère, appartenait au seigneur, attachée au service de sa femme, la barinia. Elle aimait Mikhaïl Oliaguine, un valet, appartenant, lui, à un propriétaire voisin.

— Ton père ?

— Oui. Tatiana craignait d'être mariée à l'un des cochers de son maître. Ce cocher aimait aussi par ailleurs. Ils convinrent alors de porter ensemble un enfant de paysans sur les fonts baptismaux. Notre rite orthodoxe interdit le mariage entre le parrain et la marraine. Rassurée, Tatiana demanda la permission de se fiancer à Mikhaïl. Mais la barinia se sentait flouée par le stratagème. Ce n'était pas une serve déloyale, à son service de surcroît, qui allait la duper et agir selon son propre plaisir ! D'autant que cette femme de chambre avait des manières presque trop distinguées. Leur requête de se marier fut repoussée. La famille de Tatiana alla même plaider sa cause auprès du barine, pour obtenir la clémence, apportant à la barinia des ouvrages de toile fine brodée. Rien n'y fit. Ils n'eurent plus le droit de se rencontrer. Ils s'aimèrent pourtant avant d'être séparés, assez pour que je vienne au monde... Pour l'empêcher de rejoindre sa belle, on envoya Mikhaïl au bureau de recrutement. Par la même occasion, le maître usait de son passe-droit pour éviter le service militaire au fils du contremaître. On l'enchaîna jusqu'à ce qu'il fût conduit, comme un condamné à mort, à son lieu de garnison.

— Pourquoi l'enchaîner ?

— Pour l'empêcher de se tuer. Vingt-cinq ans sous les drapeaux, arraché à tout jamais aux siens, il pouvait dire adieu à leur rêve de mariage, de bonheur, de vie ensemble.

— Qu'est-il devenu ?

— Dès que je pus partir en apprentissage, je l'ai recherché. Il était mort.

— Comment ?

— Il avait cherché à s'échapper, à retrouver celle qu'il aimait. Il fut livré à la merci des officiers supérieurs, subit le déshonneur et la fustigation : deux mille coups de baguettes de bouleau. Il fut envoyé à l'hôpital, soigné, afin de reprendre plus aisément le châtiment. Il mourut à la seconde bastonnade.

Blonde comprit la haine de Sergueï à l'égard des officiers comme Dimitri.

— Et ta mère ?

— Exilée elle aussi de sa famille, déracinée, échangée contre un couple de chiens de chasse... (La voix de Sergueï s'altéra.) A cette époque, on ne reconnaissait pas aux serfs l'existence de sentiments humains, encore moins aux femmes, non comptabilisées parmi le nombre d'âmes.

— Elles n'existaient pas, murmura Blonde ulcérée.

— Tatiana attendit Mikhaïl. Elle espérait qu'il se serait sauvé, qu'il reviendrait la chercher. Un jour, les yeux brûlés par l'attente et les larmes, les paupières ridées par les efforts pour scruter l'horizon, elle apprit sa mort. La faim la faisait « siffler dans son poing », comme on dit. Elle mendiait pour me garder près d'elle. La faim fut la plus forte. Elle dut épouser un autre serf, contre son gré. En 1861, après cinq ans de batailles contre son entourage et le souvenir de ses ancêtres, Alexandre II réussit à nous libérer, à faire de nous des citoyens libres. J'avais sept ans. Mon beau-père préféra quitter son maître, comme de nombreux serviteurs. L'un de ses frères travaillait dans ces îles, avec le père d'Ania, dans la batellerie.

Un long silence s'ensuivit. Afin de mettre en évidence le fossé profond qui les séparait, il avait provoqué cet aveu sur les siens. Afin qu'elle se détachât de lui. Par amour. Afin qu'un jour, elle ne souffre pas de son choix, et s'en aille. Il valait mieux s'arracher le cœur tout de suite.

Blonde rompit le silence.

— Tout ça, c'est fini, Sergueï.

— Crois-tu ?

Elle voyait bien que des gens simples restaient maltraités.

— Les serfs sont libérés, poursuivit-il, mais demeurent corsetés dans les traditions archaïques du village. Ils gardent une obéissance servile envers le seigneur, ils se courbent bassement devant sa volonté.

— Mais ils leur parlent en égaux, du moins sur certains sujets, et ne semblent pas les considérer comme des hommes supérieurs.

— Il y a moins de servilité chez les paysans que chez le petit fonctionnaire. Ils se soumettent à la force, mais ne l'aiment pas. Chez les gens de maison, les habitudes d'esclavage domestique, de mépris, de despotisme persistent. Les relations entre chefs et subordonnés, officiers et soldats, patrons et employés, hommes et femmes en portent l'empreinte.

— Pourquoi ne pas avoir suivi les étudiants, Sergueï ? Tu possèdes leur volonté, leur hargne, tu partages leurs opinions.

— Ils nous incitent à la révolte. « Ne payez pas vos impôts, les fonctionnaires vous pillent. » Le problème est que nous vivons dans un monde de préjugés et de lâcheté morale. Je ne suis pas né parmi les puissants. Je t'ai avoué mes origines. Tu sais tout. Tu ne peux m'aimer. Ce serait une mésalliance pour ta famille.

Le mot résonna douloureusement dans la poitrine de Blonde.

— Ne me repousse pas, Sergueï. Je t'aime, je n'aimerai jamais que toi.

— Tu ne vois pas que rien...

— Non ! je ne vois rien, coupa-t-elle, excédée. Enfin si, je vois que si cela continue, il n'y aura plus que deux idiots enlacés que l'on retrouvera au petit matin, statufiés par le froid, enfouis sous le givre ! Nous nous aimons, Sergueï, et cela seul importe !

Il capitula.

Il baisa tendrement ses lèvres et sortit de sa poche une boîte en laque noire.

— Tiens. Je l'ai fabriquée à Fedoskino.

— Elle est ravissante ! Tu la gardais sur toi ?

Il sourit pour toute réponse.

Sur le couvercle de l'écrin figurait le portrait d'une jeune fille en robe rouge à bretelles, boléro brodé et chemise blanche à longues manches. Elle était coiffée d'un superbe diadème aux couleurs du boléro. Au cou pendait un collier de perles. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Ses yeux fixaient le visage sur la miniature.

— Mais c'est...

Un frisson parcourut le dos de Blonde.

— Oui, c'est toi, en habit traditionnel.

— Une vraie Russe ! s'exclama-t-elle en éclatant de son rire cristallin. Tu as fait de moi une vraie Russe. Merci ! Et ce coffret est magnifique ! Tu as un talent extraordinaire, Sergueï Mikhaïlovitch, et je suis fière de toi. Je la garderai toujours, promit-elle en l'embrassant.

L'instant était unique. Elle ignorait encore que cette petite merveille en papier mâché changerait son destin.

Les étoiles s'éteignirent. Les cloches tintèrent, baignées dans une fraîcheur opaline et matinale. Le ciel s'éclaircit. Un jour noir se leva.

La missive lui fut apportée par Ania.

A la lecture de la courte lettre, Blonde pâlit, ses yeux s'égarèrent, son corps se contracta.

Elle l'avait presque oublié. « Il » l'avait suivie, ou fait suivre par son horrible sbire, jusqu'ici, dans son île du bout du monde, où elle se croyait en sécurité. Le message était clair et impératif, elle ne pouvait s'y soustraire. Elle devait l'affronter et partir le jour même vers Saint-Pétersbourg.

— Que se passe-t-il ? Blondine Raffaëlovna, tout va bien ?

— Oui, mais je dois rejoindre Saint-Pétersbourg. Immédiatement. Qui t'a apporté cette lettre, Anissia ?

— Le service de la poste, répondit-elle d'un ton évasif.

— Anissia ! Il n'y a pas de courrier aujourd'hui. Qui te l'a apportée ?

— Un inconnu.

— Comment était-il ?

— Je n'ai pas prêté attention.

Ania mentait.

Elle ne tenait pas à avouer que cet immense cavalier mongol au manteau d'ours avait acheté ses services. La stature et la physionomie de l'homme l'avaient effrayée, mais les deux roubles offerts avaient eu raison de ses appréhensions. Ce n'était pas deux kopecks, mais deux roubles⁸... Le prix d'un boisseau de blé !

« Vous lui donnez cette lettre sur-le-champ, et elle disparaîtra à jamais.

— A jamais ? avait-elle répété, ébahie.

— Vous ne la verrez plus. »

Que savait-il de ses sentiments à l'égard de la Française ? Peu importait après tout. L'essentiel était qu'elle disparaisse. Ania avait compris, la veille, qu'il s'était passé quelque chose d'irréparable pour elle. Quelque chose entre Sergueï et Blonde, dont elle était totalement exclue.

Aujourd'hui, les événements tournaient à son avantage.

Blonde savait que Sergueï s'absentait pour la journée. Ils s'étaient juré de se revoir dans la soirée. Dans deux jours, il repartait dans sa fabrique, près de Moscou. Mais l'avenir, désormais, s'écrivait avec leur serment d'amour.

Blonde ne pouvait attendre le soir.

— Anissia... Ne t'éloigne pas, s'il te plaît.

Elle lui écrivit quelques lignes, lui expliquant l'urgence de son départ, l'assurant de la profondeur de ses sentiments à son égard, lui promettant de le rejoindre dès que possible.

Elle acheva par ces mots :

Ya tiebia lioubliou⁹.

Elle essuya la larme écoulée, qui risquait d'imprégner le papier. Elle cacheta la lettre avec soin. Elle craignait la curiosité de la jeune servante. Avait-elle appris à lire ? Elle l'ignorait, mais elle n'avait pas le choix. Elle seule pouvait lui rendre ce service.

— Merci, Anissia, de transmettre ce message à Sergueï. Je compte sur toi.

Elle la retint par le bras, ajouta, avec un sourire ému :

— Je te remercie, vraiment.

Ania disparut.

Tout au long du chemin, l'émotion lui fit battre le cœur. Le vent tournait. Son Dieu lui était favorable. Elle exultait.

Ah ! elle avait bien cacheté sa lettre, elle avait peur d'elle, l'étrangère. Elle était ébranlée. Ania l'avait bien senti. C'était sans aucun doute cet officier, son fiancé de Saint-

Pétersbourg, qui la rappelait. Il n'était pas trop tard pour récupérer Sergueï. Elle devait le prévenir. Oui, elle le ferait. A sa manière.

Auparavant, elle fit un détour, s'arrêta chez elle, déchira le cachet et jeta un œil sur la lettre. A quoi cela servait-il ? Des mots écrits en russe par une étrangère. Un affront supplémentaire vis-à-vis d'Ania qui ne savait déchiffrer la moindre ligne. Durant son séjour de l'été 1870, c'était cette même étrangère qui lui avait proposé de l'instruire. Dans sa propre langue. Ania avait refusé. Elle l'avait amèrement regretté ensuite.

Avec un mouvement rageur, elle lança la lettre dans le feu du poêle, comme elle avait fini par y jeter le livre offert par Blonde.

C'est fini pour toi, ma belle.

— Je te disais qu'elle était inconstante, Sergueï ! Ta Blondine te quitte, et sans un mot.

— C'est impossible, Anissia. La jalousie te fait perdre la tête.

— Non, Sergueï. Je te jure qu'elle est partie rejoindre son officier !

⁸. Un kopeck représentait un centième de rouble. Le rouble, à cette époque, équivaut à 14,5 euros.

⁹. « Je t'aime. »

Elle longea le quai de la Moïka et rejoignit la perspective Nevski. La flèche de l'Amirauté scintillait dans un ciel pailleté de neige. Elle passa devant Notre-Dame-de-Kazan. Elle y était presque. Elle marchait à vive allure, le visage camouflé entre écharpe et chapka. Tête baissée, tâchant de passer inaperçue, elle s'efforçait d'oublier les battements précipités de son cœur. Elle désirait entrer dans le hall de l'hôtel de façon discrète. Les cochers débarquant leurs passagers ne l'étaient pas. A leur signal, une meute de porteurs de bagages s'empressait autour des clients. Elle ne devait à aucun prix se faire remarquer. Pourquoi se rendait-elle à ce mystérieux rendez-vous ? N'y risquait-elle pas son honneur, sa virginité ? Elle resterait en bas, y attendrait cet homme et ce qu'il avait à lui dire. Elle ne s'attarderait pas.

Elle songeait sans arrêt à Sergueï. Qu'avait-il pensé de son départ hâtif ? Ne croirait-il pas à un nouveau recul de sa part, face aux difficultés qui les attendaient tous deux ? Non. Elle avait confiance en lui. Il aurait confiance en elle. Leur serment de s'aimer toujours, quoi qu'il advienne, n'était pas une vaine et banale promesse.

Sergueï était un cœur pur, honnête, courageux. Elle l'admirait, elle le désirait. Il n'y avait plus de villageois et de citadine, plus de serf et de bourgeoise, plus que deux êtres qui s'adoraient. Il exerçait sur elle un empire doux et définitif.

La perspective était très animée, comme toujours. Une multitude de traîneaux et de chevaux rapides se croisaient, en un inextricable ballet.

Alors qu'elle approchait de son lieu de rendez-vous, un doute germa dans son esprit : Ania avait-elle bien remis la lettre à Sergueï ? La jeune paysanne n'était guère amène à son égard, elle l'enviait, sûrement. Un sentiment compréhensible. Mais elle était respectueuse, et dévouée à

ses maîtres. Elle n'eût osé désobéir. Et Blonde s'en allait, ce qui ne pouvait que lui convenir.

Blonde évacua donc cette douloureuse appréhension au profit d'une interrogation, tout aussi inconfortable : que lui voulait cet inconnu ?

Le rendez-vous était impératif. Elle connaissait les termes de la missive par cœur :

« Rendez-vous à l'hôtel de Russie de Pétersbourg. N'attendez pas, et ne révélez rien, sous peine de représailles et de danger mortel pour votre famille. Venez seule. »

Quelques mots, inquiétants.

Elle les avait remués dans sa tête tout au long du trajet, tandis que Nania somnolait sous son gigantesque châle de laine. Seule dans la confidence, tenue au secret, la vieille femme avait refusé de la quitter. Elle avait suivi sa Bielochka sans murmurer la moindre protestation. Le regard sombre de la jeune fille, son mutisme durant le voyage l'incitèrent à dormir. C'est ce qu'elle avait de mieux à faire de toute façon, pour passer le temps. Les parents de Blonde ignoraient leur retour. Raphaël était en voyage d'affaires vers la Caspienne, et Katia, débauchée de son travail au journal, l'avait accompagné.

L'hôtel de Russie¹⁰, l'un des tout derniers établissements de la ville, étendait ses trois magnifiques étages, ses sculptures et son interminable façade sur la perspective Nevski.

Elle hésita, dépassa l'entrée d'un pas rapide et finit par s'arrêter.

Allons, je ne suis pas venue jusqu'ici pour flancher au dernier moment.

Elle prit une large inspiration, revint en arrière. Elle entra, armée de l'aisance des habitués de l'hôtel. En apparence. Un portier la regarda avec suspicion mais n'osa l'aborder.

Le concierge de l'hôtel vint à sa rencontre et s'adressa à elle dans un français parfait :

— Mademoiselle Van Eyck ?

— Oui, répondit-elle avec un sourire timide.

— Veuillez me suivre, s'il vous plaît. Vous pourrez attendre confortablement au bar.

Elle respira, rassurée. L'entrevue se passerait sans doute dans ce vaste et accueillant salon entouré de plantes de serre. L'employé lui proposa d'ôter sa pèlerine pour la suspendre au portemanteau, mais elle refusa. Un rafraîchissement, qu'elle refusa également. L'entretien, elle le voulait bref. Elle espérait dissiper cet obscur et indéniable malentendu. Mais, au fond d'elle-même, elle subodorait la gravité de la situation.

Elle resta assise au bord du fauteuil. Droite. Les muscles du dos très tendus. On vint encore lui présenter des hors-d'œuvre, caviar et harengs sur du pain blanc. Elle fut surprise qu'on les lui apporte avant un repas, et non à table selon la mode russe. Cet hôtel moderne se voulait résolument européen. Elle eût été incapable d'avaler le moindre morceau. Sa gorge, comme son estomac, était nouée. Les battements de son cœur résonnaient aussi fort qu'un mécanisme d'horlogerie. Elle essayait de garder son calme, de réprimer à l'avance l'infailible aversion qu'elle éprouverait face à l'homme dont elle ignorait tout, sauf le visage. Elle ne doutait pas qu'il s'agisse de lui.

— Blondine Raffaëlovna Van Eyck ?

Elle sursauta. Se retourna vers celui qui l'interpellait. Ce n'était qu'un autre élément de l'incroyable armada des employés de ce grand hôtel.

— Oui.

— Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît, mademoiselle ?

— Où allons-nous ? demanda-t-elle avec méfiance.

L'homme ne répondit pas. Il l'avait déjà précédée, sans se retourner. Elle dut se contenter de lui emboîter le pas. Ce qu'elle appréhendait se réalisait. Ils se dirigèrent vers l'impressionnant escalier. Ses artères lui martelaient la tête en une cadence assourdissante. A l'étage, ils empruntèrent un interminable corridor.

Dans une chambre... Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que je fais ? songea-t-elle, prise de panique. Seule l'idée d'un danger pour ses parents la forçait à suivre cet homme dans le dédale de couloirs. Il tapa à une porte.

— Entrez, entendit-elle.

Le garçon d'étage ouvrit avec sa clef et s'effaça. Le vestibule attenait à la chambre était plongé dans la pénombre. Elle se retourna. Le jeune employé s'était envolé.

Elle ne vit d'abord rien.

— Entrez, Blondine Raffaëlovna, n'ayez pas peur.

La voix ne lui était pas familière. Elle était froide, métallique. Sépulcrale, pensa-t-elle. Puis elle l'aperçut. Assis dans un spacieux canapé recouvert de cuir capitonné. C'était bien lui, celui qu'elle redoutait tant, *le masque de la mort*, l'homme au visage terreux, de la patinoire, du bal, celui qui l'avait guettée sur le quai de la Moïka en compagnie du cavalier mongol, sans doute son serviteur.

— Enlevez votre pèlerine, il ne fait pas froid. Mettez-vous à l'aise. Les chambres ont des doubles fenêtres. De l'air chaud sort de ces bouches de chaleur en cuivre, voyez-vous. C'est un confort très moderne et nouveau.

Il semblait gagner du temps, la tester. La distraire pour mieux lui sauter dessus, comme ces prédateurs qui guettent leur proie. Il ne la quittait pas des yeux. Une angoisse la submergea. Tétanisée, elle s'attendait au pire. Des doubles fenêtres ! Elle hurlerait en vain s'il se prêtait à des attouchements obscènes. Personne ne l'entendrait. Qu'avait-elle fait ? Elle était venue se jeter tout droit dans la gueule

du loup. Malheureuse naïve qu'elle était. C'était un piège. Aucun danger ne menaçait sa famille. Que s'était-elle imaginé, pitoyable romanesque ? Ses parents n'avaient rien à craindre, de personne. Ils étaient des sujets respectueux du régime, bien intégrés à la Russie. Admis dans le grand monde. Mais... Ses idées se bouscullaient, s'entremêlaient, se dévidaient comme une bobine de fil. Il avait gardé sa pèlerine noire. S'il avait voulu abuser d'elle, il eût ôté son manteau, se serait mis à l'aise. A moins que... Elle connaissait l'expression « l'amour à la hussarde »...

Elle était effrayée, c'était visible, peut-être même morte de peur. Il s'en réjouit.

Il lui était facile de posséder cette jeune vierge à la beauté idéale. Il lui suffisait de la cueillir, ici, à l'instant même dans cette chambre bien insonorisée. Mais il convoitait davantage. Il voulait que tout l'Empire soit témoin de sa conquête. Il voulait la posséder corps et âme pour la vie. Il devait donc se refréner, oublier ce désir immense qui s'emparait de lui dès qu'il l'apercevait. Il parla.

Et elle comprit.

— Je connais tout de vous, Blonde.

Elle sursauta en entendant son prénom occidental, peu usité. Il l'employait à bon escient, pour montrer qu'il était entré dans son intimité. Bien peu de Russes le connaissaient. Il poursuivit de sa voix cassante et caverneuse.

— Je sais que vous adorez votre père. Je n'ignore rien de son passé de républicain dans votre pays, ni du passé décabriste des parents de votre belle-mère. J'en sais assez pour envoyer votre famille en Sibérie.

Un lourd silence s'établit.

Ne pas céder à la panique, se dit Blonde. Elle prit une large inspiration.

— Mon père a payé pour ses erreurs de jeunesse, et la famille de Katharina Ivanovna a été graciée. Ce passé est

donc enterré. Quant à moi, je fus éduquée à l'Institut impérial de Smolny.

— Vous en êtes partie à la suite d'une cabale de vos compagnes, informées de vos mensonges.

— Pardon ?

— Katharina Ivanovna s'est fait passer pour votre mère. La vôtre, la vraie, était française. Vous n'êtes pas de sang noble comme vous l'affirmez.

— Nous sommes accueillis dans le Tout-Pétersbourg.

— Ville de séduction ! Elle est aussi la cité de la mystification, de la dissimulation, du silence. Craignez les rumeurs, Blondine Raffaëlovna ! Elles vont courir bientôt, les salons vont se fermer et les poursuites arriver. Les coteries mondaines sont ici plus puissantes qu'ailleurs. Les familles nobles de l'Empire se sont entichées de vos parents à cause de leur singularité, et c'est précisément cette singularité qui leur fermera les portes.

Elle contre-attaqua, cramoisie de colère, et affronta les yeux étranges qui la fixaient. Allait-elle devoir le subir ?

— Où voulez-vous en venir ? Vous voulez m'avoir, c'est cela ? Ma famille vous poursuivra. Je ne me tairai pas. Je ne suis pas de cette trempe.

— Je sais, et c'est ce que j'aime en vous.

— Vous n'avez même pas eu le cran de vous présenter !

Il se leva.

— Pardonnez-moi. Vassili Alexandrovitch Koliechev, fit-il avec une petite courbette. Propriétaire foncier, et haut dignitaire de l'Etat.

Elle surmontait peu à peu sa répulsion. Elle osa le détailler.

Son visage, anguleux, était émacié. Ses lèvres étaient fines. Son teint de cendre, presque verdâtre, malsain. Comme atteint de maladie. Une pâleur froide, loin d'être

attachante. Un faciès pauvre en expressions. Comme s'il eût porté un masque blanc. Et surtout, son regard vide, dénué de sentiments humains... Ou plutôt non, elle y discernait de la cruauté. Le masque de la mort, le visage de l'enfer. Elle ne sentait en lui que de l'hostilité. Son arrogance se dévoilait dans sa voix, dans ses paroles. Elle se força à le fixer à son tour, les dents serrées.

— Enfin ! Vos beaux yeux noirs daignent me regarder. C'est un début. Bientôt vous serez à moi.

— Jamais ! hurla-t-elle, horrifiée. Jamais, vous entendez !

Il la saisit violemment à la gorge, comme s'il s'apprêtait à l'étrangler. Elle sentit son souffle sur son visage et tressaillit. Il la trouvait plus ravissante que jamais. Il la devinait affolée de terreur, en dépit de la dignité et du dédain qu'elle affichait. Il eut envie de la renverser à l'instant même sur le canapé. C'était facile. Mais il réprima son désir, il ne devait pas, pas encore. Il coupa court à sa tentative, lui caressa la joue.

— Tu te crois intouchable ? Je te jure que tu seras mienne avant peu, ma belle, et docile, selon mon bon vouloir.

— Jamais, répéta-t-elle. Vous m'aurez peut-être par la force, mais vous ne posséderez jamais mon cœur. Et arrêtez de me tutoyer. Je ne suis ni votre domestique ni votre femme.

La colère lui sied à merveille, songea Vassili.

— Vous le serez.

— Pardon ?

— Je vous épouse dans trois jours.

Elle lui éclata de rire, en plein visage.

— Vous plaisantez !

— Non. Voici ma proposition, ma chère Blondine. Je vous épouse, et vos parents ne seront pas inquiétés.

— Mais... C'est du chantage ! Un horrible chantage ! Vous croyez m'obtenir de cette façon lamentable et odieuse. Mes parents n'ont aucune raison d'être inquiétés. Et mon père n'acceptera jamais une telle union.

— Votre père est absent ces jours-ci.

Cela aussi, il le savait. Il avait donc bien choisi son moment pour la faire revenir à Saint-Pétersbourg.

— A leur retour, ma chère Blonde...

— Je ne vous permets pas de m'appeler Blonde !

— Ma chère Blondine, reprit-il sans se départir de son calme effrayant, dans trois jours, une semaine tout au plus, nous serons mariés. Vos parents croiront à un mariage secret, une fugue amoureuse, car c'est ce que vous leur écrirez, et plus tard vous viendrez requérir leur pardon. Je ne doute pas une seule seconde que vous l'obtiendrez. Votre père vous aime tant.

Jusqu'où était-il entré dans leur intimité ? Le reste de ses paroles se perdit dans un brouillard d'interrogations. Et soudain, elle réagit :

— Assez. Je vous ai assez vu.

Elle pivota sur ses talons, se dirigea vers la porte. Elle tremblait. Il ne cherchait pas à la retenir, semblait-il. Elle avait la main sur la poignée, lorsqu'il lui assena le coup fatal :

— Vous allez rester, Blondine Raffaëlovna, je n'ai pas terminé. Si je ne prononce pas un mot en leur faveur, vos parents vont être arrêtés dès leur retour de voyage.

— C'est impossible !

— Je suis en très bons termes avec le chef de police de la ville ainsi que le chef d'Etat. Vous n'ignorez peut-être pas qu'ils sont les vrais maîtres de la Russie. Notre tsar n'est que leur instrument et leur jouet. Ce sont eux qui gouvernent.

— Par la terreur, oui, clama-t-elle, sarcastique.

Il émit un semblant de sourire admiratif.

— Intrépide, avec ça ! La police secrète surveille déjà les vôtres depuis quelque temps. J'ai mes informateurs.

Katioucha avait raison. Ils étaient bien soumis à la surveillance de la police.

— Votre belle-mère écrit des articles censurés, votre père a des amis parmi les révolutionnaires.

— C'est faux !

— Peu importe. Quand on est enfermé, il est difficile de prouver son innocence, et la police a les moyens de faire avouer quiconque est soupçonné.

— C'est un marché odieux, indigne d'un homme qui se respecte. Vous êtes un...

— Un mot de moi, et ils vivront en toute quiétude. Un autre mot, et vous ne revoyez plus jamais votre père. A vous de décider, ma chère Blondine.

Elle leva la main pour le frapper. Il la saisit au vol et la baisa.

— Allons, allons, charmante rebelle, je comprends votre... désarroi. Mais réfléchissez, vite et bien. Je vous laisse une semaine pour m'accorder votre consentement. Vous connaissez sûrement mon fidèle Ivan, n'est-ce pas ?

Il n'attendit pas la réponse.

— Au huitième jour, Ivan sera devant votre porte dès le lever du soleil. Vous tenez la liberté des vôtres entre vos mains.

Des yeux de braise lui lançaient des flammes. Si elle avait pu le poignarder, elle l'eût fait sur-le-champ, il n'en doutait pas.

— Ne craignez rien, Blondine, je ne flétris pas les vierges. Je vous veux palpitante et consentante à notre

mariage. Néanmoins ce baiser sera notre anneau de fiançailles.

Et sans attendre son assentiment, il lui saisit le menton et colla ses lèvres aux siennes, qu'il sépara avec brutalité. Elle sentit sa langue la terrasser, comme un prélude à ce qui attendait son corps. Elle réussit à se dégager, et s'élança jusqu'à la porte. Elle n'était pas fermée à clef, Dieu merci. Elle l'entendit encore crier :

— A bientôt, Blonde !

Elle courut dans le couloir, dégringola l'escalier, déboucha comme une folle au rez-de-chaussée, courut encore vers les toilettes, s'y déchargea l'estomac et se retrouva dans le hall, plus blanche que le marbre du magnifique vestibule d'entrée. Elle ne prêta aucune attention aux regards intrigués tournés dans sa direction, et sortit, livide, écoeurée.

Malgré les vomissements, la nausée ne la quittait pas, comme s'il eût fallu le cracher, lui, et son fiel. Un voile recouvrait ses yeux. Était-il tard ? Faisait-il froid ? Elle ne voyait rien, ne sentait rien, hormis cet effroi qui l'enveloppait. Pourquoi ce Vassili n'accourait-il pas derrière elle pour la frapper dans le dos et la tuer ? Elle se sentait déjà transpercée de tous côtés, prise au piège, faite comme un rat.

Elle avança au hasard. L'hôtel de Russie était proche du palais Michel. Elle se retrouva sur la place très boisée du palais.

Hélène Pavlovna, sa grande-duchesse ! Elle seule aurait pu intervenir et la sauver.

Helena, où êtes-vous ?

Depuis le décès de sa protectrice, le fastueux palais s'était endormi comme le château de la Belle au bois dormant. Elle se revit, montant pour la première fois l'escalier d'apparat, sa petite main s'agrippant à celle de Katia, puis interprétant, les pommettes cramoisies par le trac et l'honneur qu'on lui

accordait, un nocturne de Chopin dans le merveilleux salon de musique, sous l'œil bienveillant de la grande-duchesse. Mais aujourd'hui, Hélène était morte et cet homme était haut placé. Ses amitiés dans la police secrète... Il avait assez de relations pour faire pression sur elle, pour faire enfermer sa famille.

Ses nerfs l'abandonnèrent. Des spasmes déchirèrent son corps vacillant, le dévastèrent en une marée de larmes. Une peur viscérale déborda son âme.

— Sergueï, hoqueta-t-elle, t'ai-je perdu ?

Elle tomba à genoux, joignit les mains vers le ciel.

— Mon Dieu, supplia-t-elle dans un sanglot, que dois-je faire ? Comment éviter le pire ?

[10](#). Actuellement hôtel de l'Europe.

L'ultimatum était fixé au lever du jour.

Blonde n'avait pas dormi de la nuit. Nania non plus.

— Ne crains rien, ma Bielochka, il n'y a pas de mariages pendant le carême.

Durant ces journées de recueillement, de contrition et de jeûne du Grand Carême, qui durait sept semaines, après le relâchement de la semaine grasse de Maslenitsa, les églises étaient remplies, mais on ne se mariait pas.

Nania cherchait à la rassurer, mais elle était aussi effrayée qu'elle. Elle se signait à tout bout de champ et dans chaque pièce. Cette nuit, elle était restée en prière devant sa petite icône, implorant le ciel, psalmodiant avec ferveur, invoquant tous les saints, suppliant pour elle et ses parents, pleurant à chaudes larmes. Ses pressentiments se concrétisaient. Son mauvais présage, c'était cela, et non les fiançailles rompues avec ce Dimitri, comme elle l'avait cru.

Nania se souvenait encore du moment où, la voyant sauter de joie pour un oui, pour un non, applaudir aux merveilles qui se présentaient sous ses yeux, elle l'avait appelée, attendrie par ce petit bout de femme venu de si loin : *Bielochka*, petit écureuil.

Ma Bielochka, ma Douchenka, petite âme, petite chérie, que vas-tu devenir ?

Assise sur son lit, Blonde n'avait pas moins fait fonctionner son cerveau. Durant la semaine qui s'était écoulée, ses tentatives pour trouver une solution et sortir de ce chantage avaient échoué. Un tourbillon de sentiments contradictoires ravageait son esprit. Elle était assaillie d'idées confuses, bâillonnée tour à tour par la peur, le désespoir, la colère, la rage, l'impuissance, la peur surtout. Cette peur qui lacère le ventre et oppresse la poitrine. Peur

pour son père, pour Katia, peur de perdre Sergueï, peur de la solitude, d'être montrée du doigt, de paraître une dépravée, une fille de rien qui change d'amour selon son humeur, peur d'être abandonnée aux griffes de cet ignoble individu et d'être livrée à ses vices et vils désirs. Elle ne pouvait trahir Sergueï, épouser cet autre qu'elle haïssait par toutes les fibres de son corps et de son âme. Pourquoi ce Vassili Alexandrovitch, ce puissant Koliechev, avait-il besoin de recourir à la contrainte pour obtenir une femme ? Dès le premier regard, il lui avait inspiré une répulsion irraisonnée. Pourquoi s'acharner sur elle ? Tant de jeunes Russes eussent été flattées d'épouser un homme d'une trentaine d'années, riche et haut dignitaire de l'Empire.

Elle seule détenait la solution. Il l'avait prévenue. Si elle en parlait à quiconque, ses parents étaient arrêtés.

Aux premières lueurs de l'aube, elle se leva, approcha de sa fenêtre, qui donnait sur le quai de la Moïka, tira les rideaux. Elle sursauta, se rejeta brutalement en arrière. Le serviteur de Vassili était déjà là, cet Ivan aux allures d'un autre Ivan, tout aussi terrible. Il était en faction devant la maison, seul sur le quai désert, le visage tourné dans sa direction, guettant sa présence.

Toutes ses défenses vacillèrent. Une angoisse effroyable la submergea, une terreur insidieuse envahit son esprit et trempa son corps. Son immense force de vie seule l'empêchait de se jeter dans la Neva. Elle pouvait peut-être encore agir, contrer Vassili. Nania croyait que chaque épreuve venait du ciel. Elle se pliait au bon vouloir du Seigneur tout-puissant. Elle, non. Son père lui avait appris qu'elle possédait la capacité d'agir, d'influencer son destin, de réagir aux malheurs. Son père si merveilleux ! Lui imposer un second exil serait l'envoyer à la mort. Et sa mamouchka ! De retour de Sibérie, après de longues années d'isolement, la mère de Katia n'avait pas survécu.

Allait-elle les abandonner au sort terrible de la déportation ? Sergueï saurait l'oublier dans les bras d'Ania. Elle eut mal, très mal, à cette pensée. Elle tenta de se

persuader que son amour pour Sergueï était, de toute façon, voué à l'échec.

Elle devait accepter l'ignoble marché. Accepter, ou plutôt faire mine d'accepter. Et faire durer les fiançailles, le temps que Vassili, triomphant, fasse relâcher la pression sur ses parents. Qu'ils puissent rentrer sans être inquiétés. Elle les avertirait alors du danger, ils se mettraient à l'abri, et partiraient, en France peut-être...

Gagner du temps ! Elle simulerait. Vassili, du reste, cherchait à l'intimider, mais il l'abusait, on ne se mariait pas durant le carême, lui avait certifié Nania. Or le Grand Carême était loin d'être achevé.

Oui, elle retrouverait son Sergueï. Ils seraient à nouveau réunis, à jamais.

Elle s'enveloppa d'un châle.

Je vais le mystifier... Surtout, ne pas fléchir, songea-t-elle en descendant l'escalier. Elle ouvrit la porte à la sentinelle, et déclara d'un trait :

— Dites à votre maître que j'accepte.

— Bien, le barine sera satisfait. Restez chez vous, tenez vous prête à son appel.

La semaine passa sans aucun signe de Vassili. Sa menace n'était peut-être qu'une vaste supercherie. Un simulacre pour la faire plier. A moins qu'il ne fasse durer l'attente jusqu'à la fin du carême, jusqu'à Pâques. Son vœu de l'épouser, avec ou contre son gré, pourrait alors s'accomplir. A Pâques, ses parents rentraient de leur voyage. Ils allaient se diriger directement vers l'île, croyant l'y rejoindre, et, pendant ce temps, cet horrible personnage aurait tout le loisir de lui extorquer son consentement.

Trois autres jours s'écoulèrent. Le spectre s'éloignait. Vassili avait-il abandonné son odieux projet ? Elle reprenait

espoir lorsque, le dixième jour, un attelage se présenta à sa porte. Il l'attendait à l'intérieur.

— Montez, exigea-t-il.

Elle frissonna. Elle ne s'habituaît pas à sa voix déshumanisée, à son masque glacial.

— Où m'emmenez-vous ?

— Dans mes terres, répondit-il sèchement. Vous serez chez vous ce soir.

— Vous n'habitez pas Saint-Pétersbourg ?

— Non.

Evidemment, pourquoi l'aurait-il convoquée dans un hôtel ? Bouleversée d'effroi et de désarroi dans cette chambre, elle n'y avait même pas réfléchi.

— Je ne quitterai pas Saint-Pétersbourg, Vassili Alexandrovitch, répliqua-t-elle d'un ton aussi sec.

— Je viens d'acheter un appartement en ville.

— Nous habiterons Saint-Pétersbourg, alors... Tant mieux.

Il ne répondit rien.

Ils parcoururent quelques verstes dans un silence mortel. Elle ne vit rien du paysage. Combien de temps s'écoula-t-il ? Elle eût été incapable de le dire. Elle ne pensait qu'à feindre et gagner du temps.

Alors que les trois chevaux de la troïka s'arrêtaient devant une petite église à la coupole bleue, il ouvrit la bouche et déclara :

— Nous n'allons pas chez moi, aujourd'hui, mais dans notre église.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, la gorge serrée par l'appréhension.

— Pour le baptême.

— De qui ?

— De qui ? reprit-il. (Une de ses lèvres s'infléchit en une moue moqueuse.) Mais le vôtre, Blonde.

— Comment ? Mais il n'en est pas question ! hurla-t-elle dans la voiture, oubliant toutes ses bonnes résolutions. Je suis catholique, je ne vais pas me convertir au rite orthodoxe.

— Vous le ferez.

— Je ne suis pas obligée d'embrasser la foi orthodoxe pour me marier. Notre empereur est tolérant, il admet que l'on puisse être d'une autre confession. Je refuse !

— Notre empereur, qui n'est pas le vôtre, que je sache, est trop laxiste, il n'a pas la trempe de notre regretté Nicolas.

Lors du couronnement d'Alexandre II, Vassili Alexandrovitch avait réussi, grâce à ses relations, à se faire donner un titre et des médailles. Mais il méprisait le tsar pour ses réformes libérales.

— Et vous le ferez, poursuivit-il, pour une seule raison : vos parents. Rappelez-vous, je peux les faire enfermer et exiler dès demain.

— C'est faux. Vous affabulez.

— Je n'affabule pas. Mais puisque vous ne me croyez pas, je me dois de vous confier ceci : je me suis présenté à vous comme haut dignitaire et grand propriétaire. C'est vrai. Mais je n'ai pas d'amis dans la police secrète. Je suis moi-même un agent spécial. Ah, voici ma mère qui nous attend !

Encore sous le choc de ces aveux, elle fit la connaissance d'Irina Petrovna Koliehev. Une veuve, aussi imposante et grosse que son fils était maigre, et qui, chose étonnante pour une dame de la haute société, ne s'exprimait qu'en russe.

— Voilà donc la jeune personne, dit-elle en la jaugeant de la tête aux pieds. Entrons, notre saint père nous attend.

Le saint père en question était, lui, converti aux désirs du clan Koliechev. Il obéissait au doigt et à l'œil à Irina, qui avait fait édifier la petite église et assurait l'entretien de sa famille, car il était père de nombreux enfants. Les moines, seuls, n'étaient pas soumis au mariage.

— Blonde, ce n'est pas un prénom orthodoxe. Comme le veut la loi, pour être baptisée, vous allez en changer. Quel est le saint du jour, mon petit père ?

— Je refuse d'être baptisée, je suis catholique ! lança-t-elle courageusement, face à l'ogresse qui la détaillait sans complaisance.

Blonde appréciait les rites orthodoxes et regrettait le manque de décorum, de chants et de ferveur dans sa propre Eglise, mais elle eut soudain l'impression de trahir sa religion et le pape, de renier sa famille et son enfance.

— J'exige un cérémonial orthodoxe, déclara Irina d'un ton inflexible. Le baptême est obligatoire.

— Mère, on l'appelle aussi Blondine Raffaëlovna.

La voix était métamorphosée, presque enfantine. Blonde se tourna, sidérée, vers Vassili. Un tremblement incontrôlé parcourait son visage si lisse, si impersonnel. Était-il apeuré ? Ou cherchait-il à maîtriser une crise nerveuse ?

La suite fut truquée, les billets de confession délivrés sans messe, les prières préparatoires allégées. La bourse du prêtre, elle, fut renflouée. Blonde fut bénie, aspergée d'eau, avant même d'avoir eu le temps de réagir. Une cérémonie expéditive.

« Ce n'est pas comme cela ! » eut-elle envie de crier. La stupeur paralysait ses cordes vocales.

« On ne baptise pas aussi vite. »

En sortant de la petite église, Vassili se tourna vers sa mère.

— Voilà, mère, votre vœu est accompli.

— Bien. Le mariage se fera dans une semaine.

— Comment ? Mais c'est impossible, madame ! s'écria Blonde.

Elle n'avait pas prévu cette hâte. Elle rétorqua, en un ultime sursaut :

— Aucun prêtre n'acceptera de rompre le carême !

— Vaska, monte en voiture. J'ai deux mots à dire à ta fiancée.

Elle l'entraîna d'autorité à l'écart.

— Bien, mettons les choses au point. Mon fils semble tellement possédé par vous qu'il en sacrifie la dot et le trousseau. J'aurais préféré qu'il choisisse une Russe docile et bien ancrée dans nos traditions, la fille d'un hobereau de nos campagnes. Il a jeté son dévolu sur une beauté frivole de la ville et, qui plus est, une étrangère, une occidentaliste, la fille de républicains français.

— Oh, madame, répondit Blonde, rattrapée par l'espoir, moi non plus je ne désire pas ce mariage... Dans ce cas, nous pouvons nous entendre, essayer de l'infléchir, je vous en serais reconnaissante toute ma vie !

La cassure fut brutale, sans appel.

— Vous plaisantez, Blondine Raffaëlovna ?

Elle lui lança un regard haineux.

— Mais le carême...

— Assez ! répliqua Irina.

L'abstinence n'était pas une obligation à l'égard de l'Eglise orthodoxe, mais une mortification avant les fêtes. Passé la première semaine de jeûne, Irina adaptait la religion à ses exigences. Elle s'arrangeait avec sa conscience, et avec le petit pape qui n'osait la contredire.

— Nous ne vous marierons ni un mercredi ni un vendredi, jours de jeûne, poursuivit-elle. La trêve de la mi-

carême, vous connaissez ? Elle se pratique beaucoup chez vous, non ?

Un cri sortit de la gorge de Blonde, un cri violent, comme si on l'égorgeait.

Elle était piégée.

Etait-ce le jour le plus funeste de son existence ?

Revêtue d'un costume nuptial traditionnel, coiffée d'un diadème incrusté de perles, d'où s'échappait un léger voile blanc, Blonde était tétanisée.

Elle avait compris qu'il était vain de lutter. Condamnée au silence, à la solitude, elle sentait la léthargie gagner ses muscles, la lassitude envahir son cœur. Elle se laissait faire, elle n'était plus là. Sa volonté était anéantie, son esprit de rébellion annihilé, comme si on l'eût abreuvée de force de quelque drogue. Elle se sentait glisser vers le néant, inéluctablement.

En l'absence des parents, et selon la tradition, Nania avait tenu à la bénir devant son icône. Obligée de couper tous les ponts avec les siens, au moins jusqu'aux noces, Blonde l'avait laissée en pleurs, seule dans la maison, seule dans le secret, lui faisant promettre le silence sur les vraies raisons de son mariage, lui demandant d'invoquer un fol amour. Un empressement que son père pardonnerait, malgré l'absence de permission de sa part. Sans doute souffrirait-il qu'elle ne l'ait pas attendu. Mais il devrait comprendre, lui qui s'était engagé envers sa mère loin de Lille et des siens, à peine rentré d'exil. Il connaissait le caractère impulsif et fougueux de sa fille. Il lui disait toujours qu'elle tenait de ses tantes. Que l'esprit frondeur était inhérent au tempérament Vaneyck. Les sœurs de Raphaël n'avaient pas hésité à piétiner les bienséances pour épouser l'élue de leur cœur. Les enfants Vaneyck, lui avait conté son père, en avaient toujours fait à leur tête.

Mais que penserait Katharina Ivanovna, sa Katioucha, sa mamouchka ? Croirait-elle à une fuite amoureuse ? Elle l'espérait libre et cultivée, elle préparait son départ pour l'université. Et son amie Iouliana, qui la croyait toujours sur le lac Onega ? Blonde lui écrirait, plus tard. Elle lui avouerait la vérité dès que possible. Elle avait tant besoin de

partager sa peine, de se persuader que son sacrifice n'était pas vain. Et Sergueï ? Elle n'osait imaginer...

Ivan la conduisit jusqu'à la petite église où son « fiancé » l'attendait.

Vassili avait revêtu un manteau broché d'or, rehaussé de perles assorties au diadème de Blonde. Elle dut admettre qu'il était élégant. Lugubre mais élégant.

Elle ne reconnut qu'à sa longue barbe le petit père qui avait célébré le simulacre de baptême, tant il était métamorphosé, en chasuble étincelante, et mitré à l'orientale.

A l'entrée de l'église, le prêtre procéda d'abord à l'office des fiançailles, avec échange des anneaux d'or et d'argent des jeunes fiancés.

L'office du couronnement, véritable célébration du mariage, vint ensuite, à l'intérieur de l'église. Ils y pénétrèrent un cierge allumé à la main, suivis par des garçons et dames d'honneur choisis par Irina, les deux premiers maintenant des couronnes au-dessus de la tête des futurs mariés. Ivan était l'un des témoins. Son costume national, un large pantalon rouge, redingote blanche à petits boutons, et bottes jaunes, lui conférait un côté mi-sorcier, mi-oriental, qui cadrait parfaitement avec les lieux et la cérémonie. Elle croisa son regard, évité jusqu'alors. Il sourit. Un sourire tendre et chaleureux, qui la surprit, et lui donna l'envie de courir pleurer sur son épaule.

L'atmosphère solennelle et les chants traditionnels la saisirent comme au jour de son arrivée à Saint-Petersbourg.

C'est avec Sergueï que je devrais être, songea-t-elle, la mort dans l'âme.

L'iconostase était un vrai joyau, avec ses dorures et ses images saintes très colorées. Des cierges étaient allumés

devant les icônes. Près du lutrin, un diacre en habit sacerdotal avait rejoint le prêtre.

Elle distingua des robes à traîne, des étoffes précieuses de soie et velours, des képis tenus par des mains gantées. La plupart étaient venus par curiosité pour la jeune mariée, par intérêt de voisinage, plus que par amitié. Beaucoup se demandaient qui était cette jeune épousée gracieuse et pâle aux grands yeux noirs.

Des susurrements d'envie et d'admiration parcoururent les rangs serrés.

— Comment a-t-il fait pour dégoter cette magnifique vierge ? chuchota l'un des invités, les pupilles agrandies comme par une apparition irréelle.

— On dirait un ange, acquiesça son voisin. A croire que les plus odieux sont les plus chanceux.

— Chut ! la cérémonie est commencée, murmura une dame, offusquée.

— Oui, méfie-toi de tes paroles. Il y a ici plus de policiers déguisés que de vrais civils. Quant à moi, je sens que je vais rendre visite aux Koliechev.

— Si le cerbère te laisse entrer !

— Qui ?

— La vieille Irina Petrovna.

— Vous croyez qu'elle sait où elle met les pieds, cette enfant ? Elle est folle, oui !

— Ou très intéressée. Les Koliechev croulent sous les roubles. Ils achètent ce qu'ils veulent.

— On dirait plutôt un agneau prêt au sacrifice, remarqua un hobereau.

Blonde avait le visage diaphane, les lèvres tremblantes d'une condamnée s'avançant vers le bûcher ou le couperet de la guillotine.

Avec son visage exsangue et ses yeux morts, Vassili ne laissait rien paraître, ni joie ni air de victoire, rien. Aucune émotion. Il exultait.

Les yeux fixés sur les images couvrant les murs – surtout pas sur son fiancé ou les membres de l’assemblée –, Blonde prenait pleinement conscience que les semaines précédant le mariage auraient dû être emplies d’allégresse et d’espoir, et ce jour des noces, un moment de délice total. Le sentiment d’une lamentable et monstrueuse erreur absorbait son âme enténébrée.

Pourquoi ne me suis-je pas jetée dans la Neva ? Cela n’eût rien changé au sort de ses parents. Pour se venger, Vassili eût été capable de les faire torturer. Elle s’attendait à tout de sa part, et n’avait pas tort.

Ces icônes... Le Jugement dernier, le supplice des apôtres... Jamais elle n’avait saisi à quel point ces représentations inspiraient la crainte. Elle les trouvait terribles. Ces visages penchés et pensifs, caressés par les petites flammes des veilleuses, lui murmuraient la bienvenue jadis. Ils la glaçaient aujourd’hui.

Un chœur invisible répondait aux litanies, chantait à la suite du diacre. La musique instrumentale était interdite durant les célébrations. Comment ces voix si belles, ces mélodies sacrées si pures, pouvaient-elles s’élever au milieu de la boue et de l’ignominie ? Des larmes coulèrent le long de ses joues. On la crut émue par la beauté des chœurs.

En d’autres circonstances, moins personnelles, la majesté du mariage orthodoxe, brillant et oriental, eût comblé son penchant poétique et romanesque. Elle se revit à son arrivée, encore fatiguée du long trajet entre la France et la Russie, subjuguée par les rites et les lumières, l’éclat des *Mille et Une Nuits*, les chants et la ferveur orthodoxe. Dans son âme d’enfant, la puissance divine transparaissait mystérieusement au travers des scintillements et des ombres opalescentes.

Que cela lui semblait loin, et vain !

Elle dut faire un effort inimaginable sur elle-même pour réciter, en russe, ce qu'on lui avait demandé. Elle s'exécuta, de façon mécanique.

Garçons et dames d'honneur se relayaient pour maintenir les lourdes couronnes d'orfèvrerie au-dessus de leurs têtes. Le prêtre étendit un tapis sur le sol. Vassili s'avança. Selon une coutume populaire, celui des époux qui y pose le pied en premier est le chef de famille.

Un incident se produisit. Une demoiselle d'honneur trébucha par inadvertance sur la traîne de Blonde, se rattrapa de justesse, mais lâcha la couronne, qui tomba sur le sol. Un murmure contenu parcourut la petite assemblée. Chacun retint son souffle. Certains y virent un mauvais présage pour ces noces. Aussitôt Irina ramassa la couronne et vint prendre la place de la demoiselle, non sans l'avoir fusillée du regard.

Les mariés burent trois fois à tour de rôle dans la même coupe l'eau et le vin tiède. Le prêtre leur lia les mains dans un mouchoir de soie, et leur fit faire trois fois le tour du lutrin, alléguant ainsi qu'ils avanceraient ensemble dans la vie. Ce qui signifiait en réalité : « La femme, devant une obéissance totale au mari, devra marcher du même pas que lui. »

Après les derniers chants et prières, le prêtre félicita les jeunes mariés, et leur enjoignit de s'embrasser.

A ce moment-là, quelqu'un dans l'assistance jura à son voisin qu'il avait perçu un recul d'effroi, certes presque imperceptible, chez la jeune mariée.

Les dés étaient jetés. Aucun miracle ne s'était produit.

Blonde venait d'épouser, contre son gré, Vassili Alexandrovitch Koliechev.

Les félicitations d'usage suivirent la cérémonie.

Les invités étaient des voisins désireux de cultiver de bonnes relations, même si à l'ombre de leur demeure, ils se gaussaient de la façon de vivre de ces gens, du physique lugubre et sans âme du maître, des manies étranges et de la brutalité qui régnaient dans leur maison. Il valait mieux être en bons termes avec de puissants propriétaires, peu accommodants, voire cruels avec leur personnel. On ne quittait pas les Koliechev, on se sauvait. Il fallait surtout entretenir d'aimables accointances avec cet être sans cœur qui fréquentait, on en causait à voix basse, de hauts dignitaires de la police.

Vassili savait qu'ils se posaient tous une question : comment avait-il déniché une telle parure, un tel bijou ? Il possédait à présent la plus jolie femme des environs. Tous l'enviaient. Il tenait là sa revanche. C'était son heure de gloire. Plus personne ne se moquerait de lui derrière son dos. Sa mère elle-même, quoi qu'elle en dise, était impressionnée par son choix. Il l'avait deviné dès le premier coup d'œil qu'elle avait lancé à Blonde.

Ivan, ce personnage démesuré, sauvage, qui avait tant effrayé Blonde, lui offrit un nouveau sourire et s'approcha d'elle.

Il la salua, très bas :

— Vous connaissez déjà mon nom, Ivan. Je vous servirai à présent, comme je sers mon barine.

— Ivan, vous êtes mongol ?

— Kalmouk, d'origine mongole mais pas tatar, pas musulman.

— Orthodoxe ?

— Bouddhiste, barinia, rectifia-t-il.

— Il faudra m'expliquer un jour, Ivan. D'où venez-vous ?

Ivan resta bouche bée quelques instants. Personne ne lui avait jamais fait une telle demande. Expliquer ses propres croyances ! Aucun être humain, depuis longtemps, ne s'était

intéressé à ce qu'il ressentait. D'où venait-il ? Avait-il laissé dans son pays des êtres qu'il aimait ? Il n'était qu'un sauvage bien docile. Un sauvage qui devait obéir au maître, à sa terrible mère, et accomplir les sales besognes. Sa jeune maîtresse venait de faire sa première erreur : s'abaisser devant un serviteur. Cette jeune femme allait souffrir ici. Et cela lui ferait mal, à lui, le sauvage. Il lui lança un regard bienveillant. Elle sut qu'elle avait désormais un allié dans la place. Un seul, mais il compterait pour mille. Et elle présuma qu'elle aurait grand besoin de lui.

— Je viens des bords de la Caspienne, barinia.

La Caspienne, mon Dieu, pensa-t-elle. Ses parents y étaient-ils encore ? Que se passerait-il à leur retour ? Personne ne comprendrait son geste. Croiraient-ils vraiment à ce hâtif mariage d'amour ?

Avant de partir, elle avait songé à leur laisser une lettre explicative, mais le risque était trop important. Son père était capable de tout, et Vassili davantage. Cet homme auquel elle était désormais attachée était dangereux ; elle le ressentait du plus profond de son être. Et elle allait en avoir la confirmation, bientôt.

— Blondine Raffaëlovna, je vous prie de ne pas vous attarder auprès de nos gens, intervint Irina Petrovna.

— Je ne vois pas en quoi...

Blonde se tourna vers Ivan. Il avait disparu.

— Moi je vois, cela suffit. N'oubliez pas ceci, ma petite : désormais, vous appartenez à votre nouvelle famille et à votre mari, lequel a sur vous un pouvoir illimité. Ah, encore une chose ! Je vous interdis de parler français en notre maison.

Irina, slavophile jusqu'au bout des ongles, était impressionnée par la façon dont Blonde s'exprimait en russe. La légère pointe d'accent français ajoutait à son charme, et rendait Irina – elle le camouflait tant bien que mal – folle de rage.

Le visage de Blonde se ferma. Allait-elle devoir vivre sous le même toit que cette femme malveillante ?

— « Notre maison », dites-vous ? Vous allez vivre auprès de nous, à Saint-Pétersbourg, Irina Petrovna ?

— Non, c'est vous qui allez vivre chez moi.

— Mais... Saint-Pétersbourg...

— Vassili continuera de s'y rendre pour ses affaires.

— Et moi ?

— Vous resterez ici.

— Vous ne me cloîtrerez pas, Irina Petrovna ! protesta Blonde en haussant la voix.

— C'est ce que nous verrons, répondit-elle, nullement prête à transiger.

Elle marmonna, avant de lui tourner le dos :

— Et, à l'avenir, maîtrisez vos emportements.

Avec Blonde était entré un ennemi dans la demeure. Il y avait péril. La veuve Koliechev priait le ciel, qu'une fois ses désirs assouvis, son fils la répudierait. La religion orthodoxe était tolérante envers le divorce, même si elle considérait que la mort ne libérait pas des liens conjugaux. Aussi lui déplaisait-il que cette Blondine Raffaëlovna, même divorcée, répudiée, porte à jamais et légalement leur nom.

Afin de conserver Vassili près d'elle, le seul homme qu'elle eût jamais aimé, Irina lui fournissait ses proies. Elle allait au-devant des appétences les plus saugrenues et désaxées de son fils unique.

Quelle idée de vouloir épouser ! Elle s'était pliée à son désir, parce qu'elle craignait de le perdre et désirait un petit-fils. Elle avait toutefois exigé le mariage orthodoxe, parce qu'elle ne voulait pas déplaire à la Sainte Trinité. Elle avait

beau arranger les rites à son gré, elle restait hantée, malgré tout, par l'idée du châtiment céleste.

Cet échange avec Irina Petrovna, bref mais édifiant, ébranla Blonde. Il n'augurait rien de bon pour l'avenir. Elle pressentait le couple infernal constitué par Vassili et sa mère, l'ascendant, la tyrannie qu'ils exerçaient à tour de rôle l'un sur l'autre et sur leur entourage. Elle entrevoyait la jalousie d'Irina à l'égard de la belle-fille non désirée. Vassili en avait fait à sa tête et avait contrecarré ses projets en épousant une étrangère. Blonde devina qu'Irina ne le lui pardonnerait jamais.

Elle regarda l'alliance nuptiale à sa main droite.

J'ai pactisé avec le diable, épousé la Mort... se dit-elle avec l'impression que la vie, qui s'écoulait en elle jadis comme un courant impétueux, s'éteignait.

Ils veulent me cloîtrer.

Les yeux bleu azur de Sergueï se fixaient dans son cœur. Sergueï... Sans lui, son âme était déjà dans un cachot.

Sergueï, pourquoi n'es-tu pas accouru vers moi, après la lettre que je t'ai laissée ? Non, c'est impossible, c'est un cauchemar, ils ne me jetteront pas aux oubliettes, je dois réagir !

Plus tard, tandis qu'on lui dénouait sa grosse tresse de jeune fille en faveur des deux nattes de femme mariée, Blonde frémit à l'idée de ce qui l'attendait dans l'obscurité de la chambre nuptiale.

« Mon mari me dégoûtait », avait confié Nania.

Blonde s'était exclamée, sûre d'elle :

« Je ne serai jamais une marchandise ! »

Quelle ironie du sort ! Un mois à peine s'était écoulé. Elle était une marchandise, à la différence près que l'on n'était plus à l'époque du servage. Elle n'était pas non plus

une malheureuse paysanne, comme Nania, laquelle s'était résignée face à un malheur jugé inévitable. La nourrice croyait à une intervention assidue du Seigneur sur leur vie. Blonde, elle, ne se résignerait pas.

Je me révolterai, jura-t-elle intérieurement. Elle ne se sentait engagée ni de cœur ni de foi dans ce mariage imposé.

Au même moment, Ivan s'adressait à son maître.

— Nous allons relâcher la pression, je présume, barine ?

— La pression ?

— Abandonner la surveillance concernant les parents de votre épouse.

— Il n'en est pas question, Vania. C'est au contraire maintenant que nous allons nous en occuper.

— Mais, maître, vous aviez dit...

— Je désire qu'elle n'ait plus le moindre contact avec eux, tu m'entends ? Pas le moindre !

— Mais...

— Qu'ai-je dit, Vania, qu'ai-je dit ?

Son regard était glacé et n'admettait aucune résistance. Ivan en savait quelque chose.

Les parents de Blonde ne s'attardèrent pas dans l'île du lac Onega. A peine arrivés à Kiji, prévenus du départ discret et furtif de Blonde, ils décidèrent de rentrer à Pétersbourg.

Nania les y attendait. Effondrée, elle espérait et redoutait depuis des jours la confrontation avec leurs visages anxieux et dubitatifs, le moment où, penaude, elle allait en un sanglot convulsif avouer :

— Notre petite maîtresse est partie. Elle s'est mariée. Notre-Seigneur la protège !

C'est ainsi qu'un matin ils prirent en landau à ressorts le chemin du domaine des Koliechev, situé à plusieurs heures de route de Pétersbourg.

En cette fin avril, l'air était doux. Mauvais, à peine praticables, certains chemins subissaient encore la fonte des neiges. Ils traversèrent des forêts de bouleaux, des sous-bois aux sources cristallines, passèrent un bac. Ils furent contraints de quitter la route inondée par un cours d'eau achevant de dégeler, puis d'attendre que le cocher les sorte de la boue. Enfin, ils aperçurent la petite église du village des Koliechev, dont la cloche sonnait déjà les trois heures de l'après-midi. Ils s'enquirent du chemin à emprunter et découvrirent la propriété derrière des saules.

La grandeur du domaine les impressionna. La beauté des lieux les rassura. Libérée des glaces, la nature éclatait. L'herbe reverdissait et de tendres feuilles recouvraient les arbustes. Différentes espèces de pavot parsemaient un champ et les coquelicots rougeoyaient. Ils traversèrent encore un jardin réservé aux arbres fruitiers, et se dirigèrent le long d'une allée bordée de bouleaux vers le corps de logis principal. Une grande maison de maître rectangulaire flanquée de colonnes, entourée d'un vaste parc à l'anglaise. Plus bas, serpentait une rivière.

Ils descendirent de la voiture. Une silhouette imposante vint à leur rencontre. L'homme, de haute stature, avait un faciès étonnant, des oreilles énormes, un nez aplati, une grande moustache, de petits yeux enfoncés sous d'épais sourcils noirs. Un métis de Russe et d'Oriental. Katharina songea aux ogres des contes de son enfance. Après s'être enquis de leur nom, il les fit patienter, disparut et ne revint pas.

Au bout de longues minutes d'attente, une jeune servante apparut à son tour. Elle leur fit l'offrande d'usage, et leur annonça que la barinia les attendait sur la véranda couverte.

Serait-ce Blonde ?

La terrasse était à l'arrière du corps de logis, d'où partaient des allées de tilleuls. Elle offrait une magnifique vue sur la rivière, sur un petit étang, et donnait sur un jardin d'agrément aux parterres de fleurs.

Ils découvrirent la barinia. Ce n'était pas Blonde. Une femme d'une soixantaine d'années, grande, forte, le maintien royal et les traits despotiques, se présenta comme l'heureuse belle-mère de Blondine Raffaëlovna, les accueillit avec tous les honneurs que l'on accordait aux visiteurs, sans jamais se départir de son air affable.

— Comme je regrette ! s'épancha-t-elle avec une tristesse feinte. Vous avez parcouru ces verstes pour rien. « Nos enfants », ajouta-t-elle en appuyant sur ces mots, sont en voyage de nocces.

La jeune servante revint avec le samovar fumant, prépara le thé et s'effaça.

— Nous ne comprenons pas son attitude, Irina Petrovna. Pourquoi ne nous a-t-elle pas prévenus ?

— Votre fille, monsieur Van Eyck, me semble avoir l'âme impétueuse de nos Russes. Elle craignait sans doute votre courroux.

— C'est ridicule, commenta Raphaël.

— Ils seront absents longtemps ? s'enquit Katia d'une voix douce, craignant la fougue de son époux.

— Jusqu'à l'été.

— Nous n'avons aucune nouvelle d'elle. Ce n'est pas le genre de notre fille.

Raphaël cachait mal sa déception.

— Je suis sûre que vous allez recevoir bientôt de ses nouvelles.

— Irina Petrovna, pouvez-vous nous dire où ils sont partis ? insista Raphaël, le visage contracté.

Le sourire d'Irina se figea. Elle croisa les admirables yeux bleus en amande de Katia, les détesta. Elle se hâta de répondre à Raphaël, avec un geste désolé, s'efforçant de cacher son agacement :

— Je ne peux malheureusement vous satisfaire. Mon fils désirait en faire la surprise à sa charmante épouse. Je l'ignore moi-même.

Voyant l'incrédulité peinte sur les visages de ses hôtes, elle ajouta, avec un air sibyllin :

— Visites et romances au bord des lacs, m'a-t-il confié. Dans le midi de la Russie, en particulier.

— Nous en venons ! s'exclama Raphaël.

— Vous vous êtes croisés... Quel dommage !

Elle n'en pense pas un mot, songea Katia, tandis qu'Irina concluait :

— Mais il faut laisser les jeunes mariés en amoureux, n'est-ce pas ? Ne vous inquiétez pas.

— Bien, merci, Irina Petrovna pour le sel et le pain. Nous avons une longue route...

Elle ne les retint pas. Ils repartirent comme ils étaient venus. Le cœur plein d'interrogations. Était-il possible que la peur ait jeté Blonde dans les bras d'un inconnu ?

— Cette femme ne t'a pas semblé étrange ? demanda Katharina.

— Etrange ?

— Oui.

— Elle nous a reçus de façon courtoise, souriante...

— C'est bien ce qui nous inquiète, n'est-ce pas, Raphaël ? Un sourire plaqué, hypocrite. Glacial même lorsque tu as demandé où ils se trouvaient. Comme si cela ne nous regardait pas. L'accueil des Russes est en général plus hospitalier, surtout à la campagne, Raphaël.

— Nous avons eu droit au sel, au pain, au thé...

— Allons, Raphaël ! s'exclama Katharina Ivanovna. Ne te voile pas la face. On ne te laisse jamais reprendre la route, surtout détrempée par la fonte des neiges, sans te proposer de passer la nuit, souvent davantage. L'invité n'a aucune limite de temps, en hiver à cause du froid, ensuite pour embellir les soirées campagnardes. Tu en sais quelque chose avec tes déplacements. Chez ces hobereaux de province, l'enthousiasme à recevoir est à la hauteur de l'ennui. Cette Irina Petrovna semblait un peu trop pressée de nous voir repartir.

— C'est à cause de moi, Katia. Je me suis renseigné sur cette famille. Les Koliechev ont la réputation d'être très slavophiles.

— Une famille puissante et esclavagiste, précisa-t-elle.

— Le servage a disparu. Ces gens ne peuvent plus l'être, Dieu merci.

— Toi, si proche de ta fille, comment peux-tu être si confiant ? Elle n'a que dix-sept ans, Raphaël !

— Te voilà devenue une vraie mama. Tu étais la première à la trouver mûre pour son âge, Katia.

— Mûre oui, mais à l'âme pleine de candeur.

— J'essaie peut-être de me rassurer, Katioucha...

— Pardon, Raphaël, dit-elle en lui prenant la main d'un geste tendre. Ne nous inquiétons pas. Nous allons recevoir de ses nouvelles.

— Elle a trop pris de moi. Quand j'étais jeune, j'agissais par coups de tête.

— Tu as gardé de ton impétuosité, de ton enthousiasme, et je t'aime.

Mais elle songea :

Le sourire de cette femme n'était pas franc. Ses paroles étaient fielleuses. Son regard, haineux. Elle ne nous a pas fait entrer chez elle. Nous a-t-elle dit la vérité ?

De sa terrasse, Irina les vit s'éloigner. Lorsqu'ils eurent disparu, elle souffla bruyamment, faillit se diriger à l'intérieur, et se ravisa. Elle s'installa dans son fauteuil et attendit, immobile, une heure durant, une ébauche de sourire sur les lèvres, avant d'exhaler un profond soupir. Ils ne reviendraient pas.

Puis, le visage aussi impénétrable que celui de son cher fils, elle se leva, se rendit lentement vers la demeure. Elle monta le grand escalier du vestibule, emprunta un corridor, et déverrouilla la porte d'une chambre à l'aide d'une clef de son trousseau.

— Vous pouvez sortir, Blondine Raffaëlovna.

— Je ne vous le pardonnerai jamais, Irina Petrovna, marmonna Blonde, les dents serrées.

Irina lui lança un regard méprisant.

— Et moi, je te briserai, ma petite, murmura-t-elle en pivotant sur ses talons.

La guerre était ouverte.

La nuit était avancée. Ils pénétrèrent enfin dans Saint-Pétersbourg. Ils allaient s'engager sur le quai de la Moïka lorsque Katia s'écria :

— Arrêtons-nous ! C'est Nania, nous venons de la dépasser !

— Es-tu certaine ?

— J'ai reconnu les fleurs de son petit foulard et sa corpulence. Oui, c'est elle.

La vieille Russe les guettait effectivement, une lanterne à la main, avant la bifurcation vers le canal.

— Qu'est-il arrivé, Nania ? C'est Blonde ? s'enquit Raphaël, d'une voix tendue.

— Non, barine...

Mais son visage témoignait de la gravité de la situation. Elle était hors d'elle, encore sous le choc de l'effroi d'une visite non désirée.

— Descendez vite de voiture. Un agent à cheval est posté devant chez nous. Les autres sont repartis, Notre-Seigneur soit loué.

Ils la suivirent et réussirent à se glisser dans la maison par une entrée annexe, qui donnait sur l'escalier de service.

— J'ai eu la peur de ma vie !

— Raconte-nous, Nania. Que se passe-t-il ?

— Vous étiez à peine partis, ce matin, qu'un attelage à trois chevaux s'est arrêté. Je fus alertée par le tintement de clochettes, et des mouvements inopportuns autour de la demeure. Ils ont tambouriné à la porte.

— Qui « ils » ? demanda Raphaël.

— Calme-toi, ma niania, je t'en prie, ajouta Katia avec douceur.

— La police. Un sergent a crié : « Ouvrez, ordre de Sa Majesté l'Empereur ! » Il m'a montré un papier, je n'ai pas

pu le lire, bien sûr, mais il portait l'estampille de la police secrète de Pétersbourg.

— Comment le sais-tu, Nania ?

— Oh...

Nania hésita, et poursuivit, les yeux baissés :

— On me l'a montrée, je crois, un jour.

Elle omit de préciser que l'information venait de Blonde. Un mot écrit par ce maudit Vassili portait la même marque : « Il me convoque à notre mariage, et regarde, Nania, c'est l'estampille de la police secrète ! »

— J'ai essayé de les retenir, ajouta-t-elle, mais ils m'auraient bien transpercé le ventre. Alors, je n'ai pas protesté, je me suis tue. J'en suis encore toute retournée.

Elle éclata en sanglots.

— Tu as bien fait de te taire, la rassura Katia. Un mot de mécontentement, et on ne sait jamais où cela t'aurait conduite.

— Ils ont fouillé partout. Ils ont pris des papiers et ils ont dit qu'ils allaient revenir.

— Ils ne trouveront rien, puisqu'il n'y a rien à trouver, dit Raphaël.

Katharina était moins optimiste.

— On te soupçonne certainement de liaison avec les étudiants contestataires, voire des révolutionnaires.

— Ce ne peut être qu'une méprise.

— Ou un complot.

— J'ai foi en la justice d'Alexandre.

— Raphaël, souviens-toi de ton exil. Nous devons quitter cet appartement. Tu risques d'être arrêté à tout moment. Peut-être faudrait-il nous procurer de faux passeports pour vivre ailleurs ?

— Je comprends qu’avec les drames de ta famille, tu sois sur tes gardes, Katia, mais nous n’en sommes pas encore là. Du moins je l’espère. Et comment Blonde nous retrouverait-elle, si nous vivons sous un faux nom ?

— Je suis lucide, Raphaël, et certaine que ce n’est pas un malentendu. Je vais prévenir Blonde.

— N’en fais rien pour l’instant, Katioucha. Elle est heureuse, qu’elle ne sache rien.

— Heureuse ?

— En tout cas, elle est en lieu sûr, corrigea Raphaël, voyant une expression dubitative se dessiner sur le beau visage de sa Katia.

Non, il ne la croyait pas heureuse chez ces nobliaux de réputation esclavagiste et russophile. Voulait-elle se venger de Dimitri en épousant une famille russe et puissante, bien ancrée dans les traditions ?

Ma fille a-t-elle perdu la tête ? se demandait-il.

Heureuse, se répétait Katharina Ivanovna.

Depuis huit ans, elle se sentait l’âme d’une mère. Trop âgée sans doute, elle n’avait pu donner de petit frère à Blonde.

La jeune fille lui échappait ces derniers temps. Dimitri, puis ce jeune Sergueï et à présent ce Vassili... Elle concevait parfaitement les amours d’une âme romanesque, mais ce mariage ? Était-elle devenue folle de se laisser enfermer, de son plein gré, à dix-sept ans ?

Elle ne pouvait s’empêcher d’être déçue. Elle la croyait si proche d’elle, l’imaginait partageant les mêmes aspirations. Blonde ne voulait-elle pas disposer de sa vie selon son propre idéal ? Apprendre une profession qui l’affranchirait du joug domestique, ou poursuivre une carrière artistique si prometteuse ? S’était-elle trompée à ce point ?

Blonde n'avait pas eu à lutter contre ses parents pour obtenir cette indépendance qui faisait défaut à tant de jeunes Russes, obligées de se comporter en poupées, de contracter un mariage d'argent ou de se sauver de leur famille après des luttes acharnées.

Sa liberté enfantine était peut-être la clef du problème. A moins qu'elle, Katharina Ivanovna, n'en soit la cause...

Blonde éprouvait-elle le désir d'une vie stable, l'envie d'être sous le joug d'un mari, de ne pas être l'une de ces *emantsipistka* dont on se moquait facilement, une émancipée, comme elle, Katia ?

A moins que Smolny et la cour de Russie n'aient déteint sur elle... Naviguant tous deux entre leurs idées libérales et le désir que leur fille n'en abuse pas, Raphaël et Katharina avaient craint d'en faire une nihiliste. Ils avaient gagné. Un peu trop.

« En lieu sûr... »

Le sourire hypocrite d'Irina Petrovna ne cessait de la hanter. Blonde était-elle en lieu sûr ?

Blonde n'était pas à l'abri. Son sourire contagieux, ce sourire auquel nul ne résistait avait déserté son visage. Elle n'avait pu échapper à Vassili. Elle vivait en recluse, et craignait de devenir folle.

Pour les Koliechev, pour sa belle-mère surtout, elle était l'étrangère, la Française, l'indésirable. Opposés aux innovations, aux libéraux à qui ils attribuaient tous les malheurs survenus en ce règne – ils regrettaient amèrement l'affranchissement des serfs –, ils méprisaient tout ce qui venait de l'extérieur. Ils n'aimaient pas la France républicaine. Blonde représentait donc tout ce que sa belle-mère exécrait, et pour la première fois depuis son arrivée en Russie, en 1868, elle se sentait en terre étrangère dans son pays d'adoption.

Désormais enclose dans un carcan plus strict que celui auquel les impératrices d'origine étrangère étaient soumises. Enfermée comme dans ces *terems* du dix-huitième siècle, où les candidates au rôle d'épouse du grand prince étaient isolées, préparées, examinées, surveillées.

Mais il y avait pire.

Elle se posait des questions sur l'état mental et physique de celui qu'elle était bien obligée d'appeler son « mari ». Atteint de troubles nerveux, il était d'une maigreur extrême, le visage émacié, les joues creuses, le teint cadavérique. Parfois son regard embrumé était tellement fixe, comme en état de torpeur, que ses pupilles, contractées, n'étaient plus que deux petits points.

Ils ne se parlaient pas, ou si peu. Elle tenta d'engager un dialogue, ce fut peine perdue. Il arrêtait toute discussion et devenait d'une irritabilité extrême. Il ne l'aimait pas, elle était sa « chose ». Nania avait raison. La femme en ce monde n'était qu'une marchandise.

Après la nuit de nocces, elle songea à se tuer, mais sa mort ne réglerait rien vis-à-vis de la menace qui planait sur ses parents. Vassili risquait de se venger. Marié, il avait promis de les laisser en paix, mais le doute s'était immiscé dans l'esprit de Blonde, et surtout, elle mesurait à quel point son sacrifice était au-dessus de ses forces. Elle subissait des viols conjugaux silencieux, et les lubies d'un prédateur au comportement lubrique. Seuls son instinct de vie, sa volonté tenace d'aider les siens avaient raison de la brutalité vicieuse, des gestes convulsifs avec lesquels il la prenait.

Vassili partageait son temps entre son domaine et Saint-Petersbourg. A chacun de ses retours de la ville, il changeait de costume, troquait son manteau sombre et sa cravate noire pour la casquette, le fouet et les bottes du hobereau. Il inspectait ses terres à cheval avec son régisseur et reproduisait sur les autres le comportement asservisseur de sa mère. Fils docile, il répondait aux attentes d'Irina et lui tenait compagnie des heures durant. Il s'enfermait fréquemment dans une chambre dont l'accès était interdit à Blonde, et qui l'intriguait. La nuit, la mine patibulaire, il satisfaisait ses désirs agressifs auprès de sa jeune épouse.

Il veillait avec davantage de mansuétude sur ses trois faucons. Vassili leur ressemblait. Auprès de ses oiseaux de proie, il semblait dans un état extatique, presque euphorique. Effrayant. La présence de ces faucons était étrange, car si son mari avait le profil d'un rapace, il ne pratiquait pas la chasse.

Blonde songea à s'échapper. Mais où, et comment ? Elle était prisonnière dans ce grand domaine, et sa geôlière s'appelait Irina.

Car si Vassili n'y vivait pas en permanence, Blonde, elle, était cloîtrée dans cette bâtisse a priori accueillante, sous la coupe de sa belle-mère. Elle ne regrettait pas les absences de son mari. Bien au contraire. Elle guettait ses départs derrière la fenêtre de sa chambre, prenait une large

inspiration, exhalait un profond soupir, respirait plus aisément. Elle se savait à l'abri pour deux, voire trois jours consécutifs, même si en contrepartie il lui fallait subir la compagnie de son odieuse belle-mère, qui dirigeait le domaine. Irina ne l'effrayait pas, mais l'exaspérait. Elle haïssait cette mégère qui la réprimait davantage que les surveillantes de Smolny. Elle l'affublait, en secret, du nom de la sorcière des contes russes : Baba-Yaga. Elle comprit très vite qu'Irina la jalousait et ne supportait pas qu'une femme, une étrangère de surcroît, accapare son fils unique. Elle avait de l'ascendant sur lui. Pourquoi avait-elle accepté ce mariage ?

Irina Petrovna houspillait sans cesse ses servantes. Le personnel tremblait. Elle ne souffrait aucun désordre, faisait régner le silence et la terreur. Elle conduisait la maison avec parcimonie, ne donnait ni fêtes ni festins. Le travail étant libre, la corvée supprimée, il leur fallait trouver constamment des capitaux, et les Koliechev ne croulaient plus sous une abondante richesse. Vassili payait ses dettes autant que ses abus, par la délation et l'espionnage. Il avait été recruté par la branche la plus conservatrice et la plus dure de la police secrète de l'Empire. Un espion à la solde de la police, voilà ce qu'était Vassili Alexandrovitch.

Les gens de maison, silencieux, regardaient Blonde avec un mélange de respect et de pitié. Traités à tout bout de champ de paresseux, soumis aux exactions et à la rouerie du régisseur et d'Irina, sans compter l'humeur atrabilaire de leur maître, ils obéissaient comme des serfs. Le knout était interdit, mais ce qui se passait dans les propriétés restait secret. Heurtée par les abus de ces esclavagistes, Blonde tenta plusieurs fois de s'interposer. En vain. Ses protestations, ses révoltes furent stériles. Elle était comme transparente. Insignifiante. Inexistante. Elle n'était rien.

Elle écrivit à Ioulia. Une lettre dans laquelle elle lui expliquait tout, sollicitait conseil et aide, et requérait son silence. Elle n'osait encore alerter ses parents.

Elle attendit en vain la réponse. Elle comprit que son amie ne recevrait pas son appel au secours, lorsque Irina lui apporta une lettre de ses parents. Ouverte, et lue.

Elle fut astreinte à écrire une réponse sous la dictée de sa belle-mère. Des mots qui témoignaient de son bonheur à vivre auprès d'un homme exceptionnel, et protecteur. Elle implorait son père de lui pardonner de s'être mariée sans son consentement. La vie à la campagne lui plaisait infiniment. Elle ne désirait pas revenir à Saint-Petersbourg, mais elle les assurait de ses tendres sentiments à leur égard.

Elle souffrait de ne pouvoir retrouver les siens, leur expliquer, se justifier. Ils devaient être si déçus de sa conduite ! Elle se consolait à l'idée que son père et sa mama Katioucha n'étaient pas inquiétés, qu'ils vivaient heureux tous les deux. Elle souffrait enfin de solitude et d'oisiveté, se jugeait inutile et médiocre. Elle ne se sentait bien que dans la campagne, auprès des gens simples avec lesquels elle s'entretenait volontiers. Elle aimait leurs traditions, la bonne odeur du seigle, les chants qu'elle entendait lors du travail, tout ce qui l'avait enchantée jadis, et la rapprochait aujourd'hui de Sergueï. Elle gardait près d'elle, camouflée dans son nécessaire de toilette, la boîte laquée offerte par le jeune homme. Elle relisait fréquemment la lettre qu'il y avait glissée. Ses mots d'amour, si intenses, si profonds... Un baiser lui effleurait alors les lèvres, et des larmes coulaient sous ses paupières. Elle avait été tentée de lui écrire, mais son courrier était intercepté. Et puis, à quoi cela lui servirait-il ? A se faire plus mal encore, à blesser davantage Sergueï, qui ne devait pas admettre sa trahison. Une lourde chape de honte lui endolorissait les épaules.

Durant ses promenades solitaires, Ivan, chargé de ne pas la perdre une seule seconde des yeux, la suivait à distance respectueuse. Il ne rapportait pas ses conversations avec ces « paysans guenilleux », comme les appelaient Irina et son cher fils. Le vigoureux Ivan à la tignasse noire comme du

jais était de son côté, et elle lui en savait gré. Il servait son maître sans servilité. Un mystère entourait leur relation.

Avec l'été, la chaleur devint torride, et Blonde souffrit de malaises. Le soleil dardait ses rayons de feu sous un ciel sans nuages. On arrosa les arbres, on trempa les chevaux en les faisant entrer dans l'eau jusqu'aux genoux. D'innombrables ombrelles égayaient les barques flottant sur la rivière. Puis les barques elles-mêmes disparurent. Tous recherchaient l'ombre. Même les chasseurs renonçaient à leur passe-temps dans les heures chaudes de ces mois ardents. Blonde éprouvait un tel dégoût lors des attouchements de son mari qu'elle mit ses nausées sur ce compte. Elle eût aimé se baigner sous ces températures excessives et accablantes, courir vers les paysannes en camisoles blanches qui s'aspergeaient d'eau fraîche en riant. Irina le lui interdisait.

L'un des seuls plaisirs autorisés était de jouer sur le piano noir du salon, à condition qu'elle n'y interprète que les compositeurs russes. Ce n'était pas difficile. Faute de Chopin, elle se gorgeait de Glinka. Et Irina, à contrecœur, reconnaissait ses talents en la matière. Elles se heurtèrent violemment à propos de Tchaïkovski. A l'instar de certains critiques, Irina ne le trouvait pas assez russe.

— Pas assez russe ? s'écria Blonde. Vous moquez-vous, Irina Petrovna ? Vous ne le connaissez pas, vous ne faites que répéter les inepties de ses détracteurs !

— Silence, Blondine Raffaëlovna !

— Non, je ne me tairai pas.

Les yeux noirs de Blonde la sondèrent jusqu'au malaise.

— Sa sensibilité est russe. Sa musique est russe. Il est russe jusqu'à la moelle des os !

— Encore un mot, menaça Irina, et je fais disparaître ce piano !

Elle devait s'échapper. Elle n'en pouvait plus. Impossible de rester une minute de plus à ses côtés dans ce lit, à moins de le tuer. Ne plus sentir contre son corps sa peau humide et bleuâtre, le contact de ses lèvres froides et sèches sur les siennes. Ses frissons, suivis de sueurs abondantes.

Elle se leva sans bruit, retint sa respiration. S'enveloppa d'un châle. Il lui fallait sortir dans le parc, descendre sur une verste vers la rivière, franchir le petit pont, gagner l'autre rive, courir au-delà, s'enfoncer dans le bois de bouleaux avant d'atteindre un chemin qui la mènerait hors du domaine. Elle traverserait le village, s'abriterait dans une grange. Elle ignorait comment elle rejoindrait la ville, et sa famille. Peut-être cachée dans une charrette de paysan. Peu importait. Elle devait fuir les griffes de Vassili.

L'oreille aux aguets, elle descendit, se trouva nez à nez avec une femme de chambre. Celle-ci était nouvelle, et n'avait pas quinze ans. La jeune Russe au visage rond et enfantin s'arrêta net, n'osant avancer davantage, ni lui tourner le dos.

— Allons, n'aie pas peur. Je dois sortir... un moment. Ne dis rien.

— Barinia, je ne dirai rien, souffla-t-elle d'une voix à peine audible.

Blonde atteignit le bois. Il y faisait plus sombre qu'elle ne l'avait imaginé, et les arbres se fondaient en une immense ombre noire. Il y faisait froid aussi, en dépit d'une atmosphère restée lourde au-delà de la tombée de la nuit. Son cœur cognait dans sa poitrine. Le moindre bruissement dans les fougères, le chant strident du rossignol ou le cri plaintif d'un petit oiseau de nuit la faisaient sursauter, mais elle devait avancer. Avancer. Elle perçut des craquements dans les fourrés. Elle tressaillit, s'immobilisa, retint sa respiration. Et si c'était un loup ? Elle entendait fréquemment les échos de la chasse, les coups donnés par les rabatteurs sur les troncs des arbres, les chiens, les

détonations. Avancer... Il le fallait. Contrairement à toutes les précédentes, c'était une nuit sans clair de lune. Aucune étoile non plus ne venait éclairer la voûte céleste. Elle ne reconnaissait plus rien. Je me suis égarée. Pourvu que je ne tourne pas en rond, pensa-t-elle, noyée dans les ténèbres, prisonnière de l'opacité, effrayée par les ombres qui l'entouraient, le silence qui l'oppressait.

Tard dans la nuit, alors qu'elle désespérait de pouvoir s'orienter, elle s'écroula, comme elle l'avait espéré, sur un lit de foin improvisé.

Au petit matin, lorsqu'elle ouvrit les yeux, réveillée par le son des cloches des villages, une imposante silhouette se détachait sur les lueurs rosissantes de l'aurore. Le visage large aux pommettes saillantes penché vers elle se précisa. Les yeux ombrés de sourcils touffus d'Ivan reflétaient de l'anxiété. La souffrance de sa petite maîtresse déteignait sur lui. Cet homme au sang bouillant, qui se nourrissait essentiellement de lait et de viande de cheval crue ne s'était pas senti autant de tendresse pour autrui depuis qu'il avait quitté son Astrakhan natal et les bords de la Volga. Cavalier au service du tsar, métisse né d'un père russe de haute taille et d'une mère kalmouke au type oriental, d'où sa singulière stature, il allait enfin rentrer chez lui, lorsqu'un soir, peu après la libération, la rencontre avec un ancien serf avait mal tourné. Les rumeurs de toutes sortes couraient. On disait dans les villages qu'il suffisait de s'adresser directement au tsar pour obtenir des terres. Le moujik venait de loin. Naïf, il y avait cru, il n'était pas le seul. Aux portes du palais, tandis qu'on rabrouait le miséreux, Ivan s'en était mêlé. Il était intervenu, ivre de vodka, en vociférant.

— La terre, en Kalmoukie, est à tout le monde ! On ne paye ni pour le sol ni pour l'air chez nous !

La rixe dégénéra. Pas moins de quatre gardes furent nécessaires pour le maîtriser et l'expédier au secret. Jusqu'à l'arrivée de Vassili. Il avait besoin d'un homme de sa trempe, il le sortit de prison, lui jurant qu'à la moindre incartade il ne reverrait jamais sa Kalmoukie natale. Le

pacte qui les liait n'était qu'un chantage. Ivan était toujours à son service.

— Je vous ai suivie. J'avais des ordres, murmura Ivan à Blonde, qui ouvrait de grands yeux.

— De loin, dans l'obscurité ?

— J'ai une vue très perçante, comme tous les hommes de chez moi.

— Tu ne dors jamais, Ivan ?

— Lorsque le barine est au domaine, non.

— Dis-moi, Vania, qui est Vassili Alexandrovitch ?

Ivan hésita un instant.

— Un... grand malade.

— Je le vois bien, Vaniouchka, mais de quoi est-il malade ?

Il n'osait répondre. Elle insista :

— Quelle est la nature de son mal ? Dis-moi, je t'en prie ! Il n'est pas normal.

— Un grand malade, répéta-t-il. C'est sans doute la raison pour laquelle je suis encore là, avoua-t-il à voix basse. Il consomme le miel noir... Le sang noir, si vous préférez.

— Le sang noir ?

— L'opium.

Le masque de la mort, c'était donc cela ! L'opium lui avait volé son âme.

— Mais où se le procure-t-il ?

— Nous cultivons des fleurs de pavot, petite barinia, mais nos températures hivernales sont trop basses pour leur assurer une bonne croissance, aussi provient-il surtout de l'Empire céleste. Depuis les guerres de l'Opium, la Russie y

a acquis des privilèges douaniers et gagné des territoires. Elle possède d'immenses terres du côté du fleuve Amour.

Le fleuve Amour, songea-t-elle, amère.

— Au début, l'opium fut un remède contre ses maux, des douleurs musculaires, des troubles nerveux. Aujourd'hui, il est devenu poison. Au début, quand il fumait, les bouffées furent libératrices. Aujourd'hui, à chacun de ses voyages dans ce paradis illicite, il vit davantage dans le cauchemar.

— Mais moi aussi, Vania, je vis dans le cauchemar !

— Je vous en prie, ma petite barinia, ne vous faites pas de mal. Vous ne pourrez aller nulle part de cette façon. Il faut rentrer avant qu'ils ne s'aperçoivent de votre fuite. De toute façon, ils vous rattraperont tôt ou tard, et vos parents... Mon Dieu, qu'avez-vous ? demanda-t-il en la voyant pâlir, avaler sa salive et porter la main à son estomac.

— Rien, Vania, ce n'est rien, dit-elle, pourtant prise de nausée, c'est la chaleur de ces derniers jours.

La bonhomie d'Ivan était réconfortante. Sous ses allures de sauvage hirsute, c'était un homme d'une grande humanité. Il n'avait plus rien du diable qui l'avait effrayée. Sa folie à lui était une bonne folie russe. Et s'il avait servi l'âme damnée de son mari, elle le sentait aujourd'hui son allié.

— Vaniouchka, je t'en prie, je n'en peux plus. Aide-moi ! Je n'aspire plus qu'à périr.

— Ivan ne vous aidera pas, ma petite, intervint alors une voix impérieuse qui la fit sursauter. Et vous ne ferez rien, car vous êtes grosse.

— Comment ?

Blonde était stupéfaite.

Irina était arrivée. Prévenue par la jeune servante apeurée, qu'elle avait, au passage, torturée de sinistres menaces.

— Vos vomissements...

— C'est la chaleur suffocante de ces derniers jours, répliqua aussitôt Blonde. Elle est intolérable.

— Allons ! Vous attendez un enfant, lui dit Irina, n'importe quelle sotte de paysanne aurait pu vous l'apprendre. A partir de ce jour, vous n'allez plus quitter la maison, je ne veux pas qu'une balle de chasse se perde, vous atteigne, et tue mon petit-fils. Je ne veux plus de ces sorties nocturnes non plus. Une femme de chambre couchera devant votre porte.

Nania marchait dans la neige, luttait contre les rafales. Le vent hurlait, lugubre. Ses pas crissaient sur le sol glacé. Une chute, une immobilisation forcée dans le froid risquaient de lui être fatale. Elle était un peu vieille pour s'aventurer ainsi, mais c'était plus fort qu'elle. Le Seigneur était à ses côtés, elle l'avait tant prié. Elle devait arriver avant que la tempête ne l'égare, et que le ciel, rempli de flocons, ne se confonde avec le paysage. L'hiver blanc n'avait pas encore laissé la place à l'hiver vert, selon l'expression de la Grande Catherine de Russie. Elle avait fait le voyage depuis Saint-Petersbourg sur des charrettes de passage, avant de l'achever à pied, besace au dos. Elle tenait, bien serrées dans un mouchoir posé sur sa poitrine et contre sa peau pour éviter qu'elles ne gèlent, des petites friandises et des pommes pour sa Bielochka. Habitant la campagne, Blonde n'en manquait pas, mais quand on a des habitudes... Et puis, elle n'aurait su que lui apporter d'autre.

Que de larmes avaient aveuglé son visage et envahi ses joues ridées depuis des semaines ! Elle avait hâte de couvrir de baisers sa petite Bielochka. Sa Katioucha était un peu sa fille, et Blonde, sa petite-fille. Elle les chérissait toutes deux tendrement.

Garder autant de secrets devenait trop lourd pour elle. D'un côté, celui de Blonde. Ce mariage forcé, cet odieux chantage. Ne pas chagriner les parents. Elle avait juré. Elle n'avait rien dit. De l'autre, son barine, qui était emprisonné. Et là non plus, ce n'était pas juste, et là aussi, il fallait se taire, ne rien dire à Blonde. Ne pas chagriner la petite. Le dilemme était cruel pour la vieille femme. C'était trop. Un vrai désastre de part et d'autre. Le sacrifice de la petite n'avait servi à rien. Elle devait le savoir. Et fuir. Peut-être.

La neige – dernier assaut de l'hiver – commençait à s'abattre en gros flocons et tourbillonnait autour d'elle

tandis que se dressait enfin devant ses yeux la grande bâtisse seigneuriale des Koliechev.

Une très jeune domestique en tablier et gants blancs vint lui ouvrir. Les maîtres étaient à l'église.

— L'église ? Mais nous sommes en semaine...

— Pour le baptême.

— Le baptême, répéta Nania, vous avez dit le baptême ?

Avec l'âge, elle perdait un peu la vue, et beaucoup l'ouïe.

— Oui.

— Elle est où, l'église ?

— Là-bas ! fit-elle en désignant le dôme bleu qui dominait à l'est.

— Mais de qui célèbre-t-on le baptême ?

— Du petit barine.

Sur ces paroles, la domestique referma brusquement la porte, craignant d'avoir trop parlé.

— Encore une mendiante, maugréa-t-elle, tentant d'évacuer le malaise qui s'emparait de son être.

Elle venait de lui claquer la porte au nez. C'était contraire aux lois de l'hospitalité russe, et cette malheureuse babouchka semblait épuisée. Elle avait dû accomplir de nombreuses verstes dans la neige. Tant pis, se dit-elle encore en reprenant sa besogne. Les consignes de la barinia Irina Petrovna étaient très strictes, et il ne s'agissait pas de lui désobéir.

Nania fit demi-tour, un peu perdue, effrayée par ce qui l'attendait. Elle ne refoula plus les larmes qui perlaient inconsidérément au coin de ses paupières. Elle renifla. Ce n'était pas le moment de fléchir. Elle devait trouver Blonde.

Ses pas la conduisirent de façon mécanique vers l'église.

Elle approchait, transie de froid, lorsque des chants lui parvinrent. Elle entrouvrit la porte, mais le bois fit entendre

un redoutable grincement. Elle se sentit aussitôt agrippée par une main vigoureuse. Elle poussa un cri, saisie par l'effarante silhouette. Elle reconnut l'homme qui épiait sa jeune maîtresse, avant qu'elle ne se soumette à l'ignoble chantage des Koliechev. Le serviteur de ce Vassili.

— Vous êtes Nania ?

— Comment le savez-vous ?

— Vous ne pouvez entrer. Venez...

Il l'attira à l'écart.

— Que se passe-t-il, Nania ?

A l'intérieur de l'église, Blonde fixait inconsciemment l'iconostase et ses rangées d'icônes représentant des illustrations de la Bible : Jésus entouré des apôtres, de la Vierge ; les rangées de prophètes. La « porte royale » s'était ouverte pendant l'office. Pour le baptême des garçons, les hommes entraient dans l'iconostase, faisaient le tour de l'autel avec les prêtres et ressortaient. Les femmes, elles, restaient à l'extérieur. Il leur était interdit de passer cette cloison qui séparait le monde terrestre du ciel. Alexandre Vassilievitch, son fils, était né en ce début d'année 1877. Conformément à la religion orthodoxe, le baptême se déroulait quarante jours après la naissance.

Soudain, la grosse porte de chêne grinça. Elle sentit un courant glacial, crut percevoir dans l'entrebâillement une silhouette familière. Ivan sortit aussitôt.

Le visage froid et sévère de sa belle-mère était métamorphosé. Irina rayonnait. L'héritier était né. L'héritier, la raison du mariage, l'unique aspiration d'Irina. Qui lui avait permis de supporter l'étrangère. Blonde avait accompli le dessein des Koliechev. La mère de Vassili avait fait preuve d'une incroyable sollicitude pendant ses douleurs, mais, à son profond déplaisir, Blonde n'était pas morte en couches. Comment réagirait-elle à présent à son égard ?

Irina se tourna vers elle et la toisa avec une expression hautaine. Elle lui offrit une moue dédaigneuse. Elle me hait, elle hait toutes les femmes. Elle peut prier, elle qui n'hésite pas à piétiner son prochain ! Sa fausse ferveur ne me trompera pas, son âme est noire, et damnée.

Elle ignorait qu'en cet instant précis Irina pensait à sa nièce. La seule femme dont son fils s'était épris avant cette Blondine. Le mariage entre cousins était un grave péché pour l'Eglise russe. Les tentatives d'Irina pour obtenir une dispense spéciale auprès des hauts dignitaires de l'Eglise s'étaient soldées par un échec. Effondrée, la cousine de Vassili s'était repliée dans un couvent, les troubles nerveux de son fils étaient apparus, l'opium avait fait son œuvre. Et cela, Irina ne l'avait pas encore accepté.

Blonde se retourna vers la porte de l'église, guetta le retour d'Ivan. Il ne restait jamais loin d'elle très longtemps. Cette surveillance qui l'incommodait jadis lui était désormais nécessaire. Sa présence la réconfortait. Le garde-chiourme était devenu l'ange gardien. L'ami.

Il ne revenait pas.

Quelque chose est arrivé, se dit-elle. Une profonde angoisse l'envahit. Le pressentiment d'un malheur.

Raphaël Vaneyck était incarcéré à la forteresse de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Maintenu dans l'isolement de ses murailles, emmuré dans le silence.

Le gouverneur militaire n'était pas enchanté de ce nouveau pensionnaire. Cet étranger le mettait mal à l'aise, mais les ordres étaient les ordres, surtout quand ils émanaient de la troisième section, de la police secrète...

Depuis trois mois, dans un réduit humide et sépulcral, au fond d'un passage obscur, il n'entendait que le bruit des bottes des officiers de garnison, le tintement des cloches de la cathédrale de la forteresse, le trottement furtif des souris et les râles d'un prisonnier qui perdait la tête.

Ses seuls compagnons étaient les cafards, aux carapaces noires grouillant sur le sol. Une unique fenêtre garnie d'une grille de fer apportait une faible lumière. Elle était placée si haut qu'il ne pouvait l'atteindre. Boulonnés au sol, un lit de fer étroit, une table de bois, un tabouret, une petite table de toilette composaient le mobilier. Une lampe était vissée dans une niche, au cas où un détenu serait pris de l'envie de se brûler vif.

Il lui semblait entendre parfois les flots de la Neva qui rugissaient, comme lui, pour sortir de leur prison de glace. Il imaginait les bateaux qui s'apprêtaient à reprendre la route de la Baltique après la débâcle ; leur canal de la Moïka, si proche, témoin d'un bonheur envolé ; les palais d'ocre et de nacre qu'il montrait fièrement à sa fille dont le cœur palpitait de joie tandis qu'elle tenait sa petite main bien serrée dans la sienne. Puis il cessa de rêver aux souvenirs heureux et tâcha de s'adapter à sa nouvelle condition. Pour survivre.

Chaque jour, il s'astreignait à marcher de long en large dans sa cellule, à y faire cent tours, pour se conserver en bonne vigueur et empêcher que l'humidité ne lui gonfle les pieds. Ses va-et-vient effarouchaient les rats. Il les entendait gratter. Seuls quelques audacieux osaient s'aventurer de nuit dans sa cellule. Raphaël souffrait de son inactivité forcée. Il souffrait davantage de l'injustice qui le touchait. Suspecté d'opinions dangereuses ! Dans sa jeunesse, en France, il avait participé à la révolution de 1848. Révolté contre les injustices, il ne les endurait pas personnellement. Aujourd'hui, il se cognait contre les murs, et contre son impuissance à faire entendre son innocence. Il ne se sentait plus l'âme d'un révolutionnaire. On l'est à vingt ans, se disait-il, pas trente ans plus tard, pas à l'aube de la vieillesse. Certes, il se sentait des affinités avec les étudiants socialistes, mais il craignait les révolutions trop radicales et violentes, qui débouchaient souvent sur la terreur avant de trouver un ajustement plus équitable.

Son unique objectif était de retrouver les deux femmes qu'il aimait tendrement : sa Katioucha et sa petite fille adorée, qui avait grandi si vite, qui s'était pour l'heure égarée dans un mariage incompréhensible. Le reste, même son travail, lui était devenu indifférent. Seules comptaient ses deux femmes, pour lesquelles il s'inquiétait.

Il put enfin recevoir la visite de Katia. L'entrevue allait être courte. Ils étaient tous deux dans un état de fièvre intense. Ecœurée par l'odeur âcre des moisissures, elle réprima tant bien que mal une grimace, mais ne put retenir un grelottement de froid. Ses yeux s'habituaient peu à peu à la lueur crépusculaire du cachot.

— Tu n'as pas été battu ? demanda-t-elle, inquiète du visage amaigri de Raphaël, qui exprimait, malgré lui, une indicible souffrance.

— Non. Les détenus politiques sont exempts de peines corporelles. Je ne suis ni le fils de Pierre I^{er} ni un ennemi de Catherine II, pour avoir l'insigne honneur d'être torturé, tenta-t-il de plaisanter.

Tant d'hommes avaient été enterrés vivants ou poussés à la folie dans les oubliettes de la forteresse de pierre. Le père de Katharina y avait commencé son chemin de croix, lui aussi.

Lorsqu'il avait été emmené par les gendarmes, le cas de Raphaël s'était aggravé. Il ne voulait croire à ce destin qui s'acharnait sur lui.

— Je suis innocent ! C'est une conspiration ! avait-il hurlé d'une voix saccadée en se débattant comme un diable.

— Une conspiration, oui, contre le tsar ! avait répliqué le sergent d'une voix sarcastique avant de recevoir le poing de Raphaël en pleine figure.

Plusieurs gendarmes s'étaient abattus sur lui, l'empoignant par les bras, lui saisissant les jambes et le

maintenant avec des chaînes.

Après trois mois d'attente à l'ombre, il venait de comparaître devant la cour. Il espérait beaucoup, ayant encore foi en la justice d'Alexandre. Rien n'y fit. Un étranger incitateur, un « Occidental » aux opinions dangereuses, c'était impardonnable. Raphaël était condamné à la déportation.

— La Sibérie ? C'est impossible ! s'exclama Katia.

— C'est le verdict du jury.

— Tu es étranger. Pourquoi ne te renvoient-ils pas en France ? Je te suivrai...

— Ils ont, paraît-il, découvert des papiers compromettants lorsqu'ils ont perquisitionné la maison en notre absence.

— Quels papiers ? Ce sont des faux ! Nous ne sommes pas des conspirateurs nihilistes ; de simples libéraux. Ils t'ont interrogé ?

— L'interrogatoire a été bâclé. J'ai protesté, en vain, que je n'avais fomenté aucun crime. L'appareil judiciaire semble aux mains de la police secrète et du colonel de la gendarmerie.

— J'ai demandé audience au grand-duc Constantin. Il te connaît, il partage nos idées et fréquente les mêmes sociétés savantes. Mais en ce moment, il est tout aussi injoignable que l'empereur. Ils sont très inquiets des atrocités turques dans les Balkans. Une guerre est imminente.

— De toute façon, Constantin n'a plus l'autorité d'antan.

— Où est le temps béni où Constantin et notre chère grande-duchesse Hélène influençaient notre empereur et le soutenaient dans ses réformes !

— La troisième section est plus puissante que jamais et ne se préoccupe pas de justice. Des hommes rétrogrades se sont glissés dans l'entourage du tsar. Ils appartiennent au camp réactionnaire, celui qui espère rétablir le servage.

— Mais Alexandre, notre tsar libérateur, et toutes ses réformes !

— Les réformes lui retombent dessus, acheva Raphaël. Les uns tentent de revenir en arrière ; les autres pensent qu'il faut arrêter le règne des tsars de façon radicale pour éviter que l'on ne revienne, justement, au système seigneurial et aux horreurs du règne de Nicolas I^{er}... D'où leurs tentatives d'attentats.

— Mais comment a-t-on pu te prendre pour un meneur de la manifestation, à Notre-Dame-de-Kazan ? Tu ne t'étais même pas mêlé au rassemblement. C'est une machination, un complot !

— Le seul complot qu'ils ont admis fut celui contre le tsar. Un ancien rebelle comme moi ne devait demander qu'à recommencer. Il était tout à fait logique, d'après eux, que je sois un sympathisant nihiliste. Ils en conclurent que mes activités de négoce me servaient à propager la révolution !

— Mais tu n'as pas conspiré contre la personne de Sa Majesté impériale ! Tu ne peux être envoyé en Sibérie avec les comploteurs, les assassins et les voleurs !

— La Sibérie n'est pas qu'une terre glacée peuplée d'ours. J'y suis allé, souviens-toi, pour mon travail. Si des hommes endurent ce climat, et ces conditions, je dois pouvoir le faire aussi. Bien couvert, on ne souffre pas trop du froid. C'est mieux que de pourrir dans ces cellules. Mon jugement a été rapide, tout compte fait, certains prisonniers attendent si longtemps, reclus dans ces murs.

Il ne lui dit pas qu'après des années d'internement certains se brûlaient la cervelle en sortant.

— L'inactivité, poursuivit-il, le silence lugubre qui règne ici commençaient à me rendre fou. Les rhumatismes risquaient d'avoir raison de mon corps. Je te serais revenu en l'état d'un vieillard, ma Katioucha.

Il lui offrit le sourire lumineux et le regard pénétrant qui l'avaient troublée et séduite dès leur première rencontre.

Avec une fausse désinvolture, il ajouta :

— Et puis leur soupe aux choux est immangeable !

— Je viens avec toi.

— Tu ne peux m’accompagner, tu le sais.

— Non, mais je peux te rejoindre.

— Je refuse ! répliqua-t-il.

— Ma mère a bien suivi mon père au bain.

— Justement, il n’est pas question que tu te sacrifies à ton tour.

— Je ne peux te quitter, mon Raphaël !

— Si, ma Katioucha, il le faut. Tu te dois de rester belle et en bonne santé pour mon retour. Je ne veux pas que tu meures comme ta mère à peine rentrée, sans avoir pu profiter de la liberté retrouvée, et je veux surtout que tu t’occupes de Blonde. Tu nous seras plus utile en restant ici.

Katia le regarda longuement. Ils s’embrassèrent comme en un certain matin, sur la grand-place de Lille. Ce jour qui avait scellé leur amour et décidé de leur destin.

— Je vais prévenir Blonde.

— Pas avant mon départ, promets-le-moi !... Je lui ai juré, enfant, que je ne porterais jamais la barbe des marchands. Regarde-moi, je n’ai pu tenir ma promesse ! Je ne veux pas qu’elle me voie ainsi ! affirma-t-il, tandis que son regard brûlait d’une flamme superbe.

— Je ne t’abandonnerai jamais, Raphaël Vaneyck. Je t’ai aimé dès le premier regard. Je t’aimerai jusqu’à mon dernier jour, et je te promets de te faire revenir, vite !

Blonde conduit elle-même la troïka à fond de train, narguant la bourrasque et les rafales de neige. Nania est à ses côtés. Ivan leur a permis de s’échapper. Il ignorait les dernières dispositions de Vassili et de la police secrète à

l'égard de son père. Il empêchera les Koliechev de les poursuivre, dût-il s'interposer avec violence.

Elle est allée jusqu'à la forteresse, le cœur oppressé de savoir son père enfermé dans cette monstrueuse masse de pierre en face du palais d'Hiver. On l'a arrêtée sous la voûte sombre du portail gris. En gratifiant la sentinelle d'un pourboire de cinquante kopecks, elle a appris qu'un convoi partait de la gare vers la Sibérie. Le prisonnier Vaneyck est du lot. Elle a retraversé le pont du Palais, sans jeter le moindre coup d'œil à la Neva encore gelée.

Elle voit les convois partir. Elle arrête ses chevaux, fourbus par leur course effrénée. Des déportés sont massés derrière les barreaux de la fenêtre du wagon, promis pendant des jours et des nuits à la puanteur de la promiscuité et à la souffrance des chaînes que chacun essaie de tirer vers soi. Les voitures s'ébranlent dans un vacarme assourdissant.

Soudain, le prénom de son père résonne dans la foule qui assiste au départ vers le bagne. Elle aperçoit Katia qui tente désespérément de se frayer un chemin dans la cohue.

— Papa ! crie-t-elle à son tour sans le voir. Papa !

Elle ne le reconnaît pas de loin avec sa barbe, elle ne le voit pas qui se retourne vers elle, et murmure son prénom avant de franchir la porte du wagon. Le ventre lacéré par le désespoir, elle n'entend que le cliquetis des fers des derniers prisonniers que l'on pousse dans le train, et la voix de Katia qui hurle encore.

Les sergents les ont repérées. Il faut faire vite. Elle entraîne Katia, effondrée, vers la troïka. Nania l'aide à monter, tandis que Blonde s'empare des rênes. Au son de sa voix, les chevaux partent au galop. Le traîneau s'incline d'un côté et de l'autre. Elles s'arrêtent plus loin, dans une ruelle tranquille où tout danger semble avoir disparu.

— Je le sauverai, tu m'entends, Blonde. Il n'a pas voulu que je le suive, que je fasse comme ma mère, mais ma

décision est prise. Je vais rejoindre des mouvements nihilistes et je le ferai évader. Je le sortirai de là. C'est un épouvantable malentendu, la police secrète a conclu dans son enquête qu'il était un homme dangereux.

— Mamouchka, c'est horrible ! C'est mon mari ! Il fait partie de la police secrète. Il a tout manigancé. Il m'avait menacée de... Mais il m'avait promis ! ajoute-t-elle en éclatant en sanglots.

— Tu l'as épousé pour nous épargner, c'est cela ? Mon Dieu ! Je savais... cette lettre, je n'ai pas cru un traître mot de ce que tu écrivais, mais je rassurais ton père. Je pensais, j'espérais, que tu étais protégée par ce mariage.

— Ne t'inquiète pas pour moi, répondit Blonde, la poitrine haletante, mais il faut sortir papa de là !

Mon Dieu, faites qu'il meure gelé !

Elle vit l'attelage s'arrêter aux abords de l'étang. Une brèche d'un mètre carré était creusée dans la glace épaisse. Ivan étendit un tapis, du marchepied du traîneau au trou béant. Vassili ôta ses fourrures, descendit, nu comme un ver, se plongeait dans l'eau

D'une manière générale, les médecins conseillaient les bains glacés. Sa mère tenait à ce qu'il se baigne tous les jours. Sans doute pour éliminer les traces d'opium dans son organisme.

Faites que l'eau congèle autour de lui et l'ensevelisse à jamais, sinon je le tue de mes propres mains !

Il en ressortit pourtant, en hâte. Enfoui jusqu'aux sourcils dans sa pelisse, Ivan l'enveloppa d'une couverture, lui frictionna le dos et la poitrine pour faire circuler le sang, le pelotonna dans ses fourrures, lui tendit une bouteille de vodka. Ils regagnèrent la demeure. Attaché malgré lui à cet être étrange et cruel, Ivan continuait de le servir, veillant sur lui comme sur un enfant. Mais Blonde savait aussi qu'Ivan la protégeait en gardant la confiance de Vassili. Il jouait double jeu, pour elle.

Blonde voulait voir disparaître l'âme damnée responsable de leurs malheurs. Si ce désir périlleux, peu chrétien et contraire à ses valeurs, l'affolait, elle ne réussissait pas à se l'ôter de l'esprit. C'est déjà un spectre, de toute façon.

Mais serait-elle capable d'accomplir un meurtre ?

Depuis deux ans, les larmes s'étaient asséchées, elle ne pleurait plus ; elle rêvait toutes les nuits de tuer Vassili. Elle imaginait sa mort, la mettait en scène. Délivrée, elle s'en allait avec son fils Alexandre, son petit Sacha. Elle retrouvait Katia et son père, libéré lui aussi, et tous ensemble, ils voguaient sur la Volga en direction de l'île où l'attendait Sergueï. Les berges boisées défilaient sous les

yeux émerveillés de son enfant, les mouettes rieuses accompagnaient le bateau. Elle se voyait dans l'isba accueillante, entendait des chants, le son cristallin de la balalaïka. Elle dansait, étroitement serrée contre le corps musclé de Sergueï. Les détails de la nuit de Maslenitsa lui revenaient avec une acuité presque irréaliste. Elle ouvrait l'écrin offert par Sergueï, relisait ses mots d'amour... Puis revenait sur terre.

Son image lui effleurait le cœur mais son regard était lourd de reproches. Elle le reléguait au tréfonds de son âme. Elle n'avait plus le droit d'y penser. Il ne l'attendait plus, il travaillait près de Moscou, il la croyait volage, sans doute éprise de son mari, et puis...

On ne quittait pas les travaux forcés en Sibérie sur un simple coup de tête, on n'échappait pas si facilement aux persécutions des Koliechev. La réalité était tout autre. Tuer son mari ou le faire assassiner n'était pas le moyen de sauver son père, qu'elle adorait, et d'aller implorer le pardon de Sergueï. On la rattraperait, on lui enlèverait son fils, on l'enfermerait à son tour dans un lugubre cachot. Elle perdrait à jamais les hommes de sa vie, Raphaël, Sergueï, Sacha... Son romantisme était loin. La vie était trop aride.

Aussi maîtrisait-elle ses velléités, en implorant le ciel de lui apporter une solution.

Une éclaircie vint alléger ses tourments. Après deux ans de vaines démarches, Katharina Ivanovna était remplie d'espoir.

Grâce au grand-duc Constantin, l'empereur allait enfin la recevoir en audience privée. La guerre russo-turque, particulièrement sanglante, s'était éternisée. Absent de Saint-Pétersbourg, le grand-duc Constantin dirigeait la flotte. Toute la famille impériale avait été mobilisée.

Katia lui transmet des nouvelles de son père par l'intermédiaire d'Ivan, lequel interceptait désormais son courrier et le lui remettait en main propre.

« Ma chérie, tu m'as suppliée de ne pas rejoindre de groupe extrémiste, lui écrivait Katia, tu vois, je t'ai écoutée. J'use, comme tu me l'as conseillé, de toutes nos relations, même si, je dois l'avouer, celles-ci se sont clairsemées depuis l'arrestation de Raphaël. »

Blonde se rappelait les paroles de Vassili à l'hôtel de Russie : « Craignez les rumeurs, Blondine Raffaëlovna ! Elles vont courir bientôt, les salons vont se fermer... Les familles nobles de l'Empire se sont entichées de vos parents à cause de leur singularité, et c'est précisément cette singularité qui leur fermera les portes. »

Une scène pénible s'était déroulée deux ans auparavant, lors de l'exil de Raphaël pour la Sibérie. Elle était revenue chez les Koliechev pour contraindre son mari à changer d'avis et à faire libérer son père. Elle s'était mise dans une colère folle.

— Quel est son crime ? Je suis entre vos mains, Vassili Alexandrovitch, je suis votre femme, votre... (Elle faillit dire « votre chose », mais se retint.) De quoi vous plaignez-vous ? Faites-le relâcher immédiatement !

Irina s'interposa :

— Vassili, renvoie-la ! Nous avons Alexandre. Tu n'as plus besoin d'elle. Elle n'apporte rien de bon.

Irina avait un point commun avec Nania, elle croyait aux prédictions. Et depuis qu'au mariage la couronne nuptiale était tombée, elle pressentait des malheurs.

— Mère, je vous en prie, taisez-vous !

Blonde brandit un index menaçant.

— Faites relâcher mon père, sinon...

— Sinon ? riposta-t-il en lui serrant le poignet à le briser.

Sans se soucier de son cri de douleur, il ajouta, les yeux presque révoltés :

— Encore un mot, et je vous fais enfermer chez les fous, et votre père, je le fais torturer en cours de route !

Vassili semblait peu à peu dans la démence.

Le pavot... Ces fleurs si délicates, si jolies, songeait Blonde, comment peuvent-elles engendrer le mal ?

D'importants personnages, comme Louis XIV, et Catherine II de Russie en avaient consommé, comme aujourd'hui des milliers d'ouvriers et de marins en Occident. Paris ne comptait pas moins de mille deux cents fumeries. L'opium inspirait les poètes et les artistes. Ils le représentaient chargé de beauté et de mystère. Un paradis, une libération. Elle n'y voyait que les marques de l'enfer.

Après avoir eu besoin de sa drogue pour vaincre ses inhibitions, Vassili était devenu un virtuose du vice. Mais sa libération n'avait entraîné que la prison pour Blonde.

Elle l'imaginait dans une fumerie, en ville, ou dans la « chambre interdite » du domaine, écroulé sur un matelas, aspirant le miel vénéneux dans une grande pipe de jade. Elle priait pour que l'une de ces séances lui soit fatale.

Au domaine, le passe-temps préféré de Vassili était la fauconnerie. Elle le voyait partir avec de la chair saignante pour nourrir lui-même ses oiseaux de proie. Ivan avait révélé à Blonde le secret de son attachement pour les faucons. Le père de Vassili Alexandrovitch, comme la plupart des grands propriétaires terriens, était un indéfectible chasseur. L'enfant reçut l'insigne honneur de s'occuper des jeunes faucons, qu'il apprit très vite à dresser. Alexandre Koliechev fut mortellement blessé lors d'une traque. Irina Petrovna ne toléra plus aucune partie de chasse dans ses terres, mais n'eut pas le cœur d'ôter les oiseaux à son fils.

Blonde aurait pu quitter Vassili. Le mal était accompli, son sacrifice n'avait servi à rien. Irina n'attendait que cela, qu'elle disparaisse de leur vie, à la condition toutefois qu'elle leur abandonne son petit garçon. Il n'en était pas

question. Elle n'en avait ni la force ni le désir. Sacha empêchait son cœur de se dessécher, mais la liait dorénavant aux Koliechev. L'embarquer dans une aventure lui semblait risqué, il était encore si petit, si fragile...

Dès qu'il sera plus robuste, je m'enfuirai avec lui, se jurait-elle.

Sa belle-mère accumulait les occasions de le tenir éloigné d'elle. Blonde volait de rares instants, grâce à la complicité muette de l'une ou l'autre des femmes de chambre. Dès la naissance, Irina avait déniché une niania russe, qu'elle dirigeait, comme le reste de ses servantes, d'une façon despotique. Elle refusait toute influence étrangère sur son petit-fils. Blonde maudissait Irina, s'en plaignait à son mari, qui esquivait le sujet :

— Si mère le désire, c'est mieux pour l'enfant.

« L'enfant » ? Ne peut-il dire « notre fils » ? Le seul lien qui nous unisse l'un à l'autre ? Sacha ne lui a pas touché le cœur.

Les jours de doute ou de désespoir, l'amour pour son petit garçon était la seule chose qui la maintenait en vie. Si riieuse jadis, elle restait grave et triste. Les larmes s'étaient tellement accumulées dans son cœur... Elle trépignait de son impuissance à faire plier Vassili vis-à-vis de son père. Elle le soupçonnait de ne pouvoir revenir en arrière, de n'être qu'un pion entre les mains de la police secrète. Katia arriverait-elle à délivrer Raphaël de cet infernal engrenage ?

Parfois, elle avait l'impression de ne plus vivre, déambulait d'un endroit à l'autre, sans envies, s'étiolait comme une plante souffrant du manque d'oxygène. Les Koliechev ne recevaient jamais les voisins et ne possédaient aucun livre. Ses propres ouvrages lui furent enlevés.

— Ces romans français vous montent à la tête.

Elle avait déjà entendu cette ritournelle de la part des surveillantes de Smolny.

Au moins, songea-t-elle, ces romans remplacent la vie, ma vie...

Ivre de musique, elle se vengeait sur les notes du vertige de sa solitude. Le Conservatoire et son cher professeur lui manquaient. Ses doigts virevoltaient sur le clavier avec virtuosité. Ses sens s'apaisaient. Elle oubliait, un temps, les désillusions et les douloureuses inquiétudes concernant son père, en interprétant, entre autres, sa sérénade de Glinka.

Lors des absences de son mari, elle chevauchait avec Ivan, censé la surveiller de près. Son père eût été fier de la voir galoper avec autant d'aisance. A Lille, Raphaël avait possédé un pur-sang à la robe bai clair, qu'il aimait tendrement.

Ivan était heureux d'évoquer en sa compagnie son pays, ses mœurs, sa religion, et l'esturgeon qu'il pêchait dans la Caspienne. En dépit de son aspect farouche, c'était un homme doux et humble. Naïf et malin à la fois, il arrivait à la faire rire.

— Quand je pense à quel point tu m'effrayais, Vania ! Je te croyais un vrai sauvage !

— Chez nous, il n'y a de sauvage que les chevaux parcourant la steppe !

Lorsque Irina Petrovna avait le dos tourné, elle profitait de ce moment de répit pour marcher jusqu'à la ferme du domaine. Elle recevait le lait frais de la laitière, une jolie beauté campagnarde aux pieds nus, et goûtait à ses petits pains farcis. Le samovar était toujours prêt pour la jeune barinia.

Toutes deux se prirent d'amitié l'une pour l'autre. Blonde s'intéressa à son travail, à sa vie, sa famille. Lorsqu'elle l'interrogea sur le climat austère instauré par les Koliechev, le visage de la jeune Russe se ferma et, prudente, elle esquaiva le sujet. Elle craignait visiblement des représailles de la part de ses maîtres.

Ils brutalisent les faibles, songea Blonde, indignée.

Peu à peu, elle osa se confier. La jeune barinia était tellement différente, et n'était pas heureuse. C'était évident. Les domestiques se taisaient devant les maîtres, leur offraient le même visage impassible et soumis, mais, entre eux, ils bavardaient.

— Le sale travail est fait par le régisseur, barinia.

— C'est-à-dire ?

— Les coups.

— C'est interdit, de nos jours !

— Du temps de la servitude, c'était normal, habituel, d'être frappé. Mes parents ne connaissaient rien d'autre. Alors...

— Mais vous êtes libres, aujourd'hui !

Blonde pensait à la mère de Sergueï, échangée contre des chiens de chasse. Elle était révoltée par ces millions d'hommes qui appartenaient jadis corps et âme à des maîtres. Ecartelée par un sentiment d'impuissance et de colère devant ces injustices.

— Au moins, poursuivait la jeune laitière, affranchis, on n'est plus arrachés à la famille.

— Pourquoi ne pas partir ? demanda Blonde, indignée.

— Etre libres sans le moindre kopeck...

— Nos voisins sont riches. Ils pourraient vous embaucher ?

— Tous grands propriétaires, ils ont suffisamment de personnel. Il faut payer aujourd'hui. Et leurs gens tiennent à leur place, car leur seigneur est débonnaire et juste. Ils ne verraient pas d'un bon œil notre intrusion.

— Et partir plus loin ?

— Oh, madame, avoua-t-elle, ceux qui ont pu partir l'ont fait depuis longtemps ! Les autres, nous autres, on est dociles ou on se tue.

Lorsqu'elle rentra, soucieuse, de cette promenade, Irina l'attendait sur la terrasse, les traits crispés, l'air furieuse.

— Je vous interdis dorénavant de vous adresser aux paysans guenilleux, et à nos gens en particulier. Ces moujiks stupides racontent n'importe quoi et vous, vous leur mettez des idées occidentales dans la tête.

— Mais « vos gens », comme vous dites, ne sont pas votre cheptel !

— Ce sont tous des ivrognes, des têtes brûlées qu'il faut manier comme des enfants, et châtier pour leur bonheur.

Blonde lui répondit d'une manière cinglante qui époustoufla Irina.

— Ils ne sont plus corvéables à merci ! Vous n'avez pas le droit de leur insuffler de la peur, pas le droit de leur donner des coups de verge. La loi l'interdit. Je peux prévenir la police.

La vieille acariâtre éclata de rire.

— Plaignez-vous donc, Blondine Raffaëlovna ! Fustiger fait partie des attributions de la police, et votre époux appartient à la police.

C'était trop.

Mon Dieu, songea Blonde, mais qu'ai-je fait depuis deux ans ? Pourquoi me suis-je laissée aller à cette espèce de mélancolie ? Pourquoi ai-je plié devant cette horrible femme ?

— La police ! Vous me faites rire ! Vassili Alexandrovitch communique ses renseignements contre ses doses d'opium. Croyez-vous que je l'ignore ? On le tient de cette façon. Mais il n'est pas aussi puissant que vous le dites !

Elle se réveillait enfin d'un long sommeil. Elle l'affrontait ouvertement. Son effroi s'était envolé, pour intégrer le corps d'Irina.

— J'en ai assez ! gronda-t-elle.

— Arrêtez vos cris. Nous ne sommes pas dans une écurie.

— J'en ai assez de vous, vous m'entendez ? Vous m'interdisez tout. Je peux à peine croiser mon petit Sacha.

— Sa santé est fragile, il est mieux entre les mains d'une bonne niania russe.

Les yeux noirs de Blonde lançaient des éclairs.

— Il la tient de votre fils, sa santé fragile. J'en ai assez supporté ! A présent, vous voudriez m'interdire de me promener aux alentours ? Je suis déjà plus isolée que dans une île. Si vous ne voulez pas que je parle à vos gens, faites-moi rencontrer des gens de votre monde ! Croyez-vous que Vassili sera heureux si sa femme dépérit ? Prenez garde, Irina Petrovna. Votre fils vous en voudra. Vous le perdrez !

Irina pivota sur ses talons, sans répondre. Blonde, elle, se dirigea vers le piano, bien résolue à ne jouer que Chopin et Schumann.

Irina était ébranlée. L'intensité du regard de l'étrangère l'indisposait. Il la poursuivit toute la nuit suivante, jusque dans ses rêves. Au matin, sa décision était prise.

Elle veut rencontrer du monde ? Très bien !

Un sourire démoniaque se dessina au coin de ses lèvres.

Elle verra ce qu'il lui en coûte. Vassili ne voudra plus d'elle, il la chassera comme une malpropre, et j'en serai enfin débarrassée !

Une soirée chez les Koliechev ! Ce n'était pas le bal du palais d'Hiver, mais c'était déjà ça. Irina Petrovna avait invité tout le voisinage, ainsi que quelques hauts dignitaires de Saint-Pétersbourg et leurs épouses. Les laquais étaient en grande livrée. Les femmes de service en tenue irréprochable étaient gantées de blanc. D'innombrables bougies chargeaient les candélabres. Des invitées aux épaules nues, inondées de tulle et de rubans, comme à Saint-Pétersbourg, garnissaient les fauteuils de la demeure. Blonde croisa le regard rassurant d'Ivan, revêtu pour la circonstance de son beau costume traditionnel. Son clin d'œil complice lui fit chaud au cœur. En dépit de son élégance, Vassili restait toujours aussi sinistre.

Ses habits noirs le recouvrent comme un linceul, pensa-t-elle.

Très droite, très arrogante, Irina en imposait. Un flot de bijoux accentuait l'épaisseur de son cou et de sa gorge. Postée sur la terrasse, elle accueillait les derniers invités qui débarquaient des voitures. Son regard errait de l'un à l'autre. Elle semblait guetter des retardataires.

— Tout le monde est arrivé, mère ? demanda Vassili, qui la sentait trépigner intérieurement.

— Presque...

— La ponctualité n'est pas une vertu russe !

Elle haussa les épaules et marmonna :

— Grâce au ciel, nous ne sommes pas des Allemands.

— Qui attendons-nous encore, Irina Petrovna ? demanda l'épouse d'un grand propriétaire.

— Un officier qui s'est distingué dans les combats contre les bachi-bouzouks turcs dans les Balkans.

— Les bachi-bouzouks ?

— Des brigands adjoints aux troupes turques, lui expliqua son époux d'un air condescendant.

— Leurs massacres furent horribles, ajouta un autre.

Sous l'effet des premiers alcools, les cerveaux s'enflammaient à l'évocation des atrocités de la Porte, et de l'attente du mystérieux invité.

— Ah, le voici ! s'exclama Irina. Entrez, Votre Haute Noblesse, l'invita-t-elle d'une voix mielleuse, tandis qu'il retirait promptement sa capote trempée dans l'entrée. Il ne manquait plus que vous !

Botté, le sabre au côté, l'officier était extrêmement séduisant. Très bien, songea-t-elle. Elle remarqua la croix du très glorieux ordre de Saint-Georges. C'est parfait, il est auréolé de gloire. Elle lui offrit un large sourire.

— Pardonnez-moi, j'aurais dû dire : « Votre Excellence ».

— C'est à moi, Irina Petrovna, de me faire pardonner mon retard. J'ai galopé des heures sans m'arrêter, mais les intempéries ne m'ont pas été favorables.

— Savez-vous, mesdames, que notre colonel a déjà traversé toute la Russie à cheval ?

— Notre mère Russie possède les meilleurs cavaliers du monde, affirma une voisine, fascinée par le prestige de l'uniforme, les yeux clairs et la chevelure brune de l'officier au charme irrésistible.

Blonde se tenait éloignée de sa belle-mère. Depuis leur dernière altercation, elles s'évitaient. Légèrement grisée par le bon vin, elle bavardait avec deux voisines, heureuses de découvrir enfin cette belle propriété et de rencontrer la belle barinia Koliechev, dont on parlait tant et que l'on voyait si peu. L'atmosphère était détendue. Vassili se montrait discret, mais attentif à ses invités. Pour un peu, elle se serait

crue dans un rêve. Le cauchemar était achevé. Mais non, elle allait se réveiller...

Sa réputation de pianiste avait traversé les murs qui séparaient le salon des maîtres de l'office des gens de maison, avant de franchir les limites de la contrée. Elle se mit complaisamment au piano, et entama sa valse préférée de Glinka.

C'est alors qu'elle l'entendit.

Il s'était mis à chanter pour le plaisir de ses hôtes, et pour l'accompagner. Elle tressaillit, retint son souffle. Cette belle voix chaude...

Dimitri !

Leurs regards se croisèrent. Il chantait pour elle, radieux, refrénant avec peine sa joie de l'avoir retrouvée. Ses yeux clairs la fixaient, comme envoûtés par une apparition. Amaigrie, le visage grave, elle était plus adorable que jamais dans sa robe de velours noir et de dentelle blanche. Sa chevelure blonde aux magnifiques reflets dorés était relevée et piquée de jolies fleurs. Une petite ride précoce au coin de ses yeux noirs trahissait ses tourments. Blonde n'était pas heureuse, même si elle tentait de le cacher ce soir-là. Il en eut la conviction et ne pensa plus qu'à une chose : enlever la jeune femme.

Elle passa en un instant par tous les états. Le souvenir de l'humiliation lui balaya la poitrine et disparut ; elle avait autrement souffert depuis le bal. Elle n'osait lever le regard en direction d'Irina et de Vassili, mais se sentait jaugée par le couple infernal.

Le feu aux joues, les pommettes sûrement écarlates... chacun devait deviner son trouble. Ses doigts tremblèrent sur le clavier. Elle s'arrêta, incapable de poursuivre.

Dimitri vint aussitôt à sa rescousse. Il s'attacha à séduire leur auditoire et à canaliser l'attention vers lui par une complainte, une vieille et douce mélodie qui la replongea quatre ans en arrière, sur la troïka qui les ramenait des îles

du delta. C'était à elle qu'il s'adressait, même si son visage était tourné galamment vers les épouses des grands propriétaires.

— *Yam chik né gani lachadey...* « Cocher, ralentis tes chevaux, nulle part je ne suis attendu, personne, hélas, ne m'aime plus... »

Cette romance, le premier baiser sur la troïka...

Blonde entendait d'une oreille distraite les diverses conversations, axées sur les dernières nouvelles de Pétersbourg. Les femmes qui s'ennuyaient à longueur de journée enviaient les fêtes et les spectacles de la capitale, et s'offusquaient du comportement « libertin » du tsar. Alexandre II avait osé installer sa Katharina Dolgorouki au palais d'Hiver, sous le même toit que l'impératrice épuisée par la maladie. Les hommes commentaient les nouveaux attentats perpétrés contre de hauts fonctionnaires de l'Empire.

Dimitri se mêlait aux différents groupes avec son aisance habituelle, mais ses yeux revenaient ponctuellement vers Blonde. Son manège dura une heure. Il trouva enfin le moment propice pour l'emmener à l'abri des regards indiscrets.

— Décidément, je n'aime pas la campagne, je préfère l'air vicié de Saint-Pétersbourg. Pourquoi vous êtes-vous enterrée en province ? Avec leurs raisonnements de désœuvrés, ces gens-là m'étouffent. Si vous n'étiez là, je me serais déjà enfui. Ils démolissent aisément notre empereur, un pacifiste, un homme simple, dont le malheur est d'être le fils de Nicolas I^{er}.

— Personne ne lui sait plus gré de toutes ses réformes, l'abolition du servage surtout... Allons-nous continuer à parler de l'empereur ? demanda-t-elle avec son petit sourire enjôleur qui le fit fondre.

— Madame Koliechev, êtes-vous heureuse ?

— Et vous, répondit-elle par une autre question, que faites-vous chez nous, Dimitri Alexeïevitch Lodanov ?

— Revenu des Balkans, je vous ai cherchée. J'espérais vous croiser au spectacle de gala de ce mois de janvier. Féérique, l'un des plus brillants qui soient, vous l'auriez adoré. Mais vous manquiez. J'ai appris, ce soir-là, que vous étiez mariée.

— Et vous êtes venu... Comment avez-vous été invité ?

— On m'a fermé deux fois la porte, et puis, la semaine dernière, j'ai reçu cette invitation. J'avoue qu'elle m'a troublée. Je croyais qu'elle venait de vous.

— Non, j'ignorais que vous étiez venu jusqu'ici auparavant.

Combien de personnes Irina a-t-elle mises à la porte ? Elle a changé d'avis vis-à-vis de Dimitri, c'est curieux...

Ce dernier avait rompu avec sa famille, peu après le bal de 1875. La honte l'avait poursuivi des mois entiers, mais il n'avait pas osé implorer son pardon pour l'humiliation publique. L'outrage était grand.

— Vous deviez vous sentir considérée comme une moins que rien, et mon orgueil me dit que la faute n'était pas réparable. Je décidai de m'engager en 1877 dans un bataillon qui partait vers la guerre.

— En tournant le dos aux bagatelles des hussards, aux parades, aux espiègleries...

— ... de mauvais goût, acheva-t-il. Je ne supportais plus l'attitude licencieuse de mes camarades envers les femmes, celle de Piotr notamment.

— Mon amie Iouliana l'a échappé belle. Elle en était tombée amoureuse !

Serait-il possible que le jeune hussard superficiel soit devenu cet homme profond ? Ou ne voyait-elle alors qu'une apparence lisse et trompeuse ? Il n'avait plus rien d'un

officier de salon, et semblait avoir laissé sur les champs de bataille toute sa coquetterie de cavaleur.

— Dimitri Alexeïevitch, promu capitaine des hussards, vous avez abandonné votre bel uniforme étincelant et votre dolman bleu éclatant, sans regret ?

— Certes, celui-ci est plus modeste. Piotr et mes autres camarades continuent de choisir leurs régiments sur le costume et les emblèmes visibles.

— Ne soyez pas trop modeste ! Je vois sur votre uniforme la croix de Saint-Georges, celle des faits de guerre, n'est-ce pas ? L'une des plus hautes distinctions, dont le tsar est le grand maître.

— Je la dois au chant.

— Au chant ?

— En campagne, le chant nous donnait du baume au cœur, du courage dans le corps. Notre empereur en fut ému et nous a visités dans nos hôpitaux.

— Mitia ! Vous étiez blessé ?

— La jolie Blondine Raffaëlovna s'en soucierait-elle ? J'en suis si heureux ! Ma blessure fut infime. J'ai eu beaucoup de chance, car les combats furent sanglants.

— Le général Lodanov, dit-elle avec une pointe d'amertume et de ressentiment, doit être heureux de vos prouesses et décorations, colonel ?

— Nous ne nous parlons plus. Oh, Blondine, j'ai tellement honte de vous avoir abandonnée, honte de mon père qui vous a sacrifiée, alors qu'il n'est lui-même qu'un usurpateur.

— Comment ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Il n'est qu'un roturier qui a accédé à son rang grâce à un subterfuge. Il ne s'est jamais remis de l'humiliation que ses fils soient refusés au digne corps des pages. La noblesse de mon père n'est pas ancienne. Elle est encore moins

incontestable. Il a eu tellement de mal à s'élever qu'il ne supporte aucune mésalliance. Ce sont les pires !

— Attendez, il a servi l'armée russe avec le grade de général de cavalerie, tout de même, on l'appelle « Votre Haute Excellence » !

— Il doit ce qu'il est à la bravoure de son aide de camp. Lors de grandes manœuvres, un accident se produisit, je vous passe les détails morbides, mais son fidèle serviteur sauva deux personnes. Le général en chef récompensa mon père.

— L'acte de bravoure venait pourtant de l'aide de camp ?

— Oui, mais il était aussi le serf de mon père. Il ne comptait pas. Ce fut donc ce cher Alexeï Lodanov qui reçut les honneurs, croix et commandement. Et il osait me donner des leçons ! C'est cet homme qui parlait de mésalliance !

Blonde rompit le silence qui suivit l'aveu de Dimitri.

— Et votre frère Anton ? Il doit avoir quinze ans, n'est-ce pas ?

— Comme je l'avais prédit, il grimpe les échelons. Et a déjà une fiancée en vue. La fille de son général de brigade.

Blonde sourit.

— Il n'a pas encore inscrit son futur fils au corps des pages, tout de même ?

— Cela ne m'étonnerait pas !

Elle éclata de rire.

Plus loin, Irina les observait, satisfaite.

— Suis-moi, Blonde. Je t'enlève, chuchota-t-il en la tutoyant.

— Impossible, une femme dort devant ma porte.

— C'est si grave que cela ?

— Et plus encore...

En deux mots, elle lui apprit l'incarcération et l'exil de son père, l'odieux chantage dont elle avait fait l'objet.

— Alors, je t'emmène sur-le-champ loin de cet homme abject. Il ne peut t'apporter le bonheur...

Ni satisfaire tes sens, songea-t-il.

— Ce Koliechev fait froid dans le dos, reprit-il. Son expression est dure, et s'il tente un sourire, ses lèvres se plient en une grimace. On dirait...

— La mort, acheva-t-elle en un souffle.

Il avait tout compris.

— Je ne peux pas, Dimitri, j'ai mon fils, Sacha. Je ne quitterai pas mon enfant.

— C'est son fils, Blondine, le fils d'un odieux personnage.

Blonde le regarda. Attendrie malgré elle.

— Je sais, j'aurais pu le haïr, mais je l'adore, c'est mon enfant, et si son père est un grand malade, il n'en est pas responsable.

Elle s'aperçut qu'en dehors des moments d'intimité forcée qui la répugnaient, elle finissait par éprouver envers Vassili un indésirable sentiment de pitié. Incapable du moindre amour, il reproduisait sur les autres le tempérament despotique de sa mère, véritable ange de la mort. Un être malade, maintenu sous la coupe de cette espèce de Baba-Yaga. Et le père de son enfant.

— Vous le défendez, alors que ce taciturne vous humilie et vous brutalise.

— Il n'est pas le premier ! lança-t-elle spontanément.

Le visage de Dimitri exprima une indicible souffrance.

— Pardon, souffla-t-il.

Allait-il fondre en larmes ? Elle se hâta de le rassurer.

— Je t’ai déjà pardonné, Dimitri, murmura-t-elle.

— Alors, il ne reste qu’une chose à faire, ma belle Blondine, veux-tu que je le provoque en duel ?

— Non, Mitia, je ne vais pas t’exposer à la mort.

— Le déshonneur est plus terrible que la mort !

— Mais tu n’as subi aucun déshonneur, Mitia.

— Toi si, ma douce Blondine, et c’est pareil. Rappelle-toi, j’étais et je suis toujours le meilleur au sabre, c’est le seul talent que je possède.

— Tu t’exposes à des représailles.

— Tant qu’elles ne viennent pas de toi, mon amour...

Elle lui mit le doigt sur les lèvres.

— Chut ! Je regrette, Dimitri Alexeïevitch, je regrette...

Il la regarda avec une telle douceur qu’elle crut, un instant, se sauver avec lui et reprendre leur histoire d’amour avortée. Mais on ne revient pas facilement en arrière. S’il comptait toujours pour elle, l’humiliation avait déchiré son cœur, et Sergueï était venu...

Il se retint de lui prendre le visage entre les mains et de l’embrasser fougueusement. Il savait qu’en cet instant, elle se serait laissé faire. Peut-être même l’eût-il reconquise.

Mais dans ce petit palais aux colonnes classiques, dans cette fausse magnificence, les murs avaient des oreilles. Des regards se perdaient vers eux. Peut-être se doutait-il que sa décision était irrévocable. Comprit-il qu’il l’avait perdue à jamais ?

Il lui déclara, l’aimant sincèrement pour la première fois :

— Un mot de toi, et j’accours !

Elle n’entendit pas le soupir de contentement d’Irina, elle ne vit pas la lueur d’aversion dans le regard de son mari.

Le doute s’était immiscé dans l’esprit de Vassili. Irina songea qu’il ne lui restait plus qu’à parachever son œuvre.

Vassili posa le poignard contre sa gorge. Un éclair de démence miroitait dans ses prunelles.

— Confessez-vous, Blondine Raffaëlovna, vous m'avez trompé !

— Lâchez-moi, vous êtes fou !

Réalisa-t-il la gravité de son geste ? L'intensité du regard de Blonde le troubla-t-elle ?

Elle s'opposait à lui sans l'implorer, sans se soumettre au destin. Il croyait la tenir à sa merci, il se trompait. Il perdait tout contrôle sur sa femme.

Il réprima son geste, relâcha son étreinte.

Cet instant d'hésitation suffit à Ivan pour intervenir et faire un rempart de son corps afin de la protéger.

— Assez ! La déraison vous égare... Donnez-moi ce poignard, Vassili Alexandrovitch !

— Retire-toi, Ivan...

— Pas avant que vous ne modériez votre emportement.

— Je suis calme, susurra-t-il entre ses dents.

— Votre poignard.

Inflexible, il attendit, toisa son maître avec sévérité. L'accès de fureur de Vassili semblait éteint.

— C'est bon...

Il lui tendit son arme.

— Va-t'en maintenant, Ivan.

Le Kalmouk dirigea son regard vers Blonde, qui le rassura d'un sourire chaleureux.

— Cela ira.

Il s'inclina et tourna les talons.

— Merci, murmura-t-elle tandis qu'il s'éloignait à contrecœur.

Elle tourna lentement la tête vers son mari et le dévisagea avec témérité.

— Cette cassette, d'où vient-elle ? demanda-t-il en extirpant de sa poche le coffret en bois laqué offert par Sergueï.

— Mon Dieu ! Voilà la raison de vos débordements !

— Qui vous l'a offerte ? Cet officier, n'est-ce pas ?

— Absolument pas. Je possédais cette boîte avant notre mariage.

— Tu mens ! s'exclama-t-il en la tutoyant. C'est un présent de ce Lodanov. Mère l'a vu t'embrasser et t'offrir ce présent.

— C'est faux !

— Votre manège n'est pas passé inaperçu. J'ai fait mon enquête. Et je l'ai reconnu... Le bal, en 1875... Je me disais bien... C'est ton amant. Avoue, tu lui offres tes charmes pendant mes absences, à l'insu de tous !

Irina surgit, comme par enchantement. Elle écoutait derrière la porte, attendait le moment propice pour entrer en scène.

— Regarde, Vaska, c'est son propre portrait sur le coffret. C'est une intrigante, une dissimulatrice. Cette femme est méprisable !

— C'est vous, Irina Petrovna, vous qui avez tout manigancé ! Vous avez fouillé dans mes affaires, organisé cette soirée et invité le colonel Lodanov pour me discréditer. Votre rouerie est sans limites !

Sa belle-mère ne démentit pas. Son expression était victorieuse.

— Taisez-vous, répliqua Vassili. Vous êtes fourbe et dépravée, mère a raison.

— Cette boîte était soigneusement cachée, Vaska. Ta femme a ses secrets. Et dedans, il y a une lettre d'amour... Tu tiens la preuve de son infidélité.

— Mais elle n'est pas de Dimitri ! lâcha-t-elle.

— Voilà, elle avoue. Encore un autre !

— Vous m'accusez injustement d'infidélité, mais je n'ai rien sur la conscience, et savez-vous ? Je le regrette !... Rendez-moi cette boîte !

— Il n'est plus question de lui confier Sacha, Vassili. Quand un membre est gangrené, il faut l'amputer. Expédie-la au diable, au couvent, à l'asile, mais chasse-la. Tu as assez d'influence pour l'envoyer croupir dans un trou jusqu'à la fin de ses jours. Ta cousine y est, et elle est innocente, elle !

Ses yeux étaient ceux d'une possédée. Dangereuse, elle manipulait le cerveau brouillé de son fils.

— En attendant, enfermons-la.

Désarçonnée par les propos de sa belle-mère, qui lui mettait sous la gorge un couteau bien plus acéré que le poignard de son fils, Blonde ne réagit pas assez vite.

Empoignée par deux forcenés, elle se retrouva cloîtrée. La clef tourna dans la serrure. Elle comprit avec effroi qu'elle ne trouverait pas grâce à leurs yeux. Ils l'emmèneraient bientôt au loin, là où personne ne la retrouverait. Terrifiée par la tournure des événements, elle appela, trépigna, injuria, maudit, s'égosilla en vain, renversa des chaises, brisa un vase. Personne ne répondit à son tumulte et ne vint à son secours. Où était Ivan ? Les domestiques qui s'étaient d'abord mués en de véritables conspirateurs autour de Blonde pour lui permettre de voir son petit garçon n'osaient se montrer. Ils poursuivaient leur labeur en silence. A peine se risquaient-ils à se lancer des œillades impuissantes.

« Veux-tu que je le provoque en duel ?... Un mot de toi, et j'accours ! »

Les paroles de Dimitri ondoyaient dans sa tête, lancinantes, comme une ritournelle.

Plus tard, bien plus tard, alors qu'elle avait glissé le long du mur et s'y était écroulée, épuisée par les larmes et les cris, elle entendit le pas pesant d'Ivan.

— Barinia... tout va bien ? demanda-t-il à voix basse. Je n'ai pu venir avant.

— Oh, Ivan ! Attends !

Elle s'empara du papier posé sur l'écritoire, y griffonna un mot et le faufila sous la porte.

— Tu sais où le trouver... Ivan, je n'en puis plus, fais vite, sinon il ne me reste plus qu'à me jeter par la fenêtre.

— Non, barinia, ne le faites pas, promettez-le-moi !

— C'est promis, Vania, mais ils m'ont retiré Sacha et vont m'enfermer de force dans un couvent, un asile ou une prison, je ne sais. Nous n'avons que quelques heures devant nous. Va vite !

Un sentiment de culpabilité lui tenaillait la poitrine. Que faisait-elle ?

Elle provoquait un duel entre son ancien fiancé et son mari, dans l'espoir de se débarrasser de ce dernier. En même temps, elle savait pertinemment qu'elle ne suivrait pas Dimitri. Elle allait « tuer deux lièvres à la fois », selon l'expression russe, faire d'une pierre deux coups. Elle avait tant espéré se venger, après le bal, de l'humiliation subie par le hussard. Mais aujourd'hui elle ne le désirait plus ; aujourd'hui, Dimitri n'était plus un lâche. La guerre, les remords, l'amour sans doute en avaient fait un homme d'honneur.

Et il le montra.

Il accourut à son appel, avec la diligence escomptée.

Elle entendit le galop de chevaux, le vit descendre de sa monture. Un jeune sous-officier l'accompagnait. Son témoin.

Au dernier moment, elle prit peur. Vassili n'allait-il pas désirer le pistolet ? Elle ne voulait pas envoyer Dimitri à la mort. Et s'il lui transperçait la poitrine ?

« Ne suis-je pas le meilleur ? »

Elle revoyait son sourire désarmant.

Tout alla très vite.

Ils se traitèrent mutuellement de misérables et se donnèrent rendez-vous le lendemain matin, à sept heures, derrière la rivière, à l'entrée du bois. Un combat sans merci, à l'épée.

— L'un de nous doit mourir, prononça Vassili d'une voix sépulcrale.

Qu'est-ce qui le poussa à ces mots ? La jalousie ? L'atteinte à son honneur ou les instances despotiques de sa mère ? Il pria Ivan d'être son témoin, afin de châtier l'offense par le sang. Le valeureux homme n'osa lui refuser, comme un dernier service.

Elle ne put dormir.

Séquestrée dans sa chambre, elle n'assista pas au duel. A l'aube, elle s'approcha de la fenêtre. De la demeure, il était impossible d'apercevoir le champ des duellistes. Un brouillard froid régnait sur la campagne. L'hiver n'avait pas encore déserté les collines. Le givre argentait les arbres.

Elle ne pouvait que les imaginer tous deux, débarrassés de leurs manteaux, combattant à mort. Dans sa tête résonnait le cliquetis des épées. Soudain, il lui sembla voir Vassili se plier en deux et tomber. Le visage blême, le regard brouillé. Mais non, tout cela n'était que le fruit de son imagination. Dimitri était peut-être à terre.

Une heure plus tard, on grimpait les marches quatre à quatre.

Mon Dieu !

Elle tressaillit, porta la main à sa poitrine, s'attendit au pire.

La porte s'ouvrit en grand, avec un terrible craquement. Ivan venait de la débloquer d'un violent coup d'épaulé.

— Vous voilà veuve, Blondine Raffaëlovna.

Au même instant, elle entendit le hurlement rauque d'Irina au rez-de-chaussée, suivi de gémissements à fendre l'âme. Le cœur de Blonde se serra. Une immense pitié s'engouffra en elle. En dépit de son monstrueux caractère, une mère venait de perdre son enfant. Une douleur insupportable.

— Vassili Alexandrovitch n'a guère eu le temps de souffrir, lui rapporta Ivan. La lame l'a atteint droit au cœur, une blessure franche, définitive. La vie l'a déserté aussitôt. Il est mort plus rapidement que par le poison qui envahissait son malheureux corps. Il s'est présenté ce matin, sous l'empire de l'opium, ivre de folie et de délire, déjà envahi par les ténèbres, dans un tel état de torpeur et d'affaiblissement qu'il fut abattu à la première offensive de son adversaire. Ce dernier n'a fait que devancer son trépas.

— Tu me dis qu'il était condamné ?

— A plus ou moins longue échéance, quelques semaines, quelques mois tout au plus. Mais le colonel Lodanov vous a sauvée. Vous auriez été enfermée avant. Pourtant...

— Oui ?

— Eh bien, il faut que vous sachiez... Les derniers mots de Vassili Alexandrovitch avant le duel furent : « Dis à Blondine Raffaëlovna que... non, rien. »

— Il a dit : « non... rien... » ?

— Il n’a pas voulu en dire davantage.

— On ne saura jamais...

Des sentiments contradictoires se bouscullaient au fond de son âme. A l’étrange compassion envers l’homme dont elle avait réclamé la mort s’entrelaçait, insidieusement, la sensation tant espérée de la délivrance. Une joie abyssale s’infiltrait en elle.

Dimitri ne l’avait pas dupée. Il avait été plus émérite que Vassili dans le maniement de l’épée. Un sang-froid remarquable. Une fougue n’ayant d’équivalent que l’amour qu’il ressentait irrémédiablement pour Blonde.

— Dimitri Lodanov désire vous voir, barinia.

— Je te suis.

Il l’attendait derrière une cabane de bain, au bord de la rivière.

— Oh, Dimitri, j’ai eu si peur !

Il la serra dans ses bras.

— Merci, Dimitri. Merci !

— Tout est fini, maintenant, Blonde. Le cauchemar est terminé. Viendrez-vous avec moi ?

— Non, Mitia... Je regrette. Je vous l’ai dit... Je dois retrouver Sacha, on me l’a enlevé. Je ne partirai pas sans lui.

— Rejoignez-moi avec votre enfant.

— Je ne crois pas. Mais fuyez, fuyez vite. Les Koliechev sont puissants, ils vont vous poursuivre.

Il lui sourit tendrement.

— « Si vous saviez ce que l’on souffre, Quand on meurt de la soif d’amour, Quand on brûle... »

— Pouchkine, coupa-t-elle.

— Oui, je me fais l’effet d’être Onéguine.

— Mais moi je ne suis pas l'héroïne de Pouchkine, Dimitri. Je n'ai pas choisi la fidélité à mon mari comme Tatiana.

— Vous choisissez l'amour de votre enfant.

— Oui.

Pas seulement, songea-t-elle. Comment évoquer Sergueï sans le faire souffrir davantage ?

— Je vous aime tendrement, Mitia, mais...

— Plus assez, n'est-ce pas ? Votre amour s'est envolé un soir de bal... « Mon idéal perdu, c'est vous », dit-il, citant encore le grand poète russe. Comme pour Onéguine, il est trop tard. Mais vous avez raison, la comparaison s'arrête là. Votre tempérament de feu, votre esprit rebelle ne sont pas faits pour être asservis par un homme. Adieu, ma Blondine. Je m'attendais à votre refus. Je vais rejoindre un escadron de Cosaques.

— Des Cosaques ? Mais ne sont-ils pas tous cosaques de père en fils, et originaires des contrées du Sud ?

— Pas aux postes de commandement. Là où je vais, on ne viendra pas me chercher, je pars en Sibérie, et j'espère bien y contacter votre père...

— Oh, merci, Mitia ! murmura-t-elle, très émue. Ne vous tuez pas, promettez-le-moi !

— J'essaierai, je vous le promets. Quoique mourir au champ de bataille soit plus glorieux qu'en duel.

— Je vous l'interdis !

— Alors...

Il posa ses lèvres sur les siennes, l'embrassa avec ardeur.

— Avec ce baiser, me voici invincible !

Le corps du mari fut exposé, une icône entre ses mains, un linceul noir lui recouvrant le corps. Selon la tradition

orthodoxe, le cercueil n'était pas fermé, des cierges l'entouraient.

« Le masque de la mort », songea Blonde. Cette fois, elle était réellement peinte sur son visage blanc comme l'écume, presque transparent, bientôt invisible.

Irina ne prononçait pas un mot. Assistant peu à peu à la perte des facultés mentales de Vassili, à sa descente progressive aux enfers, lucide, elle s'attendait à cet instant depuis des mois. Son petit-fils était venu pour prolonger la vie de son fils condamné par la drogue. Et aujourd'hui un réconfort inattendu s'infiltrait secrètement dans son chagrin : elle avait un bouc émissaire, des coupables, une vengeance à exécuter. Une vengeance sans limites.

Une accalmie s'ensuivit. Inquiétante.

Il n'était plus question d'enfermement. L'esprit d'Irina avait déserté. Elle semblait ailleurs.

Avec l'âme de Vassili, pensa Blonde. Elle se trompait.

Irina aurait bien tué sa bru de ses propres mains. Cette étrangère lui infectait la vie, apportait le mauvais œil. Heureusement, les coupables seraient bientôt châtiés. L'officier, traqué, et Blonde... Pour elle, elle ourdissait la torture la plus atroce : lui enlever son fils, comme elle lui avait ôté le sien, même si elle savait pertinemment que Vassili était condamné par ses propres abus. Alexandre oublierait vite sa mère. A deux ans, les souvenirs s'envolent à jamais. C'était lui, à présent, son fils.

— Rendez-moi mon enfant ! exigea Blonde.

— Et vous le mien !

Une gifle lui cingla la joue. Une rage aveugle se peignait sur le visage d'Irina.

Blonde chercha son petit Sacha. En vain. Où était-il ? Elle avait beau implorer, s'indigner, sommer... Rien n'y faisait. Mise en quarantaine, comme une pestiférée. Les femmes de chambre ne répondaient pas à ses interrogations. Tétanisées, elles baissaient les yeux et se sauvaient. Les ordres d'Irina étaient sans appel. Inflexible, elle les avait menacées, elles et leurs familles, des pires représailles. Elles avaient peur.

Impossible aussi de joindre Ivan. Irina ne lui portait pas l'attachement de Vassili. Il était devenu l'ami de Blonde. Cela lui suffisait. Elle le renvoya.

Blonde était seule, désormais, dans l'antre de l'ennemi. Elle s'attendait au pire. Le supplice survint, plus cruel encore qu'elle ne l'eût imaginé.

Un matin de mars, une domestique se présenta devant elle. Sans oser lever le visage, le regard cloué au sol, elle lui annonça :

— La barinia Irina Petrovna vous fait dire que le petit barine...

Elle se tut, se mordit la lèvre, visiblement très troublée.

— Oui ?... Je t'écoute ! Où est Alexandre Vassilievitch ?

La jeune camériste avala sa salive, s'efforçant de retenir des larmes.

— Allons, dis-moi !

— Le petit barine s'est noyé dans l'étang. La glace s'est rompue.

Un silence incrédule s'ensuivit. Le sang de Blonde se figea dans ses veines. C'était impossible. C'était encore une ruse d'Irina pour l'empêcher de revoir son fils.

— Tu mens ! s'écria-t-elle.

Elle la secoua vivement par les épaules.

— Où est-il ? Je veux le voir !

— Suivez-moi.

La poitrine oppressée, elle s'engagea dans le corridor.

Elle sentit d'abord l'odeur d'encens qui flottait dans la pièce. Une terreur angoissante l'inonda de la tête aux pieds, et retint les battements de son cœur. Des cierges, allumés autour d'un petit cercueil, donnaient un aspect irréel à la scène. Muettes, le corps statufié, les femmes de service gardaient le visage résolument baissé. Elle se crut replongée quelques jours en arrière, face au corps de son mari. Mais cette fois, c'était son fils, son petit garçon, Alexandre, Sacha...

A son entrée, les domestiques entonnèrent un chant rituel. Elle voulut s'avancer vers le corps de son enfant, l'étreindre

contre son cœur, mais l'ombre d'Irina surgit derrière elle et l'arrêta.

— Laissez-moi, Irina !

Elle suffoquait.

Selon la tradition pour les décès d'enfants, le petit corps était recouvert de fleurs, camélias et roses de carême venues de Chine. Son visage l'était également. Elle tenta encore de s'opposer à Irina mais, sur un signe de cette dernière, les serviteurs s'alignèrent face à Blonde et la neutralisèrent.

— Je veux l'embrasser ! Laissez-moi passer !

Elle se sentit retenue par une multitude de mains invisibles et vigoureuses. Elle ne voyait plus rien, rien que ce petit corps enfoui sous les pétales odorants.

— Je vous en supplie !

— Tout est de votre faute, Blondine Raffaëlovna ! gronda la voix caverneuse de sa belle-mère.

Un long spasme lui serra la poitrine. Une douleur foudroyante, gigantesque, envahit son être comme un raz de marée et annihila ses résistances. Elle poussa un cri rauque, animal, désespéré. La pénombre obscurcit ses prunelles.

Elle s'écroula.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle n'était plus auprès de son fils. Ivan était à ses côtés.

— Ivan ?... Je te croyais... murmura-t-elle.

— Tenez, barinia.

Il lui tendit le coffret de Sergueï, récupéré à l'insu d'Irina.

— Oh ! merci.

— Vite, il faut fuir.

— Fuir ? Mais je dois revoir Sacha.

— Vous ne pouvez plus rien pour lui, barinia.

— Une dernière fois...

— La police secrète est en route, barinia, pour vous arrêter.

— Mais... pourquoi ?

— Irina vous accuse des meurtres de son fils et d'Alexandre Vassilievitch. Je vous emmène.

Elle suivit Ivan, de manière machinale, presque inconsciente. Silencieux, ils empruntèrent un chemin détourné pour rejoindre l'écurie. Dévastée par le chagrin, elle oscillait entre fatalisme et désespoir. Dieu lui envoyait-il cette cruelle affliction pour la punir d'avoir fait ôter la vie au fils d'Irina ? Était-ce un châtiment divin ?

— Nous allons à Saint-Pétersbourg ?... demanda-t-elle d'une petite voix brisée.

— C'est impossible.

— Il me faut rejoindre Nania, et Katharina Ivanovna...

— C'est là-bas qu'on vous cherchera en premier. C'est trop risqué. Des sergents doivent déjà vous y attendre.

— Mais où alors ?

Devait-elle fuir dans l'un de ces couvents qui proliféraient le long de la Volga ? Elle n'avait plus rien ni personne. Son existence s'était éteinte avec son fils.

— Où allons-nous, Vania ?

— Dans votre île.

L'évidence jaillit dans son cœur. Dans l'île de Carélie, elle serait en sûreté. Elle y attendrait Sergueï, qui ne manquerait pas de venir pour Pâques. Sergueï... La force de leur amour aurait raison de tout. Lui seul avait le pouvoir d'atténuer sa douleur. Avec lui, les épreuves s'arrêteraient. Elle s'abreuverait de sa présence, de son soutien, de ses caresses. Ensemble, ils chercheraient le moyen de sauver Raphaël. Son père lui manquait tellement !

Non, elle ne se plierait pas au destin.

Attelés en hâte par Ivan, les chevaux piaffaient. Le temps s'était dégradé. Ils allaient devoir se lancer vers l'inconnu en pleine bourrasque.

— Montez vite !

Le traîneau disponible n'était couvert qu'à moitié. Il la protégea de peaux d'ours, bien chaudes. Un air glacial lui fouettait le visage. Elle tenait, bien serrée contre elle, la petite boîte laquée offerte par Sergueï.

C'était l'époque du Grand Carême et, sans doute, le dernier assaut de l'hiver russe. Le voyage en fin de saison était inconfortable. Des routes étaient coupées. Des traîneaux achevaient fréquemment leur course dans des fossés.

Ivan s'empara des rênes. La troïka s'éloigna dans un bruit de ressorts, au milieu d'une tempête hurlante, et les mugissements d'un vent qui ne faiblit pas de la journée. Comme ils s'y attendaient, des traîneaux étaient renversés. De la neige collante s'était attachée aux roues des premières voitures qui se jetaient, imprudentes, sur les routes. Elles avançaient en gémissant avant de s'arrêter, irrémédiablement bloquées.

Longtemps, elle ne vit rien, comme s'il n'y avait plus ni jour ni nuit. Un mur se dressait devant elle. Étaient-ce les larmes qui emplissaient sa gorge, jaillissaient à ses paupières, obscurcissaient ses yeux ? Était-elle aveuglée par les flocons ? Ou le paysage avait-il disparu dans une brume languide et grise ? Le ciel, la terre, les champs et les collines se confondaient. Bien qu'emmitouflée sous une pelisse chaude et un grand châle, elle sentait le froid s'engouffrer dans son corps, pénétrer tous les pores de son être, transpercer ses membres. Mais il n'était rien en comparaison du froid qui avait envahi son cœur. Sacha, son petit garçon...

Les pensées de Blonde surgissaient, morcelées, en désordre. Un moment, la frayeur laissa la place à la résignation. La neige allait peut-être l'ensevelir sous la bourrasque. Et ce serait mieux ainsi. Mais Ivan, lui, en avait décidé autrement. Inlassable, la toque piquetée de givre, il poursuivait sa course.

Les lumières étaient clairsemées. Le vent seul hurlait. Parfois leur parvenaient, diffus, étouffés, le son des grelots de traîneaux et celui des cloches vespérales. Ils aperçurent enfin le relais et s'arrêtèrent sous des lueurs crépusculaires.

Tandis qu'ils réchauffaient près du poêle leurs membres engourdis, le maître des postes leur conseilla de patienter et d'attendre la fin des intempéries. Mais ils n'avaient pas le choix, la tempête protégeait leur évasion.

— A cette heure, Irina Petrovna a lancé des sergents à notre poursuite, Blondine Raffaëlovna. Ils suivront les routes directes. Il faudrait être fou pour prendre des chemins détournés comme celui de la Volga et des lacs. C'est ce que nous ferons.

— Mais la Volga est encore prise dans les glaces et n'est pas navigable, Vania !

— Nous emprunterons donc différents attelages. Nous mettrons du temps, mais nous y arriverons, en traîneau ou en bateau. Les routes menant aux îles de Carélie ne me sont pas étrangères.

— Je sais...

Il l'y avait suivie pour lui remettre la missive de Vassili. Les événements s'étaient alors précipités : son mariage sous la contrainte, son père exilé en Sibérie, le duel, son enfant... son petit enfant âgé de deux ans... Sacha... La douleur lui tordit le ventre, lui balaya la poitrine, monta à la gorge et lui inonda les paupières.

— N'ayez pas peur, lui dit Ivan avec douceur, se méprenant sur les larmes de Blonde. J'ai parcouru le fleuve,

ses rivières et ses canaux, en venant de la Caspienne. Je le connais bien. La matouchka Volga nous protégera.

Partout la glace se disloquait, la neige fondait, laissant la place à la boue. Il fallut abandonner le traîneau au profit de chevaux. Ils galopèrent côte à côte, des verstes et des verstes, de relais en relais, où Ivan attendait de nouvelles montures, commandait le souper et le gîte. Il réglait les différentes dépenses. Blonde s'était enfuie sans argent.

— Je n'étais pas un serf, la rassura-t-il. Vassili Alexandrovitch avait d'énormes défauts, mais il me payait.

Ivan accomplissait des prouesses et leur évitait les auberges pleines de vermine et les repaires de brigands. A l'approche des monastères aux coupoles bleues et aux bulbes dorés, ils croisèrent des files ondulantes de pèlerins qui se pressaient, une icône entre leurs doigts glacés, pour chercher Dieu. Les cloches tintaient, appelaient à la prière. Quête silencieuse, étrange déambulation de ces âmes humbles. Gens de passage, comme elle.

Lorsqu'ils purent enfin embarquer, sous un doux soleil printanier, elle ressentit cette impression de liberté qui l'avait saisie la première fois sur l'eau fascinatrice et sauvage d'une Volga aussi vaste que la mer. Aujourd'hui, elle fuyait vers la liberté et se soustrayait au joug du destin. Elle voguait sur les flots, chemin complice des bannis, refuge des errants, comme elle. Elle s'emplit à nouveau du murmure des rivages aux isbas de bois et dômes colorés, du criaillement des mouettes qui suivaient le bateau, éprouva la sensation de pénétrer l'âme russe.

Ils entrèrent en Carélie.

Une ondée de soulagement l'envahit. Elle huma l'air du lac Onega. Cette nature silencieuse et secrète était son havre. Ereintée par le voyage, elle allait enfin se reposer, reprendre des forces, retrouver la vie. L'espoir, peut-être...

Au milieu des îles, de plus en plus nombreuses, elle aperçut la féerique église aux vingt-deux coupoles et

rondins de bois, les moulins à vent de Kiji. Elle distingua, au loin, la grande isba familiale avec ses chambranles en forme de volutes baroques, la rampe de bois et la galerie promenoir qui l'entourait de trois côtés.

— Nous nous quittons ici, lui annonça Ivan.

— Tu ne m'accompagnes pas dans l'île ?

— Je reste à bord et repars en sens inverse. Je vais suivre le cours de la Volga, vers Astrakhan. Je rentre au pays. Et le chemin est long...

Il n'eut pas besoin d'ajouter qu'il allait surtout brouiller les pistes, afin que sa petite barinia puisse couler des jours paisibles. Elle le comprit.

— Merci, Blondine Raffaëlovna.

— Comment, merci ? Mais c'est moi, Ivan, je te dois tant...

— Non. Vous m'avez ouvert les yeux et apporté du bonheur. Et oserai-je vous l'avouer ? fit-il avec une timidité pour le moins étrange de la part de ce cavalier mi-mongol, mi-kalmouk, à la stature impressionnante.

— Avoue !

— Chez nous, en Kalmoukie, le fiancé accomplit le rapt de celle qu'il a choisie. Eh bien, durant ce voyage, j'ai eu la sensation d'enlever ma femme.

Elle le regarda avec tendresse, lui et sa large figure, ses oreilles gigantesques et ses sourcils broussailleux.

— Un jour, tu m'as dit, Ivan, que lorsque l'on se frotte le nez l'un contre l'autre, cela signifie en kalmouk : « Je vous souhaite prospérité et bonheur », n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle monta sur la pointe des pieds. Mais il était encore trop grand. Alors, pour l'aider, il la saisit d'autorité par la taille, la souleva, frotta sa narine contre la sienne et, avant

de la reposer sur le sol, lui donna, du bout des lèvres, un délicat baiser sur le nez.

— Je ne t'oublierai jamais, Ivan le Kalmouk !

Un pressentiment s'immisça dans son cœur.

Que se passait-il ? Quelles étaient ces réjouissances ?

En mettant le pied sur les arpens de terre entourés d'eau et de forêt, elle avait follement espéré croiser deux grands yeux clairs, des mèches blondes un peu folles, cet air audacieux qui le caractérisait. Serait-il encore là ?

Avec les intempéries, le voyage s'était éternisé. Pâques venait de passer... Pourtant, les paysans au visage buriné avaient ôté leurs pantalons de toile grossière et revêtu des habits de fête. Non loin du débarcadère, un cortège de jeunes filles portant des diadèmes, des foulards colorés et des robes rouges se dirigeait vers l'intérieur de l'île. Les enfants agrémentaient le village avec des fleurs sauvages de printemps. Une cérémonie se préparait.

— C'est pour le mariage d'Ania, dit une petite fille, un bouquet à la main.

— Ania... Anissia, qui travaille à la grande isba ?

— Oui.

Ania ! Elle l'avait presque oubliée !

— Ania se marie ? Mais avec qui ?

— Sergueï.

— Sergueï... Quel Sergueï ? demanda-t-elle, angoissée.

La petite haussa les épaules et s'éloigna.

— Sergueï Mikhaïlovitch, le fils Oliaguine, l'informa un garçon plus âgé.

— Où sont-ils ?

— Ils vont bientôt partir de chez Ania, vers l'église.

Elle oublia sa fatigue. Elle ne prit pas la peine d'aller jusqu'à l'isba familiale.

Non, c'est impossible... Pas maintenant, pas avant que je lui aie tout expliqué...

Elle les imagina tous deux, puis revit son propre mariage, ce naufrage ; mais dans sa tête c'était le visage d'Ania sous la couronne nuptiale, et Sergueï qui l'embrassait et faisait les trois tours de l'autel, sa main liée à la sienne.

Elle aperçut le beau-père de Sergueï et le père d'Ania. Les deux bateliers remontaient la colline vers la petite isba en bois de sapin, déjà éméchés par quelques verres, heureux de sceller leur alliance dans la vodka.

Il sortit sur le seuil, en se penchant, pour passer sous la porte basse, et lui fit face. Grand, large d'épaules, le visage clair, les yeux couleur d'azur pâle.

— Sergueï !

Il n'osait croire à la voix qu'il entendait, à cette apparition incongrue en ce jour solennel. Elle irradiait d'une telle beauté ! Bouleversé, il la dévisagea en silence.

— Mon Dieu, Sergueï...

— Blonde...

Soudain, une colère, une immense colère, envahit l'âme altière du jeune Russe.

— Que fais-tu ici ?

— Je suis venue, pour toi.

— Tu te moques ? Le jour de mon mariage ?

— Je t'aime, Sergueï.

— C'est trop tard.

— Il n'est pas trop tard, si tu m'aimes.

— Tu es mariée.

— Je suis... veuve.

— Alors tu te souviens de moi, c'est ça ?

Chacun de ses mots la blessait. Ses yeux si bleus, si clairs étaient comme une mer démontée, noire, houleuse, tant son regard était douloureux et désapprobateur.

— Je t’ai attendue. J’ai quêté tes baisers, je t’ai guettée longtemps... Je n’ai rencontré que ton reflet. Le vent ne t’a pas ramenée vers moi, moi qui t’aimais tant, Biellochka. Alors, j’ai travaillé comme un fou, et j’ai fini par accepter d’épouser Ania. Elle m’a empêché de sombrer...

— Je fus contrainte d’épouser cet homme, Sergueï.

— Contrainte ? C’est bon pour les vieilles paysannes. Je ne te crois pas. Tu arrives trop tard.

— Mais tu n’aimes pas Ania.

— Elle ne m’a pas fait de mal, elle ! Adieu, Blondine Raffaëlovna.

— Sergueï...

Il pivota sur ses talons et rentra dans la maisonnette de bois.

Le cortège nuptial commençait à se rassembler.

Des chants parcouraient déjà l’assistance, certains portaient des paniers contenant les fleurs de houblon séché qui seraient jetées à la tête des invités pour le bonheur et la fécondité.

Elle entendit alors des lamentations venant de l’isba. La voix d’Ania. Elle suppliait de ne pas la livrer à ces étrangers, elle, la pauvrete...

Ania ne voulait donc pas de ce mariage ! Les pères, certainement, l’y avaient obligée. Blonde reprit espoir. Elle saurait la convaincre, empêcherait ce mariage, retrouverait Sergueï, aurait le temps de tout lui expliquer... L’odieux chantage...

La fiancée sortit à son tour, ravala ses larmes en la découvrant. Un sentiment de peur remonta en elle. La jeune

Française était toujours aussi gracieuse, son charme insolent, et, pour peu qu'elle eût ri, son rire se serait égrené comme des notes de musique. Nul ne pouvait y échapper. Mais aujourd'hui, elle ne rirait pas.

— Que venez-vous faire ? demanda-t-elle, agressive. Je ne vous ai pas invitée à nos noces !

— J'ai entendu tes pleurs, Ania, rien ne t'oblige à épouser Sergueï.

Ania lui éclata de rire en pleine figure.

— Tu es bien une étrangère ! lui lança-t-elle avec mépris, la tutoyant pour la première fois. Tu as cru à un mariage forcé ? C'est la coutume, les pleurs rituels ! Un rite immuable qui se prolonge jusqu'au cortège nuptial. Nous devons paraître désespérées, même si la nouvelle nous comble, et elle me comble, figure-toi !

— Tu n'es pas... balbutia Blonde, consternée.

— Triste ? Oh non ! Je suis heureuse !

Elle rit encore, d'un rire sonore et presque hystérique.

— Ce soir, c'est avec moi qu'il dansera, avec moi qu'il dormira, toute la vie, et il t'oubliera, il t'a déjà oubliée.

Sergueï ressortit.

— Tu viens, Ania, on nous attend.

Il ignora Blonde, ne lui accorda aucun regard. Son visage était grave. Des garçons d'honneur s'emparèrent du fiancé et le placèrent d'autorité sur le char de noces dont les chevaux avaient la queue et la crinière parées. La petite chapelle de bois, aux bulbes de dentelle, les attendait. Merveilleuse chapelle où Sergueï et Blonde s'étaient embrassés et avaient échangé leur serment d'amour.

— Partez, Blondine Raffaëlovna, susurra Ania entre ses dents avant de rejoindre Sergueï. Vous n'êtes plus à ses yeux qu'une belle icône, mais il ne se prosternera pas

devant vous. Moi, je serai son ordinaire, et cela me convient. Je l'ai guéri de vous.

Sa lèvre tremblait. Elle lui darda un regard haineux.

— Partez ! répéta-t-elle. Repartez chez vous... en France !

II

Saint-Pétersbourg, mai 1903

— J'eus le cœur longtemps chaviré par la Russie... Je ne crois pas être allée dans un pays qui m'ait autant bouleversée. On ne peut le percevoir qu'avec son âme... Il faut le pénétrer, le traverser, voir les roseaux devant les forêts de bouleaux, les lacs de Carélie si tièdes l'été qu'ils s'offrent sans frein à la baignade... Je me souviens encore du sourire de Sergueï...

— Voilà, je t'ai tout raconté, Raphaëline.

En cet instant précis, les grands yeux noirs de Blonde se voilèrent, ses paupières s'abaissèrent, une larme s'échappa sur sa robe, et sa fille eut la ferme impression que, justement, elle ne lui avait pas tout dit.

— Ayant tout perdu, j'écoutai Ania et rentrai en France. La vie venait de m'enseigner qu'aucun bonheur n'est jamais acquis. Il peut voler en éclats, à tout instant, et se disloquer. La déchirure paraît alors irrémédiable. (Elle sourit à sa fille.) Mais il peut reparaître aussi, de manière imprévisible, avec une soudaineté troublante, audacieuse. Le miracle se produisit alors que je ne l'attendais plus. Le bonheur se réinstalla, avec la rencontre de ton père, puis un bonheur infini lorsque je t'ai eue, toi ma Raphaëline. Ton père et toi, m'avez redonné vie.

— Pourquoi papa n'est-il pas venu avec nous ?... Oh, bien sûr... C'est délicat de sa part.

— Oui, ma chérie, c'est délicat de sa part, répéta Blonde. Tu comprends pourquoi je ne suis pas revenue en Russie jusqu'à ce jour. J'y avais laissé trop de deuil, trop de chagrin.

Comment lui avouer que, tant de temps après, ses années de mariage avec Vassili lui laissaient toujours un arrière-goût de malaise, de honte, dans la bouche ? Enfant espiègle et libre, comment avait-elle pu tomber dans cet

asservissement ? Bien sûr, il y avait l'odieux chantage vis-à-vis de ses parents, puis la peur viscérale de perdre son fils. Mais cet asservissement n'avait servi à rien. Il lui restait une déchirure profonde, celle d'Alexandre, son petit Sacha enfoui à jamais sous les pétales de rose.

— Mais pourquoi aujourd'hui, maman ?

— Aujourd'hui, je suis prête. Il me fallait encore un geste, un signe. Il est venu de toi. Je suis heureuse que tu aies trouvé ma petite boîte laquée. Elle me rappelait des souvenirs cruels, elle m'empêchait d'être toute à vous, à ton père et toi. Je n'eus pas le cœur de m'en débarrasser. Je mis simplement de la distance entre ce coffret et moi, entre la Russie et moi. Je le reléguai à la cave. Mais... avoua-t-elle après un instant d'hésitation, je savais qu'il était là, que je pouvais le contempler si je le désirais.

Elle soupira.

— Il était temps que je t'emmène à Saint-Pétersbourg... Regarde comme c'est beau !

Perturbée par tant de nouvelles, tiraillée par des sentiments contradictoires, Raphaëline était aussi bouleversée que sa mère. Il lui fallait le temps d'assimiler le petit frère, sa mort, les amours de Blonde, son premier mariage...

Elle n'osa poser des questions. Elles fourmillaient pourtant dans sa tête. Elle sentait, confusément, que des éléments manquaient au puzzle.

Après un voyage d'une dizaine de jours en mer, à partir de Dunkerque, le golfe s'était rétréci. Les rivages se peuplaient de maisons, de châteaux, au milieu de parcs boisés. Transparente comme un lac, l'eau se teintait de tons irisés, perlés, nacrés.

La silhouette de Saint-Pétersbourg émergea des flots. Ils entrèrent dans le bras de mer de la Neva, accompagnés,

jusqu'au terme de leur voyage, par les mouettes.

Elles contemplaient, éblouies l'une et l'autre, la succession, le long des quais de granit, des palais, des dômes, des colonnades, la coupole de Saint-Isaac et la flèche d'or de l'Amirauté, aperçue depuis le golfe de Finlande, et dont les paillettes de lumière étincelaient au soleil printanier.

— Cette flèche, tu la verras des principales avenues de la ville.

— Ils ont leur tour Eiffel ! déclara Raphaëline, qui avait gravi les mille sept cent dix marches de la Tour pour admirer la merveilleuse vue sur Paris, en allant rendre visite à ses cousins Manderel, les enfants d'Isabelle et d'Amaury.

— Le nouveau pont de la Trinité, qui va être inauguré par Leurs Majestés, en présence de notre président Félix Faure, fut conçu dans les mêmes ateliers que ceux d'Eiffel, par la société française des Batignolles.

Leur bateau accostait à Saint-Pétersbourg. Au silence majestueux de l'eau succédaient les bruissements de la capitale. Le visage de Blonde était métamorphosé, rajeuni. Ce pays n'était pas le sien, et pourtant Raphaëline eut l'impression, avec une indésirable pointe de jalousie, que sa mère rentrait au bercail.

Avec leurs chapeaux à la mode parisienne et leurs costumes de voyage, elles durent se plier au premier rituel de tout voyageur : reconnaître ses biens parmi la montagne de malles, de colis, de cartons à chapeaux qui encombraient le pont du navire.

C'est là que Raphaëline entendit, pour la première fois, sa mère s'exprimer avec une facilité déconcertante en russe, et s'adresser sans timidité aux moujiks vêtus de peaux de bêtes, qui enlevaient leurs bagages. Ils les portaient au bureau des visites sur le quai, où les malles étaient inspectées. Elles descendirent. Leur bateau était amarré au

milieu d'une flottille de vapeurs, de goélettes et de barques. Les livres appartenant aux visiteurs étrangers étaient confisqués pour les soumettre à la censure. Sachant ce qui les attendait, Blonde n'en avait pas apporté.

Raphaëline s'aperçut que les mains de sa mère tremblaient légèrement en tendant leurs passeports pour les formalités douanières. Elles durent décliner leur identité, leur âge, la raison de leur venue, leur temps de visite, les connaissances sur place, leurs éventuelles lettres de recommandation. Blonde, au grand étonnement de sa fille, jouait la parfaite Française ignorant tout de la Russie. Enfin, elles purent partir. Elles avaient satisfait la police.

— Vous venez donc pour les fêtes du bicentenaire de la fondation de notre belle cité ? s'enquit en français l'officier en longue capote, avec politesse, en échangeant leur passeport contre un permis de séjour.

— Oui, pour les fêtes, répondit Blonde en rougissant comme une jeune fille.

— La semaine « Pierre le Grand » a débuté le 11 dans le jardin d'Été, avec une procession en costumes d'époque. Mais les journées importantes commencent demain. Le 16 est le grand jour !

Dans la voiture les conduisant à leur hôtel, Blonde exhala un profond soupir de soulagement. Avait-elle peur d'être poursuivie ? Toute cette histoire était vieille, selon Raphaëline, et toute proche encore selon sa mère. Blonde savait pertinemment que, depuis l'assassinat d'Alexandre II, aucune nouvelle réforme n'était apparue. Bien au contraire. Les règnes d'Alexandre III puis du tsar actuel, Nicolas II, rétrogrades, étaient revenus sur les acquis obtenus. La censure s'était durcie, et une répression sans pitié s'exerçait sur les révolutionnaires, voire les libéraux. Blonde pouvait être fichée comme indésirable.

Elle regarda la ville et clama :

— « Je t'aime, chef-d'œuvre de Pierre, J'aime cette grâce sévère, Le cours puissant de la Neva, La claire pénombre, sans lune, de ces nuits porteuses de rêves¹¹... »

— C'est de qui, maman ?

— Pouchkine, bien sûr... Mon Dieu, c'est vrai, je ne t'ai rien lu de ce grand poète.

— Tu ne m'as rien dit de la Russie, maman, argua sa fille avec un léger sourire et un ton de reproche.

— Pardonne-moi, chérie, je vais me rattraper ! lui promit-elle, tout en se demandant si elle allait reconnaître « sa » ville après tout ce temps, et si elle faisait bien d'y revenir.

Dans les rues régnaient une grande exaltation et une circulation inextricable, dues aux derniers préparatifs des jours de fête de ce mois de mai 1903. Saint-Pétersbourg célébrait avec tumulte les deux cents ans de sa naissance. La perspective Nevski était décorée, des deux côtés, de mâts couronnés des blasons de l'Empire, et de drapeaux de la cité. Les habitants ornaient les façades de leurs maisons avec des tapis et autres tissus de couleur.

Raphaëline s'extasiait de tout. Elle voulait tout voir. Ses transports apaisèrent sa mère. Elle avait senti son désarroi et l'oppression dans la poitrine à la suite du long récit de sa première vie, à Saint-Pétersbourg.

Des attelages à l'élégance raffinée et des chariots rustiques se côtoyaient allègrement. Des cochers hardis, à large barbe et long caftan bleu, tenaient les rênes et variaient les exclamations en mélangeant les idiomes, d'une voix qui allait de la tendresse pour leurs chevaux à de véritables injures envers les piétons imprudents. Blonde s'en amusait, comme la petite fille qui jadis découvrait la capitale au bras de son père.

— Nous avons de la chance d'arriver pour ces commémorations. La Russie a le génie des fêtes. Enfant,

j'en fus très marquée. Espérons que cela n'a pas changé !

— On dirait un décor de théâtre.

Une surprise les attendait à leur hôtel.

— Madame de Rostrelen ? Un messenger du Palais impérial est venu porter ce pli à votre intention, dit le concierge avec une courbette qui en disait long sur l'intérêt qu'il portait désormais à ces clientes françaises.

— Pour moi, vous êtes certain ?

— Oui, madame. Voyez, votre nom est bien inscrit sur l'enveloppe.

Blonde en extirpa une jolie carte aux armes des Romanov. C'était une invitation, à l'intention de Blonde de Rostrelen et de sa fille, aux festivités marquant la journée du 16 mai.

— Qui peut nous l'envoyer ? se demanda Blonde à voix haute.

— Le tsar, maman ? Tu connaissais Alexandre II...

— Je ne crois pas. Notre famille n'était plus en odeur de sainteté à mon départ, et depuis tout ce temps... De toute façon, mon nom est Rostrelen, comme il est indiqué sur l'invitation, et non Vaneyck.

— Ce sont peut-être des relations de papa.

— Sans doute.

Qui me l'a fait envoyer ? s'interrogeait Blonde en défaisant ses bagages. Malgré tout, il lui semblait que c'était à Blonde Vaneyck, et non à madame de Rostrelen, que cette invitation était destinée. Pourquoi avoir écrit « Blonde », et non « Madame de... », comme le voulait l'usage ?

Elle se dit que ses soupçons n'étaient pas fondés. Personne de son ancienne vie ne pouvait se douter de leur présence.

Cela n'avait aucun sens, et pourtant...

[11](#). « Le Cavalier de bronze », de Pouchkine.

A huit heures du matin, les canons de la forteresse Saint-Pierre-et-Saint-Paul annoncèrent les festivités.

Peu après, les deux Françaises passèrent la porte de leur hôtel sous l'œil flatteur du concierge. En dessous d'un paletot en taffetas, elles arboraient des modèles des grands magasins de la Samaritaine de Paris. Blonde portait une robe en voile bleu pastel ornée de plis piqués et une capeline à plumes ondoyantes ; Raphaëline, une robe estivale de tulle brodé et un chapeau de paille d'Italie.

— Avant toute autre promenade, je t'emmène à Saint-Nicolas-des-Marins, la visite est prioritaire. C'est l'église des voyageurs !

C'est là que débuta mon histoire d'amour avec la Russie, songea Blonde. Elle en conservait les moindres détails avec une acuité presque irréaliste.

— Et si elle est fermée ?

— Elle n'est jamais fermée !

Devant l'église de style baroque, Raphaëline s'écria :

— Une église bleue, comme c'est étrange !

Elle irradiait de ce bleu azur si caractéristique de la pierre de lapis. Le bleu du palais Catherine ou de la cathédrale de Smolny. A l'intérieur, la jeune fille remarqua l'absence de sculptures et de sièges pour les fidèles. Il n'existait pas de petites chapelles vouées à l'adoration de certains saints ou madones, mais une multitude d'icônes protectrices accrochées aux piliers. Chaque recoin de l'édifice prenait une solennité mystérieuse. Chacun semblait faire sa dévotion dans son coin. La jeune fille admira l'icône d'un saint Nicolas tout en or.

— Toi aussi, tu l'aimes ?

— Il est magnifique.

— Il me fascinait, enfant.

— Mais pourquoi vénérer des images ?

— Ce n'est pas l'image qui est vénérée, mais celui qu'elle représente. L'imagination doit faire son œuvre, comme pour tout, en Russie.

Dans les rues, Blonde semblait avoir retrouvé la légèreté de ses dix-sept ans. L'avait-elle jamais perdue ? se demandait Raphaëline, qui la sentait presque plus jeune qu'elle. Elle lui montra avec fierté les principaux lieux de son enfance, la fit marcher jusqu'à l'épuisement. Sur le quai de la Moïka, après qu'elles furent passées devant son ancienne maison, elle lui indiqua celle du grand poète Pouchkine.

— Vous habitiez tout près ! Tu l'as connu, ce Pouchkine ?

— J'aurais bien aimé, mais il était déjà mort. Tué en duel par un Français ! La mère de mon amie Iouliana le pleurait sans cesse.

Tout en marchant, Blonde était intarissable sur « sa » ville, comme si elle tentait de rattraper le temps perdu.

— Attends, maman ! l'interrompit sa fille. Crois-tu que je vais tout retenir ?

Blonde éclata de son joli rire en cascade, si communicatif. Son bonheur était visible. Raphaëline se demandait comment elle avait pu se passer de ce pays si longtemps. De toute évidence, elle ne s'y sentait plus « l'étrangère ».

Blonde évoqua Alexandre II, assassiné en 1881.

— Tu l'aimais bien, ce tsar...

— Oui, ce fut l'empereur de toutes les espérances. Il gracia mon père. Et j'ai pleuré sa mort.

— Mais tu n'étais plus là, maman.

— Non, mais j’ai continué à m’intéresser à la politique de mon pays d’adoption. Alexandre III, son fils, fut peu enclin aux réformes et restaura une autocratie rigoureuse. Pourtant on lui doit trois choses importantes : le Transsibérien, un règne pacifique, et le rapprochement avec la France, l’alliance franco-russe.

— C’est certainement au nom de cette alliance que nous devons l’invitation au bal.

— Tu as sans doute raison.

— Maman, tu m’as révélé que Katia était partie rejoindre ton père en Sibérie...

— Elle m’annonça ce projet dans une lettre, et je n’ai plus eu de nouvelles, confia Blonde avec tristesse.

Soudain, le minois avenant de sa fille se mua en un masque agressif.

— Alors, je m’étonne, maman !

— Comment ?

— Te connaissant, je m’étonne que tu ne sois pas allée, toi aussi, jusqu’en Sibérie rechercher ton père ! Tu m’as toujours dit que Raphaël était le digne descendant d’une lignée d’hommes aux idées avancées, comme son ancêtre, un maître drapier lillois très renommé, et que tu l’adorais, ton père, non ? Alors... ?

Elle s’était exclamée avec une telle spontanéité, un tel ton incisif, que Blonde en resta bouche bée. Elle ne répondit rien.

Lorsqu’elle saura, songea-t-elle, elle comprendra... Mais oserai-je lui avouer ?

Raphaëline se mordit la lèvre. Le visage sibyllin de sa mère était grave. Ses propos l’avaient blessée.

— Pardonne-moi, maman, il y a encore beaucoup de choses que j’ignore, n’est-ce pas ?

Elle ne parlait pas seulement du pays et de ses mœurs.

— Et j’imagine, ajouta-t-elle, qu’aller en Sibérie n’était pas facile. Surtout qu’à l’époque le fameux chemin de fer vers les neiges sibériennes n’existait pas. Finalement, ta Katia a fait comme sa maman. On n’échappe pas à son destin.

— C’est ce qu’aurait dit Nania. Dieu ait l’âme de cette merveilleuse femme.

Blonde sortit une photographie de son sac.

— Je mourais d’envie de te la montrer depuis longtemps. Katia l’a prise lorsque j’étais à Smolny.

On la voyait, en uniforme, tablier blanc et cape lui recouvrant les épaules, avec une épaisse tresse blonde, un regard noir, impénétrable, et un sourire malicieux.

— Une photographie de ton enfance ! Cela existait déjà ?

— Eh là, je ne suis pas si vieille ! La photographie existait, et Katharina Ivanovna, ma chère Katia, fut une des pionnières de cet art.

Sans quitter le portrait des yeux, Raphaëline lança, mine de rien :

— Ce Sergueï ? Qu’est-il devenu ?

Elle n’obtint aucune réponse, releva la tête. Sa mère luttait contre les larmes, apparemment médusée par l’émotion subite qui la submergeait. Sa respiration seule troublait le douloureux silence qui s’était installé. Blonde fit un effort sur elle-même, se reprit.

— Quelque temps après mon retour en France, je fus prévenue de sa mort. Un accident regrettable, je crois...

Elle soupira, émit un léger rire, s’excusa.

— Je suis trop émotive et ridicule, tout cela est si lointain !

Les festivités, parades, feux d'artifice, coups de canon s'enchaînèrent dans le centre historique de la capitale, sur la place Saint-Isaac, avec une longue liturgie dans la cathédrale édifiée par un Français, Montferrand, dans la forteresse Saint-Pierre-et-Saint-Paul, au jardin d'Été...

Dans ce dernier se trouvait la « maisonnette » de Pierre I^{er}. On en sortit l'icône vénérée. La procession se dirigea vers la statue de ce tsar, œuvre du sculpteur, également français, Falconet. Une tente était installée sur la place pour Nicolas II. La chorale des chantres s'y produisit.

— Ne le trouves-tu pas effrayant, ce cavalier de bronze, cabré sur son cheval ?

— Effrayant ? Non.

— J'étais petite, c'est vrai...

La procession rapporta l'icône dans la maisonnette.

Pierre le Grand avait mis en place les premières méthodes d'enseignement. Ce jour-là, en son hommage, une réunion solennelle de la Douma décida un enseignement primaire gratuit et attribua des millions de roubles aux écoles secondaires.

Tous les régiments se réunirent, en uniformes de parade, colorés et chatoyants, le sabre au côté, les franges aux épaulettes, cuirasse et casque pour les gardes à cheval.

— Que de militaires !

— Reconnais, Raphaëline, qu'ils ont fière allure.

— Que ton premier prétendant ait été un officier n'est guère étonnant, ma chère maman.

— Surtout, ne fais pas comme moi. Rappelle-toi...

— Oui, je sais, répliqua la jeune fille, agacée. Leur grossièreté, leur attitude licencieuse vis-à-vis des femmes, l'abus de vodka. Mais, maman, je n'ai plus quinze ans, moi !

Blonde sourit.

— Oui, bien sûr.

Sa fille était plus raisonnable qu'elle, d'une nature moins romantique peut-être. Elle serait sans doute moins désillusionnée.

Elles assistèrent au défilé militaire sur la place du Sénat. L'hymne « Dieu protège le tsar » retentit. Apparut l'empereur Nicolas II. Agé de trente-cinq ans, en tunique blanche des chevaliers gardes, cordon de l'ordre de Saint-André et le casque surmonté de l'aigle à deux têtes, il était majestueux sur son cheval alezan.

— Sa visite, en 1896, à Paris, donna lieu à des fêtes somptueuses, auxquelles j'assistai avec tante Isabelle. Notre France républicaine l'a accueilli avec enthousiasme. J'aurais tant aimé qu'il en fût de même pour le regretté Alexandre II ! Le tsar posa la première pierre du pont Alexandre-III, celui que tu as admiré lorsque tu as visité la tour Eiffel.

— Oui, je me rappelle très bien !

— Le tsar est revenu en France il y a deux ans, à Dunkerque notamment. Le monarque et l'impératrice choisirent Compiègne comme lieu de résidence pendant trois jours. Il fallut remettre en état le château délaissé, et on ne lésina pas sur les travaux, paraît-il. On y installa même l'électricité.

— Tu les y as rencontrés ? demanda Raphaëline.

Plus rien ne l'eût étonnée de la part de sa mère.

— Non, ma grand-mère était allée, jadis, à Compiègne. Elle y avait côtoyé Napoléon III et l'impératrice Eugénie¹².

— Napoléon III !... Ce temps me paraît si lointain !

A l'hôtel, leur jeune femme de chambre ne tarissait pas d'éloges sur la France. Elle en rêvait en secret. De condition

modeste, elle n'en était pas moins gaie de nature, heureuse de converser avec Blonde, qui s'exprimait parfaitement en russe. Elle ne pouvait sortir, et leur posait des questions sur les fêtes du bicentenaire. Avaient-elles aperçu le « petit père », le tsar ? Blonde traduisait pour Raphaëline. La domestique leur rappela la consigne impériale : tous les habitants et visiteurs devaient revêtir une tenue de gala pour le 16, jour des grandes festivités du jubilé.

— Merci, Maroussia.

— Maroussia, répéta sa fille. J'aime ce prénom. Il sonne de façon familière à mon oreille.

— Cela signifie Marie, l'un de tes prénoms.

La jeune Russe s'extasia devant le chapeau de Blonde, en mousseline de soie blanche et dentelle d'Irlande, orné de velours noir. Assorti aux broderies et incrustations de dentelle noire de sa blouse, il mettait ses yeux en valeur. Quant à Raphaëline, un amour de chapeau Watteau, délicat et fleuri, surmontait son doux minois.

Le pont de la Trinité, sur la Neva, fut inauguré solennellement en présence des hauts dignitaires.

— Il n'y avait pas de pont à cet endroit ? s'étonna la jeune fille.

— Les berges n'étaient reliées que par deux ponts permanents, les autres constructions sont temporaires, à base de bateaux, pour l'été.

— Et l'hiver ?

— La Neva est gelée de décembre à avril. Nous la traversons à pied. (Sa fille remarqua l'emploi du présent.) Il y a quelques jours encore, ce devait être la débâcle.

— Il n'y a jamais d'inondations ?

— Si, mais je ne m'en souviens pas. Il y en eut une terrible en 1824, m'a-t-on raconté. Tu n'as aucune

inquiétude à avoir.

L'embarcadère était décoré d'une tente, garnie de guirlandes de fleurs. Sur l'étendue de la Neva, des navires avaient jeté l'ancre suivant une ligne de parade bien établie : yacht des membres de la famille impériale, équipage de la garde et de la flotte impériales, navires de la marine fluviale de Saint-Pétersbourg, une galère du dix-huitième siècle, des bateaux à rames, des vedettes à vapeur. Le petit bateau de chêne de Pierre I^{er}, principale relique et symbole de la flotte russe, apporté sur une barge, participa à la procession et reçut les honneurs militaires. Sur ordre du saint-synode, des Te Deum furent donnés dans toutes les églises de la capitale.

L'affluence était plus dense que jamais dans les principales artères de la cité bigarrée de fleurs et de drapeaux. Elles déambulaient, étourdies par les volées perpétuelles des cloches et les salves des canons. Blonde ne rencontra aucune ancienne relation. Elle pensa avec tristesse qu'elle ne connaissait plus personne.

Je dois me faire une raison, nous devons l'invitation à l'alliance franco-russe, songea-t-elle, désappointée. Le nom aristocratique de Rostrelen devait suffire dans un pays où la noblesse, ébranlée sous Alexandre II, s'était raffermie par la suite. Et le rapprochement – l'affection même – entre « ses deux pays » était prodigieux.

Le palais d'Hiver ! Jamais Blonde n'aurait cru y revenir.

— J'ai lu de vilaines choses sur ce palais, murmura Raphaëline tandis qu'elles descendaient de voiture sur la place Alexandrine. Des milliers d'ouvriers, que dis-je, d'esclaves, sont morts pour sa reconstruction, à la suite d'un grand incendie, en 1837.

— Nicolas I^{er} imposa sa reconstruction en un an, jour pour jour.

— Les morts furent innombrables dans cette ville extirpée des marécages.

— Et Versailles, alors ? Nous n'avons peut-être pas à donner de leçons, ma chérie.

Mais elle se réjouissait. Sa fille s'inscrivait dans leur lignée. Comme elle, comme ses parents, elle s'indignait du servage et des injustices.

Dès leur entrée dans la grande galerie, Raphaëline ne formula plus aucune critique. Oubliant ses préventions, elle fut subjuguée par la magnificence des lieux, le parquet miroitant, les lustres, les miroirs de la salle de bal et, plus que tout, par le flot d'étoffes, de décorations et de pierreries, qui étincelaient sous les lumières. Aussi intimidée que sa fille, Blonde s'efforçait de paraître sereine. Elle affichait une fausse désinvolture. Cette mystérieuse invitation continuait, malgré tout, de la tarauder.

— Personne n'est en noir !

— Jamais de noir ni de vêtements de deuil, c'est interdit. C'est un lieu de fête.

— Le bal débute à neuf heures, pourquoi sommes-nous arrivées si tôt ?

Raphaëline cachait mal son embarras au milieu de la haute société de Saint-Pétersbourg. Elevée dans la simplicité, à Arras, elle n'avait jamais été plongée dans ce genre de soirée mondaine, contrairement à sa mère, habituée très jeune au faste de la capitale russe.

— Les invités doivent être tous rassemblés pour l'entrée du tsar.

C'est en cet instant qu'une voix, familière, s'éleva derrière elle.

— Aussi ravissantes l'une que l'autre !

Blonde se retourna brusquement. Face à elle, une élégante Russe à la chevelure cuivrée souriait en la contemplant.

— Iouliana !

[12.](#) Voir *La Splendeur des Vaneyck*.

— Quelle élégance parisienne ! s'exclamait Iouliana Gueorguievna devant la robe princesse en étamine vieux rouge de Blonde.

Elle s'exprimait en français, avec un accent russe assez prononcé. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, avec une émotion non simulée qui fit chaud au cœur de Raphaëline. Sa mère retrouvait enfin un bonheur et une amie, après tant de tourmentes.

— C'est donc toi, Ioulia, qui nous as fait inviter ? s'enquit Blonde, entre rires et larmes.

— Oui. Ma Bielochka, que je suis heureuse, cela fait si longtemps !

— Mon Dieu...

« Bielochka », on ne l'avait plus appelée ainsi depuis tant d'années. Un sanglot noua la gorge de Blonde.

— Ah, tu es toujours aussi russe ! s'écria Iouliana devant les larmes qui ruisselaient des yeux de son amie. Et voici ta fille, n'est-ce pas ?

— Je te présente Raphaëline.

— Raphaëline... répéta Iouliana, rêveuse. Tu es magnifique ! (Elle admira sa taille fine sous la jupe en voile ivoire garnie de guipure rebrodée d'or.) Tu possèdes la grâce de ta maman. Je peux t'embrasser ?

— Bien sûr ! répondit la jeune fille. Quelle merveilleuse surprise !

— Comment as-tu appris notre arrivée, Ioulia ? demanda Blonde.

— C'est simple. Souviens-toi, mon époux grimpait les échelons de la haute administration. Comme il est serviteur de l'Etat, sa noblesse est acquise, non héréditaire comme la mienne ou celle de ton mari, mais le voici aujourd'hui aux

affaires du gouvernement de Moscou. Il y dirige une constellation de fonctionnaires. Pour les fêtes, on lui a demandé sa coopération au service des douanes et au contrôle des frontières.

— Mais il ne me connaît pas sous le nom de Rostren.

— Certes, mais « Blonde », il n'y en a qu'une... Je lui ai fait vérifier ton identité.

— Ton époux est ici, je suppose. Je serais heureuse de le saluer.

Raphaëline dévisagea sa mère. Elle ne semblait pas avoir prononcé ces derniers mots avec sincérité. Elle la sentait mal à l'aise.

— Figure-toi qu'un accès de fièvre l'a retenu à l'hôtel.

— Ce n'est pas grave ?

— Non. Mais, quitte à heurter les bienséances, je suis venue seule. Rien ni personne ne m'eût empêchée de te revoir ! Mon Dieu, quels yeux bleus, Raphaëline ! (Ioulia était troublée.) Tu as la blondeur de ta maman, les yeux de ton père.

— Non, ceux de papa sont marron. J'ai les yeux de mon grand-père Raphaël, dont je porte le prénom.

— Mais oui, bien sûr ! Je vais te faire une confidence.

Elle s'interrompit et éclata de rire devant la mine inquiète de Blonde.

— Sais-tu que toutes les jeunes filles de Saint-Petersbourg étaient secrètement amoureuses de ton grand-père et follement jalouses de Katharina Ivanovna et de ta maman ? Moi la première ! Il était si beau, si brillant, si racé... Mais je t'en veux, Blonde ! Pourquoi ne pas m'avoir prévenue de votre voyage ? J'espère que vous allez venir à Moscou, tu dois faire la connaissance de ma petite-fille !

— Tu es grand-mère ?

— Eh oui !

— Ton invitation me touche, Iouliana, mais je ne pense pas venir à Moscou.

— Encore les mauvais souvenirs ?

Des mauvais souvenirs à Moscou ? se demanda Raphaëline. Depuis ces retrouvailles, elle sentait, confusément, des secrets enfouis, des vérités déguisées. Sa mère connaissait donc le mari de Iouliana Gueorguievna ? Elle ne l'avait pas mentionné durant son récit. Mais Iouliana poursuivait déjà, volubile, enjouée.

— Cette époque est révolue, ma chérie, et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle tu réapparaîs, n'est-ce pas ? Nous sommes descendus à l'hôtel de Russie. Je vous y attends demain matin, avant que nous repartions...

— Je ne préfère pas.

Le souvenir de sa rencontre avec Vassili dans cet hôtel était trop cuisant. Le temps ne faisait rien à l'affaire.

— Oh, je comprends ! Je suis toujours aussi maladroite. Que dirais-tu du musée d'Art russe, alors ? Je n'y suis jamais allée, toi non plus, cela va de soi. On ne va pas se quitter comme ça.

— Le musée d'Art russe ?

— Au palais Mikhaïlovsky... Michel, traduisit-elle pour Raphaëline.

Blonde ressentit comme un coup de poignard au cœur.

— Le palais de la grande-duchesse Hélène est devenu un musée ? Depuis quand ?

— Les portes se sont ouvertes aux premiers visiteurs en 1898, je crois. Alexandre III déplorait l'absence de musée d'art à Saint-Pétersbourg, alors que Moscou possédait la galerie de Pavel Tretiakov.

— Je ne la connais pas non plus.

— Raison supplémentaire pour venir à Moscou !

Elles ne se quittèrent pas de la soirée. Dans les salles embrasées de lumière et regorgeant de magnificence, elles participèrent à la fameuse polonaise, dont le côté étrange, incongru, presque cocasse, intimida Raphaëline. Tout en se promenant d'un pas solennel entre les colonnades dorées, au son des musiciens, la jeune fille jetait des regards furtifs vers sa mère qui suivait, au bras d'un dignitaire de l'Empire aux innombrables décorations et aux yeux langoureux.

Lorsque Raphaëline consentit une mazurka à un jeune officier empressé, Blonde en profita pour chuchoter à Iouliana :

— Je ne lui ai rien dit.

— Je m'en suis aperçue... J'ai failli accumuler les bévues.

— Ta franchise m'a toujours réjouie. Mais là, j'admets que j'étais morte de peur.

— Je me suis bien rattrapée, non ? Quand vas-tu lui avouer ?

— Il y a un mois, elle ignorait encore tout de ma jeunesse russe. Laisse-moi un peu de temps. Et puis son père n'y tenait pas. Je lui avais promis le silence, je devais respecter son souhait. Maintenant, c'est différent.

— Il accepte ?

— Maintenant, peu importe. C'est ma vie, Iouliana.

Le lendemain matin, l'une des nombreuses voitures basses de la ville les déposa sur la place Mikhaïlovskaïa, devant le corps central aux colonnes et arcades du palais. Iouliana apparut au même instant, à pied, l'hôtel de Russie se situant à proximité.

— Nous avons tellement hâte de nous revoir que nous sommes en avance. Le musée est encore fermé.

— Marchons un peu, du côté du Champ-de-Mars.

Non loin de là, une superbe église se dressait. La construction n'en était pas achevée.

— Voici l'église de la Résurrection, appelée *khram na kravi*, « le temple sur le sang », ou « sauveur sur le sang ». Alexandre III l'a fait édifier à l'endroit même où Alexandre II, revenant d'une parade au manège Michel, fut mortellement blessé.

— Avec courage, il s'enquérât sur place des Cosaques de sa garde, atteints par une première bombe, expliqua Blonde à sa fille lorsqu'il fut déchiqueté aux jambes par une seconde.

— Tu en sais, des choses, maman.

Blonde ne répondit pas. Raphaëline poursuivit :

— Enfin un hommage à la mémoire de ton tsar libérateur, maman ! Je n'ai jamais vu une telle église. On se croirait dans un conte des *Mille et Une Nuits* !

— Ses coupoles torsadées, ses incrustations d'or rappellent l'église Basile-le-Bienheureux de Moscou.

— Elle est fabuleuse !

Plus tard, dans le vestibule d'apparat du palais, tandis qu'elles attendaient leur tour pour les billets d'entrée, Raphaëline demanda à voix basse :

— Tu as connu la grande-duchesse par Katia, n'est-ce pas ?

— Oui. Surnommée « madame Egalité », Helena Petrovna animait des soirées musicales et raffinées. Mais cette femme intelligente, spirituelle, se battit aussi pour la suppression du servage, ce qui lui valut un second sobriquet : « tante Rouge ». Katia la côtoya et se lia d'amitié avec elle lorsqu'elle s'occupa de bienfaisance, créa une organisation d'infirmières bénévoles, et soutint Henry Dunant lors de la fondation de la Croix-Rouge en 1863.

Puis Blonde perdit toute notion de la réalité.

Comme envoûtée par la féerie des lieux, elle sauta allègrement les palissades invisibles du temps. En montant le large escalier qui se divisait en deux volées, il lui sembla que des portes s'ouvraient subrepticement devant elle, la plongeant des décennies en arrière.

— Qu'as-tu, maman ?

Ses pommettes étaient cramoisies, exactement comme celles de la petite fille qui s'accrochait à la main de Katharina Ivanovna, pour y rencontrer la grande-duchesse. Son avenir s'était dessiné ce matin-là...

— Rien, rien...

Elle se cramponna à la rampe de fer forgé.

La galerie aux splendides colonnes corinthiennes était le théâtre, jadis, de fêtes extraordinaires. Dans l'enfilade des salles, sa vision se troubla. Elle oublia les tableaux et les objets d'art, elle oublia le personnel du musée en uniforme strict. La silhouette d'Hélène se profila et, près d'elle, l'ombre d'une petite fille assise au grand piano de la salle de musique, interprétant Chopin. Elle prit alors une décision.

— Demain, Raphaëline, nous allons faire une visite, il y a une autre personne que je désire revoir.

Devant la moue dubitative et lasse de sa fille, elle ajouta :

— Il fut mon maître. C'est un grand artiste reconnu à l'étranger, ses œuvres sont jouées dans le monde entier. Mon pèlerinage sentimental s'arrêtera là, c'est promis !

Sur la place du Théâtre, se tenaient le Conservatoire et le théâtre Mariinski. La tante Isabelle s'y était produite à l'époque du maître de ballet français, Petipa.

— Je m'étais juré d'accompagner Isla au piano. Je n'ai pas réalisé ce rêve.

— Qui te dit qu'on va trouver ton professeur au Conservatoire ?

— Il composait le matin chez lui et enseignait ici l'après-midi.

— Mais il n'est peut-être plus... ?

— Tais-toi, non, pas ça, je m'y refuse ! Tu sais, précisa-t-elle d'une voix qui se voulait enjouée, ce sont les classes de musique de la grande-duchesse qui donnèrent naissance au Conservatoire, et à l'un de ses plus illustres élèves, Piotr Tchaïkovski.

Le concierge leur apprit que Nikolaï Rimski-Korsakov y enseignait toujours. Le soupir de soulagement de Blonde n'échappa pas à sa fille. Mais, avec les fêtes de Saint-Pétersbourg, les cours au Conservatoire étaient suspendus ce lundi. Le maître travaillait chez lui pour achever un ouvrage. Elle s'enquit de son adresse. Il avait déménagé dix ans auparavant.

Une bourgeoise très distinguée et de grande beauté leur ouvrit la porte : madame Rimski-Korsakov.

Blonde éprouvait de la tendresse envers son cher maître, mais Nadia Purgold, pianiste virtuose d'origine allemande, l'avait toujours intimidée.

— Bonjour, Nadejda Nikolaïevna.

— Blondine Raffaëlovna ?

— Oui...

— Je suis heureuse de vous revoir, dit-elle avec une amabilité un peu hautaine. Entrez, le maître vous attendait.

— Il m'attendait ? répéta Blonde, stupéfaite.

— Vous en avez mis, du temps ! s'exclama une voix masculine depuis le cabinet de travail.

Il n'avait pas perdu son exceptionnelle ouïe, qui lui faisait composer les partitions dans sa tête, sans piano. Et, interloquée, elle l'entendit crier :

— Une lettre vous attend depuis des années, Blondine !

Il lui ouvrit les bras dans un élan spontané, reflet des sentiments affectueux qu'il portait à son ancienne élève. Le regard de Blonde se fixa avec respect sur le noble visage de son maître. Elle lui sourit avec tendresse. A l'approche de ses soixante ans, la vie avait tracé ses inéluctables sillons. Sa barbe, plus longue, s'était argentée, mais les mêmes yeux perspicaces et sérieux la scrutaient derrière ses éternelles lunettes rondes. Elle présenta Raphaëline, et s'excusa :

— Je suis désolée de vous importuner, Nikolaï Andreïevitch. Vous étiez en train de travailler...

— Je veillerai tard, mais vous me permettez une délicieuse récréation.

— Nikolaï est dans une période d'intense création, dévoila Nadejda avec fierté. Il compose sans relâche – deux nouveaux opéras –, administre les concerts symphoniques, s'occupe des concours, du prix Glinka... Entre autres !

— Cela fait si longtemps, Blondine Raffaëlovna ! Notre dernière rencontre date de... voyons... de la représentation de *Snegourotchka*, n'est-ce pas, en 1882 ?

— Effectivement, maître.

Blonde se tourna vers sa fille :

— *Snegourotchka*, ou *Flocon de neige*. Il s'agit de la légende de « la fille des neiges ». Je t'ai conté cette histoire...

— Mais prenez place, proposa très aimablement Nadejda.

Korsakov invita Blonde à s'asseoir à ses côtés sur son grand divan.

— La vie ne vous a pas épargnée, Blondine.

Eux-mêmes avaient perdu deux de leurs enfants.

— Mais vous avez gardé votre sourire « espiègle », c'est ainsi que vous dites en français ?

— On le dit des enfants !

— Vous restez ma jeune élève.

— Désirez-vous du thé ? demanda Nadejda. Le samovar est prêt. Ou du café, c'est ce que nous prenons habituellement.

— Allons, Nadia ! Café pour ces dames du nord de la France ! Jadis, vous en preniez avec moi, Blondine Raffaëlovna, vous en souvenez-vous ?

Elle lui répondit en souriant, mais une autre question, plus vitale, la taraudait depuis leur arrivée.

— Maître...

Elle se lança :

— Une lettre m'attend, disiez-vous ?

— Je vais la chercher !

Rimski-Korsakov se dirigea vers sa table de travail pour extirper une enveloppe d'un tiroir.

— Maman, ton professeur te servait de boîte aux lettres ? chuchota Raphaëline, intriguée.

— L'acheminement par courrier avec la Sibérie étant malaisé, voire impossible vers l'étranger, Nikolaï Andreïevitch me les réexpédiait de Saint-Petersbourg.

Nadejda les servit, puis laissa le maître en compagnie de ses invitées. Elle se remit à son bureau, identique à celui de son époux, dans le cabinet de travail qu'elle partageait avec lui. Cette parfaite bourgeoise d'origine allemande, maîtresse de maison et épouse exemplaire, était aussi une excellente musicienne. Elle collaborait à l'œuvre de son illustre mari, corrigeait des épreuves, faisait des arrangements pour piano et chant d'après les partitions de ses opéras.

Nikolaï tendit la lettre à Blonde, sans un mot, et s'éloigna à son tour, par discrétion.

— Elle est datée de 1890, et provient d'Irkoutsk... La Sibérie ! ne put-elle s'empêcher de s'exclamer.

— C'est de ton père ?

— Non, de Katia.

Elle la lut.

— Mamouchka... murmura-t-elle.

Des larmes affleurèrent à ses paupières. Elle posa ses doigts sur sa bouche, réprima un sanglot. Raphaëline lui prit la main.

— Ça va aller, maman ?

— Oui, chérie. Tiens.

Elle lui transmit la lettre.

— Je peux... ?

— Lis-la.

Ma Bielochka,

Ton père, comme tu le sais, a été gracié, mes efforts et mes rencontres avec le tsar Alexandre II et le grand-duc Constantin ayant porté leurs fruits. Raphaël, affaibli par les conditions de détention, était souffrant. Il ne pouvait envisager un retour sans mettre sa vie en péril. J'ai donc effectué le voyage vers la Sibérie, en dépit de ses protestations. J'espère que ton cher maître de musique a pu te transmettre ma lettre t'annonçant mon départ. Raphaël ne voulait pas que je réitère l'aventure périlleuse de ma propre mère : rejoindre mon mari et sacrifier ma santé. Mais l'histoire se répète, semble-t-il, ou peut-être vais-je finir par croire à la destinée comme notre brave Nania. Car je souffre du même mal que maman. Je ne suis plus toute jeune, et je me fragilise singulièrement. Ton père, lui, est guéri et se porte comme un charme. Il a retrouvé sa vigueur d'antan, et il fait plaisir à voir. Je tenais à ce que tu le saches. Mais aussi à te témoigner mes sentiments profonds

à ton égard. Je ne sais si je te reverrai, mais sache que je t'ai aimée, que je t'aime comme ma fille. Tu m'as apporté tout l'amour qu'une enfant peut donner à sa mère, même si je n'ai jamais cherché à la remplacer dans ton cœur. Au début, j'ai contenu mes élans pour ne point te heurter, puis je suis restée discrète, tu en avais conscience, je crois, mais mon cœur débordait d'amour. Je suis aujourd'hui une vieille dame malade, qui ne regrette rien de sa façon de vivre, de ses idées, de sa rencontre avec ton père et sa merveilleuse petite fille. Avant que nous soyons tous séparés par les épreuves, l'existence fut douce à vos côtés. Dieu, s'il existe, m'a offert le bonheur avec vous deux. J'ai eu beaucoup de chance.

Si tu prends connaissance de cette lettre, n'hésite pas à joindre mon frère, à Moscou. Il m'a proposé son hospitalité en cas de retour de notre part. Ton père refuse que je fasse le trajet, il estime que c'est trop dangereux, mais je veux lui donner l'occasion de te serrer dans ses bras. Vous vous aimez tant tous les deux ! Il ne se passe pas une journée sans qu'il parle de toi, ma chérie. J'en fus parfois jalouse. Mais je ne t'en aimais pas moins et, très vite, je partageai l'attachement qu'il te porte.

Je n'écirai plus chez ton professeur. Il est très renommé. Mais il a connu quelques ennuis avec la censure à cause de certaines de ses œuvres. Et il côtoie journellement une jeunesse étudiante qui s'agite de plus en plus. Cette correspondance risque de les mettre dans l'embarras, lui et sa famille.

Quoi que nous entreprenions, ton père et moi, nous écrirons dorénavant chez mon frère, à Moscou. Et, si je ne devais pas te revoir sur cette terre, sache encore que mon âme t'accompagnera éternellement,

Sois bénie, mon ange blond,

Je t'aime,

Katia

La gorge de Raphaëline se serra. Blonde, elle, tentait désespérément de dissimuler son visage constellé de larmes, honteuse de se donner en spectacle chez leurs hôtes.

Rimski-Korsakov leur jeta un regard attendri, offrit à Blonde son grand mouchoir blanc. Pudique, il ne posa aucune question. Il s'adressa à la jeune fille et redonna le sourire à son ancienne élève.

— Saviez-vous, ma chère Raphaëline, que votre maman m'apportait un bouquet de violettes pour mon anniversaire, le 18 mars ? Elle prétendait, comme nos babouchkas, que ce sont des « fleurs de bon présage ».

— Paroles de Nania ! s'exclama Blonde.

Raphaëline songea à son propre amour des violettes... Elles lui avaient permis de trouver la petite boîte laquée. Oui, c'étaient bien des « fleurs de bon présage ». N'avait-elle pas déjà entendu ces mots ? De sa mère, sans doute. Elle n'aurait jamais imaginé que cette expression venait de Russie.

— J'ai toujours partagé le même élan que vous, remarqua Blonde, pour les traditions russes, les contes comme celui de *Snegourochka*. Vous les orchestrez avec tant de talent, votre musique transpire l'amour de la nature, elle est imprégnée de magie, de sortilèges.

— J'ai le sang du peuple dans mes veines. Mais restituer la couleur locale, je le dois à notre maître Glinka. Avez-vous poursuivi en France une carrière de pianiste, Blondine Raffaëlovna ? Votre maman, Raphaëline, était l'une de mes meilleures élèves féminines. Elle méritait la médaille d'or.

— Non, maître, j'ai tout arrêté, répondit Blonde, confuse et rougissante.

Il la fixa.

— Mettez-vous au piano.

— Je n’oserai...

— Jouez-moi ce mouvement, ordonna-t-il en l’installant d’autorité sur le tabouret.

Elle s’exécuta, non sans appréhension. Puis, anxieuse, tourna son visage vers son maître silencieux.

— Je vous l’avais dit... Je ne me suis plus exercée que pour ma famille et quelques amis.

— Que pensez-vous de cette sonate ?

— Elle est belle. Originale.

— Je partage votre opinion.

— Qui l’a composée ?

— Un jeune garçon nommé Prokofiev, doué lui aussi, répondit-il en insistant sur ces deux derniers mots. Il me l’a envoyée le jour de ses douze ans, ce 23 avril. Une excellente recrue s’il passe l’examen d’entrée du Conservatoire. Blondine, vous n’avez rien perdu de vos capacités, vous manquez seulement de pratique. Vous devez revenir après-demain, avec votre fille bien entendu, c’est un mercredi impair. Vous en repartirez avec le besoin incoercible de jouer !

Devant leurs mines interrogatives, Nadejda, qui les avait rejoints, expliqua :

— Nous organisons une soirée musicale tous les mercredis impairs. Soyez à l’heure, le maître est pointilleux. Les « mercredis de Korsakov » sont réputés, renchérit-elle. Toute l’élite artistique de la capitale se réunit chez nous.

Elles restèrent encore un moment en leur compagnie.

— Je vous ai revu, maître, entendu, devrais-je dire, finit par avouer Blonde. C’était en 1889, lors de l’Exposition universelle de Paris. Vous dirigiez des concerts au Trocadéro.

— Oui... Les spectateurs ne se sont pas bousculés. La musique russe devait paraître pour le moins saugrenue aux Parisiens plus habitués à Offenbach. J'y ai songé par la suite.

— Mais l'accueil dans la salle fut extraordinaire. C'était un public averti, me sembla-t-il.

— Vous étiez présente, et vous n'êtes pas venue me voir ?

Ses sourcils se froncèrent sous ses lunettes rondes.

— C'est-à-dire... Je me suis avancée à la fin du concert, pour vous inviter à souper, en compagnie de ma famille. Vous étiez entouré de musiciens que l'on m'informa être des compositeurs de talent, Debussy et Ravel. Au même instant, j'entendis que vous étiez tous invités chez le ministre des Beaux-Arts. Je me suis sentie ridicule, avec mes prétentions hardies. Une simple élève qui n'avait même pas tenté de carrière ! J'ai pensé brusquement que si vous ne me reconnaissiez pas, je serais très malheureuse. J'ai préféré repartir avec le doute...

— En tout cas, je vous retrouve bien là, Blondine Raffaëlovna, téméraire et fragile à la fois.

— Vous étiez, vous êtes un tel pédagogue ! Face à vous, je me sens honteuse d'avoir arrêté. Mais, grâce à vous, en matière musicale, je me suis toujours insurgée contre la vulgarité.

— Rien n'est perdu.

— Vous êtes trop...

— Je ne suis pas gentil, acheva-t-il. Le travail seul compte. Ma culture musicale vient de là. Avant d'être un bon professeur, j'avais l'application des bons élèves. Je dois vous avouer que je n'étais guère préparé aux sciences musicales que j'étais chargé d'enseigner. Ma correspondance avec Tchaïkovski me tira bien des fois d'embarras. Ma femme, elle, est une excellente musicienne ! ajouta-t-il avec un regard affectueux à l'adresse de Nadejda.

Elle lui offrit un sourire qui témoignait des sentiments tendres qu'ils nourrissaient l'un envers l'autre.

— Moussorgski, Borodine, Tchaïkovski ne sont plus. J'espère que l'on se souviendra d'eux autant que du maître de Bayreuth, dont la renommée rayonne dans toute l'Europe, dit-il en regardant la gravure de Wagner qui voisinait celles de Berlioz et de Glinka sur l'un des murs. Tchaïkovski, dix ans déjà... Des obsèques grandioses, mais il demeure méprisé.

— Sa musique me touche infiniment... Il est mort du choléra en buvant de l'eau trouble de la Neva non bouillie, n'est-ce pas ? Un malheureux accident...

— C'est ce que l'on raconte... murmura-t-il, peu convaincu.

Il n'en dit pas davantage sur ce délicat sujet. La présence de la jeune fille, peut-être... Était-il persuadé, comme d'autres, que Tchaïkovski avait été poussé au suicide ou empoisonné à la suite de la dénonciation publique de ses relations intimes avec un neveu de la famille impériale ?

Au moment de partir, l'attention de Raphaëline fut attirée par une partition.

— C'est celle de *Snegourotchka*, lui indiqua Nadejda Nikolaïevna.

Raphaëline était troublée. Quelque chose lui échappait. Mais quoi ?

— Si nous allions déguster quelques zakouski ? Avec un bon remontant comme la vodka.

— Des zakouski aux sorbets, les Russes n'arrêtent pas de boire. L'un d'entre eux doit rester sobre, m'as-tu appris, pour raccompagner l'étranger ivre et lui éviter une chute

dans un canal ou la Neva. Dois-je jouer le rôle du Russe, maman ?

— Ne t'inquiète pas, mais entre la lettre de Katia et cette visite...

Elle soupira.

— Je comprends, maman.

Elles revenaient à pied, vers leur hôtel. Elles marchaient sur la perspective Nevski.

— J'ai lu dans *L'Illustration* que les Russes buvaient de l'éther.

— Chez nous aussi, Raphaëline, et surtout dans notre milieu. La seule différence, c'est qu'ici la pratique est répandue dans le peuple. Mais entrons, il paraît qu'ils font des dégustations de caviar avec vodka. Cela te dit ?

— Maman, tu m'étonneras toujours ! répondit Raphaëline en riant.

Elles pénétrèrent dans un tout nouveau magasin. Sa décoration était vouée à l'Art nouveau de ce début de siècle.

Des Russes très élégantes se pressaient autour des comptoirs, pour acheter différentes variétés de caviar, noir ou rouge.

— Ivan le Kalmouk m'avait raconté ses pêches à l'esturgeon, dont on tire le caviar, dans son pays. J'en eus le cœur soulevé et je n'y goûtai plus pendant des années !

— C'est-à-dire ?

— Ces malheureux poissons vivent encore après qu'on leur a enlevé le caviar, la graisse, la moelle épinière... Ils bondissent le ventre ouvert.

— Quelle horreur ! Leur supplice dure longtemps ?

— Plus d'un quart d'heure.

— Et tu voudrais me faire goûter à ça ?

— C'est déjà fait, ma chérie.

Devant la mine déconfite de sa fille, elle ajouta :

— Au palais d'Hiver, tu y as goûté, et tu as, me semble-t-il, fort apprécié !

Blondine éclata de rire.

— Maman ! Tu n'es qu'une enfant !

— Tu as raison, je ne dois pas me faire remarquer dans ce lieu si prisé et de bonne compagnie. Il m'a beaucoup manqué, Ivan, au grand manteau d'ours, avoua-t-elle plus sérieusement.

— Qu'est-il devenu ?

— Je l'ignore.

Elle tut à sa fille qu'elle l'avait revu. Mais, si elle lui confessait cela, elle devait lui avouer tout le reste... Elle n'était pas encore prête.

— Nous allons envoyer un télégramme à Iouliana. Si son invitation tient toujours, je t'emmène à Moscou.

— Rencontrer le frère de Katia ?

— Oui.

Huit cents verstes séparaient Moscou de Saint-Pétersbourg. Elles les effectuèrent en chemin de fer. Blonde bénissait le ciel d'accomplir ce déplacement durant les beaux jours, et non en plein hiver. Malgré les poêles installés et une surchauffe des compartiments, la température au-dehors est alors glaciale, et le moindre filet d'air s'infiltré sournoisement dans toutes les jointures des vitres et des portières.

Le voyage fut pourtant fastidieux, plus long que prévu, retardé au départ par l'attente de hauts personnages de l'Empire, qui n'en finissaient pas d'arriver, les uns après les autres dans leurs uniformes chatoyants.

La campagne, parsemée d'isbas, s'étirait à perte de vue. Raphaëline s'irritait de cet ennuyeux trajet, ponctué de quelques arrêts dans les buffets de gares perdues loin des villes, pour se restaurer, avant que la troisième sonnerie de cloche ne remette le convoi en marche. Alors, seuls les roulis du wagon, les grincements du train sur les rails venaient troubler le silence du paysage et celui de sa mère, plongée dans un monde désenchanté de peines et de secrets. Enlisée dans sa banquette, elle paraissait plus fragile, plus petite, comme une enfant égarée dans une nuit lugubre et glacée. Regrettait-elle d'avoir réveillé ses souvenirs ? La jeune fille avait pensé profiter de ces heures qui leur étaient accordées en tête à tête pour la questionner, comprendre ce qui l'indisposait. Mais le chagrin de Blonde, quoique dompté, restait visible. Elle pleurait, à l'intérieur.

Intimidée par le revirement d'une mère combative et lumineuse, qui jusqu'alors n'hésitait pas à l'abreuver d'informations exaltées sur la Russie, Raphaëline modéra son empressement et se tut, à son exemple. Elle se sentait impuissante à endiguer cette souffrance qui ne s'exprimait pas, et elle s'en agaçait. Elle décida de patienter jusqu'à Moscou pour en savoir davantage, pour poser les questions

qui l'obsédaient. Il lui semblait que Blonde connaissait déjà le mari de Iouliana. « Souviens-toi, lui avait dit son amie, mon époux grimpait les échelons de la haute administration. » Était-elle restée en Russie, contrairement à ses dires ? Y était-elle retournée par la suite ? Raphaëline ne se rappelait aucun périple de sa mère vers la Russie. Uniquement de courts voyages à Lille ou Paris, dans la famille. A Moscou, elle exigerait des réponses. Sa mère ne pourrait lui mentir.

Après les joies, l'excitation des retrouvailles avec « sa » ville de Saint-Pétersbourg, avec son professeur et sa chère amie Iouliana, Blonde était face à son passé, et ne se faisait aucune illusion sur l'état de santé de Katia.

« Elle était la femme la plus libre, la plus téméraire et captivante que je connaisse. Elle aurait soixante-dix-huit ans aujourd'hui... Malade depuis plus de dix ans d'après sa lettre d'Irkoutsk, je ne la reverrai plus... » avait-elle simplement formulé, avant de s'enfoncer dans un mutisme inquiétant.

Blonde espérait des nouvelles de son père. Qui sait, il s'était peut-être installé à Moscou. Elle n'osait y croire. La vie lui avait montré que rien n'arrivait comme on s'y attendait. Le ciel semblait toujours se jouer des hommes en privilégiant l'inattendu. Le jeu était cruel.

Après d'interminables heures passées dans leur wagon bleu de première classe, elles en descendirent, soulagées, le lendemain matin, à la gare Nikolaïevski.

A l'arrivée, le brouhaha de la gare sortit Blonde de son engourdissement. Elle s'arracha à sa torpeur, revint à la civilisation et s'inquiéta de l'absence de Iouliana.

— C'est étrange qu'elle ne soit pas là. A-t-elle bien reçu mon télégramme ?

— Tu n'as pas eu sa confirmation ? demanda Raphaëline, stupéfaite.

Blonde se mordit la lèvre. Elle ne s'était pas senti la force d'attendre sa réponse. Elle avait sans doute refroidi l'élan de Iouliana en déclinant d'abord son invitation. Mais cette dernière en connaissait la raison, et Blonde ne doutait pas de l'accueil chaleureux de sa seule et incontestable amie.

— Ce train a pris tellement de retard à cause des officiers et des hauts dignitaires ! Nous allons retenir une chambre à l'hôtel, et nous irons lui rendre visite cet après-midi.

Au moment où elles s'apprêtaient à héler une voiture, un cocher en redingote et pantalon bouffant rentré dans de grandes bottes descendit précipitamment d'une calèche et courut, haletant, à leur rencontre. Son regard écarquillé, un peu éperdu, les joues cramoisies dévoilaient que l'homme s'était assoupi en les attendant.

— Mesdames de Rostrelen ? s'enquit-il, confus. Je suis chargé de vous conduire chez la barinia Ouvaritchna, annonça-t-il en russe. Ma maîtresse regrette de n'avoir pu venir en personne. Une visite imprévue...

— Barinia Ouvaritchna ? répéta Raphaëline, étonnée. Nous n'allons pas chez Iouliana Baranskaïa ?

— Ouravitch est le nom de son époux.

Le porteur à tablier blanc déposa les valises dans la calèche, le cocher les installa confortablement, émit un profond soupir de soulagement, s'empara des rênes. Il l'avait échappé belle, en rattrapant de justesse ses passagères.

En sortant de l'enceinte de la gare, Raphaëline revivait le bal de Saint-Pétersbourg. Blonde ne s'attendait pas à revoir son amie. Mais ni ce soir-là, ni le lendemain au musée russe elle ne s'était inquiétée de son adresse et de son nom d'épouse. Et elle venait de lui envoyer un télégramme. Elle n'y avait pas songé alors...

J'ai sans doute tort de me mettre tant d'idées en tête. « Tu échafaudes un roman », dirait maman. Blonde avait négligé certains détails en lui contant sa vie, c'était sans importance. Les deux amies avaient forcément échangé du courrier.

Mais alors, pourquoi Iouliana ignorait-elle le nom de Rostrelen ? Pourquoi maman avait-elle paru gênée durant ces retrouvailles ?

A présent qu'elle en savait davantage sur le passé de sa mère, elle n'acceptait plus ces inconfortables zones d'ombre et de silence.

Elles traversèrent la vieille cité de Moscou, aperçurent l'auguste Kremlin aux murs crénelés, et quelques-unes des six cents églises et innombrables couvents qui en faisaient le cœur de la vie religieuse russe, le foyer de la Sainte Russie.

— L'atmosphère qui règne à Moscou me paraît plus russe, plus authentique que celle de Saint-Pétersbourg.

— Comment peux-tu prétendre ça ! s'insurgea Blonde.

Enfin, songea sa fille, je l'ai réveillée. Blonde poursuivit avec fougue :

— Plus russe, peut-être, mais plus ancienne aussi. Attends pour juger.

— Vous êtes une indémodable Pétersbourgeoise, ma chère mère ! jugea Raphaëline en se moquant gentiment avec le « vous », soulagée d'entendre une voix ardente.

Elle vouvoyait son père, il n'en était pas de même avec Blonde. Elevée dans la simplicité par une maman habituée à tutoyer son père et sa belle-mère, elle se montrait familière avec elle, contrairement à la plupart des jeunes filles de sa noble condition.

Blonde sourit. Sa fille lui faisait un plaisir immense en la considérant un peu de ce pays. Les mots d'Ania, « tu es bien

une étrangère », résonnaient encore dans sa tête. Echo douloureux d'une autre vie.

Soudain, la jeune fille ajouta :

— Moscou te rappelle de mauvais souvenirs, n'est-ce pas ?

Blonde se glaça. Son visage se crispa.

— Comment... ? Que veux-tu dire ?

— Iouliana l'a évoqué, au bal.

— Oh, cette Iouliana ! s'exclama Blonde d'un ton apparemment détaché. Sergueï travaillait près de Moscou... Elle y faisait allusion, je suppose. Mais c'est du passé, tout ça.

Un passé pour lequel tu es revenue, maman, songea la jeune fille, qui s'empressa de changer de sujet.

— On ne voit que coupoles de couleur et flèches d'églises ! Que de gens doivent vivre cloîtrés dans cette cité !

— La naissance de Moscou a sa légende : des chasseurs aperçurent, à leur grand effroi, un oiseau de proie à deux têtes s'abattant sur un sanglier. Le prédateur saisit l'animal et le déposa sur cette colline. On édifia sur cet emplacement une bourgade de chasseurs, laquelle en croissant devint Moscou.

Le cocher entra dans une rue tranquille d'un quartier sillonné de chemins en pente douce. La calèche ralentit devant une grande bâtisse. Sa façade était peinte en ocre jaune. Elle était ornée de portiques et de colonnes, entourée de bâtiments annexes, de couleur pastel, servant aux écuries, celliers et remises. Sur la plaque de cuivre de l'entrée il était indiqué : « Maison Ouvaritch ».

Raphaëline observa sa mère, tentant de deviner si elle était déjà venue en ces lieux. Sa physionomie n'exprimait

aucun sentiment particulier. Ce qui était plutôt curieux chez elle. Presque comme si elle se forçait à ne rien laisser paraître. La jeune fille crut percevoir, malgré tout, une légère tension.

La colossale porte cochère était ouverte. Elle donnait sur une cour intérieure. La calèche y pénétra. Les chevaux s'arrêtèrent docilement, à l'arrière de la demeure, face au perron.

Au même instant, un homme montait dans une autre voiture. Le mari de Iouliana quittait la maison pour regagner son travail. Il redescendit en hâte, cria au cocher de patienter et se dirigea vers la calèche. Quoiqu'il ne fût pas de toute beauté, son visage rebondi et avenant, à la barbiche touffue, aux yeux petits et rieurs, laissait présumer un bon vivant. Iouliana ne devait pas s'ennuyer en sa compagnie. Il les aida à descendre.

— Blondine Raffaëlovna, n'est-ce pas ? Et sa charmante fille ! s'exclama-t-il avec un regard appuyé qui n'échappa pas à l'œil scrutateur de Raphaëline.

Il fait semblant de ne pas la connaître ; Iouliana lui a fait la leçon, estima-t-elle.

Elle se reprocha aussitôt sa méfiance et décida d'arrêter ces supputations sans fondement. Sa mère n'était pas obligée de mentionner tous ses faits et gestes.

J'ai l'impression que le moindre silence de maman est calculé, que ses expressions sont feintes. Je deviens soupçonneuse, alors qu'elle m'a donné une preuve de sa confiance en me contant sa jeunesse, en m'emmenant sur des lieux qui doivent éveiller en elle de bons, mais aussi de pénibles souvenirs.

— Iouliana est au salon, avec un visiteur. Elle vous y attend avec impatience. Je vous laisse en famille, dit-il avant de s'éloigner.

En famille...

Prise d'un espoir irréfléchi, Blonde grimpa précipitamment les marches du perron et débarqua, haletante, dans le salon.

Ce n'étaient ni Raphaël ni Katia, mais un homme d'âge mûr et de haute taille. Blonde ne l'avait jamais vu. Elle ne put cacher sa déception.

— Blondine ! s'écria Iouliana, ravie. Et Raphaëline ! Entre, ma chérie, tu es ici chez toi. Nous commençons à désespérer ! Je vous présente Iouri Ivanovitch, le frère de Katia.

Celui-là même que Blonde venait rencontrer. Pourquoi était-il présent ? Un pressentiment lui oppressa la poitrine. Ce n'était pas un bon signe.

Avec son ossature rigide, son aspect austère, il pouvait passer pour un ascète ou un adepte de la « vieille foi ». A l'abri de ses lunettes, il cachait les mêmes yeux bleus en amande que ceux de Katia, et une expression un peu lunaire. Un bel homme dans sa jeunesse. Aujourd'hui, son visage mince, plus maigre que celui de sa mamouchka, était constellé de rides. Grisonnante, sa chevelure était clairsemée. Il semblait n'avoir que la peau sur les os. Blonde songea qu'élevé en Sibérie, comme tous ces malheureux enfants bannis avec leurs parents, il n'avait pas dû être rassasié tous les jours. Il parlait de façon saccadée, avec retenue. Un écorché vif.

Elle se rappela l'hésitation de Katia à leur présenter Iouri. A l'époque, la belle-mère de Blonde lui avait rendu visite en solitaire. Il habitait de l'autre côté de la Moskova.

Katia déplorait la froideur de son jeune frère, mais au dîner, à Moscou, elle l'avait excusé.

— Il est devenu très vite moscovite dans son esprit... Ce n'est pas un vice, avait-elle ajouté en riant, Moscou est une ville agréable et pleine de ressources, mais disons qu'il s'est ancré davantage dans les traditions, au contraire de moi, qui ai grandi à Saint-Pétersbourg. Je fus plus gâtée que lui...

Iouri nourrissait une réelle jalousie envers cette sœur élevée avec opulence par la comtesse Tatiana, leur grand-mère, dans un palais de la ville impériale, sans souci apparent, sans besoin. La jeune fille impétueuse qu'était Blonde s'était promis que le jour où elle ferait sa connaissance, elle ne se priverait pas de lui faire remarquer avec véhémence :

« Vous êtes-vous demandé, Iouri Ivanovitch, ce qu'éprouvait Katia ? Elle s'est sentie abandonnée, elle, par ses parents, d'autant que d'autres enfants sont venus la remplacer dans leur cœur ! »

Ces paroles spontanées et justicières ne seraient jamais prononcées. La femme de quarante-trois ans ressentait plus de mansuétude que de rancœur à son égard.

Avait-il été invité par Iouliana ? Elle ne l'eût pas convié, alors qu'elle s'apprêtait à les accueillir à la gare. Blonde entendait encore le cocher : « Une visite imprévue. »

En cet instant précis, elle perçut le motif de sa présence, et pâlit.

— Vous apportez des nouvelles de mes parents, n'est-ce pas ?

— Ma sœur, Katharina Ivanovna, n'est plus de ce monde, depuis plusieurs années. Bénie soit-elle, auprès du Seigneur, ajouta-t-il en se signant.

Une lame acérée déchira les entrailles de Blonde. Livide, elle accusa le coup sans un mot. Son regard s'accrocha à celui de sa fille, pour y quémander un peu de lumière au milieu des ténèbres.

— Je m'y attendais, mais... comment ?... Il y a longtemps, Iouri Ivanovitch, où est-elle ?

— Elle est revenue pour s'éteindre... Comme notre mère, reprit-il, ému. (L'écorce rigide se disloquait.) Elle est enterrée dans le caveau de famille.

— A Saint-Pétersbourg ?

Katia, si proche... Elle ne put, cette fois, empêcher les larmes de jaillir. Le trop-plein de chagrin devait s'évacuer.

— Mon père ? demanda-t-elle brusquement. Il est donc revenu ! Où est-il ?

Elle avait presque crié ces derniers mots.

Il se courba avec déférence.

— Il me chargea de vous remettre ceci, Blondine Raffaïlovna.

Il lui tendit une lettre. Quelques lignes de Raphaël, peu après l'enterrement de Katia. Quelques mots pudiques qui témoignaient de son immense douleur, mais aussi de l'amour qu'il portait à ses « deux femmes », selon son expression d'antan.

« Je me retire au monastère, j'espère y trouver l'apaisement de l'âme. Sois heureuse, ma fille, tu le mérites tant. Je t'aime. »

« Ton vieux "barbu" de père, prince de Novgorod », avait-il achevé en badinant, comme au temps de son enfance.

Un silence ému entoura Blonde.

— Il est dans un monastère ! Lui ? C'est impossible ! Quel monastère ?

— Comment le saurais-je ? Je l'ignore, madame.

— Mais il y a des milliers de monastères dans la Sainte Russie.

— Effectivement.

— Avant ces événements, aviez-vous reçu d'autres lettres pour moi ?

— Aucune. Le « cabinet noir » a dû les intercepter.

— Le « cabinet noir » ? s'enquit Raphaëline.

— Un service, mis en place par Alexandre III, qui inspecte les lettres et les colis.

— Pourriez-vous, Iouri Ivanovitch, reprit Blonde, m'expliquer votre présence chez Iouliana Gueorguievna, précisément en ce jour de mon arrivée ? La lettre est vieille de dix ans.

— Précisément parce que j'ai appris votre venue.

— Les nouvelles courent aussi vite que les rumeurs, murmura-t-elle. La Russie est donc un grand village ? Je comptais vous rendre visite.

— Vous ne m'auriez plus trouvé, c'est la raison pour laquelle je suis venu à votre rencontre. Je suis seul, sans enfants... J'ai décidé de rejoindre ma sœur...

Il se rattrapa :

— Mon autre sœur.

— Dans l'île du lac Onega.

— Oui.

Le cœur de Blonde se serra.

Ils se quittèrent sans accolade. Mais les regards qu'ils échangèrent furent chaleureux.

Blonde se reposait dans sa chambre, épuisée par ces émotions. Raphaëline tenait compagnie à Iouliana.

Inlassable, le samovar bourdonnait. Dans la salle à manger, la maîtresse de maison donna ses ordres pour le souper. La jeune domestique en robe-tablier à bretelles et petit diadème à rubans multicolores sur une chevelure nouée en une épaisse natte, s'inclina et se retira vers la cuisine. La jeune Française fut attirée par des grappes de fruits en trompe-l'œil, trônant au milieu de la table.

— Une tradition...

— Nous avons la même chez nous, à Arras. Cette coutume vient donc de Russie ? demanda-t-elle, stupéfaite.

Iouliana sourit.

— Mes enfants seront présents ce soir. De grands enfants, mariés. Un garçon, une fille, une petite-fille, une belle-fille. Tu feras leur connaissance, j'en suis très heureuse. Tu sais, ta maman m'a tellement manqué, et tu es un peu...

Elle s'arrêta brusquement et, mine de rien, se reprit :

— Si ta mère était restée, elle aurait été la marraine de mon fils.

Raphaëline n'y tint plus :

— Avant d'aller se reposer, maman a annoncé qu'elle visiterait tous les monastères de Russie s'il le fallait, mais qu'elle retrouverait son père.

— Vous êtes là pour un bon moment alors, tant mieux pour moi !

— Je ne pourrai rester éternellement. Papa nous attend, et...

— Et ?

Ses pommettes rosirent.

— Un jeune homme, aussi...

— Oh, comme c'est charmant ! Alors, c'est à ton mariage que je viendrai en France !

— Promis ?

— Promis !

Elles ressentaient beaucoup d'affection l'une envers l'autre.

— Iouliana, pourquoi maintenant ? Pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt, je veux dire... le retrouver ? Pourquoi a-t-elle regagné la France, elle qui adorait son père ?

— Ta mère ne t'a toujours... Elle te parlera bientôt, crois-moi. Il lui faut juste encore un peu de temps. Tant d'émotions la submergent depuis son retour en Russie.

Raphaëline remarqua l'emploi du mot : « retour ». Le puzzle restait inachevé. Attendre... Quoi ?

— Mais si ce passé lui fait si mal, pourquoi l'avoir recherché ? lança-t-elle agacée.

— Pour se réveiller, peut-être, d'un engourdissement... murmura son amie.

La jeune fille ne comprit pas. Elle se radoucît pourtant. Mais elle était obstinée. Elle userait de chemins détournés, elle en saurait davantage.

— Comment as-tu rencontré ton mari ? Pardon, je suis curieuse...

— Après avoir étudié à la « pépinière » pendant deux ans, je me suis mise à enseigner.

— A Smolny...

— Oui. Je commençais à songer que j'y étais restée trop longtemps, et m'apprêtais à en partir, lorsqu'une de mes petites élèves me rapprocha de son père. Elle se heurtait à de grosses difficultés dans ses études. Je rencontrai son père. Il était veuf. Moscovite. Nous nous sommes découvert

des relations communes, et sommes tombés amoureux. Bien entendu, je quittai Smolny. Mais tant d'années dans cette caserne, cela laisse des traces. J'en ai gardé le menton haut, dit-elle en riant et en mimant l'attitude des Smolianki.

— Une caserne ? Avec une somptueuse église !

— C'est effectivement un curieux mélange, Smolny, entre odeur de couvent et verve voltairienne, « entre goudron et mondanités », disait Blondine, entre pénitences et franches réjouissances... Personne ne résistait au sourire de ta maman, et son rire était tellement contagieux qu'il nous valut de merveilleux instants et des punitions de taille ! Mais toujours cette surveillance sur nos épaules... Je me souviens de la première fois où je vis ta maman, dans le bureau de la directrice, parée de cette grâce magnifique et de ce regard intense, et un peu plus tard en cette même journée, lorsqu'elle s'échappa sur le perron et cria à l'adresse de Katia : « Mamouchka ! » Je ne savais pas, alors, qu'elle prononçait ce nom pour la première fois de sa vie.

— Tu parles de moi ? fit Blonde qui surgit sans prévenir. Tu ne dévoiles pas trop de nos petits secrets, j'espère !

— Pas assez, à mon avis, dit sa fille. Tu t'es reposée, maman ?

— Oui. Prête à explorer les monastères.

— On ne te laissera pas entrer... avança Iouliana.

— J'y arriverai. Tu me connais.

— Tu en es capable. Mais reste au moins une dizaine de jours à Moscou, tu ne peux repartir aussi vite. Tu vas épuiser ta fille, et nous devons faire davantage connaissance toutes les deux. Ne devrais-je pas être sa marraine ?

Elle fit la grimace.

— J'ai encore trop parlé...

Blonde resta muette. Il sembla à Raphaëline que les yeux de Iouliana suppliaient son amie de rompre le silence

sépulcral qui s'installait. Il était temps d'aborder le sujet.

— Maman est déjà venue chez vous, n'est-ce pas ? Elle connaissait ton époux, Iouliana.

Blonde avala sa salive, et sortit de son mutisme.

— Je l'ai entrevu, je crois, à la représentation de *Snegourotchka*.

Snegourotchka !

Voilà ce qui lui échappait depuis la visite chez Rimski-Korsakov !

— C'était en 1882, maman, ton professeur l'a dit. Tu n'as donc pas quitté la Russie en 1879, comme tu me l'as affirmé !

Raphaëline était en colère, Blonde sans voix. Iouliana vola au secours de son amie.

— Et cela t'ennuie, ma chérie ? Mais c'est sans importance ! Ta maman n'aurait pu quitter le pays aussi vite, aussi facilement. Elle est venue à Moscou. Nous lui avons fourni des papiers. Nous l'avons aidée à partir.

— C'est vrai, avoua Blonde. J'ai quitté la Russie il y a vingt ans seulement.

— En 1883 ?

— C'est ça.

Raphaëline ne vit pas les sourcils froncés de Iouliana, mais elle eût juré avoir entendu comme un soupir contenu.

— Mais les souvenirs cruels de Moscou ?

— Ta maman avait terriblement souffert de la séparation, de la disparition de tous ceux qu'elle aimait...

— Et tu l'as sortie de l'adversité. Merci, Iouliana.

Plus tard, Raphaëline monta se changer pour la soirée. Ce fut au tour de Blonde de rester en compagnie de son amie,

près du samovar fumant. La jeune fille ne les entendit pas. A voix basse, Iouliana semonçait Blonde :

— Tu la troubles. Elle est agacée par ce que tu ne dis pas, mais qu'elle ressent. C'est ton sang, c'est ta chair, et elle te ressemble. Tu n'aurais jamais toléré que ton père te mente. Tu étais assoiffée de vérité. Tu as accepté qu'elle connaisse ton passé, tu ne peux plus rien laisser de côté.

— J'ai peur, Ioulia...

— Tu as surmonté tant d'épreuves, ma Bielochka, combattu l'adversité bien mieux que je ne l'aurais fait. Tu as mené ta fille jusqu'ici, va jusqu'au bout.

— Tu as raison. Je lui parlerai.

— Quand ?

— Demain.

— Bien, c'est bien... Je...

— Oui ?

— Non...

— Ioulia, qu'y a-t-il ?

— Je ne suis sûre de rien. C'est trop tôt...

— Tu exagères ! Tu me fais la leçon, et tu as toi-même tes secrets !

— Je te promets de t'en dire davantage demain.

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'un sentiment nébuleux et inopportun ébranla Iouliana. Honteuse, elle détourna le regard. Elle réprimandait son amie, alors qu'elle-même lui cachait quelque chose. Ou plutôt quelqu'un. Mais elle n'était pas certaine de son fait. Aussi avait-elle demandé à son mari de faire son enquête.

Cette nuit-là, Blonde fit un rêve particulièrement troublant. Des hommes, aimés ou haïs, surgissaient, se bousculaient, l'interpellaient, la harcelaient. Eprouvant, ce tableau confus et bruyant se disloqua subitement. Pantins désarticulés, ils se fondirent les uns dans les autres, avant de disparaître comme une vision fantomatique et silencieuse dans une brume neigeuse. Seul, accoudé à la balustrade d'un bateau, un jeune homme l'observait dans la luminosité opaline des bords de la Volga. Ses yeux clairs étincelaient avec les gouttelettes de soleil répandues sur la surface de l'eau et distillaient en son être une attirance irréversible. Il semblait s'en amuser. Il s'avança, l'enlaça, et l'abreuva d'un long baiser. Il la coucha – étaient-ils sur un lit ou sur l'eau ? – et la prit avec passion, dans la nudité gracieuse et impudique de leur jeunesse... Sergueï...

Les sensations se brouillèrent à nouveau. Penché sur elle, il la dévisageait avec une insistance étrange, jusqu'au malaise. Sa silhouette s'éloigna comme les autres. Elle voulut le rejoindre, mais ses jambes n'obéissaient pas. Elle tendit les bras. Tenta de hurler, mais aucun son ne sortait. Il bascula vers le fleuve. Englouti à son tour. Elle crut l'apercevoir au fond de l'eau, enfoui sous des pétales de rose. Elle tendit désespérément son corps vers l'onde assombrie...

Et elle se réveilla. En plein désarroi. Le rêve avait été si net, sa sensualité si bouleversante... Elle referma les yeux, quelques instants, pour tenter de sentir encore son torse contre le sien, ses lèvres sur les siennes, sur ses seins, sur son ventre. Retrouver ce plaisir, la vague de chaleur si intense, l'étreinte si réelle, presque suffisante pour étancher sa soif d'une union à jamais perdue.

La soirée avait été très animée, suffisamment arrosée de vodka et de vins français pour altérer sa nuit. Les enfants

Ouvaritch étaient joviaux et cultivés, comme leurs parents. Le mari de Iouliana, Lev, était le premier à plaisanter sur maints sujets. Il perdait peut-être un peu de son humour en s'exclamant :

« Il est tout de même insensé que la famille impériale ne vive pas à Moscou, au cœur des traditions de la Russie ! »

Blonde ressentait à nouveau la rivalité entre les deux grandes villes. Insouciance chez les Moscovites ? Prétention chez les Pétersbourgeois ? Peu lui importait. Ces idées préconçues lui paraissaient puériles. La concurrence était particulièrement sensible en matière de danse, notamment entre le Grand Théâtre de Moscou et le Mariinski de Pétersbourg. Durant le repas, entre les plats typiques de bortsch et de koulibiac, elle avait éprouvé du plaisir à entendre parler de danseuses comme la Pavlova, et s'était promis de rapporter ces nouvelles à sa danseuse préférée, sa tante Isabelle. Ils avaient évoqué Tolstoï, dont les journaux français avaient relaté l'excommunication par l'Eglise orthodoxe, deux ans auparavant.

« Qu'en est-il aujourd'hui ? avait-elle demandé.

— L'opinion publique est derrière l'auteur de *Résurrection*. C'est une idole. Le tsar est bien obligé d'en tenir compte. »

Ils s'étaient entretenus du Théâtre d'art, que les jeunes préféraient au Grand Théâtre et qui semblait révolutionner le monde théâtral. Ils y avaient chaudement applaudi une pièce de Tchekhov, *La Mouette*.

La *tchaïka*, songea Blonde... N'en étais-je pas une ?

« Au Théâtre d'art, on recrée la vie sur scène avec une vérité époustouflante, une authenticité à vous couper le souffle. »

L'enthousiasme du fils de Iouliana attisa la curiosité des Françaises.

« Il faudra y aller, maman ! » s'exclama Raphaëline.

Iouliana déambulait, nerveuse, dans la maison, depuis l'aube. Face à un dilemme. La veille au soir, tandis que Blonde et sa fille faisaient connaissance avec leurs enfants, son mari avait confirmé ses suppositions.

« C'est lui.

— Je l'avais donc bien reconnu. C'est tout de même incroyable. Pourquoi a-t-il changé de nom ?

— Ses démêlés avec la justice.

— Bien sûr. C'est en prison que je l'ai aperçu. Lorsque j'ai voulu le revoir, il en était sorti. Où est-il à présent ?

— Là où je t'interdis d'aller, au marché Khitrov.

— Les halles moscovites ?

— Oui. Il loge dans un asile de nuit. Il serait copiste pour le Théâtre d'art. On le surnomme « le Français ».

— « Le Français », répéta-t-elle, émue. Mais je veux qu'elle le voie ! Nous devons l'y emmener, Lev.

— Ne sois pas ridicule. Des femmes dans ces bas-fonds ! Le marché est souvent en état de siège, et toujours sillonné par des détachements d'hommes armés. Vous seriez vite interpellées et reconduites à l'entrée. Il est difficile aux étrangers d'y pénétrer. Et trop dangereux pour des femmes. Ne sois pas impatiente. De toute façon, je ne suis pas certain qu'il faille lui annoncer maintenant, elle me paraît déjà assez bouleversée.

— Mais si elle se sauve avant ? Blondine Raffaëlovna a un tel désir d'aller retrouver son père ! Et qui te dit que lui sera toujours là ?

— Il semble s'être installé pour un moment. »

Son époux avait peut-être raison. Du reste, comment l'annoncer à Blonde ? C'était une nouvelle tellement ahurissante ! Fallait-il lui en parler dès ce matin ? Trop dangereux de s'y aventurer, avait dit son mari.

Et comment son amie réagirait-elle ?

Cette journée était réservée à la visite de Moscou pour Raphaëline, qui n'avait fait qu'apercevoir les remparts du Kremlin surplombant la Moskova. Fallait-il en rajouter dans les émotions ? Elle devait peut-être laisser le temps à Blonde de digérer l'annonce de la mort de Katia, et celle, incroyable, d'un père entreprenant, retiré du monde. Blonde avait promis de rester quelques jours en sa compagnie, inutile de précipiter les choses. Elle-même n'osait encore y croire.

A l'heure du petit déjeuner, Raphaëline eut le plaisir d'entendre son père au téléphone.

Un réseau téléphonique était en service depuis quelques années à Moscou. Les Ouvaritch en étaient équipés. La jeune fille passa le combiné à Blonde et lui dit, sur un ton enjoué dans lequel perçait une pointe de reproche :

— Il va bien, on lui manque beaucoup.

Blonde s'entretint un moment et revint, le visage imperceptiblement contracté. Elle rassura sa fille, la voix badine :

— Je lui ai dit qu'il était toujours en avance de treize jours sur notre calendrier, donc qu'il lui faudrait de la patience !

Elle se tourna vers Iouliana, répondit à sa muette interrogation :

— Mais il sait que nous sommes là pour tout l'été, voire davantage. On ne fait pas un tel voyage toutes les semaines !

La ville était cosmopolite et animée. Une population de Slaves, de Cosaques, Polonais, Lapons, Tatars, Caucasiens, Mongols, Juifs, Arméniens et tant d'autres y vivaient.

Raphaëline s'enthousiasma pour la cathédrale de Basile-le-Bienheureux et ses dômes disparates or, bleu, jaune, rouge, vert, en forme de turbans et de fruits, dignes des contes de fées.

— C'est bien à cela que ressemblera à Saint-Pétersbourg l'église de « ton empereur », maman.

C'est ainsi qu'elle se plaisait à appeler Alexandre II.

Elle reconnut les fameux aigles à deux têtes sur les tours, dont sa mère lui avait conté la légende. La Krasnaïa Plochtchad, la « Belle Place », ou « place Rouge » – on employait le même mot en russe : *krasny* –, ne manquait pas non plus de magie.

— C'est donc ici que tu fus élevée, Iouliana ? demanda la jeune fille.

— Avant Smolny, oui, dans le quartier de l'Arbat, ou quartier des Ecuyers, habité par l'aristocratie moscovite. Tu ne le reconnaîtras pas, Blonde. Les riches propriétaires fonciers comme mes parents ont déserté ces rues nobiliaires pour la campagne, et ils ont été remplacés par des artistes, attirés par les rues sinueuses et les cours des vieilles demeures. La bohème intellectuelle, les acteurs du Théâtre d'art s'y rassemblent.

— Ce théâtre dont vous avez parlé, hier soir ? Dirigé par... Je ne me souviens pas du nom...

— Stanislavski. Un fou de théâtre, dont la mère, m'a-t-on dit, était née d'un père russe et d'une mère française, une actrice parisienne réputée.

— Un vrai Russe alors, avec une goutte de sang français dans les veines. Cela me plaît.

C'est en cet instant que Iouliana modifia ses projets. Sans le savoir, Blonde venait de prononcer le sésame qui allait ouvrir la porte du passé. Encore fallait-il attendre l'occasion. Il n'était pas question d'entraîner ainsi Blonde et sa fille dans des bouges. Elle-même n'y avait jamais mis les

pieds. La visite comportait de gros risques. Mais elle ne pouvait attendre plus longtemps.

Une invitation vint au secours de Iouliana.

La « cousine russe » invitait Raphaëline. La fille de Iouliana se promettait de lui faire découvrir ses magasins préférés, ainsi que les bazars des *riady*, ces galeries supérieures longeant la place Rouge ; un labyrinthe regorgeant de mille et une boutiques, véritable caverne d'Ali Baba.

Iouliana pouvait agir. Elle s'assura d'abord la complicité d'un de leurs deux cochers, qu'elle savait digne de confiance. Ce dernier trahissait toujours un certain émoi en sa présence. Elle n'était pas dupe de son trouble. Le visage cramoisi et rayonnant promettant le secret sur leur escapade lui procura un plaisir exquis et déversa dans son être une ondée de jeunesse. Elle se rappelait un soir de ballet où elle avait obtenu le silence d'un portier de Smolny, qu'elle devinait amoureux d'elle.

Le domestique ne se contenterait pas de les déposer. La voiture serait laissée à un endroit sûr, à quelque distance. Il les accompagnerait, à pied, leur servant de bouclier si les choses se gâtaient.

Raphaëline monta dans la calèche.

— Vous devez avoir du temps à rattraper toutes les deux !
Soyez sages !

Exactement ce que nous ne serons pas, songea leur hôtesse.

Iouliana informa aussitôt son amie de son projet de l'emmener vers une partie de la ville qu'elles ne connaissaient ni l'une ni l'autre : le Moscou de la Khitrovka.

— Les halles moscovites ? Mais ce sont les bas-fonds !

— Tu me fais confiance ?

— N'est-ce pas dangereux de pénétrer dans ce repaire de brigands ?

— Moins dans la journée que la nuit.

Blonde la regarda fixement.

— Cela concerne ce que tu refuses de me révéler, sinon tu ne m'emmènerais jamais là-bas, dans l'antre de l'ivrognerie, du vol et du meurtre. Alors qu'en est-il ?

— Tu le sauras bientôt, murmura son amie. Tu me fais confiance ?

Blonde soupira.

— Je me résigne. Je t'ai toujours fait confiance, et je ne l'ai jamais regretté, répondit-elle en souriant.

Si Iouliana ne désirait pas en dire plus pour l'instant, elle avait ses raisons. Jadis, à Smolny, il avait suffi d'un regard échangé lors d'une promenade pour que Iouliana, au mépris de toutes les punitions, la rejoigne à l'hôpital et qu'elles décident de s'enfuir pour la soirée de ballet au palais Youssoupov.

— Pour déambuler dans le marché Khitrov, nous devons nous vêtir modestement, sans bijoux...

— J'ai une idée, Ioulia !

Le jeu commençait à l'amuser.

— Le mieux serait de revêtir un costume masculin. C'est ce que faisait Katia¹³, parfois, dans son métier de journaliste, lorsque cela s'avérait nécessaire.

— Des vêtements d'homme ! s'exclama Iouliana en éclatant de rire. C'est très indécent. Parfait ! J'ai gardé des costumes trop étroits pour Lev aujourd'hui, avec le vain espoir qu'il mincisse ! Pourvu qu'il n'ait pas l'idée saugrenue d'apparaître avant notre départ !

— J’imagine sa tête en nous voyant attifées de ses habits !

— J’espère que l’on ne me reconnaîtra pas ! Ma réputation en subirait un sérieux coup.

— C’est en te promenant dans les halles en robe, Ioulia, que ta réputation pourrait fondre...

— Tu as raison et, d’ailleurs, la réputation se fait et se défait plutôt dans les salons à la mode. Allons-y.

Blonde la suivit vers la garde-robe de son époux.

Un peu plus tard, vêtues comme des gentlemen, elles prirent place subrepticement dans la voiture attelée d’une paire de trotteurs. Le cocher claqua de la langue et démarra en trombe. Il traversa des rues animées où se côtoyaient moujiks et élégants habillés à l’européenne. Lorsqu’il descendit les ruelles tortueuses menant aux halles, elles eurent l’impression de plonger dans les entrailles de la terre. Le marché Khitrov s’étendait sur une cuvette brumeuse, aux abords de la rivière Iaouza. On approchait.

Blonde, alors, se tourna vers son amie.

— Je ne quitterai pas ta voiture tant que tu ne m’auras pas parlé.

— Très bien. Ma position sociale m’a conduite à visiter des prisonniers. Avec quelques autres épouses de hauts dignitaires, nous cherchons à adoucir leur sort. L’homme que je désire te faire rencontrer – ce n’est pas ton père – fut enfermé comme agitateur, puis relâché par manque de preuve. Mais, immédiatement, son physique me troubla. Il était si beau, si...

— Ioulia ! Dois-je comprendre... ?

— Non !

— Tant mieux, ton mari est si charmant...

— Détrompe-toi. J'aurais pu en devenir amoureuse, lui avoua-t-elle, et tant pis pour mon cher mari, et pour mon âge.

— Tu n'as pas changé !

— Mais ce n'est pas cela qui m'a troublée, c'est d'abord une ressemblance, puis mon époux me confirma ce que je présumais. Oh, attends !

Elle fit signe au cocher de les arrêter.

— Nous voici presque arrivées. Nous allons continuer à pied. J'espère que tout se passera bien. Mon mari m'avait interdit d'y venir. Mais je refuse de lui obéir, tu ne peux plus attendre pour savoir.

— Et toi, on ne peut toujours rien t'ordonner, n'est-ce pas ?

— Tu me connais !

— Pourquoi me taire son nom ?

— Tu jugeras mieux par toi-même.

Leurs chevelures camouflées sous des chapeaux, elles franchirent l'enceinte de la « cour des miracles », dépassèrent des échoppes misérables, des établissements de bains minables, respirèrent des effluves nauséabonds. Autour de la grande place se tenaient des maisons basses qui n'étaient autres que des asiles de nuit où s'entassaient des milliers de crève-la-faim. Sous un immense auvent, des chiffonniers allaient bientôt remplacer une horde d'ouvriers en quête d'embauche. Elles croisèrent des regards embrumés, des faces blêmes ou bouffies, des corps sans forme aux habits rapiécés ou volés, des ombres étalées dans la crasse. Elles entendirent quelques quolibets à leur adresse. S'apercevait-on de leur travestissement ?

Blonde songea soudain à la présence rassurante d'Ivan le Kalmouk. Elle eût aimé l'avoir à ses côtés dans ce coupe-gorge.

Qu'ai-je fait ? se demanda Iouliana, peu rassurée, perdant le plaisir du déguisement. Ne va-t-on pas le regretter ?

Il était trop tard pour faire marche arrière. Elle devait conduire Blonde.

Prenant son courage à deux mains, elle interpella un homme jeune, distinct des autres par son allure estudiantine.

— Savez-vous où se trouve le Français ?

Elle usa de son timbre de voix le plus grave, ayant à cœur de passer pour un homme. Blonde était de plus en plus intriguée. Était-il possible qu'un Français de ses connaissances moisisse dans ces lieux putrides ?

— Que lui voulez-vous ? demanda-t-il d'un air méfiant.

— Konstantine Stanislavski nous envoie, dit-elle d'un air innocent.

— Ah... Il est à l'université.

Il leur indiqua une maison.

— Mais n'entrez pas par la porte principale, les agents de police sont à proximité. Venez, suivez-moi. Je suis copiste. Le Français, lui, est aussi traducteur, ajouta-t-il, impressionné.

Au centre de l'asile de nuit se trouvait l'autre des intellectuels. Cerveau du marché Khitrov, composé de lettrés ratés, malchanceux ou inconscients de leur propre valeur, alcooliques souvent, sans le sou bien évidemment, qui travaillaient à copier des rôles pour les acteurs.

Ils évitèrent l'interpellation redoutée. Il les fit entrer par une petite porte sur le côté.

— Que se passerait-il s'ils nous découvraient ?

— Ils vous diraient de repartir, tout simplement. Ils ne veulent pas de désordre.

— Mais n'y a-t-il pas déjà du désordre ?

— Ils sont habitués à cette pègre. Ils veulent éviter les bagarres, c'est tout.

— Ne doivent-ils pas arrêter les malfaiteurs ?

— Pour les mettre où ?

— Et si nous restons ?

— Alors, méfiez-vous, en cas de grabuge, ils ne bougeront pas.

La descente aux enfers se poursuivit.

Dans les chambrées suintantes d'humidité et plongées dans la pénombre, quelques hommes et femmes en haillons gisaient sur des grabats, en pleine journée. Au crépuscule, une flopée de vagabonds et de miséreux les rejoindraient et s'écroulèrent à leur tour dans ces dortoirs.

— C'est en haut.

Elles gravirent l'escalier, derrière l'étudiant. Le cocher fermait la marche. Dans une petite pièce se tenaient quelques copistes affairés.

— Vous le trouverez à côté, dit l'étudiant.

Il reprit aussitôt sa plume et son ouvrage de copiste. Les autres n'avaient même pas levé la tête.

La porte était entrouverte. Au fond, près d'une petite fenêtre, un homme leur tournait le dos. Assis à une table de fortune, il était plongé lui aussi dans sa besogne.

— Je vais lui parler, chuchota Ioulia. Reste dans l'ombre, à l'écart, et juge si tu veux intervenir.

Elle s'avança.

— Pardonnez mon intrusion...

Il releva la tête, se tourna lentement vers Ioulia. Blonde distingua d'abord la finesse de son profil. Ses jambes flageolèrent. Un visage quelque peu émacié, mais d'une grande beauté, la moustache rasée comme il convient aux

acteurs, apparut dans la lumière qui filtrait de la lucarne. Il n'y avait aucun doute possible.

Blonde s'appuya contre le mur, émit un léger cri. Son chapeau roula sur le sol. La masse de ses cheveux blonds se déploya. Il l'aperçut, hésita un instant, puis se leva et s'avança vers elle. Haut de taille, botté. Un jeune homme de vingt-six ans, un enfant qu'elle croyait à jamais enfoui sous les pétales de rose.

— Sacha ! murmura-t-elle avant de s'effondrer.

[13](#). Dans *L'Oubliée de Salperwick*, où l'on rencontre ce personnage pour la première fois.

La nausée survint, brutale, surgissant de ses entrailles, suivie d'une sensation de moiteur. Un brouhaha confus entoura Blonde, qui sombrait dans l'inconscience. Elle sentit qu'on la retenait. Un brouillard envahit la petite pièce, inonda ses membres. Des voix assourdies se mêlaient en un murmure incompréhensible. Elle flottait...

Chacun fit de son mieux pour la rendre à la vie. Jusqu'alors indifférents, uniquement concentrés sur leur travail, des étudiants se précipitèrent, avenants, hospitaliers. L'un d'eux ouvrit une porte de placard, en sortit une bouteille de vodka et la déboucha pour en offrir un gobelet à l'inconnue défaillante.

Les voix redevinrent distinctes. Que se passait-il ? D'où provenait ce désordre ? En était-elle la cause ? On l'asseyait. On lui tapotait les joues. Oui, c'était cela. Des mains d'homme énergiques et douces.

— Elle reprend conscience !

Elle ouvrit les yeux et rencontra ceux de Sacha.

Ne suis-je pas en train de rêver ? Si je les referme, la vision aura sûrement disparu.

Iouliana s'affolait :

— Elle s'égare de nouveau. C'est ma faute.

Elle dégrafa légèrement le corsage de son amie.

— Je suis idiote ! Je ne lui ai rien révélé avant de venir. Je croyais... Je ne sais pourquoi, j'étais persuadée qu'elle ne me croirait pas, et refuserait de m'accompagner. Mon Dieu, qu'ai-je fait ?

Blonde releva les paupières.

— Elle revient.

La vision n'avait pas disparu. Il était bien là, face à elle. Reconnaître un enfant de deux ans dans ce grand et bel

homme paraissait insensé. Et pourtant, son cœur de mère le lui criait.

— Tout va bien, Ioulia, la rassura-t-elle d'un sourire hésitant.

Elle se redressa. Elle reprenait des couleurs.

Alexandre était à ses pieds.

— C'est elle... Sa voix, son regard... J'ai l'impression... Oui, je me souviens.

— Vous saviez donc ? demanda Ioulia, stupéfaite. Oh, mon Dieu ! Ça ne va pas ?

Un tremblement incontrôlé s'était emparé du corps de Blonde. Chavirée par un sursaut d'incrédulité, agitée par une indescriptible colère, elle s'écria :

— Non ! C'est impossible !

— Je m'appelle Alexandre Vassilievitch Koliechev. Vous êtes Blondine Raffaëlovna, n'est-ce pas ? Ma mère...

Blonde se tourna vers son amie. Une expression de désarroi lui voilait le regard.

— Ioulia ?

— Oui, Blonde, voici ton fils.

— L'enfant enfoui sous les pétales n'était pas Sacha, prononça-t-elle, les dents serrées. Perfide Irina !

— Regarde-le, Blonde, lui dit Ioulia. Il possède la stature mince et le teint pâle de son père, mais son regard ardent est le tien, ses prunelles sont brillantes comme les tiennes, son sourire est le tien.

Son air était altier mais non vaniteux, sa voix profonde mais non sardonique. Sans être mondaines, ses manières trahissaient une bonne éducation et forçaient le respect de ses camarades.

— Mamouchka...

Blonde n'avait plus entendu ce doux diminutif de « maman » depuis tant d'années ! Depuis ce matin de 1879... Un petit garçon de deux ans courait à sa rencontre. Ses petites jambes s'entremêlaient dans sa hâte. Il manquait tomber. Elle le rattrapait de justesse, le prenait dans ses bras et l'embrassait avec gourmandise. Il reculait son petit visage, la fixait d'un air très sérieux, lui touchait la joue de son pouce et prononçait : « Mamouchka. » Elle ne l'avait plus revu.

— Je savais que vous étiez vivante...

Elle lui effleura le visage.

— C'est toi, c'est bien toi ? Sacha...

Suspendue à ses lèvres, elle était à présent hypnotisée par ce grand fils qui lui revenait comme par miracle... La cour des miracles, songea-t-elle en souriant. Il n'y avait plus de blessure à l'âme, plus d'adversité, rien qu'un éclat de bonheur surgi des bas-fonds, et il lui semblait que cette petite pièce sombre rayonnait de la lumière vibrante des étoiles. Ce fils tant pleuré en silence en Russie, sa souffrance inavouée, invisible et muette dans sa demeure douillette du nord de la France... Le bonheur enfin retrouvé dans le petit peuple moscovite.

— Issu de la noblesse de province, je voulais fuir les Koliechev, qui se comportaient en seigneurs, exploitaient les faibles, traitaient les paysans comme des bêtes. Je voulais fuir cet environnement de hobereaux plus préoccupés de paraître que d'agir. Je voulais fuir l'enfant qui se morfondait, solitaire, dans un royaume mensonger et surnois... Fuir cette femme fourbe et cruelle, aux oripeaux trompeurs, qui m'avait élevé comme son fils. Sortir de l'influence néfaste d'un démon. Je m'engageai dans une vie erratique, me jetai dans l'anonymat de la grande ville, hésitant à m'enrôler dans une armée dont je redoutais l'autorité. Je n'avais soif que de liberté, que de vérité. Je fus suspecté, puis arrêté, parce que je posais trop de questions. J'apprenais, à mes dépens, que je possédais un défaut

fâcheux dans ce monde discipliné, celui de tout vouloir comprendre, tout savoir... Mais est-ce un défaut ?

Blonde perçut les pensées de son amie. Oui, il lui ressemblait, ce grand fils prodigue.

— La police s’avisa de mon changement d’identité. Je circulais avec de faux papiers. On me prit pour un révolutionnaire alors que je fuyais ma grand-mère et ses sbires. On m’incarcéra, et c’est là, en prison, que je reçus votre visite, voici quatre ans, Iouliana Gueorguievna.

— Quatre ans déjà, soupira Blonde.

— Lorsque je le vis, confirma Iouliana, son visage me parut étrangement familier. Je me disais que je l’avais rencontré, ailleurs. Où était-ce ? Son nom ne m’évoquait rien. J’ignorais qu’il en avait changé. Je m’évertuais à chercher, rien ne venait. L’impression de déjà-vu persista toute la journée. Le lendemain, je retournai en prison, il n’y était plus.

— Oui, je sortis rapidement. Je n’entretenais aucune activité politique, mes préoccupations étaient plus artistiques que révolutionnaires. Les autorités s’accordèrent à penser que je n’étais pas l’un de ces « fous sanguinaires », comme elles les appellent. Je sympathise avec leurs mouvements et approuve leurs idées libérales, mais je ne suis pas un conspirateur nihiliste. Un rêveur, tout simplement.

— Plusieurs jours de suite, reprit Iouliana, une angoisse indéfinissable assiégea ma poitrine. Je gardai longtemps un malaise dont je finis par oublier le motif. Et je l’oubliai, lui. Lorsqu’on est persuadé de la mort de quelqu’un, a fortiori celle d’un enfant, on fait difficilement le rapprochement. Mais lorsque je le revis, cette fois, tout s’éclaircit... Et pourtant la rencontre fut brève. J’étais dans un fiacre. Il attendait pour traverser la chaussée en compagnie d’un autre homme aux allures d’étudiant. Je croisai son regard, et une image se précisa dans mon esprit. Je revis la minceur, la figure exsangue de ton mari, Blonde, mais mon jeune

inconnu ne possédait pas – pardonnez-moi, Alexandre – ce regard lunaire, étrange, qui nous avait tant effrayées à la patinoire. Un feu lumineux brûlait dans ses prunelles et nous pénétrait jusqu’au tréfonds. Il ressemblait à un ange meurtri. Je le vis sourire à son interlocuteur. Un sourire d’ange. Ton sourire. Je devais faire quelque chose. Ton message venait de me parvenir. Tu arrivais. C’était un signe. Mon fiacre était lancé à vive allure. Le temps que je fasse signe au cocher de s’arrêter, vous aviez disparu dans la foule, Alexandre Vassilievitch. J’ai donc fait appel à mon mari et à ses services au sein du gouvernement.

— Mais toi, tu savais, Sacha, que j’étais en vie ? Que j’existais ?

— Je l’appris le jour de Tatiana¹⁴. Lors de cette fête, le tumulte est permis, les agents de police ont la consigne de ne pas intervenir. Alors qu’une foule bruyante et débridée se répandait dans les rues, je déambulais, solitaire, indécis sur ma vie. La frénésie s’empara des étudiants. Ils chantèrent à tue-tête *La Marseillaise*, en signe de provocation. Je ne pus m’empêcher de me glisser dans leurs rangs, et l’entonnais à mon tour. Je la chantais si bien, paraît-il, que l’on me surnomma « le Français ».

— C’est ainsi que l’on avait dénommé Pouchkine, remarqua Blonde.

— Oui, et je considérais cette appellation comme un grand honneur. Ce soir-là, nous avons bu inconsidérément. Mes nouveaux amis me parlèrent du Théâtre d’art qui recherchait des copistes. J’en avais fini des tâtonnements et du vagabondage. Au fur et à mesure de la soirée, notre joyeuse et cosmopolite assemblée s’enfla de nouveaux arrivants. Un mélange indescriptible fourmillait dans ces tavernes. Des officiers se joignirent à nous. J’éprouvai aussitôt des affinités avec l’un d’entre eux. J’admirais son aisance, spirituelle et brillante. Lui sentit le rêveur en moi. J’aspirais idéalement à une constitution, ce qu’Alexandre II était sur le point d’accomplir si on ne lui avait ôté la vie. Je l’ignorais. Je les pensais tous identiques, nos empereurs,

axés sur un pouvoir intransigeant, des surveillances sans faille et une censure inébranlable. A l'inverse des affirmations de ma grand-mère, Irina Petrovna, cet officier m'apprit qu'Alexandre II n'avait été qu'un homme sensible et généreux, épris d'amour et de réformes, et dont le seul tort aux yeux des terroristes était d'être tsar.

— Il ne méritait pas ce sort.

— D'autant que ce régicide fut inutile, puisque les pouvoirs de ses successeurs furent renforcés.

— Mais mon existence, Sacha ?

Blonde trépignait d'impatience. Il sourit.

— A l'instant précis où je déclinai mon identité, il laissa échapper un cri de stupeur, puis il leva son verre à mon intention et m'assura que le destin m'avait placé sur son chemin.

Blonde frémit.

— Il était d'abord rentré à Saint-Pétersbourg lors de la vague d'attentats et de panique qui s'était emparée de la ville et de ses habitants. Profondément affligé par les tragiques événements de 1881, il s'était replié sur Moscou. A présent, plus âgé, il s'apprêtait à se retirer vers le Caucase. Il doit y vivre à l'heure actuelle. Ancien commandant d'un escadron de Cosaques, il possédait un regard facétieux, de l'humour, un penchant pour la vodka et les jolies femmes. Il ne s'était jamais marié. Par fidélité, m'avoua-t-il. Fidélité ? m'étonnai-je. « Par fidélité au seul et grand amour de ma vie, que je laissai s'envoler par lâcheté et légèreté. » Et il me parla de ma mère...

— Dimitri, murmura Blonde.

— Oui. Le colonel Dimitri Alexeïevitch Lodanov. Ma mère, ma vraie mère, n'était pas Irina Petrovna.

— Comment ! Irina s'était fait passer pour votre maman ! s'exclama Iouliana, outrée.

Blonde était sans voix. Si pâle que Sacha lui prit la main, la garda dans la sienne avant de poursuivre son récit.

— Oui. Elle tenta de m’abuser, mais en grandissant, je ne la croyais plus. Elle vieillissait vite et mal. Son esprit la fourvoyait. Je me doutais bien qu’il s’agissait de ma grand-mère. Elle se trahissait de plus en plus fréquemment. Elle divaguait, me confondait avec mon père.

La mystificatrice prise à son propre piège, songea Blonde.

— Malgré tout, j’ai failli étrangler Dimitri Alexeïevitch lorsqu’il m’apprit votre existence. Vous étiez vivante, vous m’aviez donc abandonné. A la cinquième vodka, il m’avoua que face à moi se tenait l’homme qui avait combattu mon père en duel et l’avait tué. Je m’apprêtais à le souffleter pour l’affronter à mon tour, lorsqu’il arrêta mon bras et me parla longuement. S’il avait provoqué le duel, mon père, lui, avait désiré la mort.

— Comment ? murmura Blonde, la gorge serrée.

— Il pouvait choisir le pistolet. Sciemment, il laissa Dimitri utiliser l’arme qu’il maîtrisait le mieux. Oui, il attendait la mort, il la voulait, de toutes les forces qui lui restaient.

— Je l’ignorais...

La voix de Blonde était presque inaudible.

— J’eus l’impression ce soir-là que l’on me tirait hors de l’eau, même si certaines révélations s’avéraient difficiles à entendre, des vérités concernant ma famille. Je n’étais pas dupe, de toute façon. Pour répandre des calamités, propager de faux bruits, Irina n’avait pas son pareil. J’en avais peur. Une grand-mère autoritaire et sournoise, qui me forçait à l’appeler « mama ». Ce nom ne me venait pas naturellement à la bouche. Par contre, très jeune, je m’aperçus que des mots de français se mêlaient avec aisance au russe. Ma grand-mère interdisait cette langue à la maison et sur nos propriétés. Cette étrange faculté me troublait. Les

domestiques, tenus en esclavage, au mépris de l'abolition du servage, restaient silencieux et soumis. Je me passionnai alors pour la langue de Voltaire.

Blonde, elle, s'était passionnée, enfant, pour celle de Pouchkine. Ce chemin inverse avait favorisé leurs retrouvailles.

— Grâce à mes activités de copiste et de traducteur, je rencontrai Stanislavski. Je l'entendis s'exprimer à propos de l'un de ses projets, une pièce d'Ostrovski qui servit de livret à l'opéra de Rimski-Korsakov : *Snegourootchka*. Ce que ce nom déclencha en moi fut stupéfiant. Il me fit l'effet d'une bourrasque. Une porte s'ouvrait sur ma petite enfance.

Le cœur de Blonde s'emballa.

— Un souvenir ?

— Oui. Cette légende russe est d'une extraordinaire beauté. Qui me l'avait racontée ? Irina m'affirma bien sûr que c'était elle. Pour la première fois, j'eus réellement conscience de ses mensonges.

Elle s'était appropriée jusqu'à nos souvenirs intimes, pensa Blonde.

— Les images de la toute petite enfance demeurent en général imprécises, sélectives. Celle-ci, la seule peut-être au demeurant, était lumineuse, sans équivoque. Ce n'était pas la figure renfrognée d'Irina que je voyais, mais un visage aux grands yeux tendres, auréolé de blondeur. Ce n'était pas sa voix que j'entendais, celle-ci était plus douce.

Il leva les yeux vers elle.

— Je sais maintenant que c'était vous...

Il se tut. Un silence intense régna quelques instants dans la petite pièce. Il changea de sujet pour camoufler son émotion.

— Je me sentais tellement prisonnier chez moi, chez Irina... Près d'une vieille femme acariâtre qui passait son temps à regretter l'époque des seigneurs et des serfs, à

maugréer contre cette nouvelle race d'estivants, disait-elle, se disséminant dans leurs vulgaires datchas durant la belle saison. Là-bas, sur nos terres, je n'avais nul besoin de travailler, et cela me manquait. Je n'avais que faire d'une vie dénuée de tout intérêt. Je ressentais un tel vide avant de rencontrer ces hommes authentiques et libres que sont Stanislavski et Tchekhov, dont la santé, malheureusement, vacille depuis son retour de l'île de Sakhaline.

Blonde se souvenait de ce récit. Tchekhov s'y était rendu pour témoigner des scandales de ce bagne, et il l'avait publié à la place de sa thèse de médecine. En le lisant, bouleversée, elle avait tant songé à son père...

— A la lecture de ses pièces, je me demande comment un médecin habitué aux misères physiques peut traduire avec autant de subtilité et de puissance les misères de l'âme, comment il arrive à peindre la corruption, l'ignorance, la déchéance, tout en gardant une telle foi en l'homme. Ses pièces sont dotées d'un charme indicible. L'intensité des silences, les échanges de regards entre les acteurs dénotent une intense vie intérieure. Tchekhov, c'est le théâtre de l'âme, le théâtre de l'homme ! On ne joue pas Tchekhov, on le vit !

Sacha débordait de fougue pour évoquer l'auteur et, tel un personnage de ses pièces, il semblait au bord de la commotion.

Mon fils est un passionné, songea Blonde.

— Connaissez-vous Tolstoï ? demanda-t-il brusquement.

— Tolstoï ? répéta Blonde, interloquée.

— J'ignorais tout de lui et de sa renommée. J'avais lu plus d'ouvrages français que russes.

Ses lèvres s'infléchirent en un rictus moqueur :

— Pour contrarier ma grand-mère, bien sûr. Stanislavski me le présenta comme le Victor Hugo russe. Un vieillard, au visage extraordinairement vivant, à la longue barbe, en tunique et bottes de paysan, menant une vie de moujik. Mais

lorsque Tolstoï posa sur moi ses yeux vifs, j'eus l'impression qu'il aspirait mon être entier. Mon Dieu ! Je viens de retrouver ma mère, et je lui parle théâtre et littérature !

— Ton exaltation m'enchante, Sacha !

— Venez, vous ne pouvez rester ici, le soir va tomber et le péril va croître.

Des nuées de corneilles regagnaient, en bandes croassantes, leurs logis sur les tours et les coupoles du Kremlin.

— Pourquoi vivre dans ce triste milieu ? demanda Blonde en sortant du marché. Ces gens sont coutumiers des pillages, des vols, des meurtres. Cet environnement est dangereux.

Il la tenait par le bras. Ils croisaient des visages agressifs ou grimaçants, des individus estropiés ou belliqueux qui regagnaient leur asile pour la nuit.

— Je sais. C'est rempli de punaises et de puanteur. Les étudiants prisent ces lieux, peut-être parce que les gueux y vivent en liberté. On peut les craindre, mais on peut aussi apprécier ces êtres au savoureux langage.

— En liberté ? Mais ces hommes ne sont pas libres. Ils sont prisonniers de la boisson. Certains n'ont plus rien d'humain.

— C'est peut-être ce qui nous attire : nous espérons, avec la force du désespoir, les influencer, leur communiquer un peu d'humanité. Je sais, c'est sans doute illusoire, mais il y a de l'aventure dans ce mode de vie.

L'aventure. Son fils, comme les autres étudiants, se complaisait dans cette auréole idéaliste. Sacha était un romantique, comme elle, jadis.

— Je côtoie aussi des peintres, des sculpteurs, des costumiers... Un monde varié, multiple, une mosaïque d'hommes et de femmes dont les douleurs mêmes sont des exemples. Je n'ai plus le droit de m'apitoyer sur mes petits

malheurs. Ma jeunesse fut, sinon heureuse, du moins choyée et sans histoire. Les plus à plaindre ici sont les enfants de la Khitrovka, qui doivent mendier, voler, geindre, pieds nus pour susciter la pitié et faire l'aumône. Et les petites filles, obligées de se prostituer...

— Seigneur ! s'écria Iouliana.

— Moi qui n'ai eu ni frère ni sœur, j'essaie souvent d'amoindrir leurs peines.

— Tu as une petite sœur, Sacha, murmura Blonde. Elle est à Moscou.

Iouliana se chargea d'annoncer la « renaissance » de Sacha à Raphaëline. Encore sous le choc, Blonde appréhendait les réactions de sa fille, mais celle-ci réagit d'une façon inattendue.

— Je savais qu'en t'accompagnant dans ce pays, j'allais au-devant de surprises. Celle-ci tombe à pic. J'aurai enfin un frère comme témoin le jour de mon mariage ! fit-elle en plaisantant pour camoufler son émoi.

Les deux jeunes gens se plurent, et s'adoptèrent avec une facilité déconcertante. Sacha gagnait une famille, une authentique famille – son rêve d'enfant –, et française, de surcroît. Raphaëline, elle, trouvait pittoresque ce frère venu d'ailleurs, ténébreux et ardent, à l'accent plein de charme et aux prénoms multiples. Elle se sentit un peu plus proche de cette Russie qui jusqu'alors semblait être le privilège de sa mère.

Ensemble, ils assistèrent aux représentations du Théâtre d'art. Raphaëline fut très impressionnée par Stanislavski. Très bel homme, élégant et affable, aux traits physiques des acteurs, doublés d'une grande force de caractère. Un fou de travail et de théâtre.

— Mais que fait-il de plus que les autres metteurs en scène, pour obtenir un résultat d'une telle sincérité ?

— Il cherche les méthodes, les moyens pour arriver au résultat final de la création. Lorsque j’entendis Stanislavski démontrer à un acteur : « Si tu joues un homme mauvais, cherche par où il peut avoir de la bonté ; un mélancolique, par où il peut être joyeux. Le noir sera plus noir si tu laisses transparaître du blanc », la vérité jaillit pour Irina. Elle était malveillante, et le cachait admirablement.

Une accablante chaleur régnait durant l’été moscovite, mais les rues animées de cette cité marchande en faisaient une ville agréable. Elles avaient plaisir à déambuler dans le quartier de l’Arbat où avaient vécu tant de poètes et musiciens renommés comme Pouchkine, Gogol, Dostoïevski et Tchaïkovski.

« Je ne comprends toujours pas tes souvenirs pénibles de Moscou. Il faudra m’expliquer un jour, maman », disait Raphaëline avec une pointe de reproche dans la voix.

Elles retardèrent leur départ et demeurèrent tout le mois de juillet chez Iouliana.

« Vais-je perdre une seconde à présent loin de Sacha ? » disait Blonde.

Elle se partageait entre leurs retrouvailles et des visites aux monastères entourant la cité. Ainsi que le lui avait prédit son amie, les portes restaient souvent closes. Mais sa détermination était telle que les moines portiers acceptaient de la renseigner.

Elle reçut une lettre du frère de Katia. Raphaël ne s’était pas retiré dans l’île du lac Onega, et aucun des membres de la famille de Katia n’avait vent de sa retraite.

Un jour vint, pourtant, où il fallut prendre congé. Blonde désirait plus que jamais retrouver son père. Elle comptait se diriger vers les monastères situés sur les bords de la Volga.

Sacha venait d’obtenir son premier contrat de comédien. Il allait répéter tout le mois d’août avec la troupe, en dehors

de la ville. Son rêve de devenir acteur se concrétisait. Lui demander de les accompagner n'était guère opportun. Iouliana promet de veiller sur lui.

Tandis qu'elles montaient en voiture, le jeune homme accourut pour les embrasser.

— Je vous rejoindrai, dès que possible.

— Est-ce sage d'emmener Raphaëline avec toi ? demanda Iouliana à voix basse à son amie tandis que le frère et la sœur juraient de se revoir.

— C'est encore l'été, elle ne connaît pas cette région de rivières et de lacs.

— Tu n'as encore rien révélé à ta fille.

— Doucement, Ioulia ! Je viens de retrouver mon fils, je ne veux pas perdre ma fille.

— Ta fille a une maturité...

— ... que nous n'avions pas, à son âge. C'est vrai. Disons que j'attends le moment propice.

— Ne recule plus. Je sais que cela te fait peur. Mais tu ne la perdras pas.

[14.](#) Jour anniversaire de l'université de Moscou.

Je te dois la vérité, Raphaëline, je ne t'ai pas tout dit... songeait Blonde, étendue sur son lit. Prisonnière de l'indécision, sa bouche refusait de prononcer ces mots à intelligible voix. Elle sortait d'un sommeil agité. Des bribes de rêves revenaient par intermittence. Des sensations dérangeantes, dues à de longues tergiversations entre aveux et silence.

N'était-ce pas trop tard ? Elle savait qu'elle respirerait plus librement en apportant toute la lumière. Ce besoin de sincérité n'était-il pas égoïste ? Le silence était-il plus confortable ? Il l'avait été, au début. Il l'avait épuisée au fil des ans, prenant l'aspect d'un monstrueux mensonge. Le soulagement suivrait sans doute ses révélations. Mais cette délivrance risquait d'entraîner la détresse des siens, d'affliger surtout Raphaëline. Devait-elle continuer à porter ce secret ? Il en avait été ainsi des jours et des jours. Cela ne pouvait durer.

Elles venaient de rentrer à Saint-Pétersbourg, après une quête interminable, épuisante, et finalement vaine. La plupart du temps, les portes des monastères restaient closes. Au mieux les laissait-on patienter à l'entrée. Mais, à force de persuasion et d'insistance, Blonde obtenait une réponse. Identique à chaque fois :

« Un Français ? Non, il n'y en a pas parmi nos frères. »

Un paysage en mouvement, des berges au charme indicible défilaient sous leurs yeux et tentaient de les consoler de leurs recherches infructueuses. Du pont supérieur leur parvenaient des senteurs de fleurs sauvages et des parfums boisés.

« Le bouleau est l'arbre le plus romantique qui soit, affirmait Blonde.

— Je ne sais s'il est romantique, rétorquait sa fille, plus prosaïque, mais pour moi il représente bien ce pays. »

La sérénité des bords du fleuve calmait les élans des feux qui saisissaient Blonde lorsque, accoudé au bastingage, Sergueï lui apparaissait. Il l'observait de ses yeux bleu azur, il lui souriait. Une angoisse étreignait Blonde.

Avec l'automne, le temps s'était mis aux intempéries. La Volga et les lacs ne seraient bientôt plus navigables. Un autre sourire obsédait Raphaëline. La jeune fille avait hâte à présent de retrouver la France, son père, Charles de Rostrelen, et surtout le jeune Fantin, rencontré peu de temps avant leur départ, et dont elle n'oubliait pas le tendre regard.

De retour à Saint-Pétersbourg, Blonde voulut encore retarder son départ pour la France. Elle espérait, elle attendait la venue de Sacha. Elle ne se résolvait pas non plus à quitter ce pays sans nouvelles de son père.

— La Russie est si vaste, soupira-t-elle. Pour l'instant, il est introuvable, mais mon obstination finira par payer.

« Si vaste »... La voix d'une pensionnaire de Smolny lui parvint en écho. Celle d'une petite Blondine Raffaëlovna se consumant des absences répétées d'un père adoré, qui sillonnait les grandes plaines pour son négoce.

— Maman, se décida Raphaëline, as-tu pensé que mon grand-père est peut-être...

Elle hésita.

— ... décédé aujourd'hui ?

— Non, il ne l'est pas.

— Comment peux-tu en être si sûre ?

— Mon cœur me le dit, mes sens me le crient. Appelle cela prémonition, intuition, conviction ou rêve de bonne femme, ne me demande pas par quel sortilège je le sais. Je l'ignore, mais la sensation est trop forte.

Raphaëline se contenta d'un haussement d'épaules. Sa mère l'étonnerait toujours.

A leur l'hôtel, confortablement installées dans leur chambre, elles se remettaient des fatigues du long voyage lorsque de petits coups timides tremblotèrent à la porte. Leur femme de chambre apportait un télégramme.

— Iouliana arrive demain avec Sacha ! s'exclama Blonde.

— Après, nous repartirons ? demanda Raphaëline, circonspecte.

Sa mère ne répondit pas.

— Tu as entendu, maman ?

— Euh, oui, ma chérie.

— Iouliana te dit autre chose ? Tu as l'air soucieuse.

— Non... répondit Blonde avec un geste évasif.

Elle baissa les yeux pour camoufler son mensonge et le feu qui empourprait ses pommettes. Elle replia vivement la dépêche.

« J'espère que tu lui as tout avoué... » écrivait son amie.

Blonde détourna le visage et rencontra celui de la domestique dont elle avait oublié la présence discrète. Dans l'embrasure de la porte, la jeune Russe patientait, immobile, silencieuse, humble, prête à s'acquitter de nouveaux services.

— Merci, Maroussia.

Ce nom résonnait décidément de façon familière dans la tête de la jeune fille.

Maroussia, j'aurai un jour une petite Maroussia.

Et Raphaëline se mit à rêver à Fantin. Des images de mariage voguèrent dans sa tête.

Vais-je devenir aussi romantique que ma mère ?

Elle s' alarma. Fantin l'avait peut-être oubliée. Il lui fallait rentrer au plus vite.

— Bien. Après avoir revu Sacha et Iouliana, nous repartons, n'est-ce pas, maman ? répéta-t-elle avec appréhension. J'aime beaucoup ce pays, mais nous ne devions pas y rester six mois.

Blonde la dévisagea. Et sourit.

— Tu as hâte de revoir ce jeune homme, devina-t-elle. Je comprends, mais il me faut juste encore un peu de temps, pour ton grand-père.

— Novembre est là. Il faut partir, maman !

— Encore un mois ou deux...

— Tu ne veux plus rentrer, c'est ça ? demanda Raphaëline d'un ton sec.

— Que dirais-tu de passer un hiver russe ? proposa Blonde avec une légèreté feinte. C'est la plus jolie saison, et tu ne la connais pas.

— Mais c'est insensé, maman ! s'exclama la jeune fille, excédée. Et papa ? Tu ne veux plus le revoir, c'est cela ? Tu t'es servie de moi pour le fuir ?

Ses yeux étincelaient. Elle se mit à marcher de long en large et laissa éclater sa colère.

— Je comprends ! ajouta-t-elle avec agressivité. Tu aimes mieux rester ici avec tes fantômes et ton fils russe que vivre avec ta famille française !

Sans voix devant l'emportement inattendu de sa fille, Blonde découvrait avec stupeur son visage congestionné par l'émotion. Avait-elle camouflé jusque-là sa jalousie ? Ne s'en était-elle pas aperçue ? Il était plus que temps de dévoiler ses secrets. Devant l'émoi de Raphaëline, elle s'écria :

— Oh, pardon, chérie, pardonne-moi ! Il y a des choses que tu ignores encore. Je vais tout te dire.

Blonde poussa un douloureux soupir. Par où commencer ? Elle devait lui ouvrir son âme, ne plus surseoir à ses aveux. Sa main s'accrocha à l'accoudoir de son fauteuil.

Lentement, les premiers mots se détachèrent :

— Tu dois savoir que... j'ai provoqué la mort de Sergueï.

L'atmosphère s'alourdit.

D'un geste tendre, Raphaëline posa sa main sur la sienne. L'annonce de révélations avait curieusement apaisé la jeune fille. Elle l'encouragea d'un sourire.

— Iouliana t'a appris que les Ouvaritch m'ont aidée pour les formalités de départ, ce qui est exact... Mais j'ai omis des événements d'importance. Il me faut revenir en arrière, plus exactement après le mariage d'Ania et de Sergueï. Je n'ai pas quitté la Russie. Je me suis d'abord dirigée vers Saint-Pétersbourg. J'espérais y retrouver Katia, Nania... Je ne revis ni l'une ni l'autre. Ma vieille Nania avait fini par regagner son village natal. Katia, elle, avait disparu, mais une lettre m'attendait chez mon maître de musique. Elle m'y annonçait la grâce de mon père. Sa bataille était gagnée. Elle songeait à le rejoindre. Nous en eûmes confirmation, rappelle-toi, lors de notre visite chez Nikolaï Rimski-Korsakov. Je venais à peine d'arriver en ville qu'il y eut un renforcement de la répression dans la capitale. Alexandre II était cerné de toutes parts. Les conservateurs s'opposaient à ses innovations ; les autres, assoiffés de liberté et d'égalité, étaient impatients. Saint-Pétersbourg tremblait. Dans la crainte d'être victimes des attentats perpétrés contre leurs voisins – les hauts fonctionnaires –, nombre de grandes familles s'éloignèrent vers leur résidence de campagne. Le tsar restait incroyablement stoïque face au risque de mort imminente. L'atmosphère devint irrespirable en ville, avec l'explosion du palais

d'Hiver le 5 février 1880. La France, elle, avait refusé d'extrader un révolutionnaire et décevait, une fois de plus, Alexandre. Puis ce fut l'assassinat du tsar en 1881.

— Tu y étais donc...

— Oui. Pourtant, une trêve semblait s'être installée, au moment même où l'empereur allait goûter au bonheur avec Katharina Dolgorouki, et la Russie à un mieux-être avec sa charte constitutionnelle. Il était prêt, une fois la réforme promulguée et son épouse morganatique couronnée, à abdiquer en faveur du grand-duc héritier, et à se retirer dans le midi de la France. Quant à moi, je ne me voyais plus vivre que sur un chemin parsemé d'hivers et d'errances. Je me sentais si loin du bonheur. La vision du corps de Sacha enfoui sous un monceau de pétales m'était insupportable. Le parfum des camélias et des roses me donnait la nausée.

Les camélias, les roses, songea Raphaëline. Bien sûr... Leur jardin d'Arras n'en possédait pas. La jeune fille ne comprenait pas l'aversion de sa mère pour ces fleurs délicates, aux senteurs divines.

— On pouvait me prendre, ou me faire passer pour une nihiliste, poursuivait Blonde.

— Qui t'aurait fait passer pour une révolutionnaire, maman ?

— Les Koliechev. Irina m'accusait du meurtre de son fils.

— C'était faux ! s'insurgea Raphaëline.

— Oui, mais la rumeur a des effets dévastateurs, on ne peut arrêter son flux. Le poison s'infiltrait partout.

— Même une rumeur mal fondée ?

— Peu importe. Qu'elle soit bien ou mal fondée, le résultat est identique. Lorsqu'on s'en aperçoit, c'est trop tard, le mal est fait. Irina me faisait rechercher comme « mal pensante » et laissait courir le bruit que j'étais responsable

de la mort de Vassili. Cela suffisait. Je pris le train pour Moscou et rejoignis Iouliana. Je fis la connaissance de son mari, Lev. Je rentrai dans leur famille comme gouvernante de leur premier enfant. Je donnai également des cours de piano. Je ne voulais en aucun cas être à la charge des Ouvaritch.

— Je savais bien que tu connaissais Lev ! Et leur fils... Il ne t'a pas reconnue ?

— Pas vraiment. Il était si petit et Iouliana, en accord avec moi, avait changé mon prénom pour leur entourage. Pour son fils, je n'étais que « mademoiselle ».

— Mais pourquoi me l'as-tu caché ? Il n'y a pas de honte à...

— Si, il y en a une.

Blonde avala sa salive :

— La honte d'être allée à Moscou pour me rapprocher de Sergueï. La honte de l'avoir poursuivi de mes assiduités et d'avoir ainsi provoqué sa mort. Le sachant marié, j'aurais dû arracher cet amour de mon cœur. Je n'ai jamais été raisonnable. Foudroyée par ma passion, tourmentée par mon désir, j'étais enfiévrée d'un espoir insensé qui m'empêchait de me tirer une balle au cœur. J'avais la conviction que le bonheur pouvait encore m'être permis. A Moscou, j'étais près de Sergueï, que je savais être rentré à Fedoskino pour son métier. Oui, peut-être n'y suis-je allée que pour le retrouver...

— Tu l'as revu ?

Blonde était troublée par un regard qu'elle devinait désapprobateur. Ses doigts tordaient nerveusement son mouchoir blanc. Sergueï, sa beauté, sa force, son regard bleuté... songea-t-elle.

— Je l'aimais. Je l'aimais désespérément. Je recherchais ses traits dans tous les visages croisés. Je le revis grâce à

Iouliana.

— Iouliana ? s'étonna la jeune fille.

— Oui. Malheureuse de me voir me consumer pour lui, Ioulia ne savait plus que faire pour me redonner le sourire. Elle finit par décider que je devais crever l'abcès. Elle me conseilla de mesurer réellement la force de mes sentiments. N'étais-je pas en train de pleurer un amour improbable, non partagé ? De me mentir à moi-même ? En le revoyant, marié, je cesserais peut-être de me faire tout un roman, et pourrais enfin renaître. Mon amie fit son enquête. Sergueï avait quitté Fedoskino pour ouvrir un atelier à quelques verstes du centre de Moscou. Il devenait enfin miniaturiste sur laque. Ses rêves se concrétisaient. Il créait des images populaires influencées par ses années de jeunesse à la campagne. Je le revis, et ce qui devait se produire arriva.

Elle baissa les yeux, chercha ses mots. L'amour avec Sergueï... Elle ne pouvait décemment le décrire. Leur long face-à-face. Elle le désirait comme elle n'avait désiré nul autre. Sa passion, qui défiait toutes les conventions. Les mains de Sergueï sur son corps dévoilé, embrasé à son contact, avide de ses étreintes. Abreuvée de ses caresses, perdue dans ses yeux, dans le son de sa voix, dans son rire. Leurs corps nus, insatiables, submergés par des vagues de plaisir. Leur première étreinte à jamais gravée en son cœur.

Raphaëline fronça les sourcils, rompit le silence trouble qui s'était installé.

— Mais sa fidélité au vœu de mariage ?

— Je comprends que tu sois outrée. Pour moi, Sergueï venait d'enfreindre les convenances, de trahir son engagement vis-à-vis de son épouse. J'éprouvai des remords, un peu tardifs, je te l'accorde. Il me répondit : « Le seul vœu de fidélité et d'amour, je te l'ai fait un jour de Maslenitsa, Blonde. Je n'ai jamais caché à Ania mes sentiments envers toi, pourtant j'ai tenté de toutes mes forces de te haïr, de t'oublier. J'ai échoué. Ton regard hantait mes nuits. C'est toi que j'aime, Blonde, je t'aime à

jamais et plus que tout au monde. » Il aimait tant le mot *Volia* qui signifie « volonté » et « liberté ». Il m'avoua avoir aliéné les deux en épousant Ania. Je quittai la famille de Iouliana et m'installai avec lui, dans une maisonnette de bois louée près de son atelier. Notre refuge, au sol en terre battue et murs blanchis à la chaux, était accueillant. Les soirs d'hiver, nous nous pressions tous deux près du poêle et du samovar. Son amour transparaissait dans le moindre de ses gestes, de ses actes. Je continuais de dissimuler mon identité, mais je me sentais libre, libre de l'aimer. La plupart de nos voisins, des paysans, des artisans, songeaient davantage à leur survie qu'à leur bonheur. Oui, c'était un artisan, ajouta-t-elle, devançant les remarques éventuelles de sa fille. La seule différence chez lui avec un homme d'une classe élevée était qu'il ne parlait pas avec des mots empruntés aux langues étrangères. Il s'exprimait avec davantage de simplicité et allait droit au but. Une âme authentique, sans apprêt. Sergueï voulait me transmettre les secrets du métier des laques. Mais il était interdit aux femmes de posséder une fabrique. Il m'enseigna toutefois la technique de la couleur à la détrempe, les couleurs diluées avec du jaune d'œuf. Désormais, hors la loi et *emantsipiskaïa*, je vivais un peu comme ces femmes nihilistes, en dehors du mariage, sans toilettes recherchées, vêtue de coton et non de soie, la tête couverte d'un petit fichu croisé. Je ne pensais ni aux bals ni à la cour. Les nihilistes tentèrent de m'enrôler mais je refusai. Il m'était impossible de prêter serment à leur cause, alors que je gardais le souvenir ému d'Alexandre II. Ma famille avait déjà suffisamment souffert de ses opinions. Mais l'environnement de ces gens pour lesquels seule comptait la sincérité, qui avaient renoncé aux superstitions, aux préjugés, aux mensonges, me convenait. A pied ou dans une charrette, je sillonnais les chemins pour donner des cours aux ouvriers et à leurs femmes avides de s'instruire. Je gagnais peu mais cela nous suffisait. J'avais rêvé d'études supérieures, de carrière de pianiste, je tournai le dos à ces

rêves. Je ne regrettais rien. L'amour de Sergueï emportait tout.

— Mais... Ania ? Ne vivait-elle pas auprès de son mari ?

— Elle était restée dans l'île. Sergueï lui envoyait l'argent de son labeur.

— Pourquoi ne l'avait-elle pas suivi en ville ? C'est étrange...

— Fille unique, elle avait promis à son père de le soigner. Il était souffrant, impotent et tyrannique. Sergueï la rejoignait pour les fêtes. Je l'attendais alors, patiente, confiante en son retour, et il revenait. Les réjouissances célébrant les petites choses de la vie nous comblaient et conféraient de la grandeur à notre existence. J'étais incapable d'ensevelir Sacha, d'effacer son existence et ma douleur, mais Sergueï savait adoucir ma peine. J'en oubliai son autre vie... Lorsque...

— Lorsque ?

— Un jour, tout bascula. Sergueï achevait des miniatures à l'atelier avec un nouvel apprenti. J'entendis le galop d'un cheval.

— Ania ?

— Ivan.

— Ivan ?

— Ivan le Kalmouk. Je l'aurais reconnu entre mille, à sa façon bien particulière de se tenir sur sa selle élevée d'un pied au-dessus de l'épine dorsale du cheval.

— N'était-il pas rentré dans son pays, parti quérir le bonheur à Astrakhan ?

— Oui, c'était surprenant. En fait, de lourdes déceptions l'y attendaient. Son ancienne fiancée était devenue la propriété d'un mari, et la mère d'une prometteuse lignée.

— C'était prévisible après tant d'années d'absence.

— Cet homme à la stature impressionnante fut toujours un étonnant mélange de force et de candeur. De tendresse aussi. Taraudé par le pressentiment d'un malheur me concernant, et inquiet sur mon sort, il avait remonté toute la Volga. Il me croyait dans l'île. Il n'y rencontra qu'une Ania folle de rage. Quelqu'un l'avait prévenue pour nous deux. Elle s'apprêtait à se rendre à Moscou. Ce qu'Ivan avait vu dans les astres, dans ses songes, risquait de se produire. Il venait m'avertir du danger. Il m'offrit son poignard, que je refusai d'abord. Je pensais qu'il théâtralisait un peu. Il insista avec une telle énergie que je n'osai refuser davantage. « Pour vous protéger, barinia. » Je l'acceptai pour tranquilliser mon cher ange gardien, qui avait décidé dès le lendemain d'aller faire un tour du côté des Koliechev. Il sentait un danger mais ne savait d'où il allait surgir. Je lui proposai de rester pour la nuit. Sergueï et lui firent connaissance et se trouvèrent immédiatement en sympathie. L'atmosphère était sereine. Nous étions attablés devant une vodka et des zakouski, discutant de la Kalmoukie, du Caucase, du grand Empire de Russie et de ses millions d'êtres différents. Tout allait bien.

Elle s'arrêta.

— En quelques instants, la soirée tourna au cauchemar. Tout se déroula si vite... J'eus à peine le temps d'apercevoir une silhouette méconnaissable, ruisselante de pluie, accolée au chambranle de la porte. Ania, tremblante, hagarde, au paroxysme de la colère. Elle s'était saisie du poignard censé me prémunir du danger et que j'avais posé près de l'entrée. Avant qu'aucun de nous ait le temps de réagir, elle se rua sur Sergueï et le poignarda en plein cœur. « Au moins, tu ne l'auras jamais ! » mugit-elle à mon encontre. Après... (sa voix trahissait son émotion) Sergueï s'écroula, son regard clair semblait m'appeler au secours. Il gisait, ensanglanté par le couteau meurtrier. Je m'accrochais aux yeux noyés de Sergueï, à ses lèvres qui tentaient désespérément de me parler. Il expira dans mes bras. La prémonition d'Ivan venait de se réaliser.

Raphaëline se leva, visiblement ébranlée à son tour. Blonde ne le remarqua pas. Elle poursuivait :

— Une fois encore, Ivan me sauva. Sa main puissante s'empara de moi, me maintint debout, alors que mes jambes se dérobaient, qu'une ombre me transperçait le cœur. Sa vaillance eut raison de mon désespoir. Vaincue, brisée, j'en avais assez de lutter, de fuir, je restais immobile, dans l'attente de la police, prête à braver la mort, à rejoindre Sergueï. Ania avait disparu. Ivan ôta mes vêtements ensanglantés, me fit changer de costume, m'installa dans un traîneau, me ramena chez Iouliana. On m'y cacha, jusqu'à ce que je puisse passer la frontière sous une fausse identité. J'avais déjà croisé Charles de Rostrelen à Pavlovsk avec la famille de Iouliana. Il repartait en France. Il m'y emmena. Je retrouvai ma famille, mes tantes, je n'ai plus eu de nouvelles ni de mon père ni de Katia. Charles ne me quittait pas. Il s'occupa de moi avec une telle amitié que ma tendre inclination à son égard se transforma en amour. Nous nous mariâmes. Le bonheur est revenu, avec lui et avec toi, ma Raphaëline... Tu m'entends ?

Mais sa fille restait étrangement distraite.

— La rencontre avec ton père, Charles de Rostrelen, a ranimé mon âme.

Elle faillit ajouter quelque chose, mais s'arrêta. Épuisée par cet aveu. Le reste... Le reste viendrait plus tard...

Elle devait faire une pause.

Soudain, Blonde prit conscience de la gravité de l'état de sa fille. Son attitude était celle d'une enfant apeurée. Elle ne l'écoutait plus, ses yeux ne la regardaient plus. Fixes, aux aguets. Elle était ailleurs, et cet ailleurs semblait la bouleverser.

— Qu'as-tu ? Je t'ai excédée avec ce récit, c'est cela ?

Le regard de Raphaëline semblait sous l'emprise d'une hallucination.

— Mon Dieu ! Que se passe-t-il, ma chérie ? Dis-moi !

Elle la prit par les épaules en un geste rassurant, mais Raphaëline se dégagea avec brusquerie et s'écria :

— C'est faux ! Mais c'est faux, maman ! C'est toi qu'elle visait, c'est toi qu'elle voulait tuer ! Le poignard, je l'ai vu ! Ania était folle ! Je l'ai vue !

Elle s'arrêta. Elles étaient aussi blêmes l'une que l'autre.

— Qu'est-ce que j'ai dit, maman ? murmura-t-elle, désespérée. Pourquoi je te dis ça ? Je ne comprends pas... Je la vois, elle, et le poignard, je me souviens du poignard, je ne me souviens que de cela. L'ai-je inventé ?

— Non, tu l'as bien vu, prononça lentement Blonde.

— C'est impossible !

— Ania n'a pas eu le cœur de s'en prendre à l'enfant qui s'était accrochée à sa mère, et la protégeait de son petit corps. Elle s'est retournée vers Sergueï et s'est alors ruée sur lui.

— L'enfant ? Quel enfant ? hurla Raphaëline.

— Calme-toi ! Je t'en prie, calme-toi !

— Tu me caches un autre enfant, c'est ça, hein ?

— Toi. C'est toi, l'enfant !

Raphaëline frémit. Prise de vertige, elle se retint à sa mère.

— Tu m'as sauvé la vie, Raphaëline. Tu avais deux ans. Tu t'es réveillée en entendant les vociférations d'Ania, tu as couru vers moi, tu t'es jetée dans mes bras. Tu es née en Russie. Raphaëline est ton prénom français. Tu t'appelles en réalité Maroussia Sergueïevna. Ma fille, et celle de Sergueï.

La vision du poignard était restée gravée en elle, n'attendant que le moment opportun pour émerger. Une curieuse sensation de soulagement s'était alors emparée de la jeune fille bouleversée. Un poids ignoré jusqu'alors, placé près du cœur, semblait s'être évaporé. C'était étrange. Raphaëline ne gardait aucun souvenir de sa toute petite enfance en Russie, elle était si jeune. Aucun ? Sauf le poignard. Sauf ce prénom : Maroussia. Sauf les fleurs de bon présage, les jolies violettes. Et c'était elle, la petite Maroussia, qui répétait en les humant : « Bon présage, bon présage », sans en comprendre la signification.

Des cloches tintèrent dans la nuit. Quatre heures. Les vents se déchaînaient au-dehors. Raphaëline frissonna et resserra son châle sur ses épaules. Elle ne dormait pas encore.

Je suis Maroussia Sergueïevna, j'ai du sang russe dans les veines.

Etendue sur son lit, les yeux grands ouverts sur les ténèbres de la chambre, elle se remémorait pour la dixième fois les révélations de Blonde. Remise de sa stupeur, elle s'était blottie comme une petite fille dans les bras de sa mère.

— Ania fut arrêtée ?

— Non, elle tenta de me faire accuser d'assassinat. J'étais déjà recherchée par Irina Petrovna. Je ne pouvais plus tergiverser. Cette fois, je devais fuir, même si ma disparition faisait de moi une meurtrière idéale.

— C'est Ania qui a tué Sergueï, pas toi. C'est ignoble de sa part !

— Son destin est si triste. Engluée dans l'ignorance, élevée dans la violence, Ania était malheureuse. Sergueï ne

l'aimait pas, son père abusait d'elle depuis l'enfance...

— Qu'est-elle devenue ?

— On l'a retrouvée, asphyxiée dans sa cabine de bain, au bord du lac.

— C'est terrible.

— Oui. On ne saura jamais si c'était accidentel...

Blonde lui avait alors parlé longuement de ses « deux pères », Sergueï et Charles.

— J'avais vingt-sept ans en 1887, je venais de vivre cinq ans de bonheur auprès de Sergueï, cinq ans d'un amour consacré par la naissance de notre adorable fille. Je me sauvai à nouveau, avec toi, ma petite Maroussia. Iouliana nous accueillit chaleureusement, tu le devines, mais nous ne pouvions décemment pas rester cloîtrées chez elle. Pour quitter le pays, un passeport était nécessaire. Oh, il ne manqua pas de marchands qui acceptaient de me faire passer à l'étranger, à condition que je leur vende mon enfant.

— Comment ! s'exclama Raphaëline, interloquée. Mais pourquoi ? C'est ignoble !

— Certaines contrées manquent d'enfants. Je me serais tuée plutôt que de me séparer de toi. Iouliana me disait d'attendre. Son mari me fournirait les papiers nécessaires. Je le mettais toutefois dans l'embarras. C'est alors qu'une occasion se présenta en la personne de Charles de Rostren. Je la saisis. Mon amie me conseilla de réfléchir, de ne pas me lancer ainsi dans une aventure douteuse, mais tu connais mon impulsivité. Je suivis le modèle des révolutionnaires russes, je fis ce qu'avait fait Katia pour venir jadis en France : un mariage blanc.

— Tu veux dire un mariage en blanc, je présume ?

— Non, un mariage blanc. S'affranchir n'est guère aisé pour les femmes en Russie. Passer d'un père intransigeant à

un époux tout aussi puissant n'est pas vraiment un chemin de liberté.

— Sommes-nous mieux dotées en France, maman ? Avec le code Napoléon, les femmes n'ont que des devoirs, aucun droit.

— Tu es une véritable *emantsipiskaïa*, ma chère fille ! Des hommes imaginèrent donc d'offrir leur nom et leur titre en dehors de tout aboutissement du mariage, afin de permettre à certaines jeunes filles de se libérer de la tutelle parentale. Après les noces, les « époux » se séparent, ou restent amis.

— N'y a-t-il pas de drames ? J'imagine que si le mari change d'avis, désire que le mariage soit réel... Enfin, tu comprends... Ou qu'il veuille soumettre sa femme comme le fit cet odieux Vassili...

— C'est un risque, mais il arrive aussi qu'ils tombent amoureux l'un de l'autre. En général, ces mariages se célèbrent en grande pompe, suivant les rites et tout le cérémonial ordinaires, avec des fêtes fastueuses, et un voyage de noces, pour donner le change. Nous, nous l'effectuâmes en France.

— Avec... papa... Votre mariage fut donc une comédie ?...

— Oui, avoua-t-elle. J'ai fait le sacrilège d'une parodie de mariage, mais je ne le regrette pas. J'avais rencontré Charles au palais de Pavlovsk, lors des nuits blanches. Un concert exceptionnel de Strauss avait lieu en 1885. Iouliana me fit promettre de l'accompagner. Son époux, Lev, était en déplacement pour le gouvernement impérial. Elle désirait surtout offrir ce divertissement à la musicienne que j'étais et me sortir d'un environnement « modeste et monacal », comme elle disait. Ce fut la seule entorse à ma nouvelle vie. Toute la bonne société s'y pressa. Je craignais d'être reconnue, mais je venais de passer des années cloîtrée chez les Koliechev, avant de vivre comme une paysanne dans un village proche de Moscou. Saint-Pétersbourg m'avait

oubliée. Le concert était magnifique. Iouliana me présenta Charles de Rostren, et lui me remarqua ce soir-là. (Elle sourit avec coquetterie.) Iouliana m'avait prêté une robe superbe !

— Je croyais que la famille de Iouliana ignorait le nom de Rostren ?

— J'ai menti lors de nos retrouvailles. Au bal du palais d'Hiver, Iouliana comprit que je ne t'avais rien avoué de mon passé. Me pardonneras-tu, ma chérie ?

Redoutant peut-être la réponse, elle reprit, sans attendre :

— Charles fut aussitôt amoureux de moi. Le pauvre, je le regardais à peine, je venais d'accoucher, et vivais enfin heureuse entre Sergueï et toi. Deux ans s'écoulèrent, jusqu'au drame. Charles de Rostren allait quitter la Russie. Il se présenta chez les Ouvaritch pour leur faire ses adieux, avec l'espoir de me revoir. J'y étais réfugiée, avec toi. Et, pour toi, je luttais contre l'abattement, contre nos espoirs anéantis. Pendant ces deux années, Charles avait patienté, aimé en silence. Ce devait être lui... Il nous accepta toutes les deux. Il nous offrit un asile, son nom et son honneur. Il me prit avec mes tourments, mes déchirures. Nous nous mariâmes en 1887 et partîmes pour la France. Nous ne risquions plus rien. Peu à peu, Charles sut conquérir mon cœur. Aujourd'hui, j'aime celui qui est devenu ton père, Raphaëline. Je ne regrette pas ma décision. Ma seule échappatoire au mariage blanc eût été de fuir vers la Sibérie et rejoindre mon père. Tu t'es insurgée contre le fait que je ne sois pas allée le rechercher. Comment te le dire alors ? Je n'ai osé ni m'aventurer avec ma petite fille de deux ans ni réitérer la conduite des parents de Katia, qui l'avaient abandonnée à l'âge d'un an.

Sa fille comprenait enfin.

— Pourtant, à peine rentrée en France, prise de remords de les avoir laissés en Sibérie, je tentai de revenir, mais on me refusa le droit de traverser la Russie. Il fallait des années

pour obtenir l'autorisation. J'attendis. Tout ce qui me restait, c'était mon secret, celui de ta naissance.

— Ce n'était pas un secret pour mon...

Elle hésita :

— Pour mon père, Charles...

— Non, mais Charles me fit jurer de ne rien révéler à quiconque. Aux yeux des autres, il revenait en France avec sa femme et sa fille. Je dus changer ton prénom. Ce fut sa seule exigence, mais cette promesse envenima nos rapports. Je finis par lui en vouloir. Je gardais une colère froide au fond de moi. Mon âme était contaminée par la rancune. Dans la vie, il y a des déchirures brutales, comme la mort d'un être cher, où tout se disloque et se brise, il y a aussi des changements imperceptibles. Ils mènent au même résultat. Je n'ai rien voulu te dire, pour Charles, parce que j'avais promis, parce qu'il t'éleva comme sa fille, qu'il me sortit du gouffre, me donna tout ce dont j'avais besoin, et surtout beaucoup de tendresse. Mais peu à peu je m'aperçus qu'une partie de moi, emprisonnée au tréfonds de mon cœur, ne pouvait plus vivre. J'entretenais des bouffées d'amertume qui me dévoraient. Je me sentais prisonnière d'une vie apparemment lisse et sans histoire. Je ne savais plus où j'en étais. Moi, la Française devenue russe à l'âge de huit ans, je ne pouvais plus vivre dans le secret de ma première vie. Notre enfance nous rattrape à chaque heure. Ma jeunesse revenait, de plus en plus présente, et me trahissait de plus en plus. J'ai dû te sembler bien secrète et mélancolique. L'obscurité prenait le pas peu à peu sur la lumière qui s'était fait jour à mon retour en France avec toi et celui qui désormais était ton père. Je ne pouvais t'appeler Maroussia qu'à voix basse, et pleurer Sacha dans le silence. Une douleur muette me détruisait de l'intérieur. J'en avais assez de paraître heureuse. Mes fantômes m'étouffaient. Je laissai échapper sans doute par inadvertance des mots, des petits riens incongrus. Je me gorgeais de musique russe... Jusqu'à ta découverte, celle de la boîte laquée offerte par Sergueï, et qui changea tout. Je vivais jusque-là déchirée entre deux

pays où se trouvaient de part et d'autre les êtres que j'aimais le plus au monde. Alors que j'étais prête à renoncer, à m'enliser dans l'immobilité, je m'aperçus brutalement que plus rien ne comptait hors un retour à Saint-Pétersbourg. Il me fallait repartir vers le pays de ma jeunesse. En quête de quoi ? D'un amour décimé, d'une réponse à tes questions muettes, ou d'une nouvelle vie ? Était-ce pour toi, pour moi, pour prendre congé d'un passé douloureux quoique magnifique ? Était-ce pour retrouver mon père ? Une chose était sûre : il suffisait de le vouloir pour que les années défilent à rebours, il suffisait de dire : « Nous partons... » Tout le reste me parut illusoire. Je t'ai emmenée vers tes racines, avec la peur toutefois que tu m'en veuilles à jamais. J'ai craint ta colère, ton chagrin. Mais sache une chose importante, Raphaëline. Tu es riche de ces deux mondes. Tu es la fille de Charles autant que celle de Sergueï. Tu as les yeux bleus de Sergueï, sa droiture, oui, tu lui ressembles beaucoup, mais Charles t'a donné son tempérament si agréable. Tu as sa prédisposition au bonheur. Tu possèdes ce qu'ils ont de mieux, tous les deux.

Blonde sommeillait, épuisée par ses aveux. Raphaëline devait essayer de dormir. Un peu. En dépit de la tempête qui grondait au-dehors. Des rafales de vent s'abattaient sur la ville, une averse rageuse martelait les vitres. Demain arrivaient Sacha et Iouliana. Elle aurait tant de choses à leur dire ! Elle ferma les paupières. Le sommeil gagna enfin son être. Des rêves s'emparèrent de son esprit.

Elle n'entendit pas sa mère se lever.

Il se passait quelque chose d'anormal. Des clameurs, des appels, qui réveillèrent Raphaëline de façon brutale.

Sa mère n'était pas dans la chambre. Inquiète, elle se leva, se dirigea vers la fenêtre, laissa échapper un cri de stupéfaction : de l'eau. De l'eau partout. Elle n'en croyait pas ses yeux. Une barque glissait sur ce qui était, la veille encore, la rue de leur hôtel.

Elle s'habilla prestement. Où était sa mère ? Inquiète, elle appela la jeune femme de chambre.

— Que se passe-t-il ?

— Saint-Pétersbourg... inondé !

— Et vous avez vu ma mère ? demanda Raphaëline.

Si Maroussia savait que je porte le même prénom qu'elle... songea la jeune fille.

— Madame sortie.

— Où est-elle ?

— Oui, Mademoiselle, lui répondit la jeune domestique.

Elle n'avait pas compris. Inutile de l'interroger davantage.

Raphaëline descendit, s'adressa au portier, qui, lui, s'exprimait dans un français impeccable. Il n'avait pas vu madame de Rostren. Il en fut très contrarié. Sans doute s'était-elle esquivée au moment où, s'apercevant de la montée des eaux, un attroupement s'était constitué autour de lui dans le hall de l'hôtel.

— Il faut se méfier, le niveau de la Neva a augmenté. Les eaux déferlent sur la ville. Nul ne peut combattre les flots déchaînés. Vous ne pouvez, mademoiselle...

Elle ne l'écouta pas, sortit précipitamment, et s'arrêta net.

— Vous voyez, mademoiselle ! Il faut attendre. Nous avons loué des barques pour nos clients. L'une est partie vers la gare, nous attendons la seconde.

— Mais que s'est-il passé ?

— Avec ce vent de nord-ouest et les intempéries, une vague puissante venant du golfe de Finlande a rencontré la Neva. Le fleuve a débordé, inondant la ville.

Bavard, il était enchanté de pouvoir commenter l'événement, d'étaler son érudition.

— Le quai de l'Université est déjà sous l'eau. Il paraît qu'elle atteint la taille d'un homme à certains endroits. La crue risque d'être comparable à celle de 1824. L'an passé, la terre fut déjà très agitée de tremblements et d'éruptions volcaniques un peu partout. Ah, mademoiselle de Rostrelen ! Ne va-t-on pas vivre la fin du monde ?

Il tenta toutefois de rassurer sa jeune cliente étrangère.

— Avec toute cette eau dans les rues, votre maman a dû s'abriter, elle ne peut être loin.

— Oui, sans doute...

La jeune fille patienta toute la matinée à l'hôtel. De plus en plus nerveuse. Elle ne peut être loin, se persuadait-elle. Maman avait hâte de revoir Alexandre Vassilievitch.

Mais Blonde ne revint pas.

Sacha et Iouliana arrivèrent en barque depuis la gare. Ils décidèrent très vite de se séparer pour rechercher Blonde. Iouliana l'attendrait sur place, le portier allait faire son enquête et Raphaëline s'obstina à suivre son frère.

— Je la soupçonne de s'être dirigée vers la Neva ce matin. Elle a pu être entraînée par les flots, en marchant près des quais débordés, c'est tellement dangereux. J'ai peur, Sacha.

Ils croisèrent des chariots et des chevaux avançant avec peine dans l'eau. Ils durent emprunter à leur tour un bateau pour circuler. Certaines rues étaient transformées en rivières. La foule qui s'était massée pour contempler la Neva gonflée d'écume avait fui vers des abris de fortune. Les passeurs ramaient au mépris des flots menaçants.

Sacha interrogeait sans relâche les rares piétons qui osaient se risquer par ce temps. Les quais, les caves, les palais étaient inondés. Certaines places ressemblaient à des lacs.

Soudain, Raphaëline le vit pâlir.

— Qu'ont-ils dit ? demanda-t-elle, anxieuse.

— On a aperçu la silhouette d'une femme engagée sur le canal.

— Non ! Non, c'est impossible. Elle ne peut avoir fait ça. Elle vient de te retrouver, Sacha !

Soudain, elle crut entendre Blonde : « L'église Saint-Nicolas n'est jamais fermée, et j'aime m'y recueillir. »

— Je sais où elle est, Sacha.

Les abords du théâtre Mariinski étaient baignés d'eau. Raphaëline avait le bas de sa robe trempé. Sacha l'enlaçait, pour la réchauffer et lui éviter une chute. Inquiet lui aussi. Il ne voulait pas perdre sa « mamouchka ». Il voulait lui dire... Il viendrait en France. Il en avait besoin, de cette mère. Elle n'avait pas le droit de se laisser engloutir dans les flots. Elle lui avait tant manqué, il avait tant rêvé d'elle.

Et ces deux jeunes, le Russe et la Française, nouveaux frère et sœur, accrochaient leurs espoirs l'un à l'autre, en se tenant étroitement serrés comme deux enfants perdus.

— Saint-Nicolas, je suis sûre... Viens, Sacha, elle s'y est réfugiée.

Lorsqu'elle sortit subrepticement à six heures, Blonde avait besoin de marcher. C'est une vision surnaturelle, entre cauchemar et féerie, qui l'accueillit au-dehors.

Le vent mugissait. De l'eau envahissait certaines rues. Les ombres évanescentes de la nuit s'élevaient encore autour d'elle. Seule la lumière blafarde de la lune perçait par intermittence au travers du brouillard. Ses pas la dirigeaient vers la Neva et leur ancienne maison sur le quai de la Moïka. Le jardin d'Été à l'arrière de la nouvelle église Saint-Sauveur-du-Sang-Versé était déjà noyé. Elle ne put avancer, rebroussa chemin. Le canal de la Fontanka débordait, lui aussi. Partout, on commençait à se déplacer en canot.

Du côté de Smolny, tout doit être inondé, songea-t-elle. Elle se rappela ses punitions, lorsqu'elle échappait au regard des surveillantes pour aller contempler de plus près l'enivrante et puissante Neva, maléfique à l'occasion comme en 1824, comme aujourd'hui. Et combien elle l'implorait pour qu'elle sorte de son lit, pour qu'il se passe enfin quelque chose de prodigieux dans l'existence routinière de l'Institut. Son vœu d'enfant se réalisait. Elle n'avait pas peur, elle avançait comme une somnambule, comme envoûtée. Une aube noire se levait. La brume recouvrait toute chose d'un voile, occultant le contour des eaux et des terres.

Les rumeurs du monde s'estompèrent. Blonde était ailleurs, dans l'univers perdu des souvenirs, dans le silence d'un amour. Elle tenait serrée dans ses mains gantées sa petite boîte laquée. Elle ferma les yeux, revécut ce qu'elle garderait à jamais pour elle : ses retrouvailles avec Sergueï, à Moscou. Elle était apparue, face à lui. Il avait tenté de claquer la porte, mais elle l'avait retenue. Puis ce regard échangé, si long, si intense. Interminables secondes... Alors, il approcha ses lèvres, effleura les siennes, prit son visage entre ses mains. Leurs lèvres se joignirent à nouveau dans une effusion presque douloureuse. Il l'embrassa longuement. Elle étouffa ses sanglots. Il la porta sur le lit,

l'y aima sans restriction. Le temps ne comptait plus. Elle revécut leurs enlacements, savoura ses insatiables baisers sur son corps nu offert à l'amour, livré à la passion dans la moiteur de la nuit. Elle huma sa chevelure, perçut le murmure de leurs promesses avec une acuité presque insoutenable. Leur étreinte à jamais gravée en son cœur.

— Je n'ai pu t'oublier, Blonde.

La bise était glaciale, elle lui cinglait le visage, mais elle ne la sentait pas, elle ne sentait rien, rien que le corps de Sergueï contre le sien. Sur son visage erraient des vestiges de bonheur. L'air était empli de souffles. La souveraine Neva se cabrait comme la statue de Pierre le Grand sur son cheval. Indomptable, elle faisait entendre ses mugissements et scandait avec puissance la pesante noirceur de ses flots. Blonde leva un regard vers le ciel. Les mouettes s'affolaient.

Mouettes rieuses au bruit discordant, blancheur d'Ophélie... Naïves, inconséquentes, symboles d'illusion, des jeunes filles à l'imagination trop fertile, comme moi. Trop romanesques.

Elle ne reconnaissait plus rien. Allait-elle arriver à Saint-Nicolas-des-Marins ?

Soudain, comme arrachée au froid ambiant, portée par le vent, une silhouette immatérielle, silencieuse, glissa sur l'onde, et s'accoupla à la sienne. Une caresse lui effleura le visage. La mèche folle de Sergueï, ses yeux azur émergèrent des ténèbres, des notes s'élevèrent. Etouffées par le brouillard, puis de plus en plus distinctes.

La romance de Glinka. Il était là.

— Moi non plus, je n'ai pu t'oublier, murmura-t-elle.

Leur amour défiait le temps, l'espace, l'absence. Lequel des deux allait emporter l'autre dans son monde ?

Il vit en moi, il vit au travers de ma fille. Elle a l'éclat de son regard.

Elle s'adressa à l'absent :

— Notre fille est magnifique, Sergueï !

Elle était apaisée, elle n'avait plus peur. Elle fit la paix avec son passé.

Elle le vit sourire. Au travers des yeux clairs de Sergueï, c'était toute la Russie qui lui souriait.

L'eau montait. Elle savait à présent où diriger ses pas.

— *Ya tiebia loublou, Sergueï.*

Epilogue

Arras, 1905

La capitale flamande la plus méridionale fêtait Pâques, avec ses cortèges, ses géants Colas et Jacqueline, ses œufs durs dissimulés pour les enfants dans les jardins, ses volées de cloches du beffroi qui se mêlaient à celles des églises et de l'abbaye, et ses repas gargantuesques. Au-dehors, des musiques stridentes et des cris se rejoignaient en une explosion de joie et témoignaient d'un tumulte de kermesse, mais Raphaëline n'y participait pas. C'était un nouveau printemps sans sa mère, de nouvelles réjouissances sans entendre s'égrener le rire de Blonde. Deux ans, déjà...

Raphaëline avait troqué ses vêtements de froid pour une jolie robe légère. Son corsage décolleté dévoilait sa peau laiteuse. Il était agrémenté – bien entendu – de petites violettes, que l'on retrouvait piquées dans ses boucles blondes et qui ravivaient l'éclat de ses yeux bleus.

Songeuse, elle tenait, entre ses mains décorées de bagues délicatement ciselées, un œuf en émail rouge. Il était magnifique. Elle venait de le recevoir, avec quelques mots en français de son frère Sacha :

« *J'arrive* », écrivait-il.

Alexandre Vassilievitch ajoutait que cet œuf, de style Fabergé, était devenu la folie des tsars, il l'envoyait à sa chère petite sœur pour le matin de ses Pâques, comme signe de résurrection. Il allait profiter de la fermeture du théâtre, qu'il espérait temporaire, pour venir au pays de sa mère, de sa sœur, et de Voltaire. Il avait hâte d'arpenter à la suite de Verlaine les places pavées d'Arras. En Russie, la révolution semblait inévitable...

Elle émit un profond soupir.

Et sa mère, elle, allait-elle enfin revenir ?

Elle l'avait bien découverte à l'église, trempée de la tête aux pieds, agenouillée devant l'icône de Saint-Nicolas. Son instinct ne l'avait pas trompée. Sa terrible mère en avait été quitte pour un bon rhume. Mais la jeune fille était rentrée seule en France. La décision de Blonde avait été irrévocable :

— Je reviendrai avec mon père. Je le retrouverai.

La séparation lui paraissait interminable. Deux ans...

Le plus étrange avait été le comportement de son père. Charles avait affirmé, en gardant un sourire placide :

— Elle reviendra.

Stoïque, digne, exemplaire, en apparence. En réalité, résigné, anxieux, priant pour son retour, perdant le sommeil à force de songer à l'absente. Mais il était sincèrement soulagé que Raphaëline sache la vérité. Elle s'était précipitée vers lui, en lui assurant qu'il était toujours son père, que cela ne modifiait en rien ses sentiments à son égard. Sa fille adoptive l'aimait. Il était rassuré de ce côté.

Raphaëline avait vingt ans. Il venait d'accepter ses fiançailles. Fantin, lui, était pressé de faire d'elle sa femme, mais elle refusait de se marier en l'absence de Blonde.

— Et si elle ne revient pas ? se risquait le jeune homme.

— Elle reviendra, nous attendons.

— Ma fiancée est obstinée, lui disait-il avec un baiser.

— Comme sa mère.

Dans sa dernière lettre, Blonde annonçait que son maître de musique, Rimski-Korsakov, était suspendu de ses fonctions au Conservatoire pour avoir offert son soutien aux étudiants rebelles.

Elle approuvait ardemment le projet de voyage de Sacha en France. Quoiqu'il ne se sente pas l'âme d'un agitateur, il avait fait partie de la manifestation d'étudiants et de professeurs pour la libération de Gorki, lequel était à présent exilé à Riga. Rester dans la déferlante révolutionnaire s'avérait dangereux. Iouliana s'était retirée à la campagne avec sa famille. Blonde taisait ses propres tourments. Ne vivait-elle pas elle-même de façon périlleuse ? Elle se disait confiante dans sa quête. On aurait vu un pèlerin ressemblant à son père aux côtés d'un starets, l'un de ces sages russes, moine âgé ou vieil homme vivant en ermite, sorte de guide spirituel, que l'on consulte pour sa grande expérience.

Charles et Raphaëline craignaient qu'elle ne coure après des mirages. L'an passé, à la suite d'une autre rumeur, Blonde l'avait recherché au Caucase. Elle s'était du reste arrêtée chez Ivan le Kalmouk. Elle n'y avait trouvé qu'une sœur installée sous une tente, humble à l'extérieur, riche de tapis et de chinoiserie à l'intérieur. Ivan, son cher Ivan, n'était plus. En Kalmoukie, on vivait au rythme des jours fastes et néfastes. La mort de cet être admirable ayant coïncidé avec un mauvais jour, il n'avait pas eu droit aux funérailles. Une simple natte étendue sur la terre était son unique sépulture.

Depuis, plus rien. Raphaëline avait peur. Les secousses révolutionnaires atteignaient leur apogée avec le conflit opposant le Japon à la Russie. En janvier, à Saint-Petersbourg, une manifestation pacifiste d'ouvriers accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants en habits de fête avait tourné au carnage. Ils étaient venus présenter à leur père, le tsar, une supplique dans laquelle ils exposaient leurs souffrances. Cette humble et silencieuse requête de gens simples non armés avait été réprimée dans le sang par la troupe devant le palais d'Hiver. Un cauchemar, cinq mille victimes. On avait tiré sur des enfants. Ce massacre, appelé désormais le « Dimanche rouge » entraînait grèves et mutineries. Les terroristes avaient répondu à la répression du dimanche sanglant de Saint-Petersbourg en assassinant le

grand-duc Serge, gouverneur de Moscou, oncle du tsar Nicolas et fils d'Alexandre II. Il avait été déchiqueté par la bombe placée sous sa voiture. Des milliers d'attentats se succédaient à présent. L'agitation politique s'étendait à toutes les provinces. L'Empire était ébranlé. Plus rien ne serait comme avant. La vie d'antan se mourait. Une période de bouleversements naissait. La révolution était en marche...

Raphaëline dévorait les articles de *Je sais tout* et de *L'Illustration*, et, surtout, elle voyait avec tristesse le visage de son père se tendre de jour en jour.

La jeune fille se reprochait d'être repartie sans sa mère. Depuis son retour en France, elle se plongeait dans la lecture de romans russes, ou qui évoquaient la Russie, comme l'histoire de l'audacieux et superbe Michel Strogoff, dont l'auteur, Jules Verne, venait de mourir, non loin de chez elle, à Amiens.

Charles, lui, préparait en secret son départ prochain pour la Russie. Il n'obtenait pas les papiers nécessaires mais ne s'avouait pas vaincu. La situation politique était confuse. Il n'osait annoncer pour le moment ce que sa fille considérerait – à raison – comme une folie. Mais il aimait Blonde. Il l'aimait tant...

Raphaëline frémit. Son cœur s'accéléra. Un long tressaillement lui parcourut le corps.

De sa chambre, au-delà du rythme obsédant des tambours, elle percevait les notes nostalgiques et envoûtantes d'une romance. Celle de Glinka. Non, elle ne se trompait pas. Elle ne rêvait pas.

La jeune fille prit son élan, se jeta dans l'escalier, faillit trébucher sur le bas de sa robe dans sa précipitation, se rattrapa de justesse à la rampe et pénétra avec fougue dans le petit salon.

— Maman !

Blonde était au piano, rayonnante. Elle leva les yeux vers sa fille, lui offrit le plus beau des sourires.

C'est alors qu'elle l'aperçut. Appuyé discrètement à l'ombre du mur, non loin du piano, écoutant la romance russe avec un émerveillement juvénile. Elancé, mince, il aurait pu passer pour un homme dans la fleur de l'âge. Seuls les traits de son visage, sa barbe et ses sourcils blanchis dénonçaient les ans et gardaient l'empreinte d'une vie éprouvante.

Il se tourna vers Raphaëline. Une lumière brillait dans ses yeux clairs.

Elle s'avança vers lui, sans refouler les larmes qui perlaient au coin de ses paupières. Blonde avait remporté sa bataille et tenu sa promesse.

Raphaël lui prit la main.

Il est beau, mon grand-père, songea-t-elle.

Remerciements

Je tiens à rendre hommage à Henri Troyat pour son talent, et l'extraordinaire humanité qu'il distille dans ses ouvrages. Son remarquable *Alexandre II* m'a confortée dans le choix de cette époque.

Tous mes remerciements à Margarita Dmokhovskaïa, qui m'a aidé dans mes « repérages » et me fit ouvrir bien des portes. Merci à Natacha, mon autre guide, qui vit à Saint-Petersbourg.

Merci à Iouliana, Maroussia et Katia... Elles se reconnaîtront.

Une douce pensée à Tchekhov et... aux bottes rouges de Michel Strogoff.

Merci aux grands compositeurs russes qui m'ont accompagnée durant l'écriture de *L'Etrangère de Saint-Petersbourg*.

Et en particulier à :

– Tchaïkovski, et son magnifique opéra : *Eugène Onéguine* ;

– au « père de la musique russe » avec ses 3 336 œuvres : Glinka, et sa valse fantaisie en *si* mineur, ses pièces pour piano...

Ainsi qu'à Kaia Urb, et ses chants russes romantiques.

A Chopin et ses nocturnes.

A Magnus Fiennes, qui a composé la bande originale du film *Onegin* (de Martha Fiennes).

Merci à ma chère éditrice, Jeannine Balland, pour cette dixième aventure à ses côtés.

Vous pouvez retrouver d'autres informations concernant ce roman et mes précédents ouvrages sur mon site Web :

<http://www.anniedegroote.com>